36e Année. N° 12. 15 Juin 1929.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JUL 9- 1929

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Comte de Fels	*La Crise du Parlementarisme*	721
Johan Bojer	*Le Nouveau Temple.* — I	746
Pierre Bernus	*Pilsudski et la Politique polonaise*	775
Fr. de La Rochefoucauld	*Souvenirs de l'Armée de Bourbon*	796
Abel Hermant	*La Flamme renversée.* — II	826
Louis Rougier	*L'Astronomie et l'Histoire des Idées*	855
Albert Thibaudet	*Histoire d'Amiel.* — I	886
Louis Houllevigue	Les Sciences : *La Revanche du Charbon*	919
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Majorque*	930

MARCEL THIÉBAUT : Ulysse et James Joyce.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainement:***

L'Été de la Grande Épreuve

par GEORGES DUHAMEL

La Porte refermée

par JACQUES CHENEVIÈRE

Ethelka

par JEAN MISTLER

Prévost-Paradol

par GÉRARD BAUER

Benjamin-Robert Haydon

par JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Les Élections anglaises

par WICKHAM STEED

LA CRISE
DU PARLEMENTARISME

Y a-t-il une crise du parlementarisme?

Est-ce que l'esprit du temps conspirerait contre le régime parlementaire?

On le dirait à l'amertume des propos quotidiennement tenus par certains partisans de ce régime qui se joignent à ses adversaires pour lui reprocher sa lourdeur, son inefficacité et son incohérence.

Ainsi, le triomphe du parlementarisme aurait été suivi d'un prompt déclin. Lorsqu'en 1918 la création de nouveaux États, la résurrection d'anciens États, d'importants remaniements territoriaux, de grandes révolutions politiques eurent changé la face du vieux monde, celui-ci vit fonctionner jusqu'à dix-huit Constituantes. Et toutes, sauf en Russie soviétique, adoptèrent, avec des variantes qui ne touchaient pas au fond des choses, le parlementarisme démocratique.

Aucun doute ne s'est élevé alors sur les vertus de ce système. Il a été embrassé d'enthousiasme sur tous les points, sans la moindre hésitation, mis hors de discussion comme le dernier mot du progrès politique, la suprême résultante des expériences constitutionnelles auxquelles se fussent livrées les sociétés humaines depuis leur origine. Notons aussi, puisque ce détail est de nature à chatouiller agréablement notre amour-propre national, que le monopole des exportations constitutionnelles

fut disputé avec succès par la France à la Grande-Bretagne. Le prestige de notre victoire militaire nous avait valu, à ce moment-là, un prestige d'un tout autre ordre. Les jeunes nationalités émancipées eurent leur attention fortement attirées sur la solidité dont avaient témoigné les institutions françaises dans l'épreuve décisive d'une grande guerre succédant, comme pour les confirmer en force et en renom, à un demi-siècle de stabilité. Les traces de l'influence française sont très visibles sur la plupart des constitutions surgies au lendemain de la défaite allemande. L'année 1918 semble donc avoir été le point de départ d'une ère des constitutions parlementaires. Le parlementarisme a véritablement touché, en cette année climatérique, le zénith de l'apothéose.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Un tour d'Europe s'impose aux Français de France, désireux de voir clair sur la question.

I

C'est un grand voyage circulaire à entreprendre. Il devrait nous conduire d'abord à Londres pour se terminer dans la Principauté de Monaco après nous avoir promenés à travers l'Europe centrale et les nations latines.

La mère des Parlements, la Grande-Bretagne, traverse une période de transformation politique et sociale causée par le prodigieux développement du parti travailliste, aux dépens du parti libéral trop amoindri pour n'être pas gênant. Le parlementarisme anglais est essentiellement binaire. Or, le nouveau système ternaire le pousse rapidement vers l'écueil.

Sur le continent, le mouvement anti-parlementaire a pris naissance en Italie, s'est successivement propagé en Espagne, en Portugal et en Yougoslavie. Il a atteint la Pologne qui reprend laborieusement le grand œuvre de sa reconstitution dont elle était déjà tourmentée au XVIIIe siècle avant le premier partage. Il n'est pas jusqu'à la Principauté de Monaco, l'une des plus petites unités politiques d'Europe, qui n'ait connu, du 7 janvier au 15 avril dernier, de violentes commotions constitutionnelles.

Afin de ne pas disperser l'attention de nos lecteurs, nous allons nous en tenir provisoirement à l'examen de la situation chez nos sœurs latines, de qui l'exemple, en raison des relations de voisinage, des affinités de race, de religion et de culture, excitera toujours en France une curiosité particulière.

L'Italie retiendra en tout premier lieu notre attention.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* doivent au distingué professeur de la Faculté de Droit de Paris, M. Jean Lescure, une description claire et détaillée de l'État fasciste qui achève de se constituer sous nos yeux.

Le Fascisme à peine surgi à l'horizon transalpin en 1922, causait chez nous un étonnement voisin de la peur. Disons le mot : il y faisait scandale. Non, ce n'est pas pour de telles fins que nos pères avaient pris fait et cause pour l'unité italienne. Le Fascisme présentait surtout le grand tort de déranger les systèmes et les théories au fond desquels vivait notre école dirigeante. Comme disent les mathématiciens, c'était une troublante. Il semblait fort impertinent à nos docteurs et à nos politiciens les plus réputés qu'une nation sœur s'avisât de leur fausser brusquement compagnie dans les voies assignées par l'évolution immanente aux démocraties en marche vers l'étoile des temps nouveaux. Aussi, aucun crédit ne fut-il accordé au Fascisme. Il fut pris pour un accident passager, après lequel les choses rentreraient dans l'ordre. On ne se fit même pas faute de se moquer du dictateur traité de César de Carnaval par un personnage consulaire notoire. Mais les esprits réfléchis ne sauraient persister dans cette attitude de persiflage et de dédain. Devant la politique expérimentale qui n'a que faire des idées préconçues et des préjugés sentimentaux, le Fascisme a la valeur d'un fait qui se précise et se consolide. Le Fascisme, après sept ans d'existence, s'installe et prend ses dispositions d'avenir. Il serait peu sage, en l'observant à travers des lunettes libérales, de l'assimiler à notre établissement napoléonien de 1852, en lui prédisant les mêmes et fatales destinées. Le Fascisme italien, impitoyable fossoyeur du parlementarisme, ne nous serait-il pas donné, au moins pour quelque partie, par *l'évolution naturelle*? Voilà,

1. *Revue de Paris* du 15 avril 1929.

du point de vue où nous sommes habituellement placé, ce qui fait uniquement question.

« L'État fasciste diffère des ordres de choses qui existaient jusqu'ici et qui ont désormais vécu parce qu'ils sont incompatibles avec les nécessités des temps modernes. »

Telle est l'idée que le Fascisme a de lui-même! Est-elle justifiée? Tel est le langage même du roi d'Italie en son discours du trône.

La question ne laisse pas de s'éclaircir à la lueur des enseignements légués par un penseur pénétrant, aujourd'hui disparu, Georges Sorel, que nous avons souvent appelé à témoigner au cours de nos études précédentes. L'avènement d'un parlement corporatif, totalement émancipé de la géographie physique et politique, n'ayant plus rien à démêler, ni avec la province, ni avec la commune, d'un parlement étranger au dogme de la souveraineté du peuple, aux droits de l'homme et du citoyen, à la théorie sacro-sainte de la responsabilité ministérielle, l'avènement de ce parlement-là s'ajuste assez bien aux prévisions de l'auteur de *l'Avenir Socialiste des Syndicats*. M. Mussolini n'a jamais fait difficulté d'avouer son commerce avec les livres du théoricien français du Syndicalisme.

Le Syndicalisme doit faire disparaître tout ce qui préoccupait et enchantait les anciens libéraux : l'éloquence des tribunes, le maniement de l'opinion publique, les combinaisons de partis politiques. Mais Georges Sorel a fait mieux que s'ériger en annonciateur du nouvel ordre des choses. Il a affirmé, bien avant la guerre, la vocation particulière de l'Italie à précéder les autres peuples dans la réalisation du nouveau socialisme. Il fondait cette manière de penser sur ce que la nation italienne possédait les meilleurs représentants de la doctrine révolutionnaire, peut-être même ceux qui la défendaient alors avec le plus d'autorité. Quand on se rappelle que M. Mussolini, très jeune encore à l'heure où les écrits de Sorel paraissaient, se confondait dans les rangs des dits révolutionnaires, on ne peut s'empêcher de trouver beaucoup de piquant au rapprochement. C'est un Français, Gobineau, qui a révélé aux Allemands leur génie impérialiste. N'est-ce pas un Français qui a déposé le germe du fascisme dans la

conscience d'un militant socialiste italien? Sommes-nous éternellement voués à ce rôle de semeurs d'idées qui ne récoltent que la tempête?

Dans la préface de son magistral ouvrage sur la *Division du Travail*, Durkheim n'est pas sans avoir eu quelque pressentiment du fascisme. Il a bien vu que les sociétés européennes étaient placées dans cette alternative ou de laisser irréglementée la vie professionnelle ou de la réglementer par l'intermédiaire maladroit et inefficace de l'État. La seule manière de résoudre cette antinomie était de constituer, en dehors de l'État, quoique soumis à son action, un faisceau — admirons la rencontre des mots — de forces collectives dont l'influence régulatrice puisse s'exercer avec plus de variété. Or, dans l'opinion de Durkheim, non seulement les corporations reconstituées satisfont à cette condition, mais on ne voit pas quels autres groupes pourraient y satisfaire. Ce qui donne lieu de supposer que la corporation est appelée à devenir la base, ou l'une des bases essentielles de notre organisation politique. Qu'on nous permette de le rappeler : l'ensemble de nos travaux parus ici même sous le titre générique de *Vers la paix sociale* contient des aperçus identiques.

Les nouveaux parlementaires italiens ne représentent ni Rome, ni Venise, ni Turin, ni la Lombardie, ni l'Ombrie, ni les Pouilles, etc... Tout vestige de représentation urbaine et provinciale leur a été ôté. L'Assemblée de Monte Citorio tire ce qu'elle pourra exercer d'influence des associations professionnelles exclusivement. Ce que sera le Parlement, ce qu'il fera, personne ne le sait encore au juste. Il importe de remarquer que le Fascisme sacrifie peu au droit écrit et qu'il évite soigneusement de s'enfermer dans les formules toutes faites du dogmatisme. Il réserve large la part à la spontanéité sociale. Il n'est pas sorti tout d'une pièce du puissant cerveau de M. Mussolini. Il se fait un peu tous les jours. Il est en perpétuel devenir. Il n'y a qu'une chose que nous sachions de science certaine sur le compte de la nouvelle Chambre italienne. C'est qu'elle ne comprendra ni majorité, ni minorité, ni droite, ni gauche, qu'elle n'élèvera aucune prétention à se dire l'organe souverain de l'État, car il ne lui sera donné d'agir qu'en plein accord et en étroite collaboration

avec le conseil des Ministres et avec le Grand Conseil fasciste. Par rapport au parlementarisme à l'anglaise et à la française, c'est un renversement absolu de la table des valeurs. La Chambre qui surveillait, contrôlait et cassait le gouvernement est maintenant surveillée, contrôlée et susceptible d'être cassée par lui. Hier, elle était l'État, aujourd'hui elle n'est plus qu'un rouage de l'État. L'État souverain absorbe le peuple et puise en lui-même sa légitimité dans sa conformité fondamentale aux nécessités historiques et à l'intérêt supérieur national.

Quelles réflexions éveillera en nous ce spectacle déconcertant?

Il y a, tout d'abord, une discrimination nécessaire à établir, dans les événements qui se sont déroulés depuis sept ans chez nos voisins, entre ce qui est spécifiquement italien et ce qui est d'ordre universel comme susceptible de préfigurer une évolution, moins avancée ailleurs, mais commune à tous les peuples de civilisation européenne.

Ferrari disait un jour, il y a quelque soixante-quinze ans, au Parlement de Turin : « Quand toute l'Italie se réunirait pour m'affirmer qu'elle est unitaire, je lui répondrais qu'elle se trompe ». C'était aussi l'avis de Napoléon III, contrairement à une opinion courante. Après Villafranca, l'Empereur des Français s'était décidé pour une fédération des États italiens sous la présidence du Pape. Il fut gagné de vitesse par les actions combinées de Cavour et de Garibaldi. L'opinion que le fédéralisme fut dans la ligne de l'évolution naturelle des choses italiennes a pour elle les plus grandes chances de probabilité. L'unitarisme a prévalu avec les applaudissements de la démocratie française. Mais, par cela qu'il a pris les choses à rebours de la nature, l'unitarisme était fatalement voué, dès que le risorgimento italien se serait parachevé sur les ruines de la puissance autrichienne, à devenir plus rigoureux. Le parlementarisme, régime de flaccidité et de facilité, n'est guère propre à lutter contre les forces centrifuges dans une nation fraîchement et, en quelque mesure, artificiellement constituée. C'est ce que des Français ne devraient pas oublier. Il ne faut jamais professer des volontés contradictoires. La démocratie française a voulu de tout son cœur

et servi de tout son pouvoir l'unité italienne. Elle l'a voulue avec le chevaleresque désintéressement dont elle ne perdra jamais l'habitude. Or, vouloir en même temps la permanence ou la restauration du parlementarisme italien implique contradiction formelle. Sans l'intervention du fascisme, la dissolution de l'unité italienne fût promptement entrée dans le domaine des possibilités.

Qu'est-ce, au total, que le Fascisme? C'est un amalgame de syndicalisme, de socialisme et de nationalisme.

De Syndicalisme? Il est à peine besoin d'y insister. Le Fascisme a supprimé les divisions communales et territoriales. Elles sont venues se perdre dans l'État. Les collèges électoraux sont fournis non plus par circonscriptions, mais par professions, de façon que le Parlement exprime plus exactement la diversité des intérêts sociaux et leurs rapports. La profession organisée, suivant le vœu de Durkheim, devient l'organe essentiel de la vie publique.

De Socialisme? Si l'on a prêté quelque attention au travail de M. Jean Lescure, on ne doutera pas que le Fascisme n'ait fait entrer dans le domaine des réalisations une notable fraction du programme marxiste.

L'État fasciste ne recule devant aucune contrainte. Il détermine en dernier ressort l'assolement des terres. Il fixe le taux des salaires, le montant des loyers, le prix des marchandises. Il réglemente l'émigration. Il interdit la grève et le lock-out. Il met un tourniquet à l'entrée des professions. Il n'admet aucune critique, aucune dissidence. Il s'arroge le monopole de l'éducation. Il régente souverainement l'industrie. Il n'en use donc, ni plus, ni moins, que le soviétisme marxiste en Russie.

Nationalisme? Sous cette rubrique le Fascisme se sépare violemment du marxisme qui est peut-être, à la vérité, moins internationaliste qu'il n'en convient, mais qui revendique hautement son caractère d'œcuménicité. L'ardente dévotion du Fascisme à la patrie italienne, les espérances de primauté qu'il a mises en elle, les vastes projets qu'il a formés pour elle l'ont conduit à élaguer du collectivisme originel tout ce qui pourrait affaiblir le sentiment patriotique ou nuire à l'intégrité des forces nationales. C'est ainsi que la législation fasciste

favorise la Famille, qui fait l'État, et lui donne des enfants, l'héritage qui perpétue et l'accession à la propriété qui stabilise la famille, la religion qui neutralise les puissances de décomposition morale. On peut même considérer que, si le Fascisme s'est attiré, de la part des deux internationales marxistes, une violente hostilité que ses tendances socialistes et étatistes eussent dû logiquement lui épargner, il le doit à son profond respect de la famille et de la religion, de même qu'à son reniement de la vieille tradition carbonariste. Supposons le Fascisme fidèle aux directions maçonniques et tenons pour probable que beaucoup de lyres le chanteraient qui retentissent d'ïambes colériques contre lui.

En résumé, la chute du parlementarisme nous est irrésistiblement donnée par les nécessités inhérentes à la conservation de l'unité italienne. Le syndicalisme ou transmutation des institutions politiques en institutions corporatives est, à bien des égards, issu spontanément du régime industriel surgissant chez une nation jeune. A ces deux phénomènes spontanés, le socialisme marxiste, dont M. Mussolini et ses collaborateurs ne sont pas libérés, il s'en faut, le socialisme marxiste combiné avec un patriotisme effervescent a communiqué on ne sait quoi de violent, de tendu, d'outrancier, de despotique, dont le Français moyen reste étonné et choqué. Bien entendu il ne saurait s'agir de prophétiser les destinées du Fascisme. Mais la démocratie française sera sage de prendre, dès aujourd'hui, sans mauvaise humeur déplacée, son parti de la ruine du parlementarisme italien. Quoi qu'il arrive, les chances d'une renaissance parlementaire sont des plus faibles en Italie. Le Fascisme est parvenu à se donner des institutions. Il possède, en outre, une incontestable aptitude à évoluer et à se transformer. C'est plus qu'il ne lui en faut, sans qu'on veuille le moindrement conclure à sa réussite nécessaire, pour poser, avec toutes chances de succès, sa candidature à la succession du parlementarisme.

II

Passons ensuite à l'Espagne.

C'est une nation sur le compte de laquelle sont nourris,

dans le public français, une foule de préjugés défavorables. Assurément, son déclin, dans le passé, fut rapide. Mais comment méconnaître que les vice-royautés espagnoles, dont chacune est un empire, ont gardé, même dans la phase du progrès politique et social où plusieurs d'entre elles sont entrées, la profonde empreinte du type espagnol? Comment ne pas souscrire à cette opinion d'un grand sociologue : par sa force d'assimilation dans la conquête, l'Espagne avait hérité vraiment du génie romain, et cette force d'assimilation était tout autre chose que la puissance d'expansion dévolue à d'autres races, en raison de leur fécondité naturelle et de leur industrieuse activité.

C'est se livrer à une prévision très raisonnable que promettre à l'Espagne, pour le jour où elle sera définitivement replacée dans le sens de son évolution naturelle, un regain d'influence et de prospérité. Que ce redressement puisse s'accomplir sous le signe du parlementarisme républicain ou du parlementarisme monarchique, c'est ce dont l'histoire espagnole contemporaine donne très fortement lieu de douter aux tenants de la politique expérimentale.

L'essai loyal de la république parlementaire, tenté en 1873 dans la péninsule ibérique, a laissé les plus pénibles souvenirs d'anarchie tragico-bouffonne. A ce moment-là, deux journalistes du boulevard, non encore tout à fait oubliés de cette génération, Francis Magnard et Louis Teste, se donnèrent pour mission d'aller étudier sur place les choses d'Espagne. Et de ce voyage au delà des Pyrénées, ils rapportèrent une conviction fortement motivée. C'est qu'un gouvernement, éclairé et désireux de faire le bonheur de l'Espagne, devrait viser uniquement deux buts : constituer une gendarmerie formidable et faire fleurir l'agriculture.

L'Espagne, selon Francis Magnard et Louis Teste, d'accord en cela avec les données de la *Science sociale*, est un pays essentiellement agricole. Cette source de richesse serait inépuisable si elle était exploitée avec intelligence, c'est-à-dire si l'État, débarrassé de vaines et épuisantes luttes politiques, menait à bien tous les travaux de canalisations, d'irrigations, d'assainissement et de communications nécessaires, s'il faisait, avec la collaboration d'une Sainte Hermandad

rajeunie, son métier de mainteneur d'ordre et de producteur de sécurité. La gendarmerie renforcée rendrait l'armée inutile. L'Espagne n'a besoin que de très peu de troupes proprement dites et de quelques bateaux de guerre pour protéger ses côtes. N'est-elle pas étrangère aux querelles continentales? Et peut-on sérieusement prétendre que l'armée, avec la tradition du pronunciamiento, soit au service de l'ordre en Espagne?

Ces considérations sont loin de faire hors d'œuvre. Les omettre serait se condamner à ignorer la vraie position du problème politique et de la question parlementaire en Espagne.

On commet une lourde erreur quand on confond avec les pronunciamientos classiques l'événement qui a porté le général Primo de Rivera au pouvoir et mis un terme au rotativisme parlementaire. En France, l'opinion moyenne a porté sur la dictature espagnole le même jugement sévère et superficiel que sur la dictature italienne, en se bornant à y voir un crime de plus contre le droit et à considérer le dit crime comme justiciable des immortelles flétrissures imprimées par Victor Hugo au front maudit de l'Homme de Décembre.

Précisément, le général Primo de Rivera, et l'on en peut croire un témoin qui a eu la bonne fortune de l'approcher, ne répond pas à l'idée que nous nous faisons en France d'un faiseur de pronunciamiento. C'est un grand soldat qui n'en est plus à donner les preuves de sa valeur technique et de son courage. Mais c'est aussi, et surtout, un homme profondément désintéressé, exempt de toute ambition personnelle, mû exclusivement par le sentiment patriotique. Il s'est, à la lettre, porté au secours de son pays, quand lui est apparue l'impuissance du régime parlementaire à maitriser une situation tragique. Les rapports du capital et du travail s'étaient établis sur le pied de l'assassinat mutuel des patrons et des ouvriers. Au-dessus des villes livrées à la sédition et à la vendetta, le communisme levait sa tête hideuse. La politique et l'économie politique du gouvernement étaient exécrables. Tout s'en allait. Plus de moralité, plus de goût au travail, plus de solidarité. C'est alors que le devoir d'intervenir est apparu au général. Il est d'abord allé au plus pressé. Il a rétabli l'ordre dans la rue. Il a su en finir avec les difficultés

marocaines. Après quoi, il s'est trouvé aux prises avec les questions politiques et sociales, dont il reconnaît volontiers qu'il savait peu de chose. Néanmoins il fallait agir, improviser des solutions. A qui le général les aurait-il demandées, si ce n'est à la boutique socialiste et étatiste, actuellement la plus renommée et la mieux achalandée dans la carence des autres maisons? Le socialisme est seul à prôner des remèdes immédiats pour tous les cas. Bons ou mauvais, ce n'est pas l'affaire. Il leur a suffi, pour s'imposer au dictateur espagnol, qu'ils fussent de prompte et facile application aux difficultés présentes. Après tout, et la chose ne pouvait échapper à l'intelligence très ouverte du marquis de Estella, des pasteurs de peuples comme Guillaume II, des hommes d'États, tels que Bismarck n'ont pas dédaigné de s'approvisionner au magasin socialiste.

Veut-on des exemples concrets?

Il ne tient qu'à l'Espagne, qui produit les meilleures olives du monde, de fabriquer une huile supérieure qu'on s'arracherait à prix d'or, à l'étranger. Mais les industriels mélangeaient les arachides aux olives, n'obtenaient que des huiles inférieures et disqualifiaient l'huilerie espagnole. Le général ne s'est pas embarrassé de théories libérales. Il a prononcé par arrêté la fermeture de dix-neuf usines adonnées à la fabrication des huiles frelatées et, depuis ce temps-là, l'huile espagnole a reconquis sa suprématie sur le marché.

Dans l'ordre agricole, le général a été frappé de l'espèce d'anarchie déterminée par la liberté de l'assolement. Dès qu'un produit est à la mode, tous le veulent cultiver, sans prendre souci du débouché. Déférant sans le savoir, au vœu de Magnard et de Teste, il a fait assainir et irriguer des superficies considérables de terrains, incultes depuis des siècles. Ces terrains ont été répartis entre les paysans, mais à charge à ceux-ci de se conformer aux indications du gouvernement, qui entend rester maître d'équilibrer les différentes productions : maïs, blé, vins, etc. Et tout le reste à l'avenant. La même méthode est impitoyablement appliquée dans tous les compartiments de l'activité nationale. Le général se met peu en peine de mécontenter l'aristocratie à laquelle il appartient, l'armée elle-même dont il est issu. On l'a vu assez, du reste, dans l'affaire des officiers d'artillerie. Bon catholique, il n'hésiterait pas à

briser, au besoin, les résistances du clergé. Et c'est, encore une fois, ce qui compose au général Primo de Rivera une figure si originale et si attachante. Depuis la mort de Philippe II, on n'avait pas vu, dans l'histoire d'Espagne, un ministre dictateur, n'ayant d'autre mobile d'action que le bien de la patrie espagnole. Et c'est ce qui explique surabondamment que des conservateurs notoires, tels que M. Sanchez Guerra, aient trempé dans des complots ourdis contre le dictateur, tant par les francs-maçons que par les anarchistes, cependant que les socialistes, frappés de cette guerre efficace livrée aux abus, satisfaits d'assister à la mise en œuvre de leurs procédés sommaires, ne se défendent pas d'une réelle sympathie pour le gouvernement du dictateur et contemplent l'arme au bras l'accomplissement de ses réformes.

Chaque abus qu'il supprime, crée au général Primo de Rivera une nouvelle catégorie d'ennemis. Il se fait aussi, par ce moyen, de nouveaux amis, mais toute la question est de savoir s'il lui sera donné d'équilibrer les forces hostiles par les forces favorables jusqu'à ce qu'il ait pu instituer un régime constitutionnel, solide, stable, assuré de survivre à son fondateur. Il ne faut pas se dissimuler qu'à la profonde différence d'avec le Fascisme, qui s'institue et s'enracine, la dictature espagnole semble encore suspendue dans le vide, malgré les prodiges qu'elle a déjà accomplis pour la restauration de l'ordre et le développement de la prospérité nationale.

Nous sommes loin d'avoir épuisé la matière, mais nous croyons en avoir assez dit pour rectifier deux erreurs fondamentales accréditées dans le public français, par des écrivains mal informés ou passionnés, au sujet des choses d'Espagne. Le gouvernement du général Primo de Rivera n'incarne rien moins que ce que nous appellerons en France, dans la coutumière logomachie démagogique, la domination du Sabre et du Goupillon, étayée à l'Aristocratie et à la Finance. Le dictateur, au contraire, inquiète l'armée, il a contre lui les gens d'affaires, les capitalistes qu'il a mécontentés, l'aristocratie qu'il menace d'un partage des terres. Nous sommes bien obligé, si nous tenons à la probité dans les mots, d'appliquer au dictateur le seul qualificatif qui lui convienne : c'est un socialiste. Pourquoi pas? Après le coup d'État de

1852, Proudhon écrivit, au grand scandale des républicains libéraux, son fameux livre *la Révolution Sociale démontrée par le coup d'Etat*. Le socialisme, et il n'avait pas si tort, avait reconnu un des siens dans le nouvel empereur.

En tout état de cause, notre conclusion, sous toutes réserves de l'imprévu, dont la politique expérimentale fait toujours grande acception, sera à peu de chose près la même pour l'Espagne que pour l'Italie. La dictature n'est pas, comme le public français a tendance à se le figurer, sur la foi de vaines et fallacieuses analogies, un accident passager dans l'histoire du parlementarisme espagnol. L'alternative semble nettement posée pour un délai indéterminé entre elle et l'anarchie.

Le temps sera-t-il laissé au marquis de Estella pour mener à bien son entreprise jusqu'à son aboutissant constitutionnel? Il n'est pas d'autre question.

Nous avons personnellement assisté, il y a quelques quarante ans, au début du régime parlementaire, instauré par le roi Alphonse XII. Celui-ci venait de mourir. Élevé en France et en Angleterre, ce souverain ne concevait pas que le parlementarisme, dont il possédait à fond la théorie, pût aller à contre sens de l'évolution naturelle du pays sur lequel il régnait. Il n'était même pas rebuté par la difficulté de faire comprendre aux Espagnols ce que les Anglais appellent le *swing of pendulum*, c'est-à-dire le balancement du pendule ramenant au pouvoir d'oscillation en oscillation tantôt les conservateurs, tantôt les libéraux ou radicaux. C'est d'ailleurs une notion qu'il faut désespérer de faire admettre à un pur latin. Un cerveau italien ou espagnol reste imperméable à de telles conceptions, si bien que le malheureux roi en était réduit à incorporer en service commandé des grands d'Espagne dans le parti libéral, afin que la machine eût au moins l'air de fonctionner.

Le général Primo de Rivera, porté au pouvoir sans l'avoir désiré, se cherche depuis cinq ans et il cherche l'Espagne. Il s'est trouvé. Il ne lui reste plus qu'à trouver l'Espagne. Il démêle nettement qu'il ne rencontrera pas le succès, ni l'Espagne le salut définitif, dans le pastiche d'institutions étrangères. Il se fait une idée très juste, pour parler comme Joseph de Maistre, du principe générateur des constitutions.

Il sait que le parlementarisme inauguré par Alphonse XII n'a jamais été qu'une fiction. Cette fiction, grâce à des hommes de la trempe de Canovas et de Silvela, a pu se prolonger durant le règne d'Alphonse XII et la minorité de son fils. Finalement, elle s'est évanouie au milieu de l'indifférence générale, et ne laissant de regrets que dans le cœur des politiciens professionnels.

Ce qui pourrait assombrir le pronostic à porter sur les affaires espagnoles, c'est le retard, plus ou moins indépendant de sa volonté, que le dictateur apporte, très différent en cela de Mussolini, à environner d'institutions durables la monarchie absolue, logiquement appelée par la situation.

Que les mots n'effraient personne. La monarchie absolue ne présente aucune analogie avec un despotisme à la russe ou à la turque. Dans le plus beau de sa splendeur, la monarchie administrative de Louis XIV trouvait encore sa limitation dans une foule de franchises provinciales, communales, judiciaires, privilèges personnels, coutumes invétérées sans lesquelles elle eût été intolérable aux populations. La monarchie française s'est écroulée précisément quand elle a cessé de s'étayer à des institutions usées par le temps et non remplacées. Parmi toutes les expériences constitutionnelles que la France a tentées, les deux monarchies absolues napoléoniennes, qui ont succombé moins à des causes internes de dissolution qu'aux folies de leur politique extérieure, peuvent fournir au général Primo de Rivera des thèmes intéressants de méditation et d'imitation, car elles s'étaient donné des institutions appropriées, où les peuples, quoi qu'on fasse, voudront toujours chercher des garanties contre l'arbitraire.

On ne saurait, à cet égard, adresser du dehors des conseils aux dirigeants espagnols. A eux seuls, il sera donné d'apprécier ce qu'il peut subsister encore de vivant dans les antiques coutumes espagnoles et dans quelle proportion il convient de rajeunir et d'innover. Mais il sera permis aux Français qui aiment l'Espagne et désirent ardemment sa régénération, de souhaiter que des institutions régulières, conformes au génie de cette nation, mettent fin à la dictature, expédient temporaire par définition et par essence, et permettent au général Primo de Rivera, sous l'égide d'un souvenir populaire, d'exer-

cer la magistrature de premier ministre d'une monarchie organisée.

Sur quoi, il doit nous être licite, après cette brève et, nous l'espérons, instructive excursion à Rome et à Madrid, de revenir utilement à la crise parlementaire française.

III

Où nous nous trompons fort, où l'examen, même superficiel, des situations italienne et espagnole, est très propre à faire envisager la crise parlementaire française, que le *Journal des Débats* et le *Temps* s'accordent à déplorer en termes souvent véhéments.

On parle, chez nous, du parlementarisme démocratique comme s'il s'agissait d'un absolu. Les publicistes français rapportent leurs appréciations et leurs critiques à une espèce d'étalon, de prototype parlementaire intangible et invariable. Comme s'il y avait rien de plus mouvant et de plus instable qu'une constitution politique sous des formes apparemment fixes! Souvent on garde les noms, même quand les choses ont disparu. Faut-il faire appel à l'histoire? Quand Auguste eut détruit la République à Rome, il y avait toujours un consulat, une préture, une censure, un tribunat. Mais peut-on prétendre qu'il subsistât en toute réalité des consuls, des préteurs, des tribuns?

Y a-t-il rien de plus antinomique, de plus opposé en fait, que la constitution française de 1852, faite pour l'exercice du pouvoir personnel, et la Constitution de 1875, faite pour la pratique d'un parlementarisme démocratique à peu près illimité. C'est même dans la constitution de 1852, reproduction quasi fidèle de la constitution consulaire de l'an VIII, que les nations, lasses et excédées du parlementarisme, vont prendre leurs inspirations. Or, ces deux constitutions, où se typifient respectivement l'absolutisme et le libéralisme, ne diffèrent pas beaucoup d'aspect à distance. Dans les deux cas, on retrouve un chef d'État, des ministres, une chambre haute, une chambre basse, élue au suffrage universel, et un Conseil d'État. En statique le déplacement d'un point d'appui fait changer la direction de la force. En mécanique, le déplace-

ment d'un ressort fait changer le mouvement. Et pourtant, de l'extérieur, c'est le même appareil. Les organes restent. On touche aux organes et la complexion politique de l'État sera changée. Quels constituants ont su exactement ce qu'ils faisaient et quel abîme sépare souvent la constitution effectivement pratiquée, de la constitution écrite, hypocritement respectée dans sa lettre et insolemment violée dans son fonds?

Nous avons sous les yeux un article du journal espagnol la *Nacion* auquel nous n'adresserons d'autre reproche que celui d'une appréciation trop flatteuse de nos modestes écrits. Cet article se plaît à relever la tendance générale des gouvernements modernes, y compris le gouvernement français, à la dictature. Quelle ironie! Pendant que la presse française détourne vertueusement les yeux de l'hérésie espagnole, c'est avec des arguments tirés des choses françaises que les papiers ibériques justifient les actes du gouvernement Primo de Rivera. Les Français font de la dictature comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Pendant qu'ils savourent en toute illusion la gloire d'avoir supplanté l'Angleterre dans l'exportation des constitutions libérales et démocratiques, on vient chercher chez eux, sans qu'ils le soupçonnent même, des excuses et des motifs aux tyrannies étatistes les plus draconiennes.

Bien entendu, cette affirmation sera tenue pour un paradoxe, cependant que les principes de Quatre-vingt neuf dont nous sommes si fiers et auxquels nous gardons une fidélité purement verbale, sont violés quotidiennement.

Nous ne faisons pas seulement allusion ici à l'abandon de la fiscalité réelle qui passait pour le plus insigne bienfait de la Révolution et qui a été remplacée par une fiscalité personnelle et inquisitoriale renouvelée de l'Ancien régime et aggravée même par la conformité aux prescriptions du marxisme prussien.

Nous pensons à la fameuse loi du 28 septembre 1791 qui passait jusqu'ici pour avoir fécondé l'agriculture et l'industrie française en affranchissant le travail et dont on nous permettra de transcrire ici les deux premiers articles :

« Le territoire de la France dans toute son étendue est libre comme les personnes qui l'habitent.

» Les propriétaires sont libres de varier à leur gré la culture et l'exploitation de leurs terres, de conserver à leur gré leurs récoltes, d'en disposer au dedans et au dehors du royaume. »

Il était passé en force d'axiome que l'autorisation ou la défense arbitraire d'exporter et d'importer les grains, la fixation arbitraire du prix du blé, la réglementation des ensemencements, des assolements, des plantations de vignes avaient plus nui à l'agriculture sous l'Ancien Régime que les dîmes et les charges féodales.

Or, nous avons assisté, en France, à la résurrection de toutes ces mesures condamnées. Notre école dirigeante n'en a pas usé autrement en ces matières que Mussolini et Primo de Rivera. La guerre et ses suites, objectera-t-on, en faisaient nécessité. En est-on sûr? La liberté de l'exportation n'a été rendue aux agriculteurs qu'à la veille des élections législatives de 1928 et il est toujours question de la leur supprimer à la première occasion. Mettra-t-on au compte de la guerre la proposition de loi, qui date du 8 mars 1929 et qui porte la signature d'un groupe de députés méridionaux de droite comme de gauche. Si cette proposition passe, il sera désormais interdit, tant en France qu'en Algérie, sous peine d'amende et de prison et d'arrachage des vignes, d'effectuer de nouvelles plantations de vignes. Est-ce que le monopole nous laisse libre de récolter du tabac? C'est quotidiennement que les partis avancés, en présence de la croissante déchéance de la culture du blé, tentent de rendre obligatoire l'ensemencement des terres à céréales, obligation s'accompagnant naturellement de la réquisition et de la taxation en attendant le monopole de la vente de blé attribuée à l'État, suivant le vœu de Jaurès. Or, Mussolini et Primo de Rivera ne font pas autre chose. Poussera-t-on la mauvaise foi jusqu'à le méconnaître? Qui pourrait dénombrer les ingérences de l'État français dans l'économie nationale, depuis l'interdiction d'exporter des capitaux jusqu'aux prescriptions relatives à la panification, lesquelles ont souvent contraint les fermiers de Beauce producteurs de pur froment à consommer des farines adultérées par d'infâmes mélanges!

Que dire des lois successives sur les loyers qui ont restreint

le droit de propriété jusqu'aux frontières de l'abolition, au mépris formel de ce texte sacro-saint qui porte le numéro 29 dans la Déclaration des Droits de l'Homme de 1793 : « Nul ne peut être privé de la moindre portion de sa propriété sans son consentement, si ce n'est lorsque la nécessité publique légalement constatée l'exige et sous condition d'une juste et préalable indemnité ». Est-ce le libéralisme qui a présidé à une législation dont le but manifeste, conscient ou inconscient, est d'empêcher les capitalistes d'investir des capitaux dans des constructions nouvelles de façon à rendre inévitable l'intervention souveraine de la puissance publique dans la construction des immeubles réclamée par la crise des logements? Et quand, pour complément, on se remet en mémoire nos lois et taxes successorales, est-on autorisé à estimer que la main du pouvoir soit moins lourde actuellement en France qu'en Espagne et en Italie?

Nous avons, il est vrai, de plus que les Espagnols et les Italiens, le droit d'invectiver contre les dirigeants et de chansonner comme au temps de Mazarin le collecteur d'impôts.

Mais sommes-nous donc si certains de garder indéfiniment cet adoucissement à la tyrannie étatiste?..

Les faits d'arbitraire et de force, les faits de fascisme, si l'on tient à les appeler de ce nom, se multiplient en France depuis un lustre. Nous en avons donné, dans un de nos livres, *la Révolution en marche*, un premier aperçu qu'il convient de reproduire en le complétant.

Défenestration du président Millerand, mis dans l'obligation de démissionner, malgré son irresponsabilité constitutionnelle.

Création, par voie d'un simple décret, d'un Conseil national économique, qui ne cache pas son ambition de jouer, dans notre mécanique constitutionnelle, le rôle d'une troisième Chambre, de Chambre professionnelle et corporative qui ressemble comme une sœur à la Chambre italienne.

Législation, par le moyen d'une circulaire ministérielle, des syndicats de fonctionnaires qui, agrégés, les uns à la Confédération générale du Travail, les autres à la Confédération unitaire communiste, ont virtuellement ruiné notre constitution administrative et opéré une véritable révolution

silencieuse en se saisissant à leur profit de la toute puissance exécutive et de la bureaucratie centralisée.

Établissement par décret au mois d'avril 1928 d'un nouveau régime douanier dicté par les grands consortiums d'affairistes et de financiers internationaux, le parlement se trouvant ainsi dessaisi de sa prérogative fondamentale en vertu d'un acte dont l'équivalent ne se retrouve, en remontant le cours de l'histoire, que dans le fameux décret impérial de 1860.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul emprunt qui ait été fait ou qu'il soit question de faire à l'Empire autoritaire, et bientôt les *Châtiments* devront être rayés de la liste de nos livres saints.

La nouvelle loi électorale, instituant des circonscriptions variables et toujours modifiables, a, suivant les convenances des intéressés, restauré, à peu de chose près, le mode de recrutement particulier à l'ancien corps législatif impérial. De savants découpages permettent de corriger les écarts de l'opinion publique et de modifier dans le bon sens les oracles présumés du suffrage universel. Le procédé suscitait, chez les républicains de l'époque héroïque, des indignations dont l'écho est parvenu jusqu'à la postérité lointaine, sans toutefois causer la moindre vergogne à leurs petits-fils.

Nous savons, en outre, de science à peu près certaine, que le mandat législatif sexennal mijote à feu doux dans la cuisine du palais Bourbon et qu'il nous sera servi chaud, dans le moment où nous y penserons le moins. Ce serait d'ailleurs déjà fait, si quelque hésitation ne s'était produite sur le point de donner ou non un effet rétroactif à cette mesure d'un caractère nettement anti-démocratique. Quand elle sera acquise, on ne voit pas ce qui, sauf l'Empereur, pourra manquer à la restauration de l'Empire autoritaire, qui sera d'ailleurs dépassé si, comme on a trop sujet de le craindre, le monopole de l'enseignement, camouflé en école unique, fait disparaître les derniers vestiges de la liberté de l'enseignement et de cette loi Falloux dont s'accommodait encore le régime impérial.

IV

On sera certainement tenté d'arguer de contradiction le reproche adressé au régime actuel de pécher par l'impuissance,

l'incohérence, la lenteur et l'instabilité, tout en faisant peser sur les citoyens, les contribuables, les familles et les corps intermédiaires, un joug très lourd.

Un exposé de la question constitutionnelle auquel procédait le 15 avril dernier, au Luxembourg, devant le groupe de l'Union républicaine, M. Maurice Ordinaire, sénateur du Doubs, réduit, sans y avoir peut-être songé, cette apparente contradiction, le plus aisément du monde.

Le pouvoir législatif a mis en tutelle le pouvoir exécutif dont il gêne et entrave l'action, même quand celui-ci est exercé en des circonstances critiques par des hommes tels que MM. Clemenceau et Poincaré soutenus par le vœu national. Le pouvoir législatif a entrepris sur le suffrage universel lui-même dont il réforme au besoin les choix par des invalidations arbitraires, dont il limite la souveraineté, par l'abrogation pratique du droit de dissolution, dont il escamote les volontés par des artifices de procédures électorales et dont il s'apprête avec le mandat de six ans à espacer le contrôle jusqu'à le rendre nul. Et néanmoins, tant d'omnipotence recouvre des abîmes de faiblesse. C'est que des puissances occultes, illégales, extra-constitutionnelles : clubs, syndicats, sociétés secrètes, etc., par un curieux retour des choses d'ici bas, règnent sur le pouvoir législatif, qui lui-même règne sur le pouvoir exécutif et sur le suffrage universel. C'est le transfert d'autorité, le déplacement des forces, que nous ne cessons de signaler depuis dix ans. Il semble que M. Maurice Ordinaire ait eu de ce troublant phénomène, sans lequel notre histoire contemporaine demeure absolument incompréhensible, une vision qu'on aurait voulu plus précise et plus distincte, mais qui n'a pas laissé — on l'imagine du moins — de donner à penser à son auditoire sénatorial.

Que faut-il faire pour sauver le régime parlementaire? M. Maurice Ordinaire a recherché le moyen de restaurer à la fois les droits du suffrage universel et ceux du pouvoir exécutif, sans nuire au contrôle du législatif. A cette fin louable, et avec le souci, non moins louable, de suivre la ligne de moindre résistance, il a procédé à un tri méticuleux des réformes constitutionnelles préconisées depuis trente ans par M. Charles Benoist et son école.

Il a éliminé résolument l'idée de revigorer les pouvoirs du président de la République. Il accepte franchement l'évolution qui s'est faite en faveur du président du Conseil. Il renonce à reviser le statut du Sénat, et, surtout, il écarte impitoyablement le projet de remplacer notre système de représentation nationale fondé sur les divisions géographiques par une représentation professionnelle à la Durkheim ou à l'italienne.

Il n'a retenu que quatre réformes :

1° Transférer des Chambres à une juridiction indépendante le contrôle des opérations électorales;

2° Réglementer le droit d'interpellation, afin de soustraire le gouvernement, déjà si pénible à exercer, aux surprises d'assemblée et aux caprices de majorité;

3° Armer le président du Conseil du droit de dissolution qu'il exercerait sans le concours du Sénat;

4° Associer le Conseil d'État à la confection des lois.

Mais, si modestes et si restreintes qu'elles soient, ces réformes aboutissent finalement à investir le président du Conseil d'un pouvoir dictatorial. Dès l'instant, en effet, que la responsabilité ministérielle, comme semble le souhaiter M. Maurice Ordinaire, ne peut plus être mise commodément en cause et que, par surcroît, le président du Conseil est en possession de répondre sur l'instant par une dissolution de la Chambre à tout vote de défiance, ou les mots n'ont plus de sens, ou le président du Conseil se transforme en dictateur et nous en revenons à la constitution de 1852. Mais à quelle personnalité la majorité des Français pourrait-elle songer à confier aujourd'hui une prérogative aussi exorbitante du régime parlementaire? Disons mieux. Quelle personnalité, dans le monde politique et parlementaire actuel, accepterait, avec la ferme volonté d'en user, ce surcroît de pouvoir? Est-il téméraire d'affirmer que M. Poincaré, le plus prestigieux de nos personnages consulaires tant par l'éclat de ses talents que par le souvenir des services rendus, se récuserait?

Rappelons-nous l'usage timide, hésitant et, par conséquent, inefficace que son gouvernement a fait, en 1926, de la prérogative temporaire des décrets-lois.

D'ailleurs, M. Maurice Ordinaire ne semble pas s'être fait de grandes illusions sur les résultats pratiques de son initiative.

Que peuvent les lois sans les mœurs? s'est-il écrié avec le bon Horace et avec le bon La Fontaine : Comment accrocher le grelot?

Toutefois il n'aura pas fait une chose inutile en montrant, sans le vouloir peut-être, que tout essai, si mesuré, si anodin soit-il dans l'intention comme dans le dispositif, de réformer la constitution parlementaire de 1875, remodèle aussitôt celle-ci sur le patron de la constitution autoritaire de 1852, et que toutes les issues s'ouvrent, de ce côté-là, sur des pentes fort déclives.

Puisqu'il y a crise française et européenne du parlementarisme et que personne n'en disconvient, c'est donc que ce régime se trouve en travers, soit de l'évolution naturelle, soit de l'évolution artificielle, peut-être de toutes deux à la fois. Interrogé par un enquêteur, M. Henri Guernut, député de l'Aisne, animateur de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, n'a pas hésité à enfermer le régime parlementaire dans ce dilemme : s'adapter ou disparaître.

S'adapter. Mais à quoi? Le grand théoricien de l'évolutionnisme, le philosophe anglais Herbert Spencer, avait répondu par avance : « Le parlementarisme est bon, supérieurement bon, pour accomplir ce qui est de sa compétence. Quand il sort de son domaine, il est mauvais, exécrablement mauvais ». Les latins en sont encore à comprendre ce que c'est au juste que le *self government*, ou parlementarisme, qui suppose l'autonomie des familles, la presque indépendance des cités, des provinces, des corporations, une armée de métier, l'absence de magistrature et d'administration centrale, peu de fonctionnaires, une fiscalité modérée. Il y a incompatibilité absolue entre le parlementarisme et la centralisation, et l'étatisme, disons-mieux, et le socialisme et le collectivisme, dont la doctrine a fini par s'insinuer dans toutes les nations européennes jusque chez l'Angleterre elle-même.

M. Henri Guernut ne savait peut-être pas si bien dire. Mais son dilemme est mal posé. Rectifions-le. Ou le parlementarisme aura raison du socialisme, ou le socialisme viendra à bout du parlementarisme, car ils ne sauraient coexister.

Et la démonstration est aussi facile que péremptoire.

Qu'est-ce que le parlementarisme à l'origine?

C'est la concurrence de deux partis organisés, le conservateur qui représente la résistance, et le radical qui incarne le mouvement. Ils alternent au pouvoir, suivant ce qu'en décident les circonstances et les caprices du corps électoral. Tous deux se tiennent mutuellement pour légitimes. Il y a en Angleterre, le Gouvernement de Sa Majesté et l'Opposition de Sa Majesté. On ne peut faire comprendre d'une façon plus concrète qu'aux yeux de la Majorité, qui sera demain l'Opposition, l'Opposition, qui sera demain la Majorité et le Gouvernement, ne fait pas figure de factieuse.

Les choses se passent-elles ainsi chez nous?

En aucune façon.

Nous avons cité, dans notre dernier travail sur le Congrès de Dijon, un mot très suggestif de notre spirituel confrère, M. Eugène Lautier. Ce mot achèverait d'édifier le public, s'il en était besoin, sur l'antiparlementarisme foncier de notre école dirigeante. M. Eugène Lautier n'admet pas la légitimité de l'Opposition, dont il faut, dans son opinion, empêcher le retour par tous les moyens. N'est-ce pas nier les fondements mêmes du système parlementaire?

Cette harmonieuse alternance au pouvoir des deux grands partis historiques, l'un montant, l'autre descendant, comme les seaux d'un puits, implique leur complet accord sur la constitution politique et sociale de leur pays. Celle-ci n'étant jamais mise en cause, il importe peu, après tout, que les conservateurs ou les libéraux soient les maîtres, car ce qu'ils aspirent à changer ne touche pas au statut de la nation en ce qu'il a d'essentiel. La tradition obtient même respect de la part des tories et des whigs. Et ce qui est établi demeure établi. La victoire d'un parti sur l'autre n'est pas une révolution en politique extérieure ou intérieure.

Or, partout où cette condition inéluctable vient à manquer, il n'y a pas, ou il n'y a plus de parlementarisme. Ne nous dissimulons pas qu'elle pourrait bien faire défaut, un jour ou l'autre, à la Grande Bretagne elle-même. Le parti travailliste observe encore, tant bien que mal, la règle du jeu, et M. Ramsay Mac Donald n'a pas répugné à revêtir, une fois premier ministre, pour aller à la Cour, la culotte courte et les bas de soie qui furent tant reprochés à ce pauvre Alfred Marimon

sous le Second Empire. Les travaillistes anglais, tout marxistes qu'ils soient, dans le fond, ne répugnent pas à des inconséquences formalistes et vestimentaires, où l'on serait bien fou de voir des inconséquences doctrinales. Ils n'en poursuivent pas moins la destruction de l'ordre social. Ils sont révolutionnaires de sentiment, et, le jour où ils seront en possession d'une majorité compacte et incontestable, ils s'évaderont de la fiction et le parlementarisme anglais ne sera plus qu'un souvenir historique, au Museum des constitutions mortes.

Partant de là, peut-on croire à l'existence d'un parlementarisme français, quand la question se pose, chez nous, ainsi qu'on l'a vu, avec une netteté toute nouvelle, au mois de mai 1924, entre le Cartel de l'Ordre et le Cartel du Désordre? Qu'est-ce que ces deux Cartels, qui s'excluent absolument l'un l'autre, pourraient mettre en commun, pour la pratique loyale et sincère du régime parlementaire? Quelles bornes, en quelque matière que ce soit, le Cartel du Désordre met-il à ses projets de destruction? C'est tout l'ordre politique et social sans restriction, sans réserve, que son avènement met en question. D'où il suit qu'il aspire et ne peut tendre qu'à l'absolutisme et ne peut être combattu que par lui. Tel est le sens de ce qu'on appelle la crise du parlementarisme, assez improprement d'ailleurs, car une crise n'est que l'accident d'une maladie déjà ancienne et chronique.

C'est, croyons-nous, l'impression qui se dégage très nette de la vue cavalière que nous venons de prendre de la situation en Italie, en Espagne et en France. Et combien se laissent-ils piper aux apparences, les Français qui taxent de réaction M. Mussolini et le général Primo de Rivera! Ces deux hommes d'État n'ont fait que devancer la France dans la voie où celle-ci est beaucoup plus engagée qu'elle ne le suppose. L'Italie et l'Espagne, en dépit des différences de passé, de longitudes, de climats, de tempéraments et d'aspirations, appliquent le programme socialiste et syndicaliste. Dans les deux péninsules l'évolution constitutionnelle est arrivée presque à son terme. La France en est encore éloignée. Elle s'y dirige à grands pas. Elle sauve encore la face parlementaire sous des formes et des apparences qui font illusion à nos

contemporains. L'absolutisme étatiste se consolide, se fortifie et s'installe.

Admettons que cette installation ne soit pas encore complète. En est-il moins vrai que le système parlementaire du rotativisme paraît avoir perdu ses chances de longévité en Angleterre où il a pris naissance, aussi bien qu'en France où nous avons tenté de le copier avec une constance si mal récompensée? Peut-on imaginer que ces deux nations survivraient à l'alternance au pouvoir d'un parti de l'ordre et d'un parti du désordre? Dès lors que, des deux grands partis nécessaires au fonctionnement du régime parlementaire, l'un veut la destruction de tout ce que l'autre veut conserver, est-il possible qu'un peuple se résigne à voir alternativement détruire et reconstruire son état social? L'hypothèse même de la durée d'un pareil régime politique est trop paradoxale pour être sérieusement envisagée.

Il nous reste à étudier, et ce sera l'objet d'un prochain article, comment une nouvelle formule de parlementarisme, sauvegardant le droit de contrôle des citoyens, pourrait succéder au rotativisme, avec l'accession au pouvoir d'un parti du centre défenseur de l'ordre social et de la constitution républicaine.

FELS

LE NOUVEAU TEMPLE

I

La veuve de Bruset était morte.

Sonneries de téléphone dans la commune et en ville. Vous savez la nouvelle? Les districts forestiers alentour furent secoués de leur sommeil; on se demandait, et l'on demandait aux autres : que va-t-il arriver? Dans mainte banque on s'agita. Débiteurs et créanciers se mirent à fouiller dans leurs papiers. Les gens de la petite ville où se faisait le trafic du bois sur la côte se tenaient sur le pas de leur porte, échangeant des propos à travers la rue. Ceux qui montaient la route vers le nord s'arrêtaient, les yeux fixés sur la grande maison située au pied de la colline de sapins, comme si la demeure pouvait révéler la mort. Même de l'autre côté du fjord, des gens sortaient des lorgnettes et les dirigeaient de ce côté. Bruset était dans une position dominante, on l'apercevait d'une lieue, et bien des gens lui avaient soudain lancé un regard inquiet, car de là, au cours des ans, heur et malheur étaient venus souvent.

Mais, par ce jour de printemps ensoleillé, la ferme était là, et ne paraissait aucunement changée. Le bâtiment principal était aussi long et blanc, les communs aussi rouges et nombreux, les arbres fruitiers du jardin étaient en fleurs, là comme ailleurs. Cela semblait étrange, car on s'était habitué à l'idée que la veuve et tout ce qu'elle dirigeait ne faisaient qu'un : les bâtiments, les vastes prés et champs, les hauteurs boisées sur des lieues de long, étaient comme ses membres.

Car tout, à la ronde, lui appartenait, et même dans la petite ville au bord de la mer le terrain lui était loué, et elle avait hypothèque sur la plupart des maisons, parce que les bois de la charpente et des meubles avaient été pris à crédit dans sa scierie. La lumière électrique de la ville et des environs provenait d'une usine de force qui était à elle, et qu'elle avait fait construire près de sa propre cascade longtemps avant que les communes voisines eussent pensé à rien de tel, et elle aurait pu plonger ville et campagne dans l'obscurité si la fantaisie l'en avait prise, un soir. Aussi n'était-il pas étonnant qu'à beaucoup d'yeux elle apparût comme la destinée même de la vaste région. Et cependant maison, collines boisées, terres et ville étaient toujours là, maintenant qu'elle avait fermé les yeux.

Elle s'appelait madame Margrethe Alme, mais tout le monde l'appelait la veuve de Bruset. Veuve, elle l'était depuis quarante ans, et tout ce temps-là elle avait dirigé, combiné, perdu et gagné, risqué seule ces entreprises auxquelles personne n'aurait oser s'associer, mené des luttes et des procès avec des banques et des communes, et deux fois avec l'État lui-même. Elle s'était acquis peu d'amis et beaucoup d'ennemis et peut-être préférait-elle les ennemis, du moins on aurait pu le croire, chaque premier mai, lorsque les ouvriers faisaient leur démonstration à travers la petite ville, car elle parcourait alors les rues en voiture, lentement, pour avoir la joie d'être sifflée. C'était à beaucoup d'égards une femme d'autrefois, capable d'allonger une gifle à un garçon de ferme, et qui jurait comme un capitaine de bateau marchand, mais le journal socialiste local était injuste, lorsqu'il l'accusait constamment d'être avare. Comment aurait-elle conservé ses serviteurs si longtemps, et pourquoi ses *husmænd* habitaient-ils de si jolies maisons? Ce jour-là, de petites jambes trottinaient sur les routes et les sentiers, colportant la nouvelle, car le décès touchait aussi les petits garçons. La grosse dame à la forte poitrine, toujours en violet avec ses lunettes d'or au milieu de sa figure rouge, ne devait plus courir en phaéton et jeter des pièces d'argent aux gosses qui venaient, jambes nues, ouvrir la grille.

C'était en mai, les gens de la ferme étaient depuis le matin

occupés à planter des pommes de terre dans les champs d'en bas, et la journée s'avançait, quand arriva un messager. Le travail cessa de lui-même. Il n'y avait là ni premier valet ni agronome pour dire de s'arrêter, mais ce fait inouï se produisit ce jour-là, que l'on agit sans ordre, les chevaux furent dételés, hommes et femmes remontèrent vers la ferme.

La grande cuisine de la maison d'habitation avait, à l'ancienne mode, une longue table avec des bancs de chaque côté pour les garçons et les *husmænd*. Cette table, aussi épaisse que la main est large, était crevassée par l'âge, mais blanche à force d'être fourbie, et portait les marques de bouillottes ou de marmites, que, par négligence, en hâte, on y avait posées. Maint repas de jour ouvrable, ou de fête, y avait réuni gars et filles en sueur, brûlés par le soleil, mainte histoire avait été contée, et les rires avaient fusé, au bruit des couteaux et des cuillères. La table était là, privée de son ami, le grand fourneau, qui avait consumé, au cours des ans, des forêts de menu bois. Il était relégué, rouillant, dans les communs, car toute la cuisine se faisait à l'électricité, bouillottes, marmites et bassines n'étaient plus noires de suie, elles brillaient, n'étant plus jamais exposées aux flammes et à la fumée. Et la table était aussi devenue trop grande, car les *husmænd* commençaient à se nourrir eux-mêmes.

Les gars entrent un par un et s'asseyent sur le long banc. On cause à voix basse, comme si quelque gros personnage était arrivé dans la maison. La vieille cuisinière était affaissée sur une chaise près du nouveau fourneau, les mains inertes sur ses genoux, et elle pleurait, mais elle devait raconter de nouveau à tout instant comment ça s'était passé. Madame s'était levée le matin à six heures comme d'habitude pour veiller à ce que tout fût mis en train comme il fallait, et plus tard, dans la journée, assise à son bureau, elle s'était levée pour prendre le téléphone. L'agronome était même avec elle et recevait ses ordres, et soudain il la voit s'effondrer sur le parquet. Le docteur s'est précipité à motocyclette, mais c'était fini. C'était un coup de sang. Ah, mon Dieu, il faut dire qu'elle allait avoir quatre-vingts ans.

Et le vieux premier valet, Ola Langmoan, monte dans la pièce, et tout le monde se tait. Ceux qui auraient dû être

au travail se font tout petits, mais il ne dit rien, un événement est survenu, qui rend tout le reste insignifiant. Ola Langmoan ressemble à Moïse, il est gros et lourd, sa barbe grise lui couvre la poitrine, et il est chauve. Quand il marche, c'est comme si toute la ferme se déplaçait. Il est vrai qu'il y est depuis cinquante ans, et il est comme un père pour tout le monde. Ce n'est pas commode d'être ingénieur agronome moderne avec un pareil gaillard qui ne prête guère l'oreille aux idées nouvelles, et les pratique comme bon lui semble. Il lui est arrivé de contrecarrer madame elle-même, quand elle était trop absurde, il préférait affronter l'orage qui lui tombait ensuite sur la tête. Il avait cessé de manger à la ferme quand la nouvelle façon de faire la cuisine avait commencé, il n'avait pas confiance dans une nourriture qui n'était pas cuite sur un feu chrétien, et à son exemple avaient cessé aussi les autres *husmænd*, qui avaient l'habitude de lui emboîter le pas. Toutefois il fut le seul qui refusa d'avoir dans sa petite maison la lumière électrique, il aurait pu l'avoir gratuitement, mais il avait toujours allumé et éteint une lampe à huile, et il voulait en faire autant jusqu'à sa fin. Les grandes étables et écuries lui paraissaient endommagées depuis que l'on n'y pouvait plus trouver un coin sombre, toute cette lumière aveuglante effarouchait ce qui grouille dans l'obscurité, et qui est une vraie bénédiction dans une ferme.

Et l'on se met à l'interroger de tous côtés sur ce qu'il croit qui va se passer. Questions un peu haletantes. Les regards se fixent sur lui avec inquiétude. Terres et usine vont-elles être partagées entre des héritiers, ou le tout sera-t-il mis aux enchères? Et qu'adviendra-t-il d'eux tous? Il y a bien deux enfants élevés par la veuve, un garçon et une fille, mais est-il certain qu'ils auront tout? Est-il vrai que Louise aura l'argent et Lorentz l'exploitation telle quelle? Mais Ola Langmoan a l'air de ne pas entendre, il s'assied au bout de la longue table, où a été sa place pendant de si nombreuses années, il met ses coudes sur la table, son menton dans ses mains, et il soupire, Puis il branle la tête et ferme les yeux. Il ne sait rien, ou du moins il n'est pas homme à bavarder sur ce qu'il faut taire.

La cuisinière, avec un balancement du haut de son corps, dit :

— Je me demande si l'enterrement aura lieu d'une manière chrétienne?

Cela vient comme un gémissement, il est clair que ceci est une affaire grave.

— Oui, elle était tout le temps en guerre avec le prêtre, — dit quelqu'un.

— Le prêtre n'est pas Notre Seigneur, — dit le premier valet, ouvrant les yeux. Il regarde la cuisinière, et elle le regarde. Ils oublient tous les deux que d'autres ont les yeux sur eux, et continuent à se regarder fixement. Il y a là évidemment un sujet sur lequel ils ne sont pas d'accord, et qui, peut-être, a été entre eux le point sensible pendant de longues années.

La porte de la salle à manger s'ouvre, et une femme à cheveux blancs s'avance, en long tablier blanc à manches. Elle faisait l'effet de sortir de chez la blanchisseuse en sa propreté minutieuse; tout en elle était blanc, visage, costume et mains, et jusqu'à ce semblant de barbe qui poussait sur ses joues et son menton. Mais ses yeux étaient grands et sombres, et comme pleins d'une tristesse vague. C'était la gouvernante, mademoiselle Norberg. Elle devait avoir plus de soixante-dix ans, bien qu'elle marchât droite et eût peu de rides. Ola Langmoan était seul à se rappeler quand elle était entrée dans la maison, c'était tout de suite après la mort du patron. M. Alme s'était adonné à la boisson, peut-être aurait-il mieux valu qu'il épousât mademoiselle Norberg, mais elle était pauvre, et il avait besoin d'un mariage riche. Mademoiselle Norberg resta donc fille, et lorsqu'il mourut, comme les affaires allaient mal à Bruset, cette femme blême vint offrir ses services. Madame Margrethe l'observa un moment, et finit par accepter. Jamais elles ne parlèrent ensemble de celui qui était mort, mais Ola Langmoan avait son idée sur ce que cette femme d'allure si paisible avait souffert. Elle prenait sans doute sa situation comme une croix, se soumettait et faisait son devoir, et pour beaucoup de gens elle fut le bon génie de la maison. Il arrivait que de la cour on entendît chantonner un psaume dans sa chambre, mais c'était seulement quand la patronne n'était pas là.

Elle donna discrètement un ordre à la cuisinière, qui finit par se lever.

Ola Langmoan rouvrit les yeux et dit à la gouvernante :

— La cuisinière demande s'il y aura un enterrement chrétien. Moi je dis que, si la patronne n'allait pas à l'église,... quand même elle peut bien avoir été une chrétienne. Le plus important, après tout....

Il n'alla pas plus loin. C'est quelquefois difficile de trouver les mots qu'il faut.

— Le plus important? — répéta la femme à cheveux blancs, dont le visage s'éclaira un peu. — Vraiment, Ola, tu réfléchis sur ce qui est le plus important?

— Oui, il doit y avoir quelque chose qui est plus important que tout, — dit le vieux d'une voix hésitante, avec un regard interrogateur. — Le moment portait aux sujets graves.

Mademoiselle Norberg restait debout, absorbée dans ses pensées. Elle dit enfin :

— Oui, peut-être y a-t-il quelque chose qui est plus important que tout. Il se peut qu'en cela tu aies raison.

— Quoi, par exemple?

C'était la prendre à la gorge. Il y eut un silence, et elle sentit les yeux braqués sur elle.

— Par exemple, oui ... si, volontairement, tu te mets au service de qui t'a fait le plus de mal.

Alors, elle ouvrit de grands yeux, effrayée d'en avoir trop dit, se retourna brusquement, et se hâta de regagner la salle à manger, dont elle ferma la porte sans bruit.

Tous regardaient le premier valet, comme dans l'attente d'une explication; il devait y avoir anguille sous roche. Mais Ola, de nouveau les paupières closes, ne faisait pas attention aux autres.

Un gars qui regardait par la fenêtre dit :

— Voilà mademoiselle.

Une femme élancée en manteau bleu et béret venait de sortir par l'entrée principale, en même temps qu'un garçon amenait devant l'escalier cheval et phaéton. La jeune fille mit ses gants pour conduire. Elle avait un frais visage, rosé sans être hâlé, des sourcils bien marqués et foncés, des cheveux bruns serrés en un chignon qui tombait bas dans le cou.

Elle sourit au garçon, bien que ses yeux fussent gonflés de larmes.

— Merci, — dit-elle, et elle monta, prit le fouet et les guides, et partit. Un chien finnois gris aboyait, fou de joie de l'accompagner.

— Elle va sans doute chercher son frère à la gare, — dirent ceux de la cuisine.

II

La veuve de Bruset n'avait pas d'enfant, et tout le monde savait combien elle avait vivement ressenti ce malheur. Un jour elle avait pris chez elles deux petits, un garçon et une fille, enfants d'une nièce. Leur père, un ingénieur, Holm, avait eu en son temps grand renom et belle situation, mais la maladie et de grandes pertes l'avaient réduit à la misère. Il habitait maintenant dans une vallée de montagne, et avait peine à gagner sa vie et celle de sa femme, comme petit cultivateur et forgeron. Il n'avait jamais plu à la veuve de Bruset, qui avait mal auguré de l'avenir, lorsque sa nièce s'était entichée de ce garçon. Mais la famille, c'est la famille, malgré tout, la veuve se laissa embobeliner, elle aussi, et dut un beau jour prendre sa part de la défaite et du dommage. Mais cela suffisait. A eux de coucher comme ils avaient fait leur lit. Quant aux deux petits, c'était une autre affaire, ils étaient innocents, ils étaient sa chair et son sang, et ils ne devaient pas sombrer dans le dénuement de leurs parents. Et elle les prit. Elle imposa une seule condition : qu'ils seraient à elle. Les parents ne devaient pas venir en visite, ni écrire des lettres à tout propos, pas de correspondance serait le mieux. Les deux petits auraient en elle une mère, et n'auraient donc pas besoin d'en voir une autre. Quels pouvaient être à ce sujet les sentiments des vrais parents, elle ne s'en souciait guère, ils devaient encore être bien contents.

La veuve de Bruset avait près de soixante ans lorsqu'elle eut les deux petits chez elle. Il lui fallait se mettre à élever des enfants. Et il lui fallait gagner le cœur de ces deux-là de façon à leur faire oublier leur père et leur mère. La fille avait cinq ans, le garçon trois. Gouverner des adultes, quand on a

l'argent, la puissance, et la tête bien placée, ça va bien; il en va autrement avec deux mioches. En s'occupant d'eux, il lui arrivait de se sentir comme un instrument fendillé, qui n'a plus les notes qu'il faudrait. Ce dont personne n'avait été capable, les deux y réussirent : elle fut décontenancée, soumise, et en même temps ils suscitèrent en elle des forces qui ne s'étaient pas développées. Elle avait enfin des enfants; des sentiments latents s'épanouirent. Mais la pensée qu'une autre femme était aussi attachée à ces deux êtres la rendait furieuse. Cette femme était sa nièce, elle était loin, bien loin, mais tout de même ... si elle allait venir ici, et dire : ce sont mes enfants, je les veux. C'était comme si elle eût porté en elle-même un trésor que menaçait un perpétuel danger.

Aurait-on pu s'imaginer la veuve de Bruset avec un enfant sur chaque genou, et contant des histoires? Mais cela se produisait dans leur chambre, quand il n'y avait personne pour le voir. Sa voix n'avait sans doute rien de merveilleux, mais elle leur chantait les chansons qu'elle se rappelait de son enfance. Elle ne passait pas une nuit sans aller voir s'ils n'avaient pas rejeté leurs couvertures. Qui pouvait se douter qu'elle était capable de répandre des larmes? Cela se produisait lorsque l'un d'eux était malade, elle veillait alors nuit après nuit, et gare au médecin s'il n'était pas prêt à venir à tout moment.

Ils jetèrent dans sa vie un rayon de douceur. Ils lui apprirent à voir bien des choses avec des yeux nouveaux, ceux de l'enfant ou ceux du conte.

Au commencement ils parlèrent parfois de leur père et de leur mère et dirent qu'ils voulaient aller chez eux, et chaque fois elle en avait froid dans le dos. Il fallait ici une patience qu'elle n'avait pas, une prudence qui n'était pas son fait. C'était déjà bien ennuyeux que la mère écrivît des lettres suppliantes, demandant à revoir ses enfants encore une fois; à elle on pouvait répondre durement. C'était plus grave quand les enfants eux-mêmes regrettaient. Il fallait les en déshabituer. La veuve ne fut pas chiche de jouets. Chacun des deux eut son poney, et le garçon voulut être constamment dans l'écurie auprès du sien, tandis que la fille s'empressait de coudre une chabraque. Cela les occupa quelque temps. Mais

quelque temps seulement. Et les regrets revinrent, ils parlaient de père et de mère à tout propos, ils pâlissaient et ne voulaient pas manger. Ce furent des jours pénibles pour celle qui luttait pour cet unique but : les avoir pour elle seule. Elle consentit à écrire de longues lettres à leur mère, mais les lettres ne furent pas envoyées. Et un jour elle recourut au pire moyen, mais quand il faut, il faut, et la lutte, c'est la lutte : elle se mit à insinuer qu'il y avait quelque chose à reprocher à père et à mère. Quoi donc? Oh, ils n'étaient pas encore assez grands pour comprendre, mais c'était quelque chose de très vilain, à quoi les deux petits avaient échappé grâce à elle. C'était mal, elle avait le sentiment de souiller ce qui est sacré en des âmes d'enfants, elle en souffrait. Mais elle luttait pour ce qui, pour elle aussi, était cher et sacré. Les deux petits eurent alors beaucoup à réfléchir, ils causèrent souvent entre eux, pour s'aider mutuellement à comprendre.

La petite Louise était l'aînée. Ne devait-elle pas s'occuper de son frère, puisque mère n'était pas là? Elle prit soin de lui, mais il n'aimait pas cela, elle était l'aînée, soit, mais n'était-il pas un garçon, et elle seulement une fille? Ils élevèrent des constructions de pierres et de branches sur les tertres derrière la ferme, et il appela l'une le logis du capitaine : c'était le nom de la maison de leurs parents. Mais Louise l'en blâma, car il devait se rendre compte que cela ne plairait pas à leur mère, celle de la ferme, ici. Et il appela son poney Musin, c'était le nom du cheval des fjords gris qu'on avait là-haut, dans la montagne. Elle dut encore lui tirer les oreilles... Songe donc, si mère, celle de Bruset, venait à l'apprendre. C'est ainsi qu'elle commença — ce qu'elle fit si souvent plus tard dans la vie — à le morigéner même lorsqu'au fond elle était d'accord avec lui. Elle aussi avait parmi leurs jouets des petites vaches auxquelles elle donna les noms des vaches de la haute vallée, mais ces noms, elle ne les prononça pas à haute voix, pas même devant son frère. On avait pu dénigrer leurs parents au point qu'ils sentaient, rien qu'à y penser, un souffle glacé, mais les souvenirs de la maison qu'ils avaient habitée avec eux demeuraient présents et vivants, bien qu'il ne leur fût pas loisible de le montrer, sinon quand ils étaient seuls.

Et le temps passa. Ils prirent racine dans la ferme. Ils eurent des amis parmi les domestiques et les *husmænd*, ils furent au mieux avec la gouvernante, mais comprirent qu'elle était grondée pour cela. Leurs ébats dans les champs et les prés leur donnèrent abondance d'impressions nouvelles, et de nouveaux camarades dans le voisinage, et leur esprit fut distrait. Les vrais parents, peu à peu, s'effacèrent dans un brouillard.

Ce fut un grand jour pour la veuve de Bruset, quand les deux petits l'appelèrent mère. Elle était vraiment leur recours dans les cas graves, ils lui grimpaient sur les genoux, ils se jetaient à son cou. Mais pouvait-elle être pleinement rassurée? Parfois, la nuit, debout près de leur lit avec une lumière, elle regardait s'ils n'avaient pas pleuré en dormant. Elle était jalouse même de leurs rêves.

Ils eurent quelque temps un précepteur, puis, un jour, ils furent conduits en phaéton au collège de la petite ville, et l'après-midi le même phaéton les ramena chez eux.

La veuve de Bruset commença vraiment à respirer. Les véritables parents ne lui donnaient plus jamais signe de vie. Elle, qui était en lutte et en conflit avec tant de gens dans les affaires, puisait des forces nouvelles dans la compagnie de ces deux enfants. Passer la fin de l'après-midi ayant à ses pieds la fillette avec sa natte dans le dos, et lui apprendre à coudre, c'était délicieux. Et ce petit être fin aux larges sourcils froncés trottinait partout avec elle et apprenait à voir presque tout avec les yeux de sa nouvelle mère. A chaque question qu'elle posait, l'enfant se pénétrait de la raison et du réalisme de la réponse. Son caractère s'affermit, s'enrichit, il semblait grandir et se développer comme les forêts, la ferme, et toute l'exploitation. La veuve de Bruset, un jour, se rendit compte qu'elle était devenue pour la fillette le modèle qu'elle essayait d'imiter en tout. Héhé! ça aurait pu tourner plus mal.

Il en fut autrement du garçon. Tantôt c'était un vrai petit diable qui courait partout au milieu de tous et taquinait tout le monde, et à qui tout le monde pardonnait, même la veuve. Tantôt il était sérieux, baguenaudait tout seul, fredonnait, et semblait causer avec des êtres que nul ne pouvait

voir. En cette tête blonde aux grands yeux étonnés s'agitaient des forces tumultueuses bien cachées. La veuve avait-elle dit ou commis quelque maladresse qui les aurait déchaînées en lui? Elle le vit un jour, rencontrant la grosse vachère de la ferme qui arrivait avec un seau de lait dans chaque main, l'entourer de ses bras, ce qui lui fit répandre du lait, puis se rouler par terre en riant, parce qu'elle le grondait et jurait. Soit, il faut lui passer des lubies. Le gamin n'était pas grand lorsqu'il se mit à faire tout seul de longues promenades, et alors il rentrait les poches pleines d'escargots, et la casquette pleine de fleurs de toutes sortes, sur lesquelles il pérorait. La veuve de Bruset s'intéressait aux foins, mais pas aux fleurs. Une fois, il vint la trouver et roula sa tête sur ses genoux, il était inconsolable parce qu'un merisier en fleurs, dans l'enclos des chevaux, avait été abattu, et à côté se trouvait un jeune bouleau, mais ces deux arbres avaient été mari et femme, et le bouleau restait là, pauvre veuve. Des rêveries, des bêtises, héritage du père stupide. Vraiment, il fallait implanter quelque raison dans l'esprit de ce garçon. Cela réussirait-il? Tandis que Louise aidait aux soins de la basse-cour et des œufs et sut de bonne heure parler des salaires et des prix, lui circulait partout alentour et tenait registre de tous les petits oiseaux qui avaient leur nid dans la ferme.

Un jour, en rentrant du collège, il raconta qu'il avait fondé un club politique avec ses camarades.

— Aha..., et qui est président?

— Moi.

— Et le premier article du programme est sans doute que vous aurez tous le fouet?

— Non, il dit que nous serons tous radicaux.

— Et si je te donnais maintenant une rossée radicale?

— Je me vengerais.

— Comment ça?

— Oui, nous t'avons élue présidente du club après moi.

Pouvait-elle garder son sérieux?

Et puis, il y avait Louise, la maligne ne voulait-elle pas toujours le couvrir, quand il avait fait quelque frasque? Des plaintes venaient du collège, naturellement, et lorsqu'il

devait comparaître, la fillette était toujours sur ses talons, et prenait la parole la première.

— C'est un autre qui a fait ça, mère.

— Mais Lorentz n'était peut-être pas bien loin?

— Non, il a pris la chose sur lui pour sauver son camarade.

La vieille se tourna vers le garçon :

— C'est vrai?

— Non, Louise dit toujours des blagues.

La position de Louise n'était pas facile. En tête à tête, elle lui faisait des reproches, et parfois même lui donnait des coups, malheureusement un jour vint où il fut le plus fort, et ce fut lui qui en donna. Depuis ce moment, elle dut essayer de le prendre par la douceur, mais les simples paroles, à quoi ça sert-il?

Ils s'entendaient contre les autres, tous les deux, mais entre eux ils faisaient toujours mine de n'avoir que mépris l'un pour l'autre. Ce qui n'empêchait pas Louise, si Lorentz était absent de la ferme, de le chercher partout. Et si la fillette se trouvait souffrante un jour, le gamin allait d'une personne à l'autre, et, avec un sanglot dans la voix, rassurait tout le monde, disant que ce n'était rien, et que, le lendemain, Louise irait bien.

Cependant la veuve de Bruset s'était fait une idée de ce que devait être le garçon lorsqu'il serait grand. Elle ne lui destinait pas une situation médiocre, il fallait qu'il fût un grand personnage, un seigneur d'importance, un ministre peut-être, ou un général, en tout cas un homme qui dépasserait tous les autres. Mais elle dut de plus en plus souvent se demander si vraiment il avait en lui l'étoffe nécessaire. Il se plaisait plus parmi les ouvriers que dans le salon. Il avait toujours tant de belles histoires qu'il avait lues, et qu'il voulait leur raconter. Encore un héritage du père, ce prolétaire. Elle le vit un jour, garçon déjà grand, foncer sur un valet qui avait couronné le cheval qu'il conduisait. Soit, qu'il s'emballe un peu; Lorentz s'en tira bien, l'acte signalait un maître. La vieille sourit et approuva de la tête. Mais il n'entendait rien à l'argent, son argent de poche passait aux camarades. N'était-ce pas le pire de tout? On avait déjà vu un panier percé dans la ferme, on n'avait pas besoin d'un second.

Lorentz n'avait pas plus de douze ans lorsqu'un jour, à table, il demanda :

— Mère, que fait un capitaine, quand il devient vieux?

— Il prend sa retraite, et il a une pension.

— Et Per le fossoyeur, est-ce qu'il a aussi une pension?

— Non, c'est son affaire d'économiser de l'argent en temps utile, sinon, c'est l'Assistance qui doit s'occuper de lui.

— Et le capitaine, l'Assistance ne s'occupe pas de lui?

— Oh, tu comprends bien qu'il y a des différences entre les gens.

— Pourquoi y a-t-il des différences entre les gens?

— Tais-toi, tu es bête, et tiens-toi bien à table.

Parfois, la nuit, quand elle était couchée, la veuve de Bruset soupirait : « Tu auras beau y mettre du tien, il n'y a rien à faire. Avec lui, ça ira comme ça voudra, et non comme il faudrait. » Ceci était pénible. Elle ne l'aurait pas cru.

Et de nouveau le garçon entrait chez la vieille, plein de belle humeur et de mille récits amusants, répandant autour d'elle une chaude atmosphère d'été; elle rayonnait. Il était son fils... Comment n'aurait-elle pas pardonné?

Mais tout le monde trouvait que Louise devenait chaque année plus jolie, et, pour amadouer tout à fait la vieille, on n'avait qu'à lui dire que la jeune fille lui ressemblait.

Le frère et la sœur passèrent leur bachot la même année, et Lorentz demanda s'il ne pourrait pas aller à une école technique.

— Ah oui, c'est ça, tu voudrais te préparer au bâton de mendiant, tout comme ... lui, là-haut dans la montagne.

Ce fut donc l'école d'agriculture, et lui-même, avec d'autres, comprit que la veuve de Bruset avait son idée en l'y envoyant.

Mais lorsqu'il en revint, il n'eut pas encore à s'occuper de la ferme. La vieille pensait que ces dures caboches de l'université devaient avoir encore quelque chose d'utile à enseigner. Et le jeune homme fut envoyé dans la capitale pour étudier l'économie politique.

Se séparer de Louise fut plus pénible. Elle était devenue indispensable, elle comprenait bien toute l'exploitation, ferme, forêts, usine de force motrice, ainsi que l'argent et les valeurs. Si la jeune apprenait à la vieille à en user parfois avec

plus de douceur, la vieille apprenait parfois à la jeune fille à en user avec plus de rigueur qu'elle n'aurait voulu. Mais un jour la veuve se voit obligée de dire :

— Tu ne vas pas rester ici pour devenir une paysanne comme moi. Va-t'en, mais ne tarde pas trop à revenir.

Et ce fut Londres, Paris et Rome. Deux longs hivers pendant lesquels la veuve de Bruset travailla du matin au soir pour faire passer le temps. La gouvernante demeura la plupart du temps dans la cuisine et dans sa chambre. Le vieux Prahl, avocat de la ville voisine, vint en visite de temps en temps. C'était un cousin, et son conseiller juridique, et il ne voyait pas d'un œil bienveillant les deux jeunes gens. Si elle allait un jour les adopter, et flouer tous les héritiers?

Il arriva un soir avec le journal socialiste qui paraissait dans la petite ville, le déploya devant elle avec soin, et montra un endroit.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Elle mit ses lunettes.

— Voyez vous-même.

C'était une note sur Lorentz. Il prononçait des discours dans les démonstrations ouvrières de la capitale. Il était au nombre des étudiants qui prêchaient la révolution. La vieille froissa le journal et jura que c'était un mensonge. L'avocat sourit.

Elle écrivit à Lorentz une lettre qui vraiment sentait le soufre. Pas de pardon cette fois. Le gaillard était sans doute encore pris d'une de ses vilaines toquades, car dans sa réponse il s'entêta, mais en adoucit l'effet par son habituelle légèreté : « Tu comprends, mère, que dans la nouvelle société nous te ferons président ».

Ah, le vaurien, il n'avait qu'à se bien tenir.

Et la voici un jour en haut des marches dans tous ses atours avec une mantille de blonde sur ses cheveux gris peu fournis et un col blanc, frais empesé, sur sa robe violette. Ses lunettes d'or brillaient au soleil. Une voiture arrive, d'où saute une dame élancée, fort élégante, qui monte l'escalier en courant et se jette au cou de la veuve. Les vieux bras serrent la jeune fille, et l'on entend un sanglot.

— Ah, ma petite, comme je t'ai attendue!

Elle dut retirer ses lunettes pour s'essuyer les yeux.

— Tu te sers d'une canne, mère?

— Oh, bientôt il m'en faudra deux. Mais en voilà une malle, avec ses fermoirs brillants... quel luxe!

— C'est un ami qui me l'a donnée, un Italien.

La vieille resta bouche bée, regarda les mains de Louise, qui les cacha derrière son dos.

— Oui, mère, je suis fiancée.

Mais, voyant quelle vive impression cela faisaitsur la vieille, elle étendit ses deux mains. Aucune n'avait d'anneau.

— Tu m'as effrayée.

La vieille la menaça du poing, mais respira plus légèrement.

Dans le grand salon, la dame venue de l'Europe dut rester debout au milieu de la pièce, afin que l'autre pût la voir sous toutes ses faces. La veuve rayonnait. Sa canne frappait constamment le parquet. Sa haute taille s'était alourdie, le dos se courbait, les pieds semblaient avoir débordé, en sorte que les souliers ressemblaient à des pattes. Chaque pas était pénible, mais elle n'y pensait pas. Ne pouvait-elle, en ce jour, se rassasier de la vue de cette belle dame? Était-ce vrai qu'elle lui ressemblait? Elle tâta le costume de voyage gris, tout neuf, caressa l'étoffe, tourna tout autour. Oui, sûrement, la jeune fille ressemblait à ce qu'elle avait été, en sa jeunesse.

— Et as-tu joué du violon cet hiver?

— Non, guère.

— Non... alors qu'est-ce que tu as fait, en somme? Tes lettres étaient en style télégraphique.

— Oh, j'ai parcouru les musées, et puis j'ai suivi un cours à la Sorbonne.

— Vraiment. C'est toujours bon à savoir. Et quel en était le sujet?

— La biologie.

— Comment dis-tu? Bio...

— Oui, mère, si on veut être de son temps, il faut savoir un peu ce que c'est.

— Hum... c'est curieux. Allons, enfant, viens prendre le thé.

Gâteaux et thé,.. questions et réponses de part et d'autre,

elles se regardaient, pleines d'entrain et de gaieté. Mais soudain la vieille s'arrête et devient grave.

— Et ton frère, est-ce que tu l'as vu?

— Oui, nous avons été ensemble deux fois... il va certainement se présenter à son examen cette année.

— Sais-tu qu'il est devenu fou à lier?

— Mais non, mère, c'est une maladie d'enfant. Il est tombé sur un groupe de camarades absurdes. Il m'a chargée de ses amitiés.

La vieille dut se lever et se remuer. La canne se remit à frapper le plancher.

— Tu l'excuses toujours, toi. Mais la prochaine fois qu'il viendra ici, tu verras, il va commencer à exciter les gens de la ferme.

— Oh! tu peux être bien tranquille, mère... il n'a pas de si mauvaises intentions.

La veuve vit que Louise la fixait avec des yeux inquiets, prête à rompre encore une lance pour son frère. Mais elle n'en tint compte, et ajouta :

— Il n'a qu'à se bien tenir. Oui, cette fois, j'ai juré... il n'a qu'à se bien tenir. Je lui ai écrit une nouvelle lettre aujourd'hui.

Deux jours après, Louise lui remet une lettre qui porte l'écriture de son frère, et sort pour la lui laisser lire. Lorsqu'elle rentra ensuite, elle vit que le visage de la vieille femme était irrité, et qu'elle avait pleuré.

— Je vais écrire encore une dernière fois, — dit-elle en se dirigeant vers le bureau.

Et lorsque Louise, le soir, entra dans sa chambre pour lui dire bonne nuit, elle trouva la veuve de Bruset dans son lit, ses deux mains devant son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a, mère?

L'autre, au bout d'un moment, baissa ses mains et regarda la jeune fille avec des yeux désespérés.

— Il y a... Il y a Lorentz. Je crois avoir lutté et lutté de mon mieux. Maintenant, je ne peux plus. Je dois renoncer, et reconnaître que j'ai perdu...

III

On voyait bien que la jeune fille au phaéton était habituée à conduire, car lorsque, sur la côte, au passage d'un camion automobile, le cheval tressaillit et se cabra, elle ne perdit pas la tête et le calma en sifflant, sans même serrer les guides. Elle descendait vers la ville, vrai nid de corbeaux, où toutes les petites maisons étaient en bois, sauf l'école primaire neuve, monstre en briques rouges qui se dressait sur un rocher au milieu, et faisait tout évanouir autour de lui. Au bruit des roues grondant le long de la grand'rue, les fenêtres s'ouvrirent des deux côtés et des têtes parurent. Une voiture de Bruset, c'était toujours un spectacle à voir, et surtout ce jour-là. Louise connaissait les quelques personnes qu'elle rencontrait, ou du moins elles la connaissaient, et les chapeaux étaient vite levés.

Ce jour-là, comme d'habitude, il y avait beaucoup de monde à la gare, non parce que l'on attendait quelqu'un, mais parce que l'on n'avait rien de mieux à faire, et le train de la capitale était la grande distraction de la longue journée.

Un coup de sifflet derrière un bois, le train gronde sur le remblai qui longe le fjord, et entre dans la gare. Les portes des wagons s'ouvrent et quelques voyageurs sautent. Louise était restée dans le phaéton parce que le cheval s'agitait, et vers elle s'avança un jeune homme d'une taille au dessus de la moyenne, en veston bleu et feutre gris clair. Il était blond, glabre, avec des sourcils arqués et un regard fulgurant. Sur un bras il portait un imperméable, et il tenait à la main une valise. En apercevant sa sœur il s'arrêta court et rejeta la tête un peu en arrière. Plusieurs personnes avaient salué, mais il ne les vit pas, et les yeux de tous se fixèrent sur les deux jeunes gens. Le chien finnois se précipita vers lui, et sembla vouloir lui raconter des choses importantes, mais il l'écarta. Sans dire un mot il serra la main de sa sœur, prit le fouet et les guides, s'assit auprès d'elle et partit. Elle baissait la tête pour cacher son émotion, lui semblait occupé du cheval et pressait l'allure. Et ce fut seulement après la ville traversée, quand on alla lentement sur les collines, qu'il se tourna vers sa sœur et dit d'une voix terne :

— Ç'a été rapide.

Elle répondit par un soupir et dut tirer son mouchoir.

Un instant après il continua sur un ton un peu redondant, comme s'il était à une tribune et se défendait :

— C'est dur surtout pour moi. Car nous avions à causer sur divers sujets.

Elle regarda devant elle un moment, puis dit :

— Cette dernière lettre... pourquoi l'as-tu écrite?

— C'était une réponse à la sienne.

— Elle en a été très affectée, Lorentz.

— Je ne pouvais pas, à la longue, supporter d'être traité en enfant.

— Quand on est grand, on doit avoir d'autant plus d'égards.

Il lui jeta de côté un coup d'œil foudroyant.

— Je me demande quand je serai « grand » à tes yeux.

— Ça, nous en parlerons une autre fois.

Elle soupira. C'était encore une tape sur les doigts que lui donnait son aînée. Il sauta de la voiture sur la côte la plus raide, où le cheval prenait le galop, et dut lui-même courir à grandes enjambées en se tenant au phaéton. Lorsque bête et homme s'arrêtèrent pour souffler, il alla en avant, saisit le mors, et dit sans regarder sa sœur :

— Ça lui a fait beaucoup de peine?

— Tu aurais dû t'en inquiéter plus tôt.

— Vous autres femmes, vous vivez par ici, sans vous douter que des temps nouveaux se préparent. De tous côtés, dans les familles réactionnaires, dites distinguées, il faut se résigner à ce que la jeunesse s'émancipe.

— Tu es content de toi, à ce que je vois.

Il prit sa revanche et répondit :

— Ça, nous en parlerons une autre fois.

Lorsqu'ils furent de nouveau assis et entrèrent dans l'allée qui menait à la maison, elle dit :

— Et maintenant, c'est à nous deux de nous occuper de l'enterrement.

— C'est là un soin que je te laisse.

— Comment? Moi?

Elle le regarda, étonnée.

— Oui, vous étiez toujours d'accord toutes les deux; ... alors tu dois savoir comment elle veut que ce soit.

— Oh, tu devrais avoir honte.

Mais un instant après, il lui prit le menton, et elle fut forcée de le regarder. Il avait un sourire qu'elle connaissait bien, et il dit :

— Tu sens bien qu'il faut arriver à nous entendre. Je n'ai pas voulu faire le méchant.

Leurs pas résonnèrent étrangement dans la grande maison, lorsqu'ils montèrent l'escalier pour aller à la chambre où la morte reposait. Lorentz ouvrit la porte et laissa passer sa sœur. Les stores étaient baissés, mais dans l'obscurité jaune on voyait le lit à colonnes où la veuve de Bruset était étendue, les mains croisées sur la poitrine. Les yeux étaient fermés, le large menton saillait. Sur la table de nuit les lunettes d'or brillaient, comme s'il fallait qu'elle les eût encore à sa portée.

— Viens, — chuchota Louise. Le frère était resté à distance comme s'il n'osait pas approcher. Lorsqu'enfin il s'avança, il dut prendre la main de sa sœur et sa gorge se serra. Il voyait là gisante celle qui avait essayé d'être si infiniment bonne envers eux deux, mais qu'il avait si profondément déçue. En lui une voix criait : « Pardonne-moi, mère », et il avait envie de tomber à genoux et de sangloter.

Il avala ses larmes, mais serra fort la main de sa sœur. C'était étrange de penser que la femme couchée là n'ouvrirait plus jamais la bouche pour donner des ordres.

Lorsqu'ils sortirent enfin, à pas discrets, ils fermèrent la porte sans bruit comme pour une personne qui dort et qu'il ne faut pas réveiller.

En bas, dans la grande salle, se trouvait la gouvernante aux cheveux blancs, plus pâle encore que d'habitude; elle leur tendit la main. Il n'avait pas été permis au frère et à la sœur d'avoir beaucoup affaire avec elle, ils étaient habitués à la voir circuler discrètement, inaperçue. Elle fut toute saisie quand Lorentz la prit dans ses bras et lui tapota la joue.

Ce fut une journée singulière. Pas plus tard qu'hier, il avait pris part à une tumultueuse assemblée de grévistes dans la capitale, où, avec des camarades de son âge, il avait rivalisé

de sarcasmes contre le capital maudit. C'était la veille. Et maintenant, peut-être était-il lui-même un des plus grands capitalistes du pays. N'était-ce pas ridicule? Ce contraste le prenait pour ainsi dire à la gorge et lui demandait : Eh bien ... comment vas-tu t'en tirer? Bon, il pouvait déclarer hardiment qu'il ne voulait pas de l'héritage. Il pouvait aussi partager la propriété entre les ouvriers et les *husmænd*. Mais le fait, précisément, était qu'il voulait hériter. Pendant des années, il avait envisagé avec joie le moment où il serait maître et seigneur à Bruset. Mais, ce jour-là, on aurait dit que la ferme, les gens et le paysage alentour le regardaient fixement et avaient envie de rire.

Il flâna çà et là, vit tout le monde et personne, et eut l'impression que la terre était peu solide sous ses pieds. Il finit par se trouver tête nue au nord du domaine, où il s'assit sur une pierre, appuya son menton sur ses mains et songea.

Ce n'est fichtre pas commode d'être jeune, avec tout ce que la vie déverse sur un esprit ouvert et sans défense. On est débordé, et tout vous attire. Lorentz a grandi dans ce vaste paysage luxuriant, sous ce ciel immense, et peut-être est-ce là ce qui lui a donné son humeur exubérante, prête au jeu, à la gravité, au défi, à la lutte, et surtout à se jeter dans quelque entreprise téméraire. Toutes les valeurs changent vite dans un esprit où tant de courants tourbillonnent : un jour c'est le troubadour, des vers et l'hommage à la femme, le lendemain, c'est Napoléon et le surhomme, une autre fois, c'est l'ouvrier et l'égalité pour tous. Il dort la nuit avec une serviette tendue sur la tête pour avoir une belle raie, mais le jour, il s'emporte contre la classe supérieure.

Tais-toi, petit! Mais se taire, c'est simplement couvrir une mine, qui attend, qui couve, et qui saute un jour. Il vint un temps où tout son être semblait écouter le bruit du vaste monde. Ce n'était pas la guerre ni les événements formidables qui fixaient son attention, c'était une force spirituelle nouvelle dont il pressentait le progrès, et tout, en lui, se mit comme à marcher en mesure avec elle. Quelle était cette force? Est-ce qu'il le savait? Un règlement de comptes, une aube nouvelle. Il sentait que ce serait aussi un affranchissement pour des forces latentes en lui-même. Quand ce mouvement atteindrait-

il jusqu'à ce pays? Lorentz fut envoyé à l'école d'agriculture, et ce fut bien, il s'intéressait beaucoup à ces questions, mais cela ne lui suffit pas. Il vint à l'Université, et ce fut bien, il s'intéressait très vivement à l'économie politique, mais cela ne suffit pas non plus. Les hautes aspirations, la joie exubérante, les grandes nouveautés ... tout cela lui manquait encore.

Et il le trouva. La vie libre avec un cercle de camarades ardents comme lui, exubérants comme lui, et comme lui dans l'attente du nouveau. Une atmosphère excitante, à envoyer tout promener, un idéalisme qui pouvait à la fois être furieux, et pleurer et tuer. La mine éclata. Libre! Il savait bien ce qu'il risquait, mais cela aussi était excitant, il voulait précisément risquer, être libre en cela même, défier le ciel et la terre, être jeune pour de bon, vertige magnifique, tel que lorsqu'on monte un cheval emporté.

Mais il lui arrivait aussi de se réveiller avec la migraine. Le campagnard grandi dans un beau domaine des régions fertiles avait de quoi ricaner.

Ce groupe d'étudiants ne faisait jamais la fête sans avoir l'air d'être en chemin de sauver le monde. Ils étaient gais, les gaillards, certes, mais c'était un mot d'ordre qu'ils devaient s'apitoyer sur eux-mêmes, parce qu'ils vivaient en un temps lamentable, où le monde les accueillait avec des ruines et du sang, et pas d'idéal. Comment ne se seraient-ils pas révolté? La jeunesse n'exigeait rien de moins qu'une société nouvelle, et comme elle ne pouvait l'imaginer elle-même, elle en empruntait le modèle à Karl Marx. L'ouvrier d'industrie devint le pur Messie, les jeunes étudiants s'entendirent soudain au travail des usines, ils se qualifièrent même d'ouvriers. « Nous autres prolétaires », dit le fils d'un gros négociant qui portait des souliers vernis et que l'on réveillait le matin en lui portant son chocolat dans son lit. Lorentz était parfois obligé de s'écarter un peu pour ricaner.

Et quand même, il appartenait à ce groupe. Il y trouvait liberté d'expansion pour les matières explosives qui étaient en lui, pour son esprit de défi, et pour son désir de pousser de l'épaule un monde insensé, afin de le renverser. La grande ville a son esprit propre, qui est contagieux, tout y prend un

nouvel aspect, et tout, à Lorentz, y parut laid. Le brouhaha, la fumée, l'odeur, les maudites automobiles, les quartiers misérables, les maisons des riches, l'un buvant du champagne tandis que l'autre n'a pas de lait pour ses enfants, tout cela soulève des problèmes qui vous prennent à la gorge. Il n'allait jamais dans les quartiers ouvriers, non, il lisait seulement les livres et journaux qui parlaient des esclaves de l'usine, ce qui suscitait de vives émotions et de grandes perspectives. Ni lui, ni ses camarades ne s'offraient pour soigner un malade, non. Ils ne donnaient pas leur argent de poche à ceux qui n'avaient rien, non. Leur compassion se résolvait en haine de quelque chose d'indéterminé, qu'ils appelaient la société capitaliste. Leur aide aux pauvres consistait à fouailler les riches, par quoi leur responsabilité était dégagée. Le groupe avait un chef, une tête froide, un logicien, très fort en dialectique. Lorsqu'il posait son regard sur eux, ils sentaient que l'on n'avait qu'à obéir. Il disait :

— Il faut que tout passe dans la cuillère à fondre. Nos sentiments aussi. Aimer son père et sa mère, c'est aussi, au fond, un esclavage. Rendez-vous libres également sur ce point. Le sentiment familial, tout comme l'appendice, n'est qu'un reste du temps où l'homme était singe. Et maintenant, je te pose une question, Lorentz : si tu as le choix... si tu as le choix entre une action un peu vive à l'égard de tes parents, ou bien te soumettre à eux quand ils t'embêtent, et devenir un benêt... que choisiras-tu?

Lorentz réfléchit, il n'a — autant dire — pas de parents, mais il se tait. Alors un autre répond, plus crâne, plus emballé qu'eux tous :

— Moi, je sais. Je prendrai mon revolver, quand ce serait contre ma propre mère.

— On fera quelque chose de toi, — dit le chef. — C'est des hommes comme toi qu'il nous faut dans la société nouvelle.

Et maintenant, Lorentz est assis sur sa pierre et penche la tête. Il est rentré chez lui, où, de nouveau, le monde change d'aspect. Des forces nouvelles l'appellent. Chaque fois qu'il est venu ici en visite, la ferme, le paysage semblaient le dévisager et lui demander : Dans quoi est-ce que tu t'es fourvoyé? Toi qui as dans le sang le sentiment de la propriété. Toi qui

seras un jour maître et seigneur ici. Et puis, il a honte. Lui qui aimait tant sa mère Alme, il ne lui a fait que de la peine. Comment concilier tout cela? Comment tant de forces contradictoires peuvent-elles s'agiter dans la même tête? Il s'était rassuré jusqu'ici avec l'idée que de ce chaos surgirait un jour tout fait ce nouveau monde lumineux qui fondrait toutes les contradictions en un tout grandiose, puissant et sensé. Était-ce là l'idée d'un homme à l'esprit assez mûr?

Et voilà que la mère Alme disparaît et meurt.

Vraiment, c'est un rôle difficile que d'être jeune.

IV

En rentrant, il aperçoit Louise qui accourt, les mains profondément enfoncées dans un ulster déboutonné, elle a mis en hâte des bottes à l'écuyère, afin de pouvoir marcher n'importe où. A mesure que les deux se rapprochent, Lorentz reprend sa disposition habituelle, il redevient l'homme de tous les jours, c'est le retour de la raison. Le vent détache des boucles de cheveux autour du frais visage de Louise, qui sourit et crie à son frère qu'il doit se dépêcher de rentrer.

Et lorsqu'ils marchèrent côte à côte, elle lui dit qu'il y avait une décision importante à prendre. Un négociant de la capitale, qui avait acheté l'hiver précédent un lot de bois de charpente à trois mois, écrivait qu'il ne pouvait payer et demandait le renouvellement de son billet. Elle ajoutait qu'elle y était peu disposée.

— Bon, qui est-ce au juste qui a maintenant le pouvoir d'en décider?

Elle répondit en le regardant de côté :

— Nous le saurons bien un de ces jours. Mais ces derniers temps j'ai eu pleins pouvoirs pour signer.

Il s'arrêta brusquement.

— Vraiment? Tu as une procuration, ma chère?

— Oui, je crois que ça s'appelle comme ça. Mère avait peut-être le sentiment qu'il pouvait lui arriver ce qui est arrivé, et tu n'étais pas là. Mais maintenant que tu es ici, tu comprends bien que je m'en rapporte à toi.

— Ah oui,... alors c'est toi le directeur ici, maintenant? — dit-il pour la taquiner, avec des yeux narquois.

— Roi pour un jour, alors. Mais ton avis sur cette affaire?

— Suppose que le négociant fasse la culbute, si nous refusons?

— Ça n'en vaudra peut-être que mieux. Nous le connaissons.

Elle pensait et parlait tout à fait comme la veuve de Bruset.

Lorentz n'était pas le même ici que dans la ville. Une exploitation a ses propres lois. Il ne devait pas commencer par compromettre les affaires.

— C'est bon, tu es au courant, toi, nous ferons ce qui te paraît le mieux.

Tous deux furent très occupés les jours suivants. Même de la capitale il vint du monde pour l'enterrement, le banquet dura trois jours, selon l'usage de la région et beaucoup de belles paroles furent prononcées sur la défunte à la cérémonie, ou imprimées dans les grands et les petits journaux.

Enfin les derniers hôtes partirent, et le frère et la sœur demeurèrent seuls dans les grandes pièces. La gouvernante vaquait à son ouvrage comme d'habitude, et comme toujours se rendait invisible. Quand le soir mettait fin à sa journée, elle disparaissait dans sa chambre, où elle lisait dans quelque sermonnaire, ou bien cousait et travaillait au crochet pour des enfants des pays païens.

On ne se fait pas tout de suite au grand départ de qui dirigeait et commandait à tout le monde. Tous traitaient Lorentz en patron, mais c'était Louise qui était au courant, c'était à elle que lui aussi devait s'adresser, si bien que l'on finit par le négliger et aller directement trouver sa sœur.

Un jour, Louise était occupée au bureau, quand il entra en bras de chemise et tablier bleu; il avait été dans les champs au sarclage des mauvaises herbes.

— Pardon de n'avoir pas frappé, — dit-il.

— Tu es bête, — répondit-elle sans lever les yeux. Elle faisait un calcul sur un papier.

— Ça te va, ma petite, d'être assise dans le fauteuil de mère. Il n'y a pas de doute que tu lui ressembles.

— Ne me dérange pas maintenant. Tu vois bien que je compte.

Il resta debout à la regarder, assise là, sa jeune tête brune penchée sur le pupitre. La raie qui séparait ses cheveux du front à la nuque était blanche, les sourcils larges et foncés, sur le nez droit on voyait des taches de rousseur à peine indiquées. Lorsqu'elle levait ses paupières aux longs cils, son regard était lumineux. Une jeune fille pure qui jouait du piano et du violon, et qui réduisait des négociants à la faillite. En sa tête il n'existait pas une pensée inutile, encore moins un rêve. Sa jeunesse avait fleuri à l'ombre de la veuve de Bruset, elle était aimable avec tout le monde et se méfiait de tout le monde, elle parlait d'agriculture, de forêts et de prix comme si c'était poésie; ses yeux rayonnaient quand les comptes de la ferme accusaient un bénéfice. Mais les hommes? Avait-elle ébauché un roman? Un frère serait le dernier à le savoir.

— C'est exact, — dit-elle, et elle se renversa contre le dossier, et lui sourit.

— Écoute, Lo..., en sais-tu plus que moi sur la situation? Il doit avoir été pris quelque disposition au sujet de... de ce que mère a laissé?

Elle cligna légèrement des yeux et continua de sourire.

— Vous autres communistes êtes si pressés de mettre la main sur la propriété des autres?

— Tu as donné à entendre une fois qu'il y aurait peut-être vente aux enchères?

— Tu es bien impatient, mon cher. Je peux bien te dire que mère a laissé un testament, et qu'il est déposé chez l'avocat Prahl. Mais tu es sans doute de mon avis, qu'il serait peu convenable de notre part de le harceler. A lui de donner signe de vie quand il le jugera bon. Il se peut qu'il vienne demain. Et alors, je crois bien savoir qui sera maître et seigneur ici.

Il resta silencieux un instant. Elle fit semblant de fouiller dans des papiers. Puis elle entendit qu'il disait :

— Eh bien, Lo, si c'était moi, je pense que tu resteras ici tout comme avant? Il faut que tu sois là et que tu m'aides. Tu n'as pas l'idée de faire autre chose?

— Oh, tu te marieras, et alors je ne serai qu'une gêne.

— Réponds sérieusement. Je suis sûr que tu y as réfléchi.

Elle regarda un moment par la fenêtre.

— Hé oui, j'y ai peut-être réfléchi. Mais il est douteux que je reste ici.

— Vraiment? Voilà qui est clair.

— Car, à parler franchement... ou bien tu feras du communisme à Bruset, et je ne veux pas être là pour le voir...

— Niaiseries, — l'interrompit-il. — On peut avoir des idées sans vouloir les réaliser dès demain.

— Ou bien il apparaîtra que ton communisme n'était qu'à l'usage des autres, et qu'il s'est modifié quand tu es devenu toi-même capitaliste. S'il n'était pas plus profond que cela, je comprends encore moins que tu n'aies pas su montrer quelque égard à mère.

— Merci, — dit-il en colère. Il rejeta la tête en arrière et se précipita vers la porte.

— Ne t'en va pas maintenant, voyons. C'est stupide. Tu ne trouves pas que nous pouvons bien attendre un peu pour nous chamailler sur ce que mère a laissé? Elle est à peine enterrée. Je crois d'ailleurs qu'elle nous a pourvus tous les deux.

Encore une tape sur les doigts reçue de son aînée. Combien de temps supporterait-il cela?

L'après-midi de ce même jour, l'avocat Prahl arriva.

V

L'avocat Prahl salua respectueusement Louise et la gouvernante, qui toutes deux s'avancèrent vers lui. En jetant un coup d'œil autour de lui, il dit avec un soupir :

— Ah oui, c'est toujours un plaisir de pénétrer dans ces salles, mais... quelqu'un nous y manque.

Il venait pour communiquer les dernières volontés de madame Alme. Il y avait eu primitivement un autre testament, mais quinze jours avant son décès elle en avait rédigé un nouveau qui différait sur plusieurs points de l'acte primitif.

Et il se mit à lire.

Un certain nombre de petites sommes étaient d'abord destinées à des *husmænd* et à des domestiques, la gouvernante eut aussi sa part. Ensuite venait une contribution de cin-

quante mille couronnes pour un hôpital à bâtir dans la ville voisine, et une somme égale pour un four crématoire pour le district. Puis venait le tour de l'étudiant Lorentz Alme. A ce moment le jeune homme s'agita sur sa chaise, et Louise n'osa souffler. Il recevait trente mille couronnes pour achever ses études, ... et ici l'avocat Prahl fit une pause et regarda par dessus ses lunettes, tandis que Louise penchait la tête et ouvrait de grands yeux, bouche bée. La pause fut un peu trop longue. Enfin l'avocat continua, et cette fois il s'agissait de Louise. Elle recevait la ferme de Bruset avec ses magnifiques dépendances, forêts, scierie, usine de force motrice et moulin, troupeau, instruments et meubles, y compris les bijoux et vêtements, plus un demi million en rentes sur l'État et cent mille couronnes environ en compte courant à la banque, plus quatre cent mille couronnes en hypothèques sur les maisons de la ville. Les diverses créances qui pouvaient être considérées comme sûres étaient à peu près équivalentes à un emprunt fait au Crédit foncier sur la ferme de Bruset. L'avocat Prahl était institué exécuteur testamentaire et conseiller de Louise pendant cinq ans. Il était aussi spécifié qu'au cas où elle se marierait elle devrait exiger la séparation de biens.

C'était tout.

Il leva la tête et les regarda, cette fois à travers ses lunettes.

Le frère et la sœur, pâles, ne savaient où poser leurs regards. Louise bégaya :

— Mais ... il doit y avoir une erreur. Je ne peux pas... il faut que ce soit mon frère.

L'avocat se leva :

— Le testament est parfaitement clair. C'est la volonté dernière de madame Alme. S'il y a quelque détail que vous n'avez pas bien saisi, je peux vous le relire.

— Bon, mais ...

Les larmes montèrent aux yeux de Louise, qui regarda son frère comme pour l'appeler à son secours.

L'avocat remit l'acte dans sa serviette en regardant les deux autres.

— La question est de savoir si vous, mademoiselle, et vous, monsieur, acceptez ces donations. Car remarquez bien que

ce n'est pas un héritage auquel vous avez droit, ce sont des donations.

— Oui, c'est certain, — dit Lorentz, agacé, avec un mouvement comme pour tortiller sa moustache, bien qu'il n'en eût pas.

— Mais je peux bien faire ce que je veux de ce que j'ai, — bégaya Louise, implorant du regard l'avocat.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que, pendant les années où j'aurai à dire mon mot en cette affaire, je me sentirai l'obligation d'agir selon l'esprit du testament. Et je connais les divers motifs qui ont été déterminants pour madame Alme.

Et en disant ces mots il jeta sur Lorentz un coup d'œil par dessus ses lunettes.

Puis l'avocat Prahl prit congé.

Lorentz s'efforça de surpasser sa sœur par son calme. Il suivit l'avocat jusqu'à l'antichambre, l'aida cette fois à passer son imperméable, se baissa même pour mettre les caoutchoucs à ses gros pieds. Mais, après son départ, lorsque la porte fut refermée, il resta un instant debout dans le vestibule, appuyé contre un mur.

Il lui semblait qu'il avait reçu un coup sur la tête et que tout dansait autour de lui, mais il ne fallait pas, surtout, que personne s'en aperçût. Ce n'est rien, essayait-il de se dire. Ça m'est égal. Je vais me montrer au dessus de ça, et féliciter Louise. Bon, mais en était-il capable? Certainement, il le pouvait.

Un instant après, il se rendit compte qu'il traversait la grande salle, mais tout continuait à danser autour de lui, et il dut se tenir au dossier d'un fauteuil. Va donc, tu voulais présenter à Louise ton compliment. Prends la figure qui convient. N'es-tu pas au-dessus de ça? C'est le moment de le montrer.

Mais lorsqu'il entra et vit sa sœur assise de nouveau à la même table, comme si elle avait voulu revenir à la place où tout s'était passé, il s'arrêta court.

— Lorentz, — murmura-t-elle, les yeux fixés sur lui.

— Mes compliments, — dit-il, et il essaya de rire, mais ne s'avança pas vers elle.

— Crois-moi, Lorentz. Je n'ai pas eu la moindre idée de ceci.

Il eut un petit rire sardonique tout à fait inconscient, mais qui l'empêcha de s'approcher d'elle. Il demanda d'un air dégagé :

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant? On dirait vraiment que tu es honteuse.

— Lorentz... — Elle étendit ses deux mains vers lui, mais n'eut pas la force de se lever.

Pourquoi plongea-t-il ses mains dans ses poches juste en ce moment? Il ne savait certes pas lui-même qu'il avait un sourire glacé.

— Tu m'entends, Lorentz, — supplia-t-elle. — Pour l'amour de Dieu... tu ne vas pas croire que j'en ai eu la moindre idée.

Il était trop abasourdi pour savoir ce qu'il faisait. Un écroulement s'était produit, et quelque chose... ou quelqu'un... devait en être cause. Louise s'était levée, elle restait debout, les yeux fixes, elle semblait ne pas oser s'avancer. N'allait-elle pas lui donner peut-être encore une tape sur les doigts? Eh bien, elle n'avait qu'à essayer... Il s'entendit alors prononcer cette phrase absurde :

— M'est-il permis de passer la nuit ici?

— Comment? — Elle ne comprenait pas.

— Car maintenant je suis ici sans domicile. — Il serra les poings. — Je suis chassé avec une aumône pour mon pain. Pourrai-je coucher ici cette nuit?

Cette fois elle ne répondit pas, mais se redressa, comme s'il l'avait giflée.

Il se retourna et sortit en chancelant. Il entendit son nom. C'était elle, sa propre sœur, qui l'appelait en un cri douloureux. Mais il continua de son pas incertain et arriva dehors.

JOHAN BOJER

(A suivre.)

(Traduction P.-G. LA CHESNAIS.)

PILSUDSKI

ET

LA POLITIQUE POLONAISE

Depuis trois ans le maréchal Pilsudski gouverne la Pologne. Par son coup d'État de mai 1926 il s'est rendu maître du pouvoir, qu'il n'a plus abandonné. Bien qu'il ait jusqu'ici respecté les formes constitutionnelles, rien ne s'accomplit en dehors de lui. Il n'a voulu ni être président de la République ni, sauf pendant quelques mois, être président du Conseil. Il se réserve le commandement direct de l'armée et le contrôle des Affaires étrangères. Mais sa forte personnalité s'impose aussi dans le domaine des questions intérieures, où elle se heurte cependant à des obstacles. On ne sait trop quel nom donner au régime qu'il a ainsi établi : considéré sous un certain angle, il ressemble fort à une dictature; envisagé d'un autre côté, il se distingue absolument de toutes les dictatures connues, passées ou présentes. Le Parlement n'a été ni supprimé, ni même domestiqué; il entre souvent en lutte avec le maître du pays.

Cependant, le 14 avril dernier, le maréchal Pilsudski a donné un caractère plus personnel à son action gouvernementale. Jusqu'alors il avait agi par l'intermédiaire d'un homme politique qui, malgré son attachement pour lui, ne lui était pas complètement inféodé, M. Bartel. Celui-ci s'étant retiré à la suite d'incidents dont nous aurons à dire un mot, Pilsudski s'est décidé à placer au gouvernement des personnages qui constituaient antérieurement une camarilla — le groupe dit des colonels — qui se dissimulait dans la coulisse.

Dans le cabinet Switalski, qui a succédé au ministère Bartel, les hommes dirigeants, à côté du maréchal lui-même, qui se contente toujours du portefeuille des affaires militaires, sont d'anciens officiers dont certains ont appartenu aux fameuses légions que Pilsudski forma en Galicie et commanda pendant la guerre. Ce sont M. Switalski, qui était précédemment ministre de l'Instruction publique, M. Skladkowski, ministre de l'Intérieur, et les colonels Prystor (Travail), Boerner (P. T. T.), Matuszewski (Finances). Ces ministres ne sont d'ailleurs pas des officiers de l'armée active; ce sont d'anciens combattants qui furent associés aux luttes de Pilsudski, dont ils sont de fervents admirateurs. Par leurs idées et par leurs méthodes, ils diffèrent des hommes politiques, qu'ils soient pilsudskistes ou antipilsudskistes. Puisqu'il les a faits sortir ainsi de l'ombre où ils se tenaient jusqu'ici, on pourrait croire que le maréchal envisage peut-être à plus ou moins brève échéance des procédés énergiques et moins constitutionnels que ceux auxquels il a eu recours précédemment. Mais Pilsudski est un homme trop mystérieux et, à bien des égards, trop déconcertant pour qu'il soit possible de prévoir ou même de deviner ses intentions, à supposer d'ailleurs qu'elles soient d'ores et déjà fixées.

A ce tournant de la politique polonaise, il est utile, croyons-nous, de rechercher les causes de l'état de choses si particulier existant dans ce pays, qui, après de longues et terribles épreuves, a repris sa place parmi les nations libres du monde et qui constitue une pièce capitale dans le mécanisme de l'Europe actuelle. On ne comprendrait rien à ce qui se passe si l'on n'avait constamment à l'esprit l'histoire d'un peuple qui, victime des forces germaniques et russes associées, a été depuis la fin du XVIIIe siècle effacé de la carte et qui, surtout, pendant ce grand espace de temps a été coupé en trois tronçons. Les Polonais n'avaient pas seulement à rapprendre l'art de se gouverner, ils avaient encore à se réaccoutumer les uns aux autres. Une telle séparation causait des difficultés qu'on a peine à se figurer en Occident et que pourtant nous avons en France des raisons particulières de considérer avec sympathie et indulgence. Les Polonais du Royaume, de Posnanie et de Galicie avaient eu des sorts

fort divers sous les gouvernements de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche; les influences divergentes ainsi subies devaient inévitablement créer des malentendus. C'est, d'autre part, pour un peuple une redoutable épreuve que le brusque passage de la dépendance à la liberté la plus complète. Les hommes qui prononcent parfois des jugements abrupts et sévères sur la politique polonaise et se montrent scandalisés de ses soubresauts ne tiennent évidemment pas un compte suffisant de circonstances tout à fait particulières et s'exposent à se tromper dans leur appréciation d'une situation dont ils ne voient pas tous les côtés. Nous voulons essayer de réunir les éléments indispensables pour se former une opinion équitable et raisonnable. Il ne faudrait pas chercher ici une histoire suivie et détaillée de la Pologne au cours des dix premières années de sa restauration; ce qu'on trouvera, c'est un tableau d'ensemble.

Lorsqu'en 1914 éclata la guerre qui devait bouleverser l'Europe, la Pologne n'était pas morte, ni même endormie; elle était seulement écrasée sous le poids de trois chaînes, dont deux, l'allemande et la russe, étaient particulièrement lourdes, la troisième, l'autrichienne, laissant aux membres du corps polonais qu'elle liait une certaine liberté de mouvements. Le patriotisme polonais, dont les exploits ont fait vibrer nos arrière-grands-parents et nos grands-parents, et qui a donné à l'humanité un des plus beaux exemples de persévérance, de foi et de courage, était plus vigoureux que jamais; il devenait même de plus en plus frémissant à mesure que les prodromes d'une conflagration générale se manifestaient. Mais cette éventualité d'un vaste conflit européen, au cours duquel le sort de la patrie asservie pourrait une fois de plus se jouer, troublait profondément bien des Polonais, qui, réfléchissant au sujet d'un avenir peut-être prochain, se demandaient non sans angoisse quelle devrait être leur attitude. Dans le cas probable d'une guerre qui mettrait aux prises d'une part la Russie et d'autre part l'Allemagne et l'Autriche, de quel côté les sympathies des Polonais auraient-elles à se porter? Grave question, à laquelle il était impossible de donner une réponse entièrement satisfaisante. Dans chaque camp figurerait une ennemie mortelle de la Pologne, l'Alle-

magne dans l'un et la Russie dans l'autre; on pouvait dire en effet que ces États cherchaient tous les deux non pas seulement à opprimer le peuple polonais, mais même à le détruire, l'un avec des procédés en quelque sorte scientifiques ou du moins systématiques, l'autre d'une façon peut-être moins continue mais parfois plus brutale.

Deux courants principaux existaient. Certains Polonais, sujets russes, qui faisaient ou avaient fait partie de la Douma, entrevoyaient une solution par un accord avec la Russie; ils ne croyaient pas en général à la possibilité de reconstituer, du moins dans un avenir très prochain, une Pologne absolument indépendante, mais ils pensaient qu'on pourrait peu à peu obtenir du gouvernement de Saint-Pétersbourg une large autonomie qui serait éventuellement le point de départ d'une libération progressive de la nation polonaise. L'homme qui a représenté avec le plus de netteté et le plus d'autorité cette politique est M. Romain Dmowski, chef du parti national-démocrate qui, au point de vue politique, se place à la droite des organisations polonaises. Pendant la première partie de la guerre, il travailla surtout à arracher au gouvernement russe des promesses en faveur de ses sujets polonais. Dans la seconde partie de la guerre, après la révolution qui avait eu pour effet de simplifier les choses, il constitua une sorte de gouvernement polonais de l'extérieur, le comité national polonais, qui fut reconnu par les Alliés comme le représentant légitime du peuple et qui organisa sur le front français une armée polonaise.

A Dmowski et à ses amis s'opposaient Pilsudski et les siens. Pilsudski, sujet russe également, mais en rupture de ban, issu d'une famille polonaise noble de Lithuanie, avait dans sa jeunesse conspiré contre la Russie, ce qui lui valut la prison, d'où il s'évada, puis l'exil. Il en vint à considérer que la Russie était la première et la véritable ennemie de la Pologne et que tous les efforts devaient être d'abord concentrés contre elle. Sa tournure d'esprit et ses expériences personnelles l'avaient ramené aux vieilles conceptions insurrectionnelles : il pensait que le peuple polonais, abandonné par tous les gouvernements, pouvait un jour, profitant des événements, se libérer lui-même et qu'il importait de le préparer

à cette lutte décisive. D'autre part, trouvant le plus grand nombre de ses alliés dans les milieux révolutionnaires, il avait orienté son action dans leur sens et se proclamait socialiste. Il fut donc un homme de gauche, mais c'était évidemment beaucoup moins par conviction que par tactique. Cependant cela le classa et cela eut d'autre part une certaine influence sur son caractère.

En 1912, considérant que les guerres balkaniques annonçaient une conflagration générale, il estima que le moment était venu de se tenir prêt pour le combat : jusque-là il avait conspiré assez obscurément contre le gouvernement russe; il voulut désormais, avec, dans une certaine mesure, la connivence des autorités autrichiennes, mettre sur pied une armée polonaise qui pourrait prendre part à la guerre. Sur son initiative fut fondée à Cracovie une « commission provisoire des partis polonais fédérés pour l'indépendance de la Pologne », qui groupa les organisations secrètes révolutionnaires de la Pologne russe et les groupes polonais de gauche de la Pologne autrichienne. La pensée de Pilsudski et de ses amis était que, dans la prochaine guerre, il fallait prendre parti, les armes à la main, pour l'Autriche, qui, parmi les puissances copartageantes, s'était montrée la plus douce pour ses sujets. Dans un appel adressé en décembre 1912 à la nation polonaise, la commission provisoire disait, entre autres choses : « Aussi longtemps que l'Autriche-Hongrie luttera dans son propre intérêt contre la Russie, elle sera notre alliée. Sa victoire nous servira, puisque l'écrasement de la Russie au cours de la guerre qui approche est dans notre intérêt. Mais nous n'oublions pas que nous défendons la cause polonaise avant tout. » La commission créa, sous la forme de sociétés de tir, des légions polonaises qui devaient combattre, le moment venu, aux côtés de l'Autriche contre la Russie.

Ce serait une erreur de croire que Pilsudski et ses partisans se montraient de la sorte des amis de l'Allemagne, alliée de l'Autriche-Hongrie, ou des ennemis de la France, alliée de la Russie. Ils pensaient uniquement à la Pologne, dont la position était incontestablement tragique. Par suite du crime commis à son égard au XVIIIe siècle, ses fils allaient se trouver opposés les uns aux autres et être obligés de verser

leur sang au profit de ceux qui les opprimaient. Les hommes qui pouvaient parler en leur nom étaient donc dans la nécessité de faire un choix. Les uns estimaient qu'il convenait de se soustraire d'abord à la domination russe, quitte à se retourner par la suite contre l'Allemagne et l'Autriche, si elles ne faisaient pas les concessions nécessaires. Les autres considéraient que la défaite de l'Allemagne était le premier but à atteindre. Nous n'avons à juger ni les uns ni les autres. Nous aussi, si nous avions été dans une situation aussi terrible, nous aurions hésité et nous nous serions probablement divisés. Le premier devoir pour tout homme est de penser d'abord à l'indépendance de son pays et, dans des conjonctures pareilles, la voie à suivre est difficile à trouver. Finalement tous ces patriotes polonais ont en fait contribué, par des moyens divers, à la libération de leur peuple. Dans tous les cas, il serait tout à fait injuste de faire le moindre reproche à ce sujet aux pilsudskistes, dont les idées s'exprimaient parfaitement dans les lignes suivantes qu'écrivait au début de 1913 le grand écrivain polonais Sieroszewski :

> La Pologne voit qu'elle est entièrement seule pour lutter, seule dans son oppression et sa souffrance... Nous n'avons pas de plus grande ennemie que l'Allemagne et nul Polonais, je crois, ne peut l'ignorer... Pourquoi cependant diriger ces légions (celles que Pilsudski formait en Galicie) contre la Russie et non contre l'Allemagne? Parce que la Russie détient la partie de la Pologne la plus riche et la plus peuplée, dont l'indépendance ou l'annexion à l'Autriche aurait pour nous des conséquences d'une importance incalculable. Parce qu'aussi la Russie est plus faible que l'Allemagne et enfin parce que nous sommes aujourd'hui en présence d'un conflit possible entre la Russie et l'Autriche. Si cependant l'avenir devait nous réserver un conflit austro-allemand ou que l'Allemagne fût engagée dans une guerre avec la coalition franco-anglaise, nous combattrions les Allemands avec la même ardeur et nous mettrions tout autant d'énergie à la lutte pour nos frères de Silésie, de Posnanie et des autres provinces polonaises. Je dirai plus encore. Si pendant une guerre austro-russe les armées allemandes cherchaient à occuper le royaume de Pologne ou la Galicie, il faudrait que les Polonais, loin de s'en alarmer, tendissent tous leurs efforts à dresser des obstacles devant leurs deux adversaires.

M. Sieroszewski disait la vérité. Pendant la première partie de la guerre, les légions organisées en Galicie combattirent

contre la Russie; mais le jour où l'Allemagne, installée à Varsovie et ayant constitué un État de Pologne dont l'indépendance était une pure fiction, prétendit utiliser à son profit les forces polonaises, Pilsudski et la plupart de ses officiers et soldats refusèrent de se mettre à son service. On sait que le futur maréchal de Pologne fut interné à Magdebourg et ne sortit de sa prison qu'au moment de l'écroulement final.

L'exposé que nous venons de faire n'est pas un hors-d'œuvre. Depuis dix ans la vie politique de la Pologne a subi le contre-coup de cette opposition qui s'est produite entre Polonais et qui est due aux circonstances exceptionnelles d'un pays morcelé et opprimé. Bien des gens, en France notamment, n'ont pas compris le sens réel de certaines actions. Il importe de rectifier les idées fausses qui ont trop souvent cours à ce sujet : l'équité est la première condition d'un jugement sain. Les uns et les autres ont travaillé à la restauration de la Pologne, qui avait incontestablement deux grandes ennemies, qui ne figuraient pas dans le même camp : l'Allemagne et la Russie.

Mais cette orientation contradictoire des deux groupes les plus actifs devait nécessairement causer des difficultés qui se produisirent aussitôt après la libération. Le 10 novembre 1918 Pilsudski arrivait à Varsovie. Le lendemain même, le conseil de régence, l'autorité que les Allemands avaient établie en Pologne, lui remit « l'autorité militaire et le commandement suprême des armées polonaises » (armées qui se réduisaient à quelques milliers d'hommes). Le 14, ce conseil annonçait sa dissolution et le transfert de ses pouvoirs à Pilsudski, qui les conserverait jusqu'à la formation d'un gouvernement national régulier. Le 18, Pilsudski constituait, sous la présidence d'un de ses amis, M. André Moraczewski, un cabinet composé uniquement d'hommes de gauche, socialistes et radicaux. Le 22, il se proclamait par décret chef provisoire de l'État et déclarait qu'il remettrait ses pouvoirs dès la réunion du Sejm (Diète). Le 28, une loi électorale était promulguée et les élections étaient fixées au 26 janvier 1919. Entre temps, le 17 novembre, Pilsudski avait demandé par radiotélégramme au maréchal Foch et au gouvernement français d'envoyer en Pologne les troupes polonaises qui faisaient partie de

l'armée française. Cette requête ne reçut satisfaction que plus tard. Les gouvernements alliés, qui dès la fin de 1917 avaient reconnu comme organe officiel le conseil national polonais, firent savoir que celui-ci et Pilsudski devaient se mettre d'accord.

Cette entente se réalisa assez laborieusement. M. Grabski d'abord, puis, en janvier, M. Paderewski furent envoyés en Pologne par le conseil national polonais, tandis que Pilsudski déléguait à Paris auprès de ce dernier une mission ayant à sa tête M. Dluski. De part et d'autre, on prétendait avoir eu le principal mérite de la libération et de la restauration polonaises, mais des deux côtés on finit par reconnaître que l'existence de deux groupes rivaux de porte-parole ferait le plus grand mal aux intérêts polonais. L'accord se fit sur les bases suivantes : Pilsudski demeurerait chef d'État provisoire; il chargerait M. Paderewski de former un cabinet d'union, qui prit le pouvoir le 16 janvier; le comité national polonais, toujours présidé par M. Dmowski, mais augmenté de dix personnalités de gauche représentant plus particulièrement Pilsudski, défendrait la cause polonaise à la conférence de Paris. Disons tout de suite que le comité national disparut définitivement lors de l'achèvement des négociations de paix.

On pouvait croire que l'union se maintiendrait tout au moins pendant le temps nécessaire à l'organisation de la nation ressuscitée, c'est-à-dire pendant quelques années. Mais la collaboration ne tarda pas à se révéler difficile et bientôt impossible. Le 26 janvier 1919, le Sejm fut élu et le 11 février il se réunit à Varsovie. Le 20, il confirmait à l'unanimité les pouvoirs de Pilsudski en qualité de chef de l'État. Malheureusement la Diète n'avait pas de majorité; elle était constituée par une poussière de partis qui avaient de la peine à s'entendre sur une politique suivie. Ces nombreux groupes avaient cependant une idée commune : ils voulaient que le Sejm disposât de la réalité du pouvoir et que l'exécutif fût étroitement ligoté. En attendant la constitution définitive, l'assemblée vota un texte provisoire, connu sous le nom de petite constitution, limitant excessivement l'autorité et les moyens d'action du chef de l'État. La droite, appuyée le plus souvent par les partis du centre, dont le plus important était

le groupe paysan de M. Witos, craignait l'influence de Pilsudski et voulait autant que possible le réduire au rôle de président-soliveau. De son côté, Pilsudski n'avait rien de ce qu'il fallait pour manœuvrer une assemblée indisciplinée; ce militaire autodidacte n'est pas un diplomate. On s'explique ainsi la confusion extrême de la politique polonaise qui fit se succéder au pouvoir des cabinets éphémères.

De graves événements, tant extérieurs qu'intérieurs, compliquèrent la situation. En 1920 une guerre avec la Russie soviétique mit la Pologne en péril de mort. Au mois d'avril de cette année-là, il était devenu évident que les Soviets, qui avaient massé de nombreuses troupes à la frontière de la Pologne, se préparaient à attaquer celle-ci. Pilsudski crut habile de prendre les devants en marchant sur Kief pour établir une république indépendante en Ukraine, où l'appelaient les éléments qui se groupaient autour de Petlioura. Cette manœuvre risquée faillit amener une catastrophe. Les bolcheviks pénétrèrent par le nord dégarni et s'avancèrent jusqu'au delà de Varsovie en contournant cette ville. Au mois d'août Pilsudski, aidé par le général Weygand et par les nombreux officiers français figurant dans les armées polonaises, eut le mérite d'infliger une défaite décisive aux hordes bolchevistes et de les rejeter en Russie. D'autres difficultés extérieures, auxquelles nous ne nous arrêterons pas, se produisirent à diverses reprises. Au point de vue intérieur, la question monétaire fut longtemps pour la Pologne une cause de paralysie. Au début de 1924, M. Grabski créa une nouvelle monnaie, le zloty, et réussit à enrayer la crise. Celle-ci reprit au mois d'août 1925; le cours du zloty s'effondra, mais des mesures énergiques arrêtèrent la débâcle et réalisèrent une stabilisation définitive. Il est clair que les soucis et les embarras dus soit aux affaires extérieures, soit aux problèmes financiers, compliquèrent beaucoup la tâche des hommes d'État et augmentèrent le désarroi.

C'est par le mot « confusion » que l'on peut le mieux caractériser l'histoire de la Pologne au cours de ces dernières années. L'adoption d'une constitution définitive n'avait pas eu pour effet d'introduire la clarté et l'ordre dans la conduite des affaires nationales. Les partis de droite élaborèrent cette

constitution, votée le 17 mars 1921, avec la préoccupation constante d'empêcher Pilsudski, dont ils se défiaient et qu'ils redoutaient, d'exercer une action quelconque; c'est pourquoi, par exemple, la constitution n'a pas accordé au chef de l'État le droit de dissolution. De ce fait, il n'existait aucune soupape de sûreté et, dans le cas d'un conflit insoluble ou d'une évidente impuissance parlementaire, on ne disposait d'aucun moyen légal pour se tirer d'affaire. C'est un grave défaut pour un texte constitutionnel d'avoir été conçu sous l'influence de considérations trop personnelles. Le manque d'expérience politique du peuple, le tempérament passionné de la plupart des hommes politiques et l'émiettement des partis étaient en outre autant d'éléments qui devaient empêcher un fonctionnement satisfaisant des nouvelles institutions.

Le 5 novembre 1922, le Sejm (Diète) fut élu et le 12 novembre ce fut le tour du Sénat. Notons en passant que les deux assemblées sont issues du suffrage universel, l'âge conférant les droits d'élection et d'éligibilité étant plus élevé pour le Sénat, dont le pouvoir se borne à renvoyer les projets qui ne lui plaisent pas à la Diète, un deuxième vote de celle-ci étant définitif. Les deux Chambres, réunies en assemblée nationale, avaient tout d'abord à désigner le président de la République. Le maréchal Pilsudski ne posa pas sa candidature. Le 9 décembre 1922, après de nombreux tours de scrutin, ce fut cependant un de ses amis, M. Narutowicz qui fut élu. Cela irrita fortement la droite, qui avait compté faire passer un des siens. Le 16 décembre, M. Narutowicz fut assassiné par un nationaliste exalté. L'assemblée nationale lui donna pour successeur M. Wojciechowski.

Les Chambres inauguraient donc leur activité sous de mauvais auspices, dans une atmosphère de guerre civile. Elles étaient d'ailleurs composées de manière à rendre presque insoluble le problème gouvernemental. Les groupes de droite, vigoureusement antipilsudskistes, étaient les plus forts, mais ils ne possédaient pas la majorité. La multiplicité des groupes était d'autre part, comme nous l'avons vu, un obstacle à une œuvre continue et ordonnée; leurs chefs passaient leur temps à négocier entre eux, à conclure des accords passagers,

puis à se contrecarrer mutuellement. Des majorités de fortune se formaient, que des divisions ne tardaient pas à dissocier. Au début, après le court intermède d'un cabinet de circonstance présidé par le général Ladislas Sikorski, une coalition de trois groupes de droite et du parti populiste paysan Piast se constitua et soutint un cabinet ayant à sa tête le chef de ce dernier parti, M. Witos. Celui-ci ayant confié le portefeuille des affaires militaires au général Szeptycki, un adversaire de Pilsudski, ce dernier quitta l'armée avec éclat et s'installa aux portes de Varsovie à Sulejowek, retraite d'où il ne sortit qu'une fois pendant les deux années suivantes, en novembre 1925, pour aller déclarer au président de la République qu'il était dangereux « de ne pas tenir compte des intérêts moraux de l'armée ». Le cabinet suivant de M. Ladislas Grabski, dont le ministre des affaires militaires, le général Sikorski, était un ami du maréchal, offrit en 1924 à celui-ci le poste d'inspecteur général de l'armée. Pilsudski, estimant qu'on ne lui donnait pas des pouvoirs suffisants, déclina la proposition et se tint pendant deux ans à l'écart, non sans conserver des relations actives avec de nombreux officiers. Il ne devait réapparaître que pour s'emparer par la force du pouvoir. Notons en passant le rôle que jouent en Pologne les questions d'ordre militaire, qui prennent d'ailleurs souvent un caractère d'ordre personnel. Cette préoccupation de mettre la main sur le commandement de l'armée est une des faiblesses d'un État qui, pour être ordonné au point de vue civil et aussi pour posséder une armée solide, devrait s'attacher à séparer complètement deux domaines dont la confusion ne se produit jamais sans qu'il en résulte les plus fâcheuses conséquences, tant politiques que militaires. La personnalité même de Pilsudski rend malaisée, il est vrai, cette distinction si désirable, puisque, du fait même de sa formation et de ses habitudes, il a de la peine à l'admettre.

Nous ne retracerons pas l'histoire politique et parlementaire de la période qui s'étend de 1924 à mai 1926 et au cours de laquelle se succédèrent les cabinets Ladislas Grabski, Skrzyinski, Witos (le troisième de ce nom). Les combinaisons de groupes qui se sont faites ne présentent en elles-mêmes aucun intérêt. On doit cependant remarquer qu'elles ont eu

pour effet de créer un grand gâchis. Le pouvoir exécutif se trouvait réduit à l'impuissance par une Diète qui se montrait incapable de supporter un gouvernement actif en se contentant de le contrôler. Le spectacle ainsi offert rappelait à certains égards les temps du XVIIIe siècle où la Pologne, par l'abus d'une liberté mal comprise, s'affaiblissait sous les yeux des ennemis qui la guettaient. Jean-Jacques Rousseau, dans ses « Considérations sur le gouvernement de la Pologne », opuscule qui, à côté de vues utopiques, contient des remarques judicieuses, a décrit à l'avance les erreurs du Sejm de la Pologne reconstituée : « L'affaiblissement de la législation, dit-il, s'est fait en Pologne d'une manière bien particulière et peut-être unique : c'est qu'elle a perdu sa force sans avoir été subjuguée par la puissance exécutive. En ce moment encore la puissance législative conserve toute son autorité; elle est dans l'inaction, mais sans rien voir au-dessus d'elle. La Diète est aussi souveraine qu'elle l'était lors de son établissement. Cependant elle est sans force : rien ne la domine; mais rien ne lui obéit. » Tel est bien l'état de choses qu'on a pu observer : la Diète, ne tolérant pas l'existence d'un pouvoir exécutif qui gouvernerait au sens réel du mot, prétendait tout dominer, mais était incapable de faire œuvre vraiment féconde.

Cette situation aurait pu se prolonger si le troisième cabinet Witos, formé le 10 mai 1926, n'avait pas heurté Pilsudski au point sensible. Le ministère des affaires militaires avait été attribué au général Malczewski, un adversaire particulièrement détesté du maréchal. Celui-ci pensa qu'on se préparait à le séparer plus complètement de l'armée, où il possédait des partisans nombreux et fidèles, en procédant à une vaste épuration. C'est ce qui le décida à faire sans plus tarder un coup d'État. La veille même du jour où, se mettant à la tête de troupes qui lui étaient dévouées, il allait attaquer le gouvernement régulier, il fit annoncer par un organe de gauche, le *Kurjer Poranny*, « qu'il entrait en lutte contre le mal qui ronge l'État, contre les partis déchaînés qui ne recherchent que des profits égoïstes et qui oublient l'intérêt général ». Le 12 mai, il attaquait Varsovie par le faubourg de Praga. Le 14, après des combats de rues assez violents, il entrait au

Belvédère, palais du chef de l'État, que le président de la République avait quitté peu auparavant. Les chefs des partis de droite s'étaient rendus en Posnanie, dans l'intention d'y organiser la résistance avec quelques généraux ennemis de Pilsudski. Mais la partie était perdue pour eux. Il est fort heureux qu'il y ait eu — que ce fût dans un sens ou dans l'autre — une décision aussi prompte, car une guerre civile qui aurait pu la déchirer irrémédiablement a été ainsi épargnée à la Pologne. Le cabinet Witos démissionna, de même que M. Wojciechowski, le président de la République. Le maréchal ou président de la Diète, M. Rataj, président intérimaire aux termes de la Constitution, laissa se constituer, sous la présidence de M. Bartel, un cabinet dont le ministre des affaires militaires était Pilsudski et qui était dominé par sa forte personnalité. Le maréchal se fit élire, le 31 mai, président de la République, avec le désir, selon ses propres paroles, de « légaliser ainsi ses actes historiques ». Mais, le vote une fois acquis, il refusa d'entrer en fonctions et obtint que le lendemain on désignât à sa place son ami le professeur Moscicki. Il se rendait parfaitement compte, non sans raison, que la Constitution polonaise ne permettait pas au président de la République de jouer un rôle actif et que, chef de l'État, pour intervenir utilement, il lui faudrait au préalable briser des liens constitutionnels que ses adversaires avaient précisément forgés à son intention.

Cette attitude fait voir assez bien quelle est la manière habituelle de cet homme si curieux à plus d'un titre. Il tient avant tout à être maître de l'armée; à ce sujet il ne transige jamais. Il veut, en outre, exercer une action directrice sur la politique polonaise, mais il préfère que ce soit par personne interposée. Enfin il désire qu'autant que possible les réformes qu'il entend faire se réalisent conformément aux règles constitutionnelles. Dictateur de tempérament, il rêve d'éviter tout au moins les apparences de la dictature. Conspirateur dans sa jeunesse, il a conservé dans son âge mûr, alors que la situation s'est entièrement modifiée, des habitudes de conspirateur. Il agit souvent d'une façon dissimulée et même tortueuse. Il cache à ses intimes le fond de sa pensée et les buts qu'il poursuit. Il a caractérisé lui-même, en octobre 1926,

son état d'âme et, si l'on peut dire, sa méthode dans des déclarations faites à un rédacteur du *Temps* : « Il y a, a-t-il dit, sur 28 millions de Polonais, 28 millions d'images différentes du maréchal Pilsudski, et chacun de mes compatriotes attend de moi exactement le contraire de ce qu'exige son voisin. Comment contenter tout le monde? Il faut ruser, louvoyer, se garder de laisser deviner ce qu'on pense. On m'attend à droite : je me défile sur la gauche. On m'attend à gauche : vivement je passe à droite, et je tombe sur l'adversaire surpris. C'est le jeu, non de la politique, mais de la guerre... ».

Depuis trois ans Pilsudski a en effet constamment louvoyé, pour employer sa propre expression, et n'a pas livré le fond de sa pensée. Sa position à l'égard du Sejm a été assez curieuse. Les partis de droite qui, en principe, ne seraient pas hostiles à un gouvernement fort, ont, pendant dix ans, toujours défendu et contribué à étendre à l'extrême les droits du Parlement, parce que le seul homme fort de la Pologne actuelle est Pilsudski, qu'ils détestent et craignent. Les groupes de gauche, y compris la plupart des socialistes, sont favorables à un régime parlementaire accentué, mais ils se sont montrés sympathiques au maréchal et ils ont accueilli, du moins au début, avec une certaine satisfaction son coup d'État, parce que la droite ne l'aime pas, parce qu'il passe pour un homme de gauche, enfin parce qu'ils espéraient qu'il gouvernerait à leur profit. Les socialistes, entre autres, croyaient pouvoir compter sur lui; ne s'était-il pas affirmé l'un des leurs aux temps déjà lointains de ses luttes contre le gouvernement russe? Ils se montraient ainsi un peu naïfs et oubliaient que, dès novembre 1918, Pilsudski, devenu chef d'État provisoire, avait répondu en ces termes à une délégation socialiste qui l'avait appelé « camarade » : « Messieurs, je ne suis plus votre « camarade ». Nous suivîmes à l'origine la même direction et nous prîmes le même tramway peint en rouge. Moi, je viens de le quitter à l'arrêt « Indépendance ». Vous, vous continuez le voyage jusqu'à l'arrêt « Socialisme ». Mes meilleurs vœux vous accompagnent; mais appelez-moi « monsieur ». Se défilant tour à tour sur la droite ou sur la gauche, comme il dit, Pilsudski a déconcerté successivement tous les partis. C'est ce qui rend si étrange la situation politique actuelle de la

Pologne. Personne ne sait où situer exactement le maréchal, dont les arrière-pensées restent secrètes.

Gouvernant par l'intermédiaire du président du conseil Bartel, dans le cabinet duquel il était ministre des Affaires militaires, Pilsudski put obtenir de la Diète, peu de semaines après le coup d'État, une réforme de la constitution. Cette réforme, on ne saurait le contester, est dans son ensemble très heureuse. Dorénavant le président de la République a le droit de dissoudre la Diète et le Sénat, des élections devant avoir lieu dans les quatre-vingt-dix jours; dans l'intervalle, sans être autorisé à toucher ni à la constitution ni à la loi électorale, le chef de l'État peut promulguer des ordonnances ayant force de loi, mais dont la validité cesserait de plein droit si elles n'étaient pas soumises à la nouvelle Diète ou si elles étaient repoussées par celle-ci. Diverses mesures sont prévues pour assurer dans des délais normaux le vote du budget, qui serait mis en application d'autorité, si, au bout de la session ordinaire de cinq mois, les deux Chambres ne s'étaient pas prononcées. D'autres dispositions particulières renforcent légèrement les prérogatives du gouvernement, sans du reste qu'en aucune façon il soit touché aux droits légitimes du Parlement. Ce qui frappe en somme, quand on examine cette réforme, c'est sa grande modération. Quelques jours plus tard, au début d'août 1926, le gouvernement se faisait octroyer des pleins pouvoirs pour le règlement d'un certain nombre de questions. A la suite de ces votes, Pilsudski put faire signer par le président de la République un décret relatif à l'organisation et au commandement de l'armée; celle-ci se trouva en fait entièrement soumise au maréchal. Ainsi était résolu à sa satisfaction un des problèmes qu'il avait le plus à cœur.

Malgré tout, le Sejm était toujours en majorité antipilsudskiste. Pour marquer son hostilité, il mit en échec, le 24 septembre, deux ministres et, six jours après, M. Bartel ayant reconstitué son équipe, renversa le cabinet tout entier. Pilsudski prit alors lui-même la présidence du Conseil. Les multiples incidents de la vie politique polonaise au cours de cette période ne méritent pas d'être relevés. Il suffit de savoir que la situation demeura à peu près la même. Le gouverne-

ment poursuivit une existence sans grand éclat sous les regards soupçonneux de la majorité des députés; quand ceux-ci faisaient mine de refuser un vote nécessaire, le maréchal se montrait et la crainte de son grand sabre empêchait une crise. Le 28 novembre 1927, le Parlement élu en 1922 se sépara définitivement. Les élections eurent lieu le 4 mars 1928 pour le Sejm et le 11 pour le Sénat. Les journaux gouvernementaux proclamèrent qu'elles étaient un grand succès pour Pilsudski. En réalité, il n'en était pas tout à fait ainsi. Une coalition s'intitulant « bloc de collaboration avec le gouvernement » et comprenant des hommes de tendances diverses n'obtint que 135 sièges sur 444 à la Diète, qui, dès sa première séance, choisit comme président un socialiste, M. Daszynski, par 206 voix contre 142 recueillies par le candidat gouvernemental. La presse ministérielle déclara que cette élection était une provocation à l'égard du gouvernement. Quelques semaines plus tard, Pilsudski renonça à la présidence du Conseil, qui fut de nouveau confiée à M. Bartel. Il expliqua que le chef du gouvernement était tout à fait impuissant et qu'il ne voulait pas perdre son temps à de petites besognes sans intérêt; il ajoutait qu'il n'avait pas voulu pour le moment entrer en conflit avec le Sejm, mais « qu'en cas de fortes crises il était à la disposition du président de la République pour prendre hardiment sur lui la décision, et pour tirer, tout aussi hardiment, les conséquences de ces décisions ».

Pendant ces derniers mois Pilsudski et le Parlement ont continué à être en opposition, sans du reste qu'aucun heurt vraiment décisif se soit produit, mais sans que soit apparu un moyen de sortir de l'impasse. Le bloc gouvernemental a pris l'initiative d'une proposition de réforme constitutionnelle qui correspond apparemment aux désirs du maréchal et qui tend surtout à renforcer les pouvoirs du chef de l'État. Celui-ci serait élu pour sept ans par le peuple tout entier, qui aurait à choisir entre deux candidats désignés respectivement par le Parlement et par le président de la République. Le gouvernement, nommé par le président, et responsable devant lui, pourrait être renversé si la Diète adoptait à la majorité absolue une motion de défiance déposée sept jours au moins auparavant et signée par plus du quart des députés.

Le président de la République, qui garderait naturellement le droit de dissolution, aurait en plus celui de veto suspensif en ce qui concerne les lois adoptées par la Diète et le Sénat, qui pourraient faire triompher leur volonté en les votant une deuxième fois à la majorité absolue. La droite et les socialistes ont présenté deux contre-projets.

A peine engagée, la discussion de la réforme constitutionnelle fut interrompue à la suite d'une attaque indirecte du Sejm contre Pilsudski. La Diète adopta, le 20 mars dernier, le budget présenté par le gouvernement, mais mit le même jour en accusation l'auteur de ce budget, M. Czechowicz, ministre des finances, auquel on reprochait d'avoir dépassé de 563 millions de zlotys les crédits votés pour l'exercice 1927-1928. En s'attaquant ainsi à M. Czechowicz, la Diète visait évidemment Pilsudski lui-même, qui fit aussitôt lire le décret de clôture, dans des conditions d'ailleurs très régulières, la session ordinaire étant arrivée à son terme légal. Depuis lors le Sejm n'a pas siégé.

A cette crise parlementaire a succédé une crise gouvernementale. Depuis quelque temps il y avait des tiraillements entre le maréchal et M. Bartel. Ce dernier, s'il n'approuvait pas l'attitude de la Diète, n'était cependant pas d'accord sur divers points avec Pilsudski, dont il ne partageait pas entièrement les idées politiques et constitutionnelles; d'autre part, il estimait dangereuse l'influence croissante exercée par la camarilla des colonels. A la suite d'entretiens prolongés qu'il eut avec le président de la République et le maréchal Pilsudski, M. Bartel remit sa démission le 13 avril. Nous avons exposé au début de notre article dans quelles conditions le cabinet Switalski, actuellement au pouvoir, se forma alors, marquant le triomphe du groupe des colonels. Il semble donc qu'une nouvelle phase s'ouvre pour la politique pilsudskienne. M. Bartel aurait voulu éviter les conflits violents et arriver peu à peu, à force de patience, à une collaboration du gouvernement et de la Diète. Ses louables efforts ayant échoué, il a dû passer la main. L'effacement d'un homme qui jouait le rôle de tampon entre la Diète et l'entourage de Pilsudski met désormais face à face les forces opposées. Pour l'instant tout est en suspens. Que va faire Pilsudski?

Les seuls renseignements qu'on puisse se procurer au sujet de ses intentions doivent être cherchés dans ses propres déclarations et dans son passé. Au lendemain de la première audience tenue par le tribunal d'État devant lequel M. Czechowicz a été mis en accusation par la Diète, au début d'avril, le maréchal a publié dans le *Kurjer Poranny* un article dans lequel il s'est exprimé avec une extrême violence à l'égard du Sejm. Après avoir déclaré que l'ancien ministre des Finances n'est pas responsable, parce que les dépenses extra-budgétaires qu'on lui reproche ont été engagées sur son ordre, il exprime le mépris le plus injurieux pour les trois assemblées polonaises successives, qu'il accuse de corruption : « Dans la façon de faire de ces messieurs frappés de « moral insanity », écrit-il par exemple, il y a quelque chose de si impudent et de si imbécile que tout homme un peu sensé supporte difficilement cette compagnie, obligé qu'il est d'honorer la bêtise et de se taire quand on l'offense. » L'an dernier, alors qu'il venait de céder la présidence du conseil à M. Bartel, il avait accordé au *Glos Prawdy* une longue interview dans laquelle il exposait d'une façon plus détaillée ses idées ou plutôt ses sentiments. Il y reproche à la Diète qui vota la constitution et qu'il appelle une « Diète de catins » d'avoir établi ce texte en vue de « causer au futur président de la République tous les désagréments et toutes les ignominies que pouvaient imaginer des esprits abrutis et monstrueusement imbéciles ». « Ce qu'on voulait ainsi, ajoute-t-il, c'était reléguer dans quelque coin celui qui faisait concurrence à la souveraineté des députés et le couvrir d'opprobre. » C'est pourquoi il n'a pas voulu rester chef de l'État. Devenu plus tard président du Conseil, il s'est aperçu que presque tout son temps était accaparé par des travaux oiseux. Il fait un tableau satirique de la Diète. En voici un passage :

Messieurs les députés peuvent parler non seulement pendant plusieurs semaines, mais pendant plusieurs mois. Quand l'un d'eux parle, une quinzaine de ses collègues se promènent dans la salle en s'occupant de leurs affaires privées, une quarantaine causent à haute voix en tournant le dos à l'orateur, une centaine se racontent de petites histoires plus ou moins scabreuses, et seuls les ministres sont obligés de conserver en un tel lieu une attitude correcte. Tout député a le droit de lancer des injures, de présenter des interpellations calom-

nieuses et outrageantes, de se comporter comme un porc et une fripouille, tandis que les ministres sont obligés de feindre le plus profond respect pour cette salle.

Pilsudski compare la machine parlementaire à une locomotive qui patinerait sur les rails bien qu'elle ne soit attelée qu'à une épingle et son travail à celui que font ces Anglais condamnés au *hard labour* auxquels on impose des besognes rudes, mais inutiles et improductives. Cependant il se défend d'avoir des idées anti-démocratiques.

J'ajouterai, dit-il, pour éviter tout malentendu, que, personnellement, en tant que dictateur de la Pologne, j'ai convoqué la Diète; que, pouvant écraser comme une vermine cette Diète de catins après une guerre terminée victorieusement, je ne l'ai pas fait; que j'ai constamment agi, comme chef du gouvernement, d'une manière plus constitutionnelle que la Diète elle-même, et que, dès lors, personne ne peut m'accuser d'avoir dans la tête des idées non démocratiques. Et je souhaiterais fort que MM. les députés n'identifient pas leur méthodes de travail avec le démocratisme. Leur besogne ne fait pas honneur à la démocratie.

Deux ans plus tôt, quelques jours avant son coup d'État, Pilsudski avait déjà prononcé des paroles qui ne sont pas en opposition avec celles que nous venons de citer. « L'œuvre d'un gouvernement fort, dit-il, peut être réalisée dans les cadres de la constitution, mais il faut en finir avec les mauvaises pratiques parlementaires. » Un mois après, s'étant dans l'intervalle emparé par la force du pouvoir, il déclara à un groupe de députés : « Aujourd'hui il me serait facile de ne pas vous admettre dans la salle de l'assemblée, mais je tente encore une épreuve pour voir si l'on peut diriger en Pologne les intérêts de l'État autrement que par la force... Le Parlement a chez nous trop de privilèges et il faudrait que ceux qui sont appelés à administrer le pays eussent plus de droits. Quelque chose de nouveau doit naître. »

En somme, toutes ces déclarations concordent; d'autre part, elles n'ont pas été contredites jusqu'ici par des actes. Pilsudski ne semble pas en principe partisan d'une dictature absolue; il voudrait que le pouvoir exécutif fût plus fort et que les droits du Parlement fussent réduits sans être annihilés. Réserve faite pour la violence et la truculence des expressions

dont il se sert, ses critiques du régime qui fonctionne depuis dix ans en Pologne ne sont pas toutes sans fondement : la Diète, ayant une notion fausse du rôle véritable d'une assemblée législative, qui est de contrôler, a trop souvent voulu exercer en quelque sorte elle-même le gouvernement et a ainsi créé du gâchis. La réforme constitutionnelle faite en 1926, à la demande du maréchal, a certainement amélioré l'état de choses existant. Cela dit, on est obligé de constater que Pilsudski ne paraît pas avoir une conception très précise et très pratique de ce qu'il conviendrait de faire pour mieux organiser l'État. Jusqu'ici il a résisté à la pression de ceux qui, dans son entourage, le poussent à se débarrasser complètement des assemblées et à se proclamer dictateur, de même qu'aux sollicitations du groupe, petit mais actif, des conservateurs royalistes, qui lui ont suggéré l'établissement de la monarchie.

La question se pose maintenant de savoir si le maréchal restera fidèle à sa méthode, qui consiste à exercer une action directrice dans le cadre de la constitution — dont il est cependant sorti une fois, lors de son coup d'État — et à gouverner en s'accommodant tant bien que mal de la présence d'une Diète qu'il gourmande et bouscule, ou si, écoutant les conseils des violents, il se décidera à fonder à son profit un régime personnel. En Pologne même, personne ne sait de quoi demain sera fait. Peut-être, après tout, Pilsudski l'ignore-t-il encore lui-même. Le départ de M. Bartel et la formation du cabinet dit des colonels ont paru annoncer une action gouvernementale plus brutale. Mais il est possible que le maréchal hésite à rompre entièrement avec la constitution et qu'il médite ce précepte que Rousseau a donné aux Polonais du XVIIIe siècle, qu'il a placé dans le premier chapitre de l'opuscule déjà cité et qui pourrait s'appliquer à bien des pays : « En songeant à ce que vous voulez acquérir, n'oubliez pas ce que vous pouvez perdre. Corrigez, s'il se peut, les abus de votre constitution; mais ne méprisez pas celle qui vous a faits ce que vous êtes... Je ne dis pas qu'il faille laisser les choses dans l'état où elles sont; mais je dis qu'il n'y faut toucher qu'avec une circonspection extrême. En ce moment vous êtes plus frappés des abus que des avantages. Le temps

viendra, je le crains, qu'on sentira mieux les avantages, et malheureusement ce sera quand on les aura perdus. » Tous les conseils de Jean-Jacques ne sont certes pas à suivre; mais celui-ci paraît singulièrement raisonnable.

Toute l'histoire politique de la Pologne depuis dix ans est dominée par la sombre et énigmatique figure de ce soldat de fortune, de cet ancien conspirateur, dont le caractère a été formé par les dures épreuves de ses luttes contre la Russie et qui, arrivé au sommet du pouvoir, a conservé certaines des méthodes que lui imposaient les conditions de ses obscurs combats de jadis : le goût du secret et une sorte de marche oblique caractérisent sa manière. Il a rendu d'immenses services à son pays. L'avenir dira s'il ne lui a pas aussi créé certains embarras. L'heure n'est pas encore venue de porter un jugement définitif à son sujet; s'il n'est pas possible de savoir, avant la mort d'un homme, si son existence a été heureuse, il l'est encore moins d'estimer la valeur d'une œuvre politique avant son achèvement. Si sa santé ne le paralyse pas, — il a été gravement malade, — Pilsudski réserve encore des surprises; il n'a probablement pas dit son dernier mot. Il a souvent donné à entendre que l'avenir de la Pologne, pays composite, contenant d'assez fortes minorités nationales (envers lesquelles il s'est toujours montré juste), serait garanti, à ses yeux, par le fédéralisme, qui, d'autre part, pourrait seul fournir la solution du conflit polono-lithuanien. Peut-être songe-t-il à réaliser cette idée, demeurée jusqu'ici toute théorique. Quoi qu'il en soit, les heurts constamment renouvelés entre la Diète et le chef véritable, bien que non officiel, du gouvernement ont déterminé en Pologne un état de crise permanent, qui paraît s'être aggravé lors de la formation du ministère actuel. Le maréchal révélera-t-il dans un avenir prochain le but qu'il a en vue? Ou, n'ayant pas de projets précis, préférera-t-il maintenir ce régime original de demi-dictature qui dure depuis plusieurs années? Rien ne permet pour le moment de se prononcer en connaissance de cause dans un sens plutôt que dans l'autre.

PIERRE BERNUS

SOUVENIRS

DE

L'ARMÉE DE BOURBON

— 1792 —

Nous avons laissé François de la Rochefoucauld, le 11 août 1792 sur la route de Versailles : « Après avoir couru bien des dangers » il sortait de Paris, « le pistolet à la main pour aller faire toutes les campagnes de l'émigration ». Avec toutes les précautions que l'on devine, craignant, en chemin, de compromettre ses hôtes, le fugitif se dirigea d'abord sur Rouen, où commandait son père, le duc de Liancourt, lieutenant-général en Normandie; puis, après entente avec ce dernier, il se rendit au Havre. On l'y reçut timidement, sans enthousiasme; mais un ancien ami, l'intendant Mistral, et un cabaretier anglais finirent par lui procurer un embarquement pour l'Angleterre. Arrivé sans encombre à Portsmouth, le 15 août, François de La Rochefoucauld continua aussitôt sur Londres, pour y attendre des nouvelles de son père et y arranger sa propre situation. C'est de là qu'il écrivit au comte d'Artois, lui demandant une place dans son armée. Ne recevant pas de réponse, La Rochefoucauld, sur le conseil de M. de Starhemberg, ministre de l'Empereur, pria le baron de Breteuil, qu'il connaissait déjà, et qui « avait du crédit auprès du gouvernement autrichien », de le faire entrer dans l'armée impériale. Madame de Matignon, fille de Breteuil, ayant reçu la lettre en l'absence de son père, se hâta d'appeler François de La Rochefoucauld à Bruxelles, alors brillant centre d'émigration. Ses dernières affaires réglées, le comte François prit passage à Douvres pour Ostende, et arriva bientôt près de ses amis. On sait que les émigrés étaient alors divisés en trois armées : celle des Princes, frères du roi, celle du prince de Condé, et celle du duc de Bourbon. Le baron de Breteuil engagea François de La Rochefoucauld à entrer dans la dernière, qui n'avait pas encore marché, et où il connaissait du monde. Notre héros quitta donc Bruxelles, le 15 septembre 1792, pour aller se faire recevoir à

l'armée de Bourbon; deux jours plus tard, il se présentait au cantonnement de l'armée, à Marche-en-Famenne, — nom sur lequel aimaient à plaisanter les émigrés.

JEAN MARCHAND

Marche-en-Famine, quel maudit nom et quel présage ce nom doit annoncer, surtout quand on va y rejoindre une armée! Je craignais d'y mourir de faim tout à fait, la première vue de la petite ville ne me rassurait pas du tout. Le jour que j'y suis arrivé, le temps était mauvais; il avait beaucoup plu depuis plusieurs jours; il y avait partout une boue affreuse. La ville est entourée d'un vieux mur qui en rend l'air plus humide; elle est composée d'une seule rue qui va en tournant, et fort mal bâtie. C'était là qu'était fixé le quartier général de notre petite armée et l'État-major. Mgr le duc de Bourbon était logé dans la principale maison; comme il n'y avait pas assez d'écuries pour tous les chevaux, beaucoup étaient au piquet dans la cour, les uns sous un hangar, les autres à découvert.

Toutes les maisons, très petites et très sales, étaient remplies de monde; deux ou trois auberges étaient si combles qu'on ne pouvait plus recevoir personne. Je descendis à la porte d'une et ne pus mettre mes chevaux que dans une ruelle où on leur donnait à manger par terre. Mon bagage ne consistait qu'en un sac de cuir à deux poches que mon domestique portait derrière lui; je n'ose écrire la liste de ce qu'il renfermait; cependant, par humilité, comme pour prouver que même les gens accoutumés à leurs aises peuvent se passer de tout, et pendant longtemps, j'avais trois chemises, deux cravates noires, deux paires de bas, trois mouchoirs, trois gilets, un habit, une grosse redingote de laine bleue et un pantalon pareil. On juge aisément qu'une fois habillé, mon portemanteau n'était pas considérable. J'avais laissé la moitié de mon argent à madame de Vaudémont[1], à Bruxelles, ainsi j'en avais peu avec moi. Cependant je craignais fort de perdre ma valise. Il y avait des hussards autrichiens qui étaient très

1. Née Montmorency-Lagny. Elle avait épousé Joseph-Marie de Lorraine, prince de Vaudémont, frère du prince de Lambesc, fils de la comtesse de Brionne.

habiles à succéder. Je restais près de mes chevaux pendant que mon domestique dînait, puis j'allais manger un morceau de mouton froid au bout d'une table.

J'avais les lettres de madame de Matignon[1] à remettre : j'allai porter celle du chevalier de Belzunce[2], il me reçut à merveille avec toute l'amitié possible, car je le connaissais d'ancienne date. Seulement la circonstance m'obligeait à prendre les plus grandes précautions, même avec d'anciens amis. On ne peut pas croire qu'il soit aisé d'être reçu parmi des gens qui croyaient aux plus grands et prochains succès de leur cause, après avoir souffert pendant deux ans, et qui par là se trouvaient en droit des récompenses exclusives. Le chevalier de Belzunce se retira dans une petite chambre qu'il avait, et il m'en proposa la moitié pour la nuit prochaine, m'assurant que je n'en trouverais pas d'autres. Il me fit toutes les offres de service possibles, me donna une feuille de papier, et j'écrivis à Mgr le duc de Bourbon la lettre suivante, qu'il alla porter sur-le-champ :

Marche-en-Famine, le 17 septembre 1792.

« Monseigneur,

» J'arrive de Bruxelles où je me suis rendu avec le désir très ardent de servir mon Roi et mon pays, comme volontaire dans une des armées des Français émigrés. Des amis que j'ai trouvés dans cette ville m'ont conseillé de venir m'adresser à vous et m'ont fait espérer que vous auriez la bonté de jeter les yeux sur ma position. J'ose croire qu'alors ma conduite ne m'attirera pas votre blâme. On peut me reprocher de ne prendre que bien tard un parti que j'aurais désiré prendre plus tôt, mais que des intérêts très chers m'interdisaient; mon opinion et mes principes d'honneur m'ont toujours fait détester la Révolution et fait plaindre ceux qu'elle éblouissait. Je me suis montré très contraire à elle dès le commencement; j'ai cru qu'il était de mon devoir de refuser l'avancement

1. Née le Tonnelier de Breteuil. Veuve après un an de mariage; elle avait émigré avec son père, le baron de Breteuil, et sa fille, la baronne de Montmorency; sa beauté et son élégance étaient célèbres.

2. Aide de camp du duc de Bourbon; frère d'Henri de Belzunce massacré par ses soldats à Caen en 1789.

militaire que m'offrait le parti patriote, et je suis resté neutre, jusqu'au moment du retour du roi.

» C'est depuis cette malheureuse époque, Monseigneur, que je me suis constamment attaché à sa personne. Le Roi et la Reine ont daigné recevoir l'hommage de mon dévouement; ils ont eu la bonté de me procurer les moyens de me montrer à leur suite dans toutes les occasions. Je ne les ai quittés qu'au moment où ils ont été menés au Temple; ce n'est pas du tout la crainte de dangers pour moi qui m'a fait partir de Paris, mais bien la certitude que je ne pouvais être d'aucune utilité pour le Roi, et qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que d'aider à sa délivrance.

» Depuis le moment de mon départ de Paris, je n'ai pas perdu de temps pour arriver ici, quoique j'aie été longtemps en route; mais les distances que j'ai parcourues, les chevaux qu'il m'a fallu amener, l'argent qu'il m'a fallu attendre, m'ont entraîné malgré moi dans des délais.

» J'ose, Monseigneur, vous réitérer ma demande de servir comme volontaire dans votre armée; j'ai l'honneur de vous assurer de mon zèle et du désir que j'ai de donner bonne opinion de moi aux gens qui me recevront avec eux. Je serais infiniment malheureux, si vous me refusiez vos bontés; j'ai toujours servi la bonne cause, étant attaché au Roi, et je me regarderais comme déshonoré, si l'on ne voulait pas m'admettre à délivrer le Roi et servir mon pays, à présent où le seul moyen qui nous reste est de le reconquérir les armes à la main. L'honneur de me trouver sous vos ordres m'est extrêmement précieux; je désire de la gloire, et ne saurais mieux choisir mon chef pour en acquérir.

» Daignez agréer, etc. »

Pendant que j'écrivais cette lettre, le chevalier de Belzunce avait porté lui-même celle que je lui avais donnée pour M. de Vibraye[1]. A peine avais-je fini, que je vois arriver dans notre petite chambre M. de Vibraye et ses enfants, et le duc de

1. Louis Hurault, marquis de Vibraye, porté sur un État de l'armée de Bourbon comme « maréchal de camp, général-adjudant, et capitaine des gardes de S. A. S. » — Sans emploi effectif.

Doudeauville[1], mon cousin, qui m'a toujours donné les plus grandes marques d'amitié. M. de Vibraye m'offrit tout son appui. Il me dit que pour être admis il fallait quatre témoins qui répondissent pour moi, que ces témoins seraient lui, ses deux enfants et Doudeauville. Il écrivit la demande de ma réception dans l'armée, la signa, la fit signer, et emporta ma lettre à M. le duc de Bourbon. Une heure après, j'eus audience du Prince, qui me reçut froidement, mais bien. (Son caractère est extrêmement froid). Il me parla du Roi, de la journée du 10 août, et me dit qu'il espérait que je me ferais recevoir dans une des compagnies de gentilshommes. On me dit alors qu'il ne pouvait que donner son agrément, mais qu'il fallait entrer dans une compagnie par le vœu de mes camarades. Je désirais me mettre avec Doudeauville; il me dit qu'il était de la compagnie des Gentilshommes de Champagne, parce qu'il avait des terres dans cette province; qu'il y était avec toutes personnes de nos connaissances mutuelles. Je me décidai donc à tâcher d'y entrer aussi, et comme mon père possédait autrefois un duché héréditaire dans la Champagne, je trouvai un bon prétexte pour me présenter dans la compagnie, préférablement à ailleurs.

Doudeauville, qui connaissait la susceptibilité de ses camarades, les moyens de les prendre, et joint à beaucoup d'esprit une obligeance à toute épreuve, se chargea d'arranger mes affaires et exigea seulement que je restasse à Marche, jusqu'à ce qu'il vînt me chercher pour me mener à la compagnie, qui était établie dans un village voisin.

Je fus présenté dans l'après-dîner à M. le duc d'Enghien qui me reçut avec toute la politesse possible. Le soir, j'allai faire une visite à M. d'Egmont[2], qui commandait notre armée sous les ordres de M. le duc de Bourbon. J'allai aussi chez M. le duc de Barbançon[3], qui y servait comme volontaire, quoique maréchal de camp, car tous les généraux tâchaient de n'être pas chargés de la conduite de compagnies ni des

1. Ambroise-Polycarpe de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville 1765-1841.

2. Casimir, comte d'Egmont-Pignatelli, de l'illustre maison des comtes d'Egmont, aux Pays-Bas, lieutenant-général (1727-1802).

3. Augustin-J.-L.-A. Duprat, *comte* de Barbançon; né en 1750; maréchal de camp en 1790.

détails de l'État-major; ils voulaient, en servant dans les armées des Princes, montrer leur déférence à l'opinion, mais ils craignaient les désagréments inévitables quand on se trouve à la tête de gens qu'il faut traiter avec politesse et qui se croient en droit d'exiger de la reconnaissance pour leur service[1].

M. de Vibraye n'avait également aucun emploi dans l'armée. Il y était attaché à M. le duc de Bourbon, comme un de ses amis, et il le suivait partout.

Le reste de mon après-dîner et ma journée du lendemain furent employés à examiner notre armée, à me promener dans tous les cantonnements. L'infanterie était campée au nord de la ville, dans une prairie qui est près du chemin de Namur. Les tentes étaient placées sur deux lignes; elles étaient fort petites, quelques-unes mauvaises. Chaque compagnie en avait un certain nombre donné par les Princes à la formation de ces compagnies. Beaucoup de volontaires en avaient à eux, et alors y logeaient leurs amis. Ces tentes étaient faites de toutes sortes de couleurs; le nom de la compagnie était écrit sur chacune d'elles.

Le camp était entouré d'un fossé et gardé par beaucoup de sentinelles et plusieurs postes avancés. En arrière étaient les tentes des domestiques, les petites cuisines et les bagages. Le terrain était fort humide, les malheureux étaient dans la boue.

L'artillerie, toute petite qu'elle était, se trouvait à la tête du camp; elle était composée des pièces de campagne que les Autrichiens ont prises à la première déroute de nos armées près de Tournai, au commencement de la guerre[2].

La cavalerie était toute cantonnée dans les villages voisins; les volontaires couchaient dans des granges, des écuries : leurs domestiques dans les greniers, souvent à côté de leurs maîtres. On peut aisément croire que ceux que nous avons conservés depuis que nous avons quitté la France nous sont extrêmement attachés, et par conséquent que nous trouvons du plaisir

1. *C'est une furieuse charge que d'avoir à conduire un corps de noblesse, une petite armée dont il faut écouter jusqu'au dernier soldat...* (Lettre inédite du Prince de Condé. Musée Condé, Z, VIII, 289).

2. Cette artillerie comprenait quatre canons et un obusier, pris à Quiévrain; les quatre pièces se nommaient la *Modeste*, la *Favorite*, l'*Assassine* et la *Coco* (Musée Condé, Y, IX, 2).

à les traiter toujours le mieux possible. D'ailleurs, ils avaient un ouvrage considérable à faire : panser les chevaux, et aider leurs maîtres, et souvent les camarades de leurs maîtres, toute la journée.

Notre avant-garde était toujours à une assez grande distance de nous. Elle était commandée par le comte de La Châtre[1], un homme plein de courage et un bon officier. Quant à l'uniforme, on doit bien s'attendre à ce qu'il n'était pas bien exactement observé en général; cependant, on pouvait parfaitement distinguer à la première inspection d'une troupe, de quelle compagnie elle était, et de quelle brigade, car chaque compagnie avait un uniforme particulier, uniforme très simple, consistant en général en un habit d'un bleu quelconque, avec des boutons jaunes sur lesquels était une fleur de lis. Tout le monde portait un plumet blanc. L'armée de Monsieur et de M. le comte d'Artois portait une écharpe blanche, parce que, servant avec les Prussiens et Autrichiens, on avait voulu leur donner un signe distinctif des patriotes pour éviter les accidents des méprises.

Les armes de l'infanterie étaient assez de calibre et d'uniforme. Les chevaux de la cavalerie étaient harnachés à peu près de même. Comme le fond des compagnies avait été formé à Coblentz et à Liége, dans un moment où les Princes avaient assez d'argent, on avait adopté pour toutes les parties de l'armement un fond d'uniforme simple et raisonnable, qui avait été assez suivi par tous ceux qui, après, avaient augmenté les compagnies, et je puis assurer qu'elles étaient assez bien montées pour une armée qui n'existait que d'industrie et sur des moyens qui manquaient quelquefois.

Quant à la force de l'armée, voilà le résultat des notes les plus exactes que j'ai pu me procurer.

L'infanterie était composée de deux brigades ; chaque brigade, deux bataillons; de plus un corps de réserve. Notre cavalerie, de deux brigades, l'une de deux escadrons, l'autre de trois. L'avant-garde était composée de cavalerie et d'infanterie et de hulans de Breuilpont[2].

1. Claude-Louis, comte puis duc de La Châtre (1745-1824). Maréchal de camp, inspecteur de cavalerie, à la Révolution; le principal organisateur de l'armée de Bourbon; le futur créateur et chef de la légion de *Loyal-Emigrant*.

2. Suit, dans le manuscrit, un tableau détaillé des effectifs. Au total : pour

Je logeais toujours avec le chevalier de Belzunce, couchant tout habillé sur une peau d'ours et attendant que le duc de Doudeauville vînt me chercher pour entrer dans la compagnie de Champagne. Mes journées passaient très tristement et mes repas étaient pris très austèrement. J'étais cependant satisfait de me trouver avec les émigrés; je partageais leurs espérances et tout ce qui pouvait nous conduire à notre but nous paraissait assez bon. Un de ces deux jours, je vis passer dans une voiture le prince Charles de Ligne[1], qui a été tué en Champagne près du bois des Croix. Un canon chargé à mitraille a renversé ce brave jeune homme. La même balle lui a fracassé la main dont il tenait son sabre, et la tête au-dessus de la tempe. Il était habillé et attaché dans sa voiture comme s'il n'eût été que dormant. Son valet de chambre était près de lui et reportait des bagues et des cheveux, qu'il avait recommandé qu'on rendît à une femme de Vienne dont il était fort amoureux[2].

Je passais une partie de ma journée avec MM. de Vibraye et d'Esterno, aides de camp des Princes; ils me comblaient d'amitié. Je me trouvai à portée de juger du prix de la leur, et depuis ce temps en ai une grande pour eux.

Enfin Doudeauville arriva; il m'apprit, ce dont je me doutais, qu'il n'était pas aisé de manier des Messieurs assemblés; que voulant fuir l'anarchie et me battre pour obtenir un gouvernement monarchique, j'étais tombé dans un état républicain; qu'on ne pouvait avoir rassemblé autant d'officiers et de gentilshommes qu'en exaltant les sentiments d'honneur; qu'on ne pouvait soutenir leur courage dans leurs souffrances qu'en leur promettant des récompenses, de la considération; qu'ils faisaient tellement corps qu'ils faisaient l'opinion; qu'eux seuls pourraient croire avoir mérité le titre de gens courageux et bons serviteurs du Roi. De là, ils devaient mettre un grand prix à n'associer à leurs travaux que des gens parfaitement de leur opinion, et croyaient tous faire une véritable

l'État-major (y compris le duc de Bourbon, etc.) 128 officiers, 285 domestiques, 489 chevaux; pour l'armée, 4 000 hommes, 1 392 domestiques, 2 093 chevaux.

1. Fils du célèbre prince Charles-Joseph de Ligne; tué au passage de la Croix-aux-Bois, le 14 septembre; à trente-trois ans.

2. La comtesse Kinski (?).

grâce que de consentir à partager les fruits de deux ans d'exil, de peine et de privations avec de nouveaux venus. « Cependant, me dit Doudeauville, j'ai obtenu dans ma compagnie quelque estime et l'amitié de plusieurs personnes; je l'emploie pour toi; ainsi, viens t'établir avec notre chambrée, et je crois pouvoir te faire recevoir demain. » Charmé de cette espérance, je partis avec mon cousin trouver M. le comte d'Allonville[1], maréchal de camp commandant la compagnie. Il était avec toute sa chambrée établi dans un petit cabaret sur la route de Marche à Luxembourg. Ce village s'appelle Ologne. M. d'Allonville me reçut avec toute la politesse possible. La chambrée était composée de ses quatre enfants, de M. le comte de Roucy, aussi maréchal de camp[2], porte-étendard de la compagnie, de M. le comte de Lardenoy, commandant en second de la compagnie, de son frère[3], et du baron de Maret, beau-frère de M. de Lardenoy. Je les connaissais presque tous depuis longtemps, de sorte que je me trouvai très heureux de venir me joindre à eux et à Doudeauville, qui était aussi de la chambrée.

Je dis à ces Messieurs que je venais me joindre à eux pour donner un bon coup de collier, que j'avais fait 200 lieues pour les trouver, etc. Doudeauville avait eu soin de me faire précéder de l'histoire de mes hauts faits antirévolutionnaires; cependant je trouvai tout le monde dans un embarras apparent qui m'étonna. « Nous sommes charmés de vous voir, me dit-on; mais tout le monde ne vous connaît pas autant que nous, on pourrait avoir des préjugés contre vous... Vous êtes venu bien tard... Vous n'êtes pas encore reçu, il faut prendre bien des précautions; n'ayez pas l'air d'être sûr de votre fait, d'ailleurs vous auriez tort, car nous n'en sommes pas sûrs pour vous. Nous vous assurons cependant de toute la bonne volonté et de toutes les démarches que l'amitié nous dictera. »

J'avoue que je trouvai ce langage assez étonnant; je croyais deux jours suffisants pour faire expliquer qui j'étais, ce que j'étais, et mes dispositions. Nous soupâmes avec des langues et du bœuf froid et une soupe au lait, de fort bon pain et du mauvais vin.

1. Frère ainé du chevalier d'Allonville, sous-gouverneur du 1er Dauphin, déjà nommé .

2. Mais servant comme simple « maître ».

3. Le chevalier de Lardenoy, capitaine, servant comme chef d'escouade.

A l'heure de se coucher, on me fit voir une grange sur l'aire de laquelle on avait répandu un pied épais de paille; chacun de nous se rangeait comme un cheval à l'écurie. On était sur la paille. Les uns avaient des couvertures, d'autres des manteaux; quelques-uns avaient un sac de toile blanche dans lequel on se mettait, et alors on pouvait se déshabiller. Comme dernier arrivé, je fus placé auprès de la porte; je me couchai tout habillé, couvert de mon manteau et de la chabraque de ma selle. C'est ainsi que je passai les huit premières nuits, car après j'achetai un sac comme les autres. On nous éclairait avec une lanterne pendant que nous faisions nos lits, c'est-à-dire nos places dans la paille, et que nous placions nos porte-manteaux sous nos têtes pour nous servir d'oreillers; puis la lumière disparaissait, et il fallait rester là jusqu'à ce que le jour nous aidât à nous réveiller. Quelquefois le froid y était si fort que nous étions obligés de nous relever pour nous chauffer au feu de la cuisine de M. d'Allonville, qui servait la nuit de corps de garde pour le piquet de huit hommes établi à notre porte sur la grand'route.

Le lendemain matin, on me dit que mes affaires allaient mal. Plusieurs s'opposaient positivement à ma réception, comme étant venu trop tard, car voilà tout ce que j'ai pu pénétrer qui fût la meilleure raison de mes opposants. Victor de Vibraye vint savoir par intérêt pour moi et de la part de son père où j'en étais, si j'étais reçu; et sur ce qu'il vit que je n'étais rien moins que sûr de mon fait, M. de Vibraye déclara hautement qu'il répondait de moi, de mon opinion, de mon honneur, comme de lui; et ce n'était pas une faible responsabilité en pareille société.

M. le duc de Bourbon eut la bonté de s'intéresser à ma réception et Doudeauville faisait toutes les démarches possibles pour expliquer à chacun que, si je n'étais pas venu plus tôt, c'est que je n'avais pas pu, que j'avais toujours été près du Roi, que j'y avais couru des dangers, que j'étais venu les rejoindre aussitôt que j'avais été obligé de quitter le Roi, etc. C'est à son amitié seule et à ses soins que je dois d'avoir été admis, car nos moutons de Champagne ne sont pas si faciles à conduire qu'on le croirait bien; ils sont entêtés comme des mulets. Quelques-uns se plaignaient de l'assurance avec

laquelle j'étais venu prendre place dans la grange d'Ologne avant ma réception, ne pouvant douter qu'on ne fût trop heureux de m'y recevoir.

Voyant qu'il fallait encore quelque chose pour déterminer ma réception, je pris le parti de faire un petit précis de ma conduite depuis le commencement de la Révolution, en forme de lettre adressée à la compagnie, d'en faire deux copies et de les faire circuler, puis de les envoyer au bataillon d'infanterie de la province de Champagne, qui était campé près de Marche; car dans l'escadron, on faisait grand cas de l'opinion du bataillon. Voici donc ce que j'écrivis :

A Messieurs les Gentilshommes composant
la compagnie de Champagne
cantonnée près de Marche-en-Famine

« Le comte François de La Rochefoucauld est arrivé au camp de Marche avec le désir le plus ardent d'être admis dans la compagnie de messieurs les Gentilshommes de Champagne, et craignant que des raisons qui ne lui sont pas personnelles ou son émigration trop tardive ne donnent lieu à des préjugés qui lui soient défavorables, il a l'honneur d'exposer devant messieurs les Gentilshommes l'abrégé de sa conduite depuis le commencement de la Révolution, et il citera pour témoins les personnes qui sont à Marche et qui pourront attester plusieurs des circonstances qu'il affirme.

» J'étais à Schelestadt, au régiment des chasseurs à cheval de Champagne, dont j'étais major en second, lors de l'ouverture des États-Généraux. Vivant en soldat, j'ai été accoutumé à juger de la Révolution par les désordres qu'elle introduisait dans nos corps, par l'indiscipline qui croissait et par le malheureux fléau d'une horde de bandits qui inondait toute l'Alsace. Dès ces premiers temps, je puis affirmer que j'ai vu constamment une rebellion dans tout ce que j'entendais souvent louer. M. le chevalier de Compiègne[1] (il était dans la compagnie des gentilshommes de Champagne) avec qui j'ai servi dans le régiment, me rendra la justice d'affirmer qu'il ne m'a jamais

1. Ancien capitaine, maître à la Compagnie de l'escadron de Champagne, aide de camp du comte d'Allonville.

entendu soutenir le parti de la Révolution, ni vu me lier avec les personnes qui la prônaient dans cette province.

» Le régiment ayant eu ordre d'envoyer deux escadrons dans la Haute-Alsace pour protéger les châteaux qu'on voulait brûler, j'y ai été volontairement; j'ai chargé les brigands et j'ai même reçu une légère blessure.

» Paris me paraissant un foyer de désordre, j'ai préféré passer l'hiver en Suisse, auprès de ma mère, et y aller comme j'avais coutume de le faire tous les ans. J'ai passé quinze mois à Soleure, où j'ai toujours vécu très amicalement avec tous les Français émigrés[1], ce qui peut prouver que mes opinions étaient conformes aux leurs.

» Cependant des affaires m'appelaient nécessairement en France. J'y suis retourné au mois d'octobre 1790; j'y ai vu la Révolution de plus près. Ayant la curiosité de juger des acteurs, j'ai recherché la conduite antérieure de beaucoup d'entre eux, et les ayant trouvés tous en général mal famés, sans morale, et peu estimés avant ces temps de trouble, je me suis à jamais séparé, d'eux particulièrement et de leurs principes. J'ai toujours soutenu toute espèce d'opinions contraires à leurs plans. M. le comte de Roucy, M. le commandeur de Mesgrigny[2], major de la compagnie, qui sont ici, voudront sûrement bien ne pas me refuser leur témoignage pour une chose qu'ils savent parfaitement.

» On m'a offert plusieurs fois des emplois militaires qui pouvaient exciter l'ambition d'un jeune homme. J'ai plusieurs lettres de ministres qui m'ont proposé de choisir le régiment de chasseurs que je voudrais. Je me serais regardé comme déshonoré si j'étais resté au service quand le Roi n'y nommait plus librement, et quand mes anciens camarades s'en retiraient.

» Pendant tout cet intervalle, j'allai à la cour de temps en temps, comme je faisais autrefois, cherchant les occasions de marquer mon attachement au Roi et à la monarchie d'une manière particulière. C'est à l'époque malheureuse du retour

1. En particulier, le baron de Breteuil et madame de Matignon, déjà cités.

2. Pierre-Antoine-Charles de Mesgrigny de Villebertain, maréchal de camp, major de la 2e compagnie à cheval de la noblesse de Champagne; après la fin de l'armée de Bourbon, alla servir dans l'ordre de Malte.

du Roi de Varennes que je me suis encore plus pénétré de mes devoirs et de l'obligation de rester près de la personne de Sa Majesté, qui voyait avec douleur ses plus fidèles serviteurs forcés presque tous de s'éloigner.

» Le Roi et la Reine ont eu la bonté de jeter les yeux sur ma position, de rendre justice à mon attachement et à ma conduite; j'ai toujours reçu d'eux des marques de bienveillance et ils m'ont fourni toutes les occasions de me montrer à leur suite en public. Si M. le chevalier d'Allonville (l'ancien gouverneur de M. le dauphin, et frère du commandant de la compagnie) était ici, messieurs, il me servirait de témoin. Je me suis toujours trouvé avec lui près du Roi dans toutes les occasions périlleuses; mais comme je ne veux pas vous citer des témoins qui ne sont pas ici, je me contenterai de vous dire que, pendant les différentes périodes de la Révolution, j'ai entretenu une correspondance continuelle avec le duc de Doudeauville, mon cousin, qui l'a bien mis à même de juger de mes opinions et des sensations que les circonstances m'ont fait éprouver. J'ai eu l'honneur de voir M. le comte de Vibraye en Suisse, à Paris chez madame la princesse de Lamballe et chez les gens attachés à la bonne cause; il a bien voulu attester devant toutes les personnes du camp qu'il répondait de moi et de ma conduite.

» J'ai déjà dit que mon zèle rendait près du Roi mes services plus journaliers à mesure que les périls croissaient. Je ne l'ai presque pas quitté pendant le premier mois qu'il a passé aux Tuileries. La dernière semaine, j'ai été arrêté trois fois comme homme suspect en m'acquittant de ses ordres et veillant la nuit pour sa sûreté. J'ai été mené par la Garde nationale chez Pétion, j'ai aussi souvent été accompagné de cris : A la lanterne!

» Dans la journée du 10 août, je n'ai pas quitté le Roi et la Reine un instant. J'ai été avec eux à l'Assemblée nationale. J'ai donné le bras à madame Élisabeth et à madame de Lamballe jusqu'à la barre de l'Assemblée; je suis resté près du Roi au bas de l'escalier de la tribune, où il a été toute la journée au milieu des brigands, des gens à piques, et j'y suis revenu le soir parce que j'espérais accompagner le Roi au Luxembourg.

» C'est alors la dernière fois où j'ai vu notre malheureux monarque, parce qu'on ne pouvait plus l'aborder sans une permission écrite de la Municipalité de Paris. Ce n'est pas, messieurs, la crainte de mes dangers personnels qui m'a fait partir de Paris, c'est la seule certitude de ne pouvoir plus approcher du Roi et de ne pouvoir lui être d'aucune utilité.

» Je ne suis passé par l'Angleterre que parce que c'était le seul moyen de sortir de France. J'ai été un mois à faire mon voyage parce que la sortie était difficile, parce qu'il m'a fallu attendre des lettres, de l'argent, et acheter des chevaux.

» Je suis venu ici avec le plus grand désir d'être admis dans cette compagnie à cause de son excellente composition, parce que j'y ai des parents et des amis et parce que, devant un jour posséder des biens dans la province, j'aurais désiré d'avance m'assurer la bienveillance de messieurs les Gentilshommes. Je réclame donc ici, messieurs, votre justice. Pouvez-vous rendre un individu coupable des fautes qu'il n'a point commises? Quant aux miennes propres, je vous garantis sur ma parole d'honneur, que je n'ai jamais eu rien de commun avec le parti de la Révolution, que je n'ai jamais fait partie d'aucun club ou société patriotique, et, bien plus, que je n'ai jamais été lié avec aucun révolutionnaire. »

A Marche-en-Famine, le 20 septembre 1792.

Je fis deux copies de ma lettre et les fis circuler. M. d'Allonville se montra très bien pour moi; il mit beaucoup d'activité et de bonne volonté à me gagner le consentement de chacun; M. de Lardenoy aussi; M. de Roucy était plus froid; enfin Doudeauville détermina, et je fus enfin présenté le lendemain par lui à tous les volontaires de la compagnie.

Comme le temps était affreux, je ne fis pas venir mes chevaux qui étaient dans une écurie à Marche; ils auraient été à Ologne, au piquet, et comme nous savions que nous ne resterions pas longtemps dans cette position, j'ai voulu leur éviter cette corvée.

M. d'Allonville me proposa fort honnêtement de me joindre à son ordinaire. C'était le plus grand plaisir qu'il pût me faire. Il avait un cuisinier à lui, fort intelligent et fort bon pour la

circonstance. Il faisait à manger à toute la chambrée et le comte Armand d'Allonville, fils aîné de notre commandant, faisait la dépense. Nous déjeunions avec du pain et du lait ou des pommes, avec un verre de vin; nous dînions avec deux, quelquefois trois plats de viande de boucherie et un plat de légumes cuits avec du lard. Le souper était du lait, quelquefois de la viande froide. Notre pain était passable, le vin mauvais et cher. Nous étions environ douze à notre ordinaire, et nous payions de 14 à 17 livres par semaine, ce qui ne sera pas trouvé cher, si l'on considère que la nécessité de changer souvent de position rendait impossible de faire même de petits approvisionnements.

Comme les Princes avaient ordonné qu'il y eût 24 carabiniers par compagnie de cavalerie et que nous avions les carabines qui appartenaient à la compagnie, on m'en donna une à porter, ce qui me déplaisait assez, car cette arme était fort lourde et assez inutile; un homme à cheval n'a guère d'avantage pour s'en servir habilement.

Je passai mes deux premières journées après ma réception à faire des visites à nos messieurs pour gagner leur bienveillance. Je les trouvai en vérité bien différents de ce qu'on me les avait représentés partout. Je vis des gens qui se trouvaient malheureux pour un temps, mais comme ils étaient loin de perdre l'espérance, ils n'étaient pas aigris; à peine la moitié avaient-ils des domestiques et plusieurs chevaux. Tous étaient réunis en plusieurs ordinaires. Ils mangeaient la viande donnée par l'Empereur, elle était bonne; le pain était si mauvais que personne n'en mangeait; on le donnait aux chevaux. Les chefs de chambrée recevaient les rations de la main du fourrier et les distribuaient aux volontaires. Comme notre escadron était composé de gens à leur aise, tous à peu près buvaient du vin.

En parcourant notre cantonnement d'Ologne, comme tous les autres cantonnements, on voyait un homme fendre du bois, on s'approchait, c'était un chevalier de Saint-Louis; plus près encore, c'était un homme de connaissance, souvent un lieutenant-colonel, un homme qu'on avait vu à son aise, avec une assez grande autorité, et qui était souvent déjà vieux. Cela me faisait de la peine. Eh bien, les travaux

les plus pénibles se faisaient avec gaieté; la réunion et la consolation de voir son ami, son camarade en faire autant, donnaient du courage à supporter les inconvénients de cette vie bien nouvelle pour nous.

L'homme autrefois riche et vivant avec ses aises, qui était dans notre armée obligé de panser son cheval, d'aller aux distributions et de nettoyer ses bottes; qui, au bout de tout cela, trouvait un mauvais dîner fait par un camarade qui n'était rien moins que cuisinier et qui, lorsqu'il avait besoin d'argent, éprouvait toutes sortes de difficultés à en faire venir de chez lui, de sa terre, du fruit des épargnes et de l'intelligence de sa femme et de ses parents, un tel homme a bien des droits à être mécontent et enragé contre toutes les choses et les personnes auxquelles il attribue son malheur; des vieillards, des gens infirmes couchés sur la paille, quel que soit leur courage, sont bien malheureux. Voilà pourtant les gens qu'on s'est plu à représenter comme des tyrans parce qu'ils avaient l'habitude de leurs droits, de leurs propriétés, et qu'ils ont voulu les défendre contre des intrigants et des gens criminels qui ont su remuer la classe générale du peuple en lui offrant la licence pour récompense. Ces gens sont punis par où ils devaient l'être, ils sont traités comme ceux dont ils ont voulu faire des victimes de leurs projets. Presque tous sont émigrés eux-mêmes. Le peu qui soit resté en France en se laissant aller de plus en plus au torrent de la populacerie est sans le moindre pouvoir. Quant à de la considération, on ne peut en mériter que quand on fait un ouvrage raisonnable.

Nos messieurs, au fait, après les travaux de la journée se rassemblaient le soir dans quelques maisons et, comme on ne jouait nulle part, on politiquait souvent. J'ai en général remarqué moins d'aigreur que je n'aurais cru; quelquefois de l'humeur contre les choses ou contre les personnes, mais pas contre beaucoup, et j'ai trouvé un très grand désir de pardonner à des offenses particulières quand on se trouverait les plus forts.

M. de Calonne[1] passa la nuit du 22 septembre, il allait à Londres. Notre piquet, qui était à la porte de notre cabaret

1. L'ancien ministre, devenu l'agent des Princes.

et sur le grand chemin, l'arrêta et je vis sa figure, malgré l'obscurité de la nuit.

De coucher tout habillé ne repose pas et fatigue à la longue. Je dormais bien ainsi, mais sans être rafraîchi par le sommeil. Je me décidai donc à faire faire, comme plusieurs de nos camarades, un sac avec une couverture de laine; un second sac de toile blanche était en dedans, et en les étendant sur notre paille, je pouvais me déshabiller et avoir plus chaud. Dans les marches, rien n'est plus commode à emporter sous la selle de son cheval; mon lit empêchait mon cheval de se blesser.

Comme la modicité des moyens de notre armée empêchait de faire des marchés et des approvisionnements d'avance, tout ce dont on avait besoin par delà ce que l'Empereur fournissait, était d'un prix excessif; il m'en a coûté près d'un écu par jour par cheval, et autant pour la nourriture de mon domestique.

A cette époque, nous étions plein d'espérance, en général, du rétablissement de l'ordre en France et de nos droits, et particulièrement de l'avance de notre armée sur le territoire français. Nous étions à cinq lieues des frontières et notre avant-garde était en vue des troupes patriotes. Chaque courrier nous apportait la nouvelle soit d'une marche plus avancée de nos armées, soit de la reddition de quelque village ou ville, soit de projets avantageux pour nous qu'on exécuterait bientôt. Les armées combinées de Prussiens et d'Autrichiens avaient passé Verdun. Le siège de Thionville avait été manqué, mais nous regardions cette entreprise comme l'amusement de forces qu'on n'avait pas jugé à propos d'employer en avant, et nous nous persuadions que cette ville se rendrait tout simplement, comme toute la France, quand Paris serait mis à la raison. Nous croyions notre armée destinée à servir de garnison à Lille ou à Valenciennes pendant l'hiver prochain, afin de la maintenir dans le bon ordre. D'après ces espérances qui paraissaient fondées, nous passions assez bien notre temps et nous ne nous rebutions pas de nos fatigues.

M. le duc de Bourbon était fort aimé dans notre armée, et il se conduisait de manière à mériter l'estime de tout le

monde. D'un caractère extrêmement froid, il avait l'air embarrassé, et était peu propre à échauffer l'enthousiasme et le zèle, mais il se donnait une peine infinie pour procurer à chacun ce qu'il lui était nécessaire et juste d'avoir. Il faisait matin et soir des reconnaissances militaires autour de son armée, des visites dans les villages pour s'informer si l'on était dans de bons cantonnements. Il portait toujours le même habit et sa table était frugale. Elle était composée d'environ 40 personnes en comptant la garde qui mangeait toujours avec lui et les ordonnances, car chaque brigade (il y en avait trois) envoyait une ordonnance chez le Prince. Il ne faisait pas bonne chère mais elle n'était pas mauvaise; de gros morceaux de viande de boucherie, trois ou quatre bouteilles de vin étranger à différentes parties de la table, et qu'on ne renouvelait pas. Il avait environ cinquante chevaux et peu de domestiques; chacun d'eux avait même un emploi utile à l'armée; l'un avait soin des lettres, l'autre était chirurgien, etc.

M. le duc d'Enghien était presque toujours avec son père; il l'accompagnait partout, mais comme il n'avait ni la même politesse ni la même réserve que lui, on ne l'aimait pas autant. Souvent il avait l'air mécontent, toujours dissipé. Les Princes avaient entre eux deux seize aides de camp, qui faisaient le service ensemble. Nos messieurs se conduisaient très sagement; on nous a dit plusieurs fois qu'il n'y avait pas eu la moindre plainte contre nous. On ne chassait ni ne pêchait, et l'on payait partout ce que l'on prenait.

***

Le 24 septembre, l'armée eut ordre de quitter ses cantonnements et de se mettre en route vers Namur : marche rendue pénible par le vent, le froid et une grande pluie. Après une première étape, le quartier général vint s'établir dans l'abbaye des Bernardins de Géronsart; et la compagnie de Champagne, à laquelle appartenait François de La Rochefoucauld, à Ramillies. Ce fut alors pour l'armée une période d'inaction totale. Il y eut des tours de permission organisés; on s'en allait passer le temps ou recueillir des nouvelles, — vraies ou fausses, — dans les salons ou les cafés de Namur et de Bruxelles. Un moment, on crut à la défaite de Dumouriez. Vains espoirs! On ne tarda point à apprendre, et avec consternation, la retraite des

armées, la « trahison » de Brunswick, le pillage exercé dans tout le pays, et même à l'endroit de leurs alliés, par les Prussiens, l'état précaire des réfugiés français. Les jours de repos finirent brusquement pour la compagnie de Champagne : le 1er novembre, elle dut en hâte décamper et céder la place aux hussards autrichiens. Les Champenois s'en allèrent coucher dans le petit village de Spiès, à trois lieues de Namur, d'où on les dirigea sur Fleurus; ils y arrivèrent le 2. François de la Rochefoucauld s'installa dans une ferme, en compagnie de son cousin, le duc de Doudeauville. « On nous donna, — écrit-il, — une très bonne chambre, où nous fîmes un lit de paille sur lequel chacun étendit son sac. Nous avions du feu, nous étions si bien que nous aurions presque consenti à y passer l'hiver.... »

Dès le 4, François de la Rochefoucauld et ses compagnons entendirent une forte canonnade du côté de Mons. Les premiers combats préliminaires de la bataille de Jemmapes s'étaient engagés.

J. M.

6 novembre 1792.

Le 6, qui devait être un grand jour, jour de désastre et de malheur et à jamais mémorable[1], le temps était parfaitement calme et serein, pas de vent du tout. Dès cinq heures les coups de canon commencèrent; à sept ils augmentèrent, puis se succédèrent sans relâche; de moment en moment nous entendions des décharges entières, ce bruit était vraiment effrayant. Quand, froid et éloigné de l'action, on entend des milliers de coups de canon dont chacun d'eux doit donner la mort à plusieurs personnes, on ne peut pas s'empêcher de faire d'affreuses réflexions. De temps en temps nous nous disions : ce coup-ci n'est pas malheureux, ce sont des patriotes qui sont à bas, et nous ne doutions pas que le succès de la journée ne restât aux Autrichiens

Vers midi le feu de l'artillerie diminua beaucoup. J'étais de service; j'allai en ordonnance chez le Prince. On n'avait et ne pouvait avoir aucune nouvelle de la bataille; mais les intelligences que l'on avait pu se procurer n'avaient inspiré que des pressentiments fâcheux. Tout le monde était inquiet; les deux journées précédentes auraient dû nous être favorables. Le peuple de Fleurus croyait aux succès des Autrichiens.

Le chevalier de Franclieu[2], jeune homme de distinction

1. Bataille de Jemmapes.
2. Jean-Baptiste Pasquier, chevalier de Franclieu, ancien capitaine de dra-

et d'une fort jolie tournure, avait été envoyé dès la veille chez M. de Clerfayt pour rapporter au Prince des nouvelles certaines. Il faisait son métier d'aide de camp avec une grande intelligence; cependant il ne revenait pas. On m'envoya au premier poste autrichien, à environ 4 lieues. J'étais porteur d'une lettre de M. le duc de Bourbon pour le commandant de ce poste; l'incertitude pour moi était cruelle : si je voyais de loin un homme courir, je croyais qu'il voulait annoncer des succès. Si j'apercevais un soldat marcher doucement, je le supposais fatigué du combat, fuyant et incertain où il portait ses pas. Rien ne me tirait de l'état où l'inquiétude me mettait jusqu'à ce que j'arrivasse à ma destination, et cependant je savais que la bataille avait été décisive.

Enfin je rencontrai le chevalier de Franclieu; il m'apprit nos malheurs et me donna quelques détails de la bataille de Jemappes. En revenant, je ne pressai pas mon cheval autant qu'il l'avait été en allant. Faut-il que les scélérats obtiennent les succès et que les honnêtes gens soient condamnés à être encore longtemps persécutés de pays en pays?

Je fus de retour à ma ferme à dix heures du soir. Beaucoup de nos messieurs de la compagnie de Champagne y étaient encore assemblés. Tout le monde était dans la désolation. Je me souvins qu'on reprochait aux généraux autrichiens de n'avoir pas fait marcher notre armée. Je me couchai à onze heures; à une heure, j'entendis la trompette, on vint nous réveiller; je crus que nous étions entourés et prêts d'être pris.

M. d'Allonville venait de recevoir l'ordre de conduire sa compagnie à Fleurus, de s'y trouver à trois heures avec armes et bagages; les autres cantonnements avaient reçu le même ordre. La nuit était d'un noir affreux. Je ne conçois pas comment nous n'avons pas mis le feu à nos fermes, car chacun s'en allait avec une chandelle chercher les effets dans les écuries, dans les greniers, au milieu de la paille. Enfin notre compagnie se rassembla et se trouva à Fleurus à trois heures avec le reste de l'armée. Nous marchions dans le plus grand ordre et tout à fait militairement. Les pistolets étaient nettoyés et amorcés, les sabres ne tenaient pas dans leurs four-

gons, aidé de camp du duc de Bourbon. Tué au siège de Kehl, le 7 décembre 1796, à vingt-sept ans.

reaux et nous croyions avoir bientôt à en faire usage. On nous fit mettre en colonne sur le chemin de Namur et on nous ordonna de garder en marchant le plus grand silence.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à 2 lieues de Namur. M. le duc de Bourbon était à notre tête, à quelque distance. Là on nous fit arrêter, puis mettre en bataille dans un champ. Notre armée était entière, elle se trouva rangée comme en un jour de combat, car nous avions même notre avant-garde en avant de nous. Comme nous avions pris du foin ficelé, nous le donnâmes à nos chevaux, nous mangeâmes du pain et bûmes de l'eau-de-vie; cela ne paraîtra pas fort extraordinaire, mais quand on saura que ce régime a été continué par nécessité pendant trois jours et trois nuits, je crois qu'on nous plaindra.

J'appris que le gouvernement autrichien, ayant trouvé inutile et même dangereux pour nous de nous laisser dans la plaine de Fleurus, avait donné l'ordre de notre marche vers Namur. Comme les villages des environs de cette ville étaient remplis de soldats autrichiens et de cavalerie, il était impossible de penser à nous y cantonner, par conséquent nos chefs voulaient ou nous faire entrer dans Namur même, ou nous le faire traverser pour regagner Liége et les débris de l'armée des Princes, si l'on ne voulait pas se servir de nous. Ceci a été l'objet de la demande que M. le duc de Bourbon a été faire lui-même au général Murey, qui commandait à Namur...

Sur ces entrefaites le duc de Bourbon reçut l'ordre de gagner Charleroi. Mais l'avance des Français ne permit pas cette manœuvre et l'armée prit la direction de Bruxelles. Le 5 elle arriva à Genappe, à cinq lieues de la ville.

En arrivant à Genappe on nous fit faire halte tout simplement dans la longue rue de ce village; on nous dit qu'on distribuait les fourrages dans le magasin de l'Empereur, qu'on nous donnerait des vivres et que nous resterions quatre heures seulement dans cet endroit. Chacun attacha ses chevaux comme il put dans la rue. Les plus heureux trouvèrent place dans les écuries ou les granges, et les hommes entrèrent dans les maisons où l'on voulut bien les recevoir pour se chauffer, manger et dormir. Il est à remarquer que, malgré la fermentation très apparente de toutes les parties du Brabant, on nous

recevait assez bien; dans les endroits où nous passions nous trouvions beaucoup de gens compatissants à nos peines qui nous arrangeaient du café, des gâteaux et nous demandaient extrêmement peu d'argent; partout nous payions ce qu'on voulait et c'est une vérité qui est fort en l'honneur des trois quarts de nos malheureux gentilshommes, que, malgré la grande pénurie d'argent où ils étaient, il n'y a pas eu une plainte contre eux dans aucun des endroits où nous sommes passés.

J'entrai chez un boulanger qui me donna du pain chaud et d'assez bon café, puis je dormis deux heures au-dessus du four; il ne voulut pas recevoir d'argent.

La colonne de notre armée était ainsi formée sur la grande route de Bruxelles : les bagages précédés d'un petit détachement, notre artillerie, l'infanterie, la cavalerie et une arrière-garde assez considérable; mais, les chevaux et les hommes étant fort fatigués, nous allions tout doucement.

M. le duc de Bourbon et nos généraux au lieu de dormir avaient leur conseil; ils avaient écrit des lettres et envoyé des courriers; nous en étions instruits et cela nous donnait des inquiétudes. Notre position est donc fâcheuse, nous disions-nous, puisqu'ils ont l'air si embarrassé. La trompette nous fit remonter à cheval et nous continuâmes notre route vers Bruxelles, le Prince et les généraux à la tête de la colonne.

Mais comme beaucoup de nous connaissaient des aides de camp ou des officiers d'État-major, quand ils passaient sur les flancs de la colonne, on les questionnait, et je trouve que cela faisait un fort mauvais effet, car l'indécision où nous apprenions que nos chefs étaient de la marche qu'ils avaient à suivre produisait une inquiétude fort grande, et des raisonnements sans fin, des conjectures qui nuisent à la confiance que des soldats doivent avoir.

On nous assura que nous allions à Bruxelles et que nous avions des logements préparés dans le faubourg de Mons; que nous étions destinés à défendre cette ville contre l'armée de Dumouriez, si elle en approchait.

On accorda très facilement la permission à ceux qui avaient à faire à Bruxelles, et surtout à y chercher de l'argent, de devancer l'armée qui marchait très lentement, pourvu qu'on la rejoignît le soir dans la ville même où elle devait passer.

Je profitai de cette facilité, j'étais inquiet du parti qu'allaient prendre la plupart des personnes de ma connaissance, des amitiés intimes que j'avais à Bruxelles, le baron de Breteuil et sa famille, madame de Vaudémont, qui devait courir de grands dangers comme la sœur de madame de Lambesc[1], si les patriotes entraient dans la ville, puis beaucoup d'autres personnes auxquelles je suis attaché.

Chaque commandant de compagnie pouvait donner quelques permissions; M. d'Allonville me recommanda d'être exact à rejoindre au passage de la troupe dans Bruxelles.

Je quittai donc ma place dans la colonne et fis marcher mon cheval plus vite; j'arrivai à la tête de la colonne où se trouvait M. le duc de Bourbon et les généraux. Je m'informai de nouveau si notre armée allait à Bruxelles même. M. le comte d'Egmont me dit que la destination était changée, qu'il croyait que nous n'irions pas jusqu'à la ville, mais qu'on attendait des ordres. J'appris de plus que M. le baron de Breteuil et sa famille étaient partis la veille de Bruxelles, que son départ avait donné l'alarme, et que la plupart des Français avaient quitté et quittaient à tous moments cette ville pour se retirer vers la Hollande, les uns par Anvers, les autres par Louvain et Tirlemont. Madame de Vaudémont était partie aussi, ainsi que madame de Chimay[2] et sa famille. On me disait que Bruxelles était dans une affreuse confusion; plusieurs partis s'y déclaraient hautement; celui des patriotes français était le plus fort; ainsi tous les pauvres émigrés étaient obligés d'en partir. Ces détails qui n'étaient que trop vrais diminuèrent en moi le désir que j'avais de profiter de ma permission et je me décidai à rester avec ma compagnie, en observant l'air inquiet et désolé de nos chefs. Quand nous arrivâmes à la croisée du chemin qui va à Charleroi, nous fûmes obligés de nous y arrêter près d'une heure pour laisser passer la colonne autrichienne de la garnison de Charleroi qui, comme nous, se rendait à Bruxelles.

1. Madame de Vaudémont était non pas la sœur de madame de Lambesc, mais la belle-sœur du prince de Lambesc. Du reste, ce dernier n'était pas encore marié à cette époque. Les princes de Vaudémont et de Lambesc étaient les fils de la comtesse de Brionne, de la maison de Lorraine.

2. La princesse de Chimay, née Fitz-James.

Quand elle fut passée, nous la suivîmes jusqu'à Waterloo, qui n'est plus qu'à trois lieues de Bruxelles et au bord de la forêt qu'il faut traverser pour y aller. Là, nos chefs entrèrent dans une maison pour s'y réunir en conseil.

Il était trop évident que l'on était très embarrassé et très indécis pour ne pas donner une grande inquiétude à tout le monde. Ce conseil dura une heure; quelques aides de camp trouvèrent moyen de pénétrer une partie des secrets, et les nouvelles qu'ils en venaient donner étaient sinistres. J'appris que le Prince n'avait reçu aucun ordre quelconque; qu'il avait intelligence que Bruxelles était si mauvais que nous ne pouvions y être en sûreté, que même on ne voulait pas que nous y entrassions, et que la disposition des Brabançons se montrait à chaque minute plus patriote; que le gouvernement était prêt à partir, abandonnait Bruxelles, que par conséquent le pays allait être en insurrection, pas de route tracée pour nous, peut-être aucune distribution de vivres ni de fourrages, de sorte que l'on avait agité dans le conseil s'il ne valait pas mieux prendre la route de traverse qui mène directement à Louvain, brûler nos équipages et marcher rapidement, ou permettre à chacun de marcher de son côté afin d'arriver plus promptement du côté de Maëstricht, ou de Liége, ou enfin continuer notre marche vers Bruxelles. Heureusement le temps était beau, quoique bien froid; nous étions fatigués et nos chevaux l'étaient beaucoup aussi.

Les Princes étaient restés à Waterloo ainsi que nos chefs; cela faisait un assez mauvais effet, car l'état de notre armée joint aux défauts de sa formation nous assuraient que nous serions bien battus si nous étions attaqués. Or nous avions besoin de la présence et de l'exemple d'un Bourbon pour nous faire vaincre la fatigue que nous éprouvions et nous faire battre de bon cœur.

Il passait de temps en temps des aides de camp qui disaient que les Princes écrivaient et nous rejoindraient bientôt, mais nous ne les voyions pas arriver. Moi qui étais mieux instruit par mes amis de l'État-major, qui venaient à tous moments causer avec moi, j'étais persuadé que les Princes, sentant l'embarras de notre position, que nous pouvions être attaqués par les patriotes brabançons de plusieurs villages, que nous

n'avions pas d'ordre de marche et n'étions protégés ni joints à aucune troupe autrichienne, restaient à la queue de la colonne pour se ménager la retraite par le chemin de Louvain en cas de besoin. Le duc de Doudeauville et plusieurs de nos camarades étaient partis dès le matin pour Bruxelles, je craignais pour eux et désirais leur retour pour savoir positivement comment était la ville dans le moment, ce qui, selon moi, devait décider de notre sort et de nos dangers, mais ils ne revenaient pas. Nous étions à une demi-lieue de Bruxelles quand enfin le gouvernement nous fit parvenir des ordres : voilà tout ce que nous savions, car nous ignorions ce qu'ils étaient. Ceux qu'on nous donna, furent de passer la nuit au bivouac sur les remparts de la ville. Nous n'avions presque pas de fourrages, de sorte que les chevaux pâtissaient beaucoup. On nous défendit même de les desseller. Les miens étaient bien parce que, comme j'en avais trois, l'un d'eux était toujours chargé de trois bottes de foin et d'avoine que l'on renouvelait en passant dans chaque village, et sitôt qu'ils s'arrêtaient, mon domestique les dessellait et les frottait sur le dos avec de l'eau-de-vie, de peur qu'ils ne se blessassent.

Il était tellement évident que nous fuyions, que l'on ne voulait de nous nulle part; que nos intérêts étaient trahis; que nous n'avions que des malheurs à prévoir; que ces malheurs dureraient d'autant plus longtemps que nous resterions en corps d'armée; que chacun faisait de profondes réflexions et que les plus honnêtes et braves gens étaient assez portés à quitter là l'armée et à se retirer en Hollande, par le chemin le plus court. M. le marquis de Wignacourt, qui commandait notre 2e compagnie, et moi, nous en causions ensemble. Nous résolumes de faire faire le soir même à M. le duc de Bourbon cette question : Si, d'après la marche rétrograde de notre armée en pays assez tranquille, il n'était pas permis que les volontaires qui avaient des moyens de subsistance se retirassent et prissent leur congé absolu; car, de deux choses l'une : puisque nous ne marchions pas vers l'ennemi français, il fallait que nous fissions notre retraite facilement à travers le Brabant, ou que nous fussions écrasés par le nombre immense des paysans patriotes brabançons; dans le cas de la retraite facile, la diminution de quelques individus de

l'armée serait favorable pour les subsistances et les logements. Dans le cas d'attaque par les Brabançons, notre nombre était tellement faible en proportion des paysans qu'une fuite serait nécessaire et que quelques individus de plus de sacrifiés ne serviraient en rien aux autres.

La position où nous nous trouvions était véritablement très extraordinaire, qu'on y réfléchisse. Dans tout autre cas, de braves gens auraient-ils pu penser seulement à quitter leur camarades et leurs drapeaux, ne fallait-il pas juger de l'impossibilité où nous étions de nous servir mutuellement?

Nous étions au bivouac dans une allée d'arbres qui est plantée au bord des glacis de Bruxelles; il faisait ce soir-là une obscurité affreuse, telle qu'on ne pouvait se reconnaître qu'en se touchant. M. de Wignacourt et moi quittâmes notre compagnie pour aller trouver M. le duc de Bourbon, et nous ordonnâmes à nos gens de suivre la compagnie. A peine fûmes-nous au bout de cette longue allée, près d'une des portes de la ville où était logé le Prince, que nous vîmes que nous avions tellement jugé la position où nous nous trouvions que M. le duc de Bourbon avait donné des ordres pour que M. le duc d'Enghien s'en allât avec quelques personnes. Lui-même était décidé dans tous les cas à rester à la tête de son armée et à en partager le sort.

Nous étions au moment de parler au Prince et comptions nous joindre à l'escorte de M. le duc d'Enghien, quand le gouverneur envoya de nouveaux ordres.

M. le duc de Bourbon fit dire à chaque compagnie qu'on se remettait en marche à neuf heures (une heure après); que la cavalerie marcherait la première, ensuite l'infanterie, puis les bagages. On peut penser combien pareil ordre était alarmant. Ordinairement les bagages précèdent l'armée, puis l'infanterie et la cavalerie, mais nous devions marcher ainsi à cause du danger de notre position, et abandonner nos bagages par derrière si nous étions obligés de doubler le pas. Je rencontrai M. le duc d'Enghien qui me dit lui-même qu'il avait eu le projet de se mettre à l'avant-garde, mais qu'il était résolu de rester avec son père, et qu'il fallait que chacun retournât à sa compagnie. A neuf heures, nous nous remîmes en marche. Le silence le plus profond était

ordonné. On nous fit passer à travers les faubourgs de Bruxelles par beaucoup de petites rues et de mauvais chemins où l'on ne pouvait marcher qu'un par un, puis par deux, de sorte que notre colonne était d'une longueur prodigieuse. De distance en distance, nous avions des aides de camp qui portaient dans leurs mains une chandelle, afin que nous sussions où étaient les petits ponts, les barrières, etc., car il faisait si noir que je ne pouvais pas voir où mon cheval mettait le pied. Nous trouvâmes tous les faubourgs tranquilles et cette tranquillité ne fut pas troublée par notre passage. Nous prîmes la route de Louvain; c'est celle qui mène par Tirlemont à Liége ou Maëstricht.

J'étais d'une inquiétude extrême de ne pas voir revenir M. de Doudeauville et ceux des nôtres qui étaient entrés dans Bruxelles. Je questionnai une femme, qui était sur le pas de sa porte, sur l'état de la ville; elle me dit que tout y était tranquille, mais que l'on ne voulait plus y laisser entrer aucune troupe, ni aucun homme en uniforme.

Nous marchâmes environ une lieue sur la route de Louvain; à cause de l'obscurité nous étions obligés de ne pas quitter le pavé, nous y marchions par quatre. Comme j'étais sur le bord, je pouvais voir la campagne autant que l'obscurité de la nuit me le permettait, et je fus très étonné d'apercevoir, à l'aide du feu que faisaient de temps en temps nos chevaux sur le pavé, des soldats armés assis dans les fossés, d'autres couchés à quelque distance du chemin dans la campagne. Je crus d'abord me tromper, mais à portée de reconnaître mon observation, j'en avertis mes camarades, qui les virent comme moi. Nous ne savions ce que ces soldats avaient à faire ni dans quels desseins ils se trouvaient là cachés. Je tâchai de me persuader et d'assurer aux autres que c'était une précaution du Gouvernement[1] pour nous; qui, pouvant craindre les patriotes brabançons, il avait placé quelques pelotons de soldats pour protéger notre retraite sur Liége vers l'armée des Princes. Je n'avais pas tout à fait tort, cependant pas raison. A une lieue de Bruxelles on nous fit arrêter. La cavalerie eut ordre de laisser le pavé libre en se plaçant sur la terre, et alors l'infanterie puis nos bagages filèrent insensiblement à

1. Il s'agit du gouvernement autrichien des Pays-Bas.

la tête de notre colonne. Toutes ces précautions m'étonnèrent et, je l'avoue, m'alarmèrent : non que je craignisse que nous fussions obligés de nous battre, mais je craignais de ne pouvoir juger de notre position, qui était peut-être tellement mauvaise que nous pouvions être surpris et écrasés sans faire de résistance. Enfin pourquoi toutes ces manœuvres différentes au lieu de marcher tout simplement en retraite? Mon inquiétude augmentait, parce que j'étais arrêté sur ce chemin ainsi que toute la cavalerie. Je demandai donc la permission de m'absenter une minute et, laissant mon cheval à celui qui marchait à côté de moi, je me glissai à pied le long des arbres qui bordaient la route et allai jusqu'à la tête de la colonne, où je trouvai M. le duc de Bourbon marchant à pied en long et en large pour s'échauffer. M. le duc d'Enghien était près de lui, ainsi que nos généraux. Ils avaient près d'eux deux lanternes qui les faisaient distinguer. Je me cachai derrière un arbre pour entendre ce qu'on disait, je compris par plusieurs phrases coupées qu'ils avaient envoyé plusieurs aides de camp en avant pour s'assurer de la disposition du pays, qu'ils en attendaient la réponse. Ils parlaient aussi d'ordres de Bruxelles. Tout cela était chaos pour moi, mais il devait bientôt être éclairci.

Un moment après, j'entendis le bruit de chevaux au galop, c'étaient deux aides de camp. Ils rendirent compte de leur mission tout bas, j'entendis le Prince dire à haute voix : « J'en suis fort aise. »

Je retournai à ma compagnie qui se trouvait alors à la queue de la colonne, car l'infanterie et les bagages étaient en avant et la colonne entière était arrêtée.

A peine montés à cheval nous entendîmes le bruit de plusieurs voitures qui venaient grand train; elles étaient éclairées par des lanternes très brillantes. Ces voitures passèrent au milieu de nous et ne s'arrêtèrent pas. Peu après, notre armée se mit en marche jusqu'à un village qui est à quatre lieues de Bruxelles. Là on nous fit faire halte et l'on permit de donner à manger aux chevaux; ce village s'appelle Woluwe, il est fort petit; nous y arrivâmes à une heure du matin, l'obscurité était complète, chacun voulait placer son cheval le mieux possible, lui donner à manger, manger soi-même, puis dormir. La

confusion était la plus grande que j'aie jamais vue. Je mis mon cheval dans une petite écurie et me couchai près de lui, j'étais trop fatigué pour penser à manger; mon domestique et mes deux autres chevaux étaient perdus et il était impossible de songer à les retrouver dans cette foule.

La fraîcheur me réveilla à cinq ou six heures du matin. Je retrouvai mon domestique qui me cherchait de son côté, l'établis dans un champ avec mes trois chevaux, allai chercher des vivres pour lui et pour moi; nous mangeâmes du pain bien noir et épais, puis nous bûmes de l'eau-de-vie de genièvre, car on ne pouvait pas trouver autre chose.

Il passait sur notre route une quantité innombrable de voitures. J'appris que les quatre ou cinq qui étaient passées pendant la nuit au milieu de nous étaient celles de l'Archiduchesse[1] et que nous avions été destinés à lui servir d'escorte et à couvrir sa retraite. On m'assura qu'une fois arrivée à trois lieues plus loin, elle avait eu l'indignité de faire offrir à M. le duc de Bourbon de ramener son armée à Bruxelles et de lui faire donner des vivres et des fourrages pour deux jours. On peut se douter qu'il ne fut pas fort reconnaissant et qu'il n'accepta pas; mais ne sachant quel parti prendre, il nous quitta au moment même où l'on nous fit arrêter dans ce village pour aller, dit-on, de sa personne jusqu'à Liége, prendre des arrangements avec les Princes, d'autres disent pour examiner quelle route serait la plus sûre pour son armée.

Il me fut aisé de deviner que les soldats embusqués que j'avais vus étaient placés pour protéger ainsi que nous le départ de l'Archiduchesse, en cas que le peuple de Bruxelles s'y opposât ou la poursuivît. Nous entendîmes des boîtes qu'on tirait dans la ville en réjouissance de son départ.

A peine l'archiduchesse eut-elle quitté Bruxelles que les ministres et toutes les personnes qui composaient le Gouvernement reçurent un ordre d'elle d'évacuer la ville pour se rendre à Ruremonde. Toutes les personnes qui, par leur position dans le monde ou par leur fortune, pouvaient craindre d'être prises pour des aristocrates sortirent aussi et prirent la route de Maëstricht; tous les Français émigrés, toutes leurs femmes,

1. Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, sœur de l'Empereur et de Marie-Antoinette, gouvernante des Pays-Bas autrichiens (1742-1798).

enfin tout ce qui n'était pas en position ou en disposition de se réjouir de l'arrivée de Dumouriez et des patriotes français.

La route était couverte de monde, les voitures se succédaient et formaient une file; elles étaient remplies de monde et souvent attelées de deux chevaux, car dans ce moment de débâcle on ne pouvait en trouver à louer, encore étaient-ils très cher. La confusion était très grande et la désolation à son comble, car il y avait de la peur.

Nous quittâmes notre maudit village à huit heures du matin et reprîmes en assez bon ordre le chemin de Louvain, mais on nous dit que notre armée ne subsistait plus; que chacun était le maître d'aller où il voudrait; que notre État-major était dissous; que personne ne donnait d'ordre et que M. le duc de Bourbon n'était plus à notre tête. Qu'on s'imagine la désolation de malheureux gentilshommes français qui, ayant voulu soutenir l'épée à la main leur cause et celle de leur Roi, sont ainsi abandonnés dans un pays étranger sans secours et presque sans argent, et voyant toutes les circonstances contre eux. J'espère ne jamais me trouver à pareil spectacle, mais je défie qu'aucun soit plus affreux. Le comte d'Escars[1] et M. de la Granville étaient les seuls qui fussent restés à notre tête. Ils firent sonner et battre la caisse et nous partîmes. L'habitude d'une ancienne organisation était la seule qui nous conduisît : c'est elle qui a conduit la France pendant trois ans jusqu'à ce que les crimes de la Convention la fissent oublier tout à fait. Elle pouvait bien garder notre petite armée; mais aussi l'ordre général s'en ressentait; les compagnies n'étaient plus à leur rang. Nos deux chefs étant partis les premiers, chacun les suivait l'un après l'autre et l'étendard ou le drapeau de chaque petite troupe ralliait les volontaires qui lui appartenaient. Nous étions plus en troupeau qu'en troupe. Nous marchions sur quatre de front, deux de chaque côté du pavé qui était entièrement occupé par une file de voitures allant au pas; les pauvres chevaux fatigués portaient la tête bas; les hommes excédés et abreuvés de cruelles réflexions étaient mornes et pensifs : je défie qu'on se figure une image plus frappante de la désolation.

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD

1. Jean-François de Pérusse, comte puis duc d'Escars, ou des Cars, maréchal de camp (1747-1822).

LA FLAMME RENVERSÉE[1]

LETTRE II

Vous me connaissez trop pour avoir pu craindre, même après la lecture de la précédente lettre, que je vous fisse un récit de la guerre, voire de ma guerre. Non que la part que j'y ai prise, à titre de témoin, n'offre un véritable intérêt de document; mais je n'écris pas des mémoires, j'achève une confession.

Je sais bien, et vous aussi, que je suis un spectateur de qualité, qui saurait peindre ce qu'il a vu; mais ce n'est pas le spectateur, en ce moment, qui tient la plume, c'est l'un des frères innombrables de Narcisse, penché sur sa conscience, et sourd aux appels de la nymphe Écho qui cherche à le divertir.

La fable conte que Liriope, sa mère, demanda au devin Tirésias s'il atteindrait un âge avancé.

— Oui, — répondit ce diseur de bonne aventure, — à condition qu'il ne se connaisse pas.

Quelle sottise! Le précepte qui était inscrit en lettres d'or au fronton du temple de Delphes n'est pas un arrêt de mort mais une parole de vie, si toutefois on l'entend un peu moins matériellement que Narcisse. J'ai l'orgueil de m'être connu moi-même plus que personne depuis qu'il y a des hommes et qui se tâtent le pouls. Cependant, vous le voyez, je suis arrivé aux portes de la vieillesse, je les ai déjà franchies.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

Laissons ensemble la mythologie et les généralités pour revenir au haïssable moi. J'ai une mémoire trop exacte et, si je puis dire, trop pressante pour n'avoir pas été frappé dès la première heure par la symétrie de mes positions à l'égard de l'une et de l'autre guerre. Trop jeune en 1870, hors d'âge en 1914, non-combattant dans les deux cas, le vieillard d'aujourd'hui faisait en quelque sorte pendant à l'enfant d'hier.

Mais alors, et sans doute par ingénuité, j'attachais une excessive, une vaniteuse importance, à ce rôle de spectateur dont maintenant je faisais presque fi. Je me rappelle de vous avoir écrit qu'à huit ans, en regardant Paris brûler, je me disais : « Je suis ici pour voir, afin de me souvenir ensuite. Je suis témoin, l'histoire se déroule devant moi ». Quarante-trois ans plus tard, je n'avais plus que le sentiment de mon inutilité humiliante. J'essayais de le tromper en m'acquittant de ces menus offices par où les civils marquaient leur bonne volonté à ceux du front. Ce n'est pas ce que Kundry, l'esclave passionnée, oserait appeler « servir ».

Cette tâche médiocre ne m'occupait pas deux heures, et j'étais effrayé du vide de mes journées. Je comprenais enfin une phrase célèbre de Chateaubriand, qui m'avait indigné jadis. N'avait-il pas écrit, sur la fin de l'existence la plus diverse et la plus tragique : « J'ai bâillé ma vie »? Eh bien, je l'avoue non sans honte, pendant tout le premier acte de cette tragédie de la guerre, j'ai bâillé ma vie.

L'homme moderne ne peut souffrir l'idée qu'il n'a point d'affaires. Je m'oubliai — j'ai l'excuse des circonstances — jusqu'à être moderne en ce point durant plusieurs semaines. Enfin, je m'avisai que, pour tous ceux qui ont reçu comme moi l'éducation classique et qui gardent le culte de l'antiquité, cette peur, ou cette pudeur du loisir est un signe d'infériorité, de servitude. J'ai toujours eu la prétention d'être né libre : je me ressaisis bien vite, et je m'ingéniai afin de tirer sans retard, de cette inaction forcée, le meilleur et le plus noble parti.

Il paraîtra curieux que moi, qui n'ai jamais été l'homme de la tour d'ivoire, j'ai boudé l'action si délibérément, à l'heure où tous les spéculatifs ne rêvaient, comme parle Victor Hugo, que de retrousser leurs manches et de se mettre

à la besogne. Moi, j'aurais souhaité pouvoir dire, comme Descartes au deuxième chapitre du *Discours de la Méthode* :

« N'ayant, par bonheur, aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle, où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées. »

Il est vrai que, personnellement, je n'avais aucuns soins ni passions qui me troublassent; mais je n'étais pas si peu humain de me détacher de l'histoire qu'il m'était donné de vivre : je ne me serais pas pardonné ce péché d'orgueil spirituel.

Comme l'impartialité est une des fausses vertus qui m'imposent le moins, je ne prétendais pas davantage me tenir « au-dessus de la mêlée », à l'exemple de certains qui se sont fort mépris sur leur altitude et qui ont pratiqué surtout le patriotisme de contradiction. Tout ce que je crois pouvoir dire, et cela n'est pas encore bien modeste, c'est qu'à cette époque d'inquiétude et de pensée trouble, je fus, pour employer une expression plus récente, un des rares clercs qui ne trahirent point.

Quant au poêle de Descartes, je le trouvai dans un hôtel du quartier de la Madeleine où je vécus durant la plus grande partie de la guerre. J'avais quitté avec un secret contentement un logis que je n'aimais pas, en m'alléguant pour prétexte, non point d'ailleurs de mauvaise foi, le voisinage dangereux de la tour Eiffel et l'impossibilité de trouver des domestiques qui ne fussent pas des réfractaires ou des condamnés de droit commun.

Tous les hôtels de Paris sollicitaient à ce moment la pratique, et je n'aurais eu que l'embarras du choix; mais je donnai d'abord et presque sans hésitation la préférence à celui de la rue Boissy-d'Anglas où s'est installé jadis le roi de Naples détrôné, pour bien marquer qu'il se considérait en exil comme en voyage et ne voulait pas d'une résidence fixe, qui eût signifié son consentement et son abdication : vous savez que le camp volant du roi de Naples dura jusqu'à sa mort. J'apercevais quelque ressemblance entre un roi sans royaume et un Parisien sans domicile.

C'est ce qui me détermina, je crois, à prendre une chambre d'abord, puis tout un entresol à l'hôtel Vouillemont; car vous

me ferez la grâce de ne pas soupçonner que j'obéis à quelque suggestion de snobisme. J'eusse obéi plutôt à un raisonnement, puisque j'ai le bonheur — moi, je dis le bonheur — d'appartenir à une génération qui n'a pas cru devoir mettre l'entendement à mépris.

Il me semble que les gens de ce temps-ci sont faits pour vivre à l'hôtel. Rien ne répond mieux à leur tempérament et à leurs goûts que ce logis banal, sans pénates ni sans aucun caractère sacré, qui ne comporte ni plus ni moins de foyer que les appartements d'aujourd'hui, puisqu'il n'a comme eux que le chauffage central : on y trouve un lit, si l'on a télégraphié à temps; on part, si l'on veut, le soir même, pourvu que l'on ait demandé sa note avant midi. Le service est invisible au point de paraître automatique. C'est le paradis des gens qui haïssent, comme nous, la familiarité des domestiques ou des voisins.

J'avoue que je ne hais pas moins le sentiment de la pension et que je ne me sens pas vraiment vivre si je ne me sens pas chez moi; mais à la guerre comme à la guerre. Je n'avais même pas d'aversion pour ce provisoire, tout en pressentant qu'il pouvait bien être éternel, selon le meilleur usage français; je n'étais point pressé d'en finir : je le jugeais parfaitement adapté à l'état de choses, ma raison en était satisfaite ainsi que mon instinct des convenances; et comme rien, d'autre part, ne me répugne autant que la comptabilité d'un maître de maison, je ne me lassais point du plaisir de n'avoir ni livre de cuisinière à vérifier ni additions à refaire, ni repas à commander.

Je frémis aujourd'hui de penser que j'ai pu, même durant peu de mois, m'accorder avec un idéal, il faut bien le dire, américain : mon excuse est que nous ne connaissions pas encore les Américains, nous n'avions pas eu d'occasions de les voir chez nous de si près. Quand ils y venaient, ils se tenaient bien sages, notamment dans les lieux publics, où ils nous observaient du coin de l'œil pour voir ce que nous faisions et faire la même chose que nous. Ils ne disaient pas encore, à la manière de Tartuffe : « La France est à nous, c'est à vous d'en sortir ».

Je reviens à mon poêle. Bien qu'à regarder seulement les

chambres d'habitation, les chambres à feu, il fût déjà beaucoup plus spacieux, j'imagine, que celui qui suffit jadis aux méditations de Descartes, il comportait encore une annexe : les caves, où les habitants de l'hôtel se réfugiaient, les soirs d'alerte, au premier appel de la sirène.

Ils y trouvaient ce qu'on peut appeler tout à fait proprement le confort moderne, la vapeur à basse pression, des meubles de jardin, et une décoration peu artiste, mais rassurante, faite de bouteilles, de boîtes de conserves, de pots de confitures, d'innombrables flacons de compotes et d'ustensiles de ménage. C'était comme une de ces épiceries que l'on vend dans les magasins de jouets, mais à l'usage et à la taille des grandes personnes.

On pouvait, mollement étendu sur l'une de ces chaises longues du même modèle que celles des transatlantiques, attendre en ce lieu la berloque dans une sécurité, d'ailleurs probablement trompeuse; mais quelle sécurité n'est point trompeuse, et ne suffit-il pas qu'elle soit imaginaire?

Je n'avais pas un goût immodéré pour cet asile, ni surtout pour la compagnie trop nombreuse que j'y rencontrais; et comme je me contentais aussi (mais à bon escient) de l'imaginaire en fait de sécurité, je préférais demeurer dans ma chambre de l'entresol : ma table était dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur le toit de verre de la salle à manger, et j'entendais les petits éclats d'obus grésiller contre les vitres qu'ils ne brisaient pas.

Toutefois, quand le vacarme devenait trop fort et troublait ma méditation ou mon travail, j'en prenais prétexte pour me déranger, pour aller faire un tour et voir « ce qu'ils fabriquaient en bas ». C'était mon seul divertissement, bien innocent et bien médiocre. Il n'eût pas justifié Pascal de dire que le divertissement est la plus grande de nos misères.

Pendant les accalmies, lorsque le bombardement et les tirs de barrage s'arrêtaient simultanément, j'allais un moment respirer sur le pas de la porte, et je voyais de tous les abris voisins sortir, comme des souris de leur trou, des gens armés de lampes de poche, qui profitaient de la trêve pour ramasser les éclats encore chauds dans les ruisseaux ou sur la chaussée. Ils rentraient sous terre à la première détonation; moi, je

retournais dans ma chambre, dans mon poêle, où je reprenais, parmi un effroyable vacarme que je n'entendais pas, ma lecture et ma méditation interrompues.

C'est dans ces conditions étranges que je procédai à une revision de toute ma philosophie ou, plus précisément, de mes valeurs. Renan, celui de mes maîtres à qui je suis resté plus étroitement fidèle, recommandait à ses disciples de dresser ainsi le bilan de leurs opinions, de leurs croyances et de leurs rêves à chacune des époques de leur vie. Lui-même, il leur a donné l'exemple, en écoutant les différents lobes de son cerveau s'entretenir ensemble et divaguer dans le parc de Versailles, où il s'était réfugié aux derniers jours de la Commune.

Je ne pouvais douter que cette deuxième guerre ne fût une époque de ma vie, ainsi que la première dont j'avais été le témoin à l'aube de ma conscience. J'avais aussi des motifs personnels, que je vous ai dits, de me croire à l'un de ces points d'arrêt, le dernier sans doute de ma destinée, puisqu'il marquait le début de mon dernier âge, de ma vieillesse.

J'ai toujours considéré que nous avons, non pas tous, bien entendu, mais quelques-uns « au nombre desquels je me range », des devoirs envers notre intelligence, et c'est même ceux que je me pique d'avoir, quant à moi, le plus exactement remplis. J'ajoutais peut-être, à ce sentiment d'un devoir, un certain snobisme, d'ailleurs honorable, ou même héroïque, et il ne me déplaisait pas d'apercevoir d'assez flatteuses analogies entre moi et Condorcet qui, « en pleine Terreur, attendant la mort dans sa cachette de la rue Servandoni, écrivait son *Esquisse des progrès de l'esprit humain*[1] ».

Il ne fallait rien de moins que cette vanité pour dédommager ma superbe intelligence de l'humiliation qu'elle s'infligeait à elle-même, en consentant de remettre en doute le bloc entier de ses prétendues certitudes. Je ne puis relire sans stupeur et, je l'avoue, sans confusion l'une de mes anciennes lettres où je vous écrivais :

« Je ne m'occupais que de mon intelligence; je la jugeais parvenue à son degré suprême. Je m'en allais l'admirer parmi les ruines de Thèbes auxquelles je la trouvais ressemblante.

1. Renan, *Dialogues philosophiques*, préface à Marcelin Berthelot.

J'étais fier de son architecture massive et stable, de ses lignes droites, de ses ornements sobres, et du bel ordre de mes idées qui se développaient comme des processions le long des portiques ».

Ce n'est point l'arrogance de ces lignes qui me rend confus. Vous savez au surplus que je n'ai jamais su regretter, me repentir, ni me démentir; mais je suis irrité d'avoir eu un jour la naïveté de croire qu'il puisse y avoir ici-bas, et même dans mon entendement, quelque chose de stable et de définitif avant l'immobilité de la mort, qui pour cette raison justement ne présente aucun intérêt.

Au fait, l'ai-je bien cru? Ce n'était peut-être que du roman, et, comme j'éprouvais le besoin de mettre un point final à l'histoire de ma sensibilité, j'inventais aussi une espèce de dénouement à l'évolution de mon intelligence; mais ces deux équilibres étaient également fictifs et de pure convention littéraire.

La plus haute de mes idoles fut celle qui tomba la première. Je sentis brusquement s'élancer hors de moi, comme par la vertu d'un exorcisme, s'éloigner, décroître et disparaître le démon de Frédéric Nietzsche qui depuis de si longues années me hantait.

Mais je ne le laissai point partir de bonne volonté, ni sans d'abord le retenir et me cramponner à lui, ni sans faire les contorsions et les grimaces des possédés que l'on délivre, toujours contre leur gré. Il y avait de lui à moi, comme parlent au physique les chirurgiens, tant d'adhérences! N'avait-il pas été l'esprit de mon esprit, ce qui compte un peu plus pour moi que d'être la chair de ma chair? N'avait-il pas été mon libérateur, mon sauveur et mon Antéchrist?

Je vous ai raconté jadis que je ne l'avais connu, pour ainsi dire, que de seconde main. Au temps de mon initiation, je ne crois pas que, sauf M. Taine, personne en France eût ouï prononcer le nom de Frédéric Nietzsche; mais j'avais rencontré à la cour de Souabe un jeune pilosophe, Max Eberfeld, qui l'avait fréquenté à Silz-Maria, et qui avait été l'intermédiaire de cette possession, aujourd'hui menacée.

Ce qui surtout me mettait en méfiance et m'incitait à me rebeller, c'était la formule même de l'exorcisme. J'y soup-

çonnais trop de raisons de circonstance, et plus de nationalisme que de véritable philosophie. Je ne me passe aucune faiblesse de cette sorte, et je feindrais plutôt une foi que je n'aurais plus, par horreur de la trahison et par dégoût du reniement.

Je la feindrais surtout si j'avais sujet de croire — ou d'espérer, — comme je l'avais alors, qu'elle me dût exposer à des périls, à l'animadversion des gens bien pensants, à la calomnie. Le souvenir de toutes les niaiseries que l'on a écrites sur le poète de *Zarathustra*, l'explication biblique de sa folie comparée par les mondains pratiquants à celle de Nabuchodonosor, les injures plus venimeuses que depuis le début de la guerre on ne lui ménageait pas, tout cela aurait dû me ramener à lui, ne fût-ce que par l'instinct de la contradiction, très légitime envers des adversaires de cette basse qualité.

Mais j'étais comme le baigneur qui a l'imprudence de se hasarder dans la mer au moment qu'elle descend. La vague qui se brise sur le rivage l'y rejette, puis en se retirant elle l'emporte plus loin qu'elle ne l'a poussé, et c'est en vain que couché à plat ventre il enfonce ses deux mains dans le sable : le sable avec l'eau fuit et s'écoule entre ses doigts crispés, le sol se dérobe, glisse, l'entraîne, il perd pied : une autre vague le ramène , un peu moins loin, et le remporte, un peu plus loin.

C'est à moi-même et pour me convaincre qu'obstinément je répétais tous les arguments, tous les points de l'apologie pour Nietzsche qu'avaient élaborée ses rares défenseurs; car vous n'imaginez pas que j'eusse daigné me commettre avec ses détracteurs prévenus et mal informés.

J'essayais de relire les diatribes que l'auteur de *Par delà le bien et le mal* n'a pas ménagées à la Germania, et de me rappeler qu'il tenait par-dessus tout à passer pour un méditerranéen. N'admirait-il pas *Carmen*, alors qu'il dénigrait *Parsifal?* Enfin, comment pouvais-je manquer de cœur jusqu'à n'être point touché par les larmes qu'il a, dit-on, versées en 1871, en apprenant de Joseph Burckhardt la nouvelle de l'incendie du Louvre, encore que cette nouvelle fût fausse et que le Louvre n'ait point brûlé?

Mais ces raisons de sentiment ne me persuadaient pas et je ne niais pas l'évidence qui me témoignait que Nietzsche, en dépit d'une admiration de cabinet pour ma civilisation et

mon pays, fut le type même de « l'Allemand impérial », le messie et le moraliste, ou l'immoraliste, de la nouvelle Allemagne.

Est-ce donc par un inexplicable caprice que ses œuvres étaient devenues les livres de chevet du guerrier allemand, du guerrier intellectuel, bien entendu, et se rencontraient dans toutes les cantines — bizarre assemblage — avec l'Ancien Testament?

Peut-être ces griefs n'auraient-ils pas suffi à m'affranchir de son autorité despotique : j'eusse redouté le soupçon de superstition et de chauvinisme, mais je me trouvais dès longtemps, sur plusieurs points essentiels de sa doctrine, en dissidence avec lui, je veux dire en état de révolte ouverte et de guerre déclarée.

Sa critique de la connaissance m'a toujours scandalisé. Au temps même où il m'ensorcelait, jamais il n'a pu chasser entièrement Spinoza de mon entendement et de mon cœur. J'ai une habitude cartésienne et le culte jaloux de la raison. Nietzsche — je crois me souvenir de vous l'avoir écrit jadis, et déjà non sans amertume et sans colère — Nietzsche confesse bien que la suprême joie est de connaître; mais je ne jurerais pas que le mot « vérité » ait un sens pour lui, ni qu'il daigne discerner entre ceux qui affirment, ceux qui nient et ceux qui doutent. Voilà ce qui me semble intolérable.

Il traite les données de la conscience comme des matériaux qu'il est libre d'ordonner au gré de son esthétique; et la fin de son effort intellectuel est une sorte d'ivresse, de délire, de fureur : je ne suis ni romantique, ni ami des mystères de Dionysos; j'ai le goût de la mesure, de l'équilibre, et mon dieu est l'Apollon Delphien.

C'est mon seul dieu : je ne saurais partant m'arroger le droit de plaider contre Nietzsche la cause du Christ; j'ai du moins titre et qualité pour juger sa critique du christianisme : elle ne me paraît point dépasser Voltaire, sauf par la violence exaspérée, par l'écume du sarcasme; et l'on ne revient pas à Voltaire, même à Voltaire furieux, quand on a écouté la parole de Renan.

J'attends que Nietzsche m'explique, du seul point de vue de l'histoire, comment la religion des esclaves et des femmes

a pu triompher de la civilisation antique, l'abolir ou se l'assimiler, et conquérir le monde.

Je sais qu'il a inventé une formule de la concurrence vitale et de la sélection qui renverse la loi trop simple de Darwin : ce n'est pas, selon lui, les forts qui suppriment les faibles, c'est la coalition des faibles qui est plus forte que les forts et qui les supprime. Mais à mon tour je repousse, comme trop simple, cette formule nouvelle et je crois le rythme de la sélection plus nombreux. Je veux bien que, par une sorte de flux et de reflux, les plus forts triomphent d'abord des plus faibles, et ensuite la coalition des faibles triomphe des forts; mais la lutte se poursuit au sein de la coalition victorieuse, les meilleurs y éliminent les pires, et une fois de plus, c'est l'élite qui l'emporte, pour être ensuite, une fois de plus, vaincue par le troupeau.

Nietzsche a beau repousser avec mépris les adhésions trop serviles et dire à ses disciples : « Si tu veux me suivre, ne me suis pas », pouvais-je, avec de si fortes antipathies, me considérer encore l'un des siens? Si j'avais son orgueil, aussi un peu trop teinté de romantisme pour mon goût, je reprendrais l'une de ses figures les plus fameuses, et je nous comparerais, moi et lui, à deux astres qui, après leur brève conjonction, poursuivent en des directions opposées leurs trajectoires dans l'espace infini.

Mais vous savez que je me suis toujours méfié de l'infini ou de l'indéfini. Encore une fois, mon seul dïeu est celui de Delphes et de Délos, dont les deux devises inséparables sont : *Connais-toi* et *Rien de trop*. Je retournai vers ses autels où m'appelait depuis longtemps un désir secret.

L'étrange mépris où l'auteur des *Origines de la tragédie* affectait de tenir la philosophie socratique m'aurait à cette heure attiré vers elle en tout état de cause, rien que par esprit de contrariété; mais j'avais depuis le collège une curiosité de Platon si vive et à la fois si dissimulée que je la soupçonne d'avoir été à mon insu un peu perverse.

C'est uniquement à cause de lui, parce que je le connaissais mal, parce que je rêvais de le mieux connaître et que je m'en sentais incapable faute d'entendre sa langue, que je regrettais de l'avoir apprise si négligemment au temps de mes

études. Je me disais à moi-même ce que M. Jourdain dit à ses parents défunts quand il connaît son ignorance : « Ah! que je vous veux de mal!... » Je ne me souciai pas d'un ridicule qui faisait reculer Montaigne et, si proche de la vieillesse, je me remis à l'école.

Je ne sais si j'ai des dispositions à l'enseignement, malgré l'éloignement que je marquais pour cette carrière aux temps lointains où je faisais mine de m'y engager; mais il me semble qu'étant cette fois le maître ensemble et l'élève, je ne m'avisai point d'une trop mauvaise méthode.

Comme je ne souhaitais que de pouvoir lire dans le texte, à peu près couramment, deux ou trois auteurs, ou un seul, celui qui d'avance était le favori de mon désir (tu ne me chercherais pas si tu n'avais déjà trouvé), je me rappelai à propos cette phrase de Renan, qui est dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « Je reçus mon éducation dans un petit collège d'excellents prêtres qui m'apprirent le latin (mettez le grec) à l'ancienne manière — c'était la bonne, — c'est-à-dire avec des livres élémentaires détestables, presque sans grammaire, comme l'ont appris, au XVe et au XVIe siècles, Erasme et les humanistes qui, depuis l'antiquité, l'ont le mieux su ».

Je me gardai bien de fouiller ma bibliothèque, d'ailleurs à l'abri et à l'index sous les verrous de mon appartement où je ne mettais plus le pied, pour y retrouver parmi mes anciens livres de classe quelque Burnouf ou quelque Chassang. J'abordai directement les textes que passionnément je voulais connaître, et pour les épeler tant bien que mal, j'usai de ces guide-âne, de ces traductions où le mot-à-mot est sur une page et, en regard, ce qu'on a la naïveté d'appeler le bon français.

Cette besogne avait pour un vieil homme je ne sais quoi de mortifiant que, par perversité sans doute, je ne laissais pas de goûter : il se pourrait que l'intelligence eût, comme la sensualité, ses moments de masochisme. Mais les progrès rapides que je faisais me causaient un plaisir plus sain.

Ils me rappelaient les jours heureux où j'assistais avec ivresse à la germination de mon esprit, et ils m'emplissaient d'un orgueil d'autant plus charmant qu'il était puéril. C'était comme une seconde coupe, la récolte de surcroît, la moisson

inespérée; ou ces petites feuilles d'un vert trop tendre qui repoussent en octobre sur les branches déjà nues des marronniers, quand l'été chaud et humide s'est prolongé, et que l'automne inquiet, pour se faire accepter, s'annonce comme un second printemps.

Pardonnez-moi si je me répète : c'est de mon âge; je crois vous avoir dit plusieurs fois que la vieillesse est, par instants, une réplique de l'enfance. Cette réplique-ci entre toutes m'a ému doucement et consolé. Comment le vieillard studieux, qui travaille le soir, la nuit, parce que maintenant il n'a plus si grand besoin de sommeil, comment ne sourirait-il pas au pauvre enfant qui vient s'asseoir vis-à-vis de lui à la même table, et qui lui ressemblait comme un frère du temps qu'il était écolier?

Mon état d'âme, comme on disait il y a quarante ans et comme on ne dit plus guère, était justement celui d'un écolier, ingénu, recueilli et un peu secret. A cet âge, où me ramenait le rythme de va-et-vient qui est ordinairement celui des existences prolongées, si ardente que soit la curiosité, la fièvre de connaître, il est bien rare que l'on adopte d'emblée le point de vue de Sirius et l'espèce de l'éternité. Un jeune garçon, ou un nouveau vieillard, qui s'éprennent d'un penseur ancien, cherchent en lui moins un maître qu'un homme, un ami et même un confident intime.

Socrate, qui a, dit-on, ramené la philosophie du ciel sur la terre, et qui se flattait de ne rien savoir hors l'amour, aurait été content de moi si des Iles Fortunées il m'avait pu voir, s'il avait daigné abaisser son regard jusqu'à cette chétive créature, jusqu'à ce disciple obscur et tardif; car en même temps que je reniai Nietzsche, je renonçai à la spéculation des météores, et ce n'est point à proprement parler une philosophie que je substituai à celle dont je me détachais; mais je m'oubliais parmi les délices terrestres, humaines, de ce jardin où il semble lui-même s'oublier au début de tous ses dialogues et qu'il ne quitte qu'à regret, pour gravir la côte d'abord insensible, puis plus âpre, qui le mène à la région sereine des idées.

Je ne le suivais pas, je restais en arrière, je me disais que j'aurais bien toujours le temps de le rattraper. Il n'était guère

pressé, mais je l'étais encore moins. Le premier de ses principes que j'aie observé, que je prenais sans doute un peu trop à la lettre, c'est qu'un homme libre ne doit pas être l'esclave, mais le maître du discours.

Avais-je donc la prétention d'être encore plus homme libre que le divin Platon? Entre nous, je crois que je l'eusse plus docilement suivi, si je n'avais pas eu grand peine à le suivre dès qu'il s'élevait. Je ne faisais qu'épeler sa belle prose, et je ne le comprenais bien que tant qu'il gardait le ton familier. Mais je faisais de charmantes connaissances, j'étais le camarade de Lysis et de Ménexène; et tandis que les auto-canons dans la rue faisaient un vacarme barbare, je me figurais, comme Phèdre, aller pieds nus dans le courant tiède de l'Ilissus, ou me reposer sur l'herbe à l'ombre du platane très élevé et du gattillier fleuri. Parmi les travaux de la guerre où je ne participais pas, je goûtais le loisir, bien précieux qui n'est plus de ce temps-ci, à moins que tout ne soit renversé.

Si je ne lisais en entier que les dialogues les plus faciles, comme l'*Alcibiade*, j'effeuillais, pour ainsi dire, les premières pages de presque tous les autres, qui sont d'aimables descriptions de décors et de tendres scènes de comédie.

Il en est cependant qui m'imposaient, soit par leur grave réputation, soit, plus simplement, par leurs dimensions redoutables. Jamais, par exemple, je n'aurais eu l'audace d'ouvrir la *République*, qui occupait tout un volume; une sorte d'impératif à rebours, un inexplicable veto m'interdisait l'accès de ce livre — ne vous moquez pas — trop au-dessus de mon âge.

Mais l'attrait du fruit défendu est bien fort. Un jour je me hasardai, en tremblant, avec le sentiment que j'allais être bien puni et que je ne l'aurais pas volé. Comment pouvais-je l'être, sinon par une totale incapacité de comprendre ce texte réservé? J'eus l'agréable surprise de l'entendre avec une extrême facilité, et j'arrivai assez vite au passage où l'on voit le vieillard Céphale, le front ceint de bandelettes, offrir un sacrifice aux divinités de sa maison.

Aux premiers mots qu'il échange avec Socrate l'admirable, je dressai l'oreille, si vous voulez bien me passer une de ces façons de parler trop courantes qui mettaient le pauvre

Flaubert hors de lui. Il avait tort de rugir : elles sont ordinairement aussi justes que naïves. Celle-ci a le mérite de traduire avec une exactitude parlante le geste le plus animal, partant le plus humain, de l'attention.

Je dressai donc l'oreille et j'éprouvai un sentiment fort désagréable : je ne pouvais me dissimuler que ce vieil homme, d'ailleurs charmant et qui oublie toujours de retirer sa couronne, était bien plus fait que tous ces jeunes gens pour me tenir compagnie. Or, à l'exemple de Socrate lui-même, je préférais infiniment la conversation des jeunes gens. Je fus mortifié, d'autant que je calculai que le vieillard Céphale, vu la différence des temps et la relativité des âges, pouvait bien être mon cadet de deux ou trois ans. Mais quelle méchante humeur ne céderait à la grâce de cette prose divine?

« Céphale, dès qu'il m'aperçut, me salua et me dit :

» — O Socrate, tu te fais rare, et tu ne descends guère au Pirée. Tu le devrais. Si j'avais encore assez de force pour me transporter facilement jusqu'à la ville, tu n'aurais pas besoin de te déranger pour venir ici, mais nous nous rendrions auprès de toi; maintenant, il faut que ce soit toi qui viennes ici plus souvent, car sache bien qu'à mesure que les autres plaisirs, ceux du corps, m'abandonnent, d'autant plus passionnément me presse le désir et le plaisir des discours.

» — Et moi, dis-je, ô Céphale, je me plais à causer avec les hommes de grand âge, car il me semble que je dois apprendre d'eux, qui ont fait déjà tout ce chemin qu'il nous faudra peut-être faire aussi un jour, quel est l'état de la route, si elle est âpre et scabreuse, ou bien aisée et commode. Je serais content si tu voulais bien me dire ce que tu en penses, puisque te voilà parvenu à cet âge que les poètes appellent le seuil de la vieillesse. Trouves-tu que cette saison est la plus rude de la vie, ou si tu as un autre sentiment?

» — Je te dirai, par Zeus, ô Socrate, ce que j'en pense; car nous aimons de nous réunir souvent, gens du même âge ou à peu près, nous donnons raison à l'antique proverbe. Or, la plupart d'entre nous, dès qu'ils sont assemblés, gémissent. Ils regrettent les plaisirs de la jeunesse, ils se rappellent Aphrodite, le vin, la table, et le reste. Ils se révoltent d'en être sevrés, comme si c'étaient là les plus grands biens de la

terre; il leur semble qu'alors ils vivaient, que maintenant ils ne vivent, autant dire, plus du tout... Moi, j'ai connu des vieillards d'un caractère tout différent. Tiens : Sophocle, le poète. Un jour qu'on lui demandait : « Comment, ô Sophocle, te comportes-tu relativement aux choses d'Aphrodite? Es-tu encore capable de faire l'amour à une femme? » il répondit : « Point de mauvaises paroles, ô homme! Je suis trop content d'être affranchi. Je suis comme l'esclave fugitif qui a brûlé la politesse à un maître enragé. » « Mon sentiment, poursuivit Céphale, est celui de Sophocle : la vieillesse est l'âge de la paix et de la liberté : les cordes du désir cessent d'être toujours tendues, et quand elles se relâchent enfin, l'on se voit, comme disait justement le vieux tragique, délivré d'une foule de tyrans furieux. »

La précision et la naïveté de ce langage me firent un étrange effet. Le charme de ce dialogue, si familier, si vrai, fut pour moi brusquement rompu; je n'y trouvai plus que lieu commun, convention et développement de rhétorique. Le défaut sans remède de ces sortes de variations est leur généralité, qui jamais ne s'accorde exactement avec les cas d'espèce, et ceux-ci comptent seuls pour chacun des intéressés. Le lecteur, d'abord séduit, à la première et à la plus faible dissonance qu'il surprend, rejette avec colère le livre où il ne veut plus voir que littérature, dont il s'exagère l'artifice et qu'un peu trop précipitamment il taxe de fausseté.

Vous devinez la cause de cette humeur, qui n'allait point sans un secret contentement, fort différent de celui de Sophocle. Je ne me sentais point affranchi du maître enragé, et je crois, j'ai quelque honte à l'avouer, que j'aurais été bien fâché de cet affranchissement. Je ne le souhaitais pas. L'esclave, s'il avait trouvé la porte mal close et le champ libre, n'aurait pas pris la fuite.

A vrai dire, il n'y avait jamais songé, peut-être parce qu'Eros n'avait jamais été pour lui ce tyran dont se plaignent l'illustre Sophocle et le bon Céphale, et à qui tous deux se félicitent d'avoir enfin échappé.

Je vous ai dit naguère assez brutalement comment je me comportais quant aux choses d'Aphrodite, pour parler avec la décence et à la fois l'ingénuité des Grecs. Je n'ai jamais

essayé de dominer ou de mater mes sens : c'est un métier de dupe. J'ai pris de bonne heure le parti de leur obéir, pour mon plaisir, en les disciplinant pour contenter ma raison et mon goût de la mesure : c'est une façon comme une autre d'appliquer au sexe la règle stoïcienne, qui veut que le sage se conforme à la nature et accepte la nécessité.

J'avais continué de l'accepter par habitude, si bien que je n'y pensais plus. N'est-ce pas le meilleur signe de santé? Les médecins nous instruisent que l'homme bien portant ne sent pas son estomac, sauf aux heures d'appétit. J'observai que jamais le mien n'avait été plus régulier ni plus franc : il fallut bien que j'en fisse la remarque, puisque Céphale, Socrate et Platon — qui l'eût cru? — attiraient là-dessus mon attention.

Jamais non plus je n'avais si nettement séparé les choses du sexe, les choses d'Aphrodite, des choses de l'amour; c'est vous faire entendre, sans le dire, à quelles sortes de créatures je recourais. Je ne vous ai pas laissé ignorer combien j'apprécie la pure matérialité de leur commerce, et l'espèce de sécurité indifférente, les méprisantes satisfactions d'égoïsme qu'il procure.

Mais enfin, puisqu'il me les procurait encore, il fallait, de deux choses l'une, ou bien que je me fusse un peu hâté de décider que j'avais atteint cet âge « appelé par les poètes le seuil de la vieillesse », ou bien que Platon se fût trompé en faisant, de ce relâchement des cordes du désir, le symptôme unique ou essentiel et l'enviable privilège du dernier âge de la vie.

Ces sortes d'alternatives n'ont qu'un intérêt de conversation, et elles offrent cet avantage que la fantaisie qui se les propose est entièrement libre de les résoudre à son gré : quelque parti qu'elle prenne, cela ne nuit à personne. Je m'étais fait à l'idée que j'avais passé le seuil fatal : je n'en voulus pas démordre. Je ne voulais pas non plus donner tort à Platon et je lui accordai que le demi-sommeil d'Eros est l'un des signes de la vieillesse, mais non le seul, ni le plus important. J'avais comme un pressentiment que son observation, sans être fausse, était incomplète ou superficielle, que le signe de la vieillesse, c'était bien presque cela, mais non point cela seulement, qu'il avait approché la vérité par

les voies de l'analogie, sans pénétrer jusqu'à elle, et que la joie de la saisir m'était réservée.

Je ne me trompais que sur la date de cette prise; car déjà je tendais la main... Je n'ai trouvé ma définition qu'après de longs mois. Pour l'instant, j'étais dans l'état nerveux de l'homme à la mémoire chancelante, qui a un nom propre sur le bout de la langue mais qui n'arrive pas à se le rappeler. Je souffrais comme d'une curiosité de Tantale; et tout d'un coup, ce fut encore la faute de Céphale et de Platon, je pris garde à l'étrange contraste de mes sens régulièrement exigeants et assouvis, de mon cœur inoccupé.

Il paraît certain que je ne pus faire cette remarque sans dès lors au moins flairer ce qui manque à la doctrine naïve de Céphale, et deviner que le vieillissement du sexe importe, somme toute, assez peu, mais que l'objet digne d'étude, c'est le cœur qui vieillit.

Comment vieillit-il? Pour l'apprendre sur moi-même, il eût fallu que je pusse observer son fonctionnement altéré ou ralenti, mais non point nul. Je ne pouvais tirer aucun enseignement, aucun indice de cette suspension, de cet arrêt total, de cette espèce de mort provisoire et d'hivernage où il était comme stupéfié.

C'est, j'imagine, pourquoi je n'eus alors qu'une appréhension si fuyante de vérités qui devaient m'être révélées beaucoup plus tard, et pourquoi même je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui, dans le temps que, selon le conseil de Descartes, je couche mes souvenirs par écrit à votre intention — ou à la mienne.

N'allez pas croire cependant que ma sensibilité fût anéantie : elle était seulement dérivée, si je puis dire, et je pense que Renan n'eût pas été mécontent de moi, lui qui blâme les amitiés particulières comme un larcin fait à l'Infini. Vous entendez que l'Infini ne me souciait guère, mais la pauvre humanité, que je voyais peiner et souffrir autour de moi. Cependant je n'avais pas, en effet, d'amitié particulière et, n'en déplaise à Renan, que je n'approuve pas en ce point, j'ai toujours pensé que, faute d'amitié particulière, le cœur est en sommeil.

A rebours de l'usage courant, je ne prends point ces mots

« amitié particulière » au sens étroit, positif, d'amitié ou d'amour : j'entends tout sentiment d'affection dont une seule personne est l'objet; et j'appellerais, par exemple, aussi bien « amitié particulière » le sentiment paternel, qui me semble être le seul dont, à partir d'un certain âge, les hommes demeurent capables, s'ils veulent, selon la règle stoïque, achever de vivre conformément à la nature et à la nécessité.

Je ne parle pas singulièrement pour moi, qui n'attendis point le temps et dont l'instinct, vous le savez, fut précoce. Je me flatte — tristement — d'avoir été une espèce de père prodige, encore qu'il ne m'ait été donné de l'être qu'au prix d'étranges artifices et par substitution.

Mais j'avais bien alors le cœur vide d'amitiés particulières, même en étendant le sens de ce terme jusqu'à y comprendre la paternité. Je ne savais rien d'Euphorion, qui n'écrit jamais. Après la petite émotion que nous avaient causée à tous deux la déclaration de guerre et son départ, il n'avait pas jugé à propos de m'envoyer de ses nouvelles, et j'avais oublié de m'en étonner.

Je ne saurais dire que je souffrisse de ce vide, pourtant inhumain. Je n'éprouvais pas la sensation de délabrement qui gêne quand l'estomac est à jeun. Lorsque par hasard je prenais garde à cette perte de ma sensibilité, non seulement je m'en accommodais, mais j'étais plutôt fier de m'en trouver affecté si médiocrement. « Je n'ai, me disais-je avec orgueil, besoin de personne, je me suffis à moi-même. » Comme si ce n'était pas justement se manquer à soi-même, et se diminuer, que de laisser inutile le plus essentiel de nos pouvoirs!

En dépit de ces dispositions, où je crois bien à présent qu'il entrait une grande part d'hypocrisie de conscience, j'accueillis avec de véritables transports un réveil en sursaut de mon cœur. Ne craignez rien : ce n'est pas une histoire d'amour que je vais vous conter, pas encore; c'est, ainsi que mes ménagements vous l'ont pu faire prévoir, un autre épisode de paternité.

Je me doute que les débuts vous en vont paraître fantastiques; moi, je trouvai l'imbroglio tout naturel et je ne fis qu'en sourire, simplement parce que même chose m'était avenue déjà deux ou trois fois.

Figurez-vous donc qu'un matin, comme je rentrais à l'hôtel pour déjeuner, je rencontrai sur le pas de la porte un de mes anciens camarades de volontariat, en uniforme. Je ne fus point surpris de le voir, car il me semblait que, la veille, nous avions passé la soirée ensemble à la cantine, mais je fus charmé, je lui fis la mine la plus agréable et j'allai à lui la main tendue. Son étonnement m'avertit de ma méprise, mais il me fallut encore un moment de réflexion pour m'aviser que mon ami n'avait pu garder plus de trente ans le visage de la vingtième année, qu'il portait un uniforme bleu horizon qui n'était pas celui de ce temps-là, et qu'enfin je ne pouvais me trouver qu'en présence d'un fils, en qui l'image du père que j'avais intimement connu et aimé semblait être ressuscitée trait pour trait.

Cette identité pour ainsi dire littérale, cette continuité de deux êtres n'a rien de prodigieux, elle n'est même pas très rare, mais elle est émouvante, et elle pose l'énigme du temps devant la raison de tous ceux qui, comme moi, sont tentés de croire qu'il n'est qu'une forme de la pensée, une illusion ou un rêve.

Cependant, je m'étais trop avancé pour reculer sans explication. Celui que, me rajeunissant moi-même d'un tiers de siècle, j'avais pris pour mon ami d'autrefois m'interrogeait du regard, par contenance (car il m'a dit depuis qu'il avait deviné tout de suite d'où venait mon erreur), et à mon sourire contraint il répondait par un sourire de jeune homme bien élevé.

Vu la différence des âges, c'était à moi de rompre le silence. Je lui demandai s'il s'appelait bien Moreau, et, sur sa réponse affirmative, je le priai de me dire son petit nom, qui était Lucien.

— Votre père, — dis-je, — s'appelait André.

— Il s'appelle toujours André, — fit Lucien avec un rire d'enfant.

J'éprouvai un soulagement véritable en apprenant cette nouvelle qui n'avait rien de si étonnant; car, après m'être imaginé que mon vieux camarade avait toujours vingt ans, je ne sais pourquoi maintenant je me persuadais qu'il devait être mort depuis des éternités.

— Est-ce qu'il demeure ici? — dis-je d'une voix plus basse et avec une sorte d'effroi.

— Mais oui! — dit gaiement Lucien.

— Alors, — dis-je, — comment se fait-il que je ne l'y aie pas encore rencontré?

Rien n'était plus aisément explicable, attendu que je prenais tous mes repas seul dans mon appartement; mais vous pensez que ce jour-là j'allai droit à la salle à manger, en compagnie de Lucien, et que l'on mit mon couvert à la table de ses parents.

Je vous l'avouerai sans détour, leur vue me fut pénible, et j'eus d'abord le sentiment qu'à peine cinq minutes après avoir fait la connaissance de mon jeune ami, j'avais à l'égard de sa famille des obligations qu'il faut appeler franchement des corvées.

La mère ne m'intéressait pas, mais son aspect me fit songer que je devais me tenir bien heureux d'avoir divorcé après quatre ans de mariage : autrement j'eusse traîné à ma suite une quadragénaire épaissie, comme la respectable dame que j'avais devant les yeux, et qui ne m'eût rappelé par aucun trait l'insupportable, mais ravissante créature que j'avais épousée tout juste âgée de seize ans. N'est-ce pas ce que l'on devrait appeler erreur sur la personne, et le plus légitime des cas de nullité? Quand je pense que je suis, en théorie, partisan de l'indissolubilité du mariage!

Pour André Moreau, mon ancien compagnon d'armes, il était si différent de lui-même, et son fils si pareil à l'image que j'en avais affectueusement gardée, que je ne saurais même dire qu'ils faisaient double emploi. L'un des deux, vous sentez lequel, était purement et simplement de trop. Ai-je besoin de vous dire que je ne trahissais ni mon désir meurtrier de supprimer cette mère et ce père inutiles, ni même mon impatience et mon agitation? Mes parents m'ont admirablement élevé, je leur en sais un gré infini.

Je dois à leur enseignement, peut-être aussi à une disposition naturelle, un pouvoir d'enjôler les gens que j'ai des démangeaisons d'étrangler et qui ne s'en douteront jamais. Je ne risque plus rien à vous livrer le secret de ma politesse. Je fus, depuis les hors-d'œuvre jusqu'au dessert, fort brillant,

je le dis sans nulle vanité. On me rendait la chose facile : je parle toujours bien quand on m'écoute avec le parti pris de m'admirer.

A mesure que le repas s'avançait, j'étais de plus en plus content de mes hôtes, parce que j'étais de plus en plus content de moi; mais ce n'est pas pour le père et pour la mère que je me mettais en frais, c'était pour le fils, qui, lui, ne soufflait mot et qui ne me quittait pas des yeux.

Cependant, la joie discrète, mais visible, de mon vieux camarade ne laissait pas de me toucher. Il semblait en me retrouvant avoir retrouvé sa jeunesse, et il me faisait apercevoir la différence qui était entre nous; car ce bien inestimable qu'il avait perdu et retrouvé, j'avais le sentiment que moi je n'aurais eu que faire de le retrouver, ayant oublié de le perdre.

Puis, ces propos de table n'étaient pas après tout si oiseux... Ils avaient la même sorte d'utilité que l'exposition au premier acte d'une comédie. Il fallait bien que l'on m'apprît, et au plus tôt, certains détails nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre, notamment pourquoi Lucien était à Paris au lieu d'être au front. Il venait d'être opéré de l'appendicite et avait un congé de convalescence de trois semaines. « Il repartira dans trois semaines! » pensai-je.

Sa mère m'instruisit avec orgueil qu'il était normalien, fort cultivé. Je souris : je n'en avais jamais douté. Puis je me rappelai que plus de trente années auparavant, pendant les manœuvres de brigade, je partageais avec le père une petite chambre d'hôtel à Pacy-sur-Eure, et qu'au lieu de dormir nous nous disputions jusqu'à une heure avancée de la nuit, d'ailleurs en termes militaires de la dernière grossièreté, à propos des catégories de Kant et de l'identité des contraires de Hegel. Je fus ravi de songer que j'allais pouvoir reprendre avec le fils l'entretien depuis si longtemps rompu, et que ce ne serait point vraiment changer d'interlocuteur.

Mais cette pensée irrita mon impatience, et je crains bien d'avoir, en dépit de mon parti pris d'amabilité, un peu bousculé la fin du repas. Mon vieux camarade avait des trésors d'indulgence. Quand je parlai d'aller faire un tour avec Lucien, il ne proposa pas de nous accompagner. La mère nous suivit

d'un regard attendri. Je vous jure qu'à ce moment, je ne pensais guère à méditer sur ma vieillesse commençante. Placé entre un père qui pour l'état civil avait mon âge et un fils qui aurait pu être le mien, je n'avais point hésité : j'avais brusquement rajeuni de trente ans et changé de contemporain.

J'espère (car je crains le ridicule) avoir seul remarqué de quel air vainqueur j'enlevai à la lettre ce jeune homme sur qui dès lors je prétendais exercer une autorité absolue, et qui se laissait faire. J'étais presque effrayé de me retrouver et de me reconnaître au seuil de la vieillesse tel que je m'étais connu au seuil de la vie, avec mon caractère impérieux et mes affections tyranniques.

J'ai une conscience inquiète, ombrageuse autant que clairvoyante, à qui les bizarreries les plus imperceptibles de mes sentiments ou de mes gestes ne sauraient échapper et qui est toujours hâtée à les critiquer sans indulgence. De quel ton ne m'eût-elle point réprimandé, si l'accord visible qui régnait entre Lucien et moi, entre l'adolescent et le vieillard, ne lui eût imposé silence, ou ne l'eût contrainte du moins de partager équitablement les responsabilités!

En s'esquivant avec moi de la salle à manger, il me lança le même regard d'intelligence et m'adressa le même sourire de malice qu'il eût fait à un camarade de son âge; ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas de me marquer toute la déférence familière d'un fils pour le père qu'il respecte mais qu'il tutoie. Nous n'en étions pas au tutoiement, mais je ne jurerais pas qu'il ne fallût, pour nous en garder, nous surveiller constamment, et nous rappeler que nous nous connaissions depuis une heure.

S'il était exact, au sens vulgaire, il n'était pas vrai que nous nous connussions depuis une heure : nous étions de la même promotion, et rien ne lui semblait si naturel que de reprendre et de poursuivre avec moi la conversation transcendante que j'avais commencée avec son père au Lion d'Or de Pacy-sur-Eure et qui était suspendue depuis plus de trente ans.

Il m'avait entraîné dehors et, sans dessein, nous avions suivi la rue Boissy-d'Anglas, puis traversé la place de la

Concorde à la lisière des Champs-Élysées. En dépit de son impatience et de la mienne, nous ne parlions guère, sinon par contenance, et avec une rigoureuse banalité; nous attendions, pour dire d'impérissables choses, que le lieu nous semblât propice et le décor convenable. Ainsi Phèdre ne se mit à lire le discours de Lysias qu'après avoir rencontré la source fraîche et le lit d'herbe où s'étendre à l'ombre embaumée. Nous n'étions pas si exigeants et, quand nous arrivâmes au Cours-la-Reine, il nous parut que notre dignité ne nous défendait pas d'échanger des propos philosophiques en nous promenant à pas tranquilles le long de cette belle allée.

Mais la timidité de Lucien (que j'avais devinée bien que jusqu'alors il ne l'eût point trahie) ou plutôt une sorte de pudeur l'empêcha soudain, notre fausse camaraderie le mit en confusion, il redevint vis-à-vis de moi le très jeune homme à qui l'on a dès sa première enfance — hier — donné l'habitude de ne prendre la parole que si les grandes personnes l'interrogent; et je dus en effet l'interroger.

Je pris soin, pour ne pas l'effaroucher, de ne lui poser d'abord que les questions dénuées de signification et d'intérêt que j'aurais posées au premier venu. Ce fut en quelque sorte l'interrogatoire d'identité. Je m'informai de ses études, de ses grades : il me répondait avec précision et avec modestie, comme un enfant sage. Il semblait avoir subitement perdu toute spontanéité, tout élan, et cette naïveté beaucoup plus charmante après l'adolescence passée que dans l'âge puéril, parce qu'elle est alors plus rare, et même un peu hors la règle.

J'observai qu'il n'avait pas dû être élevé à l'anglaise, comme c'était la mode durant le quart de siècle qui a précédé la guerre; car il ne m'envisageait pas bien en face à chaque mot qu'il me disait, et son regard, inquiet, sinon sournois, me fuyait obstinément. Pour le remettre en confiance, je lui parlais avec douceur, d'une voix qui m'irritait moi-même, parce que je la trouvais trop caressante, et avec un accent de compassion outrageux pour lui comme pour moi.

Je ne crus lui dire qu'une banalité de plus en le plaignant d'avoir dû arrêter ses travaux, et s'astreindre, Dieu sait durant combien de mois ou d'années, à la servitude militaire; mais comme, à ce moment, il ne me souvient plus

pourquoi je regardais d'un autre côté, je sentis, sans le voir, que de nouveau son regard se posait sur moi. Je tournai la tête, nos yeux enfin se rencontrèrent, et je fus bouleversé de l'expression de détresse que je surpris sur son visage.

— Oui, — fit-il d'une voix basse, altérée, — j'ai peur...

Je vous avoue que je me mépris à ce mot. Les soldats de cette guerre étaient d'une admirable sincérité. Je n'en ai pas rencontré un seul qui dissimulât ses faiblesses humaines, et qui fît difficulté de reconnaître les hésitations ou les défaillances momentanées de sa vertu. J'imaginai qu'il voulait me dire que parfois, à l'heure du danger, il était forcé — comme Turenne — de gourmander sa carcasse.

— Peur? — dis-je, en me redressant malgré moi.

Les civils, dont j'étais, ne pouvant concevoir le courage que sous la catégorie de l'idéal, ne souffraient pas volontiers qu'il fût intermittent ni qu'il eût des hauts et des bas. Lucien devina-t-il l'arrière-pensée que déjà je me reprochais? Il sourit, et, peut-être sans y penser, malgré lui, mit un peu d'ironie dans sa réponse.

Il me dit qu'au feu, il n'était pas, sans doute, plus imperturbable qu'un autre, mais qu'il ne me parlait point de cela, et que cette peur qu'il me confessait n'était rien moins que physique. La mort dont il avait peur, c'était la mort de son intelligence. Je n'oublierai jamais l'expression de religieux effroi qui m'apparut sur son visage, cette ombre qui passa en courant sur la profondeur et sur l'immensité de ses yeux. C'était vraiment l'ombre des ailes de la mort.

Il me souvient qu'un dimanche, à Auteuil, le vieux Goncourt — j'écris : le vieux, cette épithète m'obsède; quel âge avait-il alors? Mon âge d'aujourd'hui, deux ou trois ans de moins peut-être — il me souvient que Goncourt me fit voir, avec cette timidité devant le beau qui était son charme, *cum reverentia et tremore*, une estampe japonaise; l'artiste y avait figuré, ou plutôt suggéré un vol d'oiseaux migrateurs. On croyait les voir, on ne les voyait pas : on ne voyait que leur double reflet, sur les nuages et, parmi les bambous, sur la surface miroitante d'un étang. C'est ainsi que je vis passer le reflet de la mort dans le lac de son cœur, comme Dante l'a dit précieusement.

Je m'aperçus alors avec étonnement que ce jeune homme à qui déjà tant de liens m'attachaient, je ne l'avais pour ainsi dire pas regardé. J'avais été frappé d'abord par cette ressemblance littérale qui avait comme ressuscité devant moi mon camarade et continué du père au fils, d'une génération à l'autre, une amitié depuis des années endormie mais non pas éteinte ni infidèle; et je ne l'avais vu qu'à travers cette ressemblance, ce n'est pas lui-même que j'avais vu. Je commençais à peine de faire sa connaissance personnelle, et il se révélait à moi par ce qu'il avait de plus personnel en effet, par ses yeux inquiets, beaux de toute la beauté de son âme, mais traduite. Ah! comme ses yeux me prirent!

Ce qui me touchait surtout, c'est qu'en même temps que de détresse infinie, ils avaient une expression de sécurité; et je sentais que j'en étais cause. Lucien avait en moi une confiance absolue, que ne justifiait aucune raison de la raison. J'étais certainement le seul à qui cet enfant angoissé eût fait la confidence de sa peur; mais s'il n'avait pas eu honte de me la faire, c'est aussi parce qu'un infaillible instinct l'avertissait que seul je pouvais comprendre son mal et l'apaiser ou le guérir, et déjà il était rassuré, reconnaissant.

Notre intimité, si profonde, était trop récente pour nous permettre de nous interroger sur les nuances de notre sentiment naissant; mais je sais bien, sans qu'il me l'ait dit, qu'il tenait ainsi que moi notre rencontre pour un bienfait inouï de la providence. Nous n'adhérions ni l'un ni l'autre à une foi positive; mais combien d'hommes, en dépit de la contradiction apparente, croient à une providence sans croire à un Dieu? Il suffit d'être épris de l'ordre et d'avoir le désir ou le goût d'une harmonie universelle.

Songez cependant que, si notre amitié héritée et fictive datait de plus de quarante années, en termes de réalité nous ne nous connaissions pas depuis deux heures! L'enthousiasme ne tient aucun compte de la durée; mais il est impossible que, chez des civilisés, le sentiment de la mesure, des proportions, ou simplement des convenances ne se réveille pas bientôt. Nous aperçûmes, tous deux, je crois, dans le même instant, et combien il semblerait extravagant de traduire à la lettre l'émotion trop naïve de ce coup de foudre dont nous

étions encore tout ébranlés, et combien il nous serait cruel d'en modérer les expressions par une sorte de respect humain.

C'est pourtant à ce dernier parti qu'il nous fallut arrêter : les habitudes de l'éducation sont plus fortes que les instincts de la nature. Elles nous avaient, à notre insu, rendus également formalistes. Nous ne comprîmes pas trop bien ce qui si brusquement s'était passé au fond de nous, et nous aperçûmes seulement que le charme était rompu. Une grande tristesse et un grand froid s'étaient abattus sur nous. L'un et l'autre nous étions gênés affreusement.

Je l'étais encore bien plus que Lucien, car c'était mon tour de parler. Il venait de m'avouer les craintes que lui donnait son intelligence menacée : c'était maintenant à moi de lui répliquer, de faire le premier mensonge, par omission de bienséance. Au lieu de répondre à son cri de détresse par un cri de confiance, je baissai, je posai ma voix et je lui soumis des raisons. Je baissai le ton, jusqu'à prendre celui de l'ironie et, comme un vieil homme, celui de l'expérience.

Je lui dis que tous les hommes de ma génération avaient éprouvé de pareilles inquiétudes, au moment de partir pour le service, où ils ne demeuraient qu'un an. La réplique était facile au point que mon jeune ami dédaigna presque de l'articuler. Il murmura, en souriant, mais à peine :

— Pouvez-vous faire une comparaison?

Je rougis, non pas de l'avoir faite, mais d'avoir paru la faire, et je me tus.

Nous cheminions très près l'un de l'autre, côte à côte, têtes penchées; comme il ne disait rien, lui non plus, et que nous étions tristes, si tristes que nous avions l'air brouillés, je pensai que j'étais le plus vieux, le plus raisonnable, et que c'était à moi de faire les avances. Je lui dis avec une soudaine chaleur :

— Je vous ai parlé comme si je ne vous comprenais pas... Soyez persuadé que je vous comprends très bien.

— Oh! j'en suis sûr! — fit-il.

Et ces quatre monosyllabes, un peu durs, sans doute, à l'oreille, avaient une force d'affirmation et d'assentiment singulière.

Après un temps, il reprit :

— Mes parents aussi me comprennent...

— Ils sont assez intelligents pour cela.

— Oui, mais...

— Mais?

— Nous nous écrivons, le plus possible, n'est-ce pas? Eh bien... comment vous dire?... Si... je leur écrivais autre chose que : « Je suis sauf. Aujourd'hui, à telle date, à telle heure, j'existe encore... Je suis... et je ne tends qu'à persévérer dans mon être... » Au sens le plus matériel.

— Évidemment!

— Oui... Si je leur écrivais autre chose que cela... ils se ... formaliseraient... ou ils s'alarmeraient... Il leur semblerait que je perds mon temps, que je joue avec le feu, que je tente la mort... Et jamais mon père lui-même n'aurait l'idée de me répondre : « Tu es, donc tu penses. »

— J'aime vos à peu près philosophiques.

— Ne vous moquez pas de moi.

— Je n'y songe guère.

A ce moment il eut un nouvel élan de confiance, et il se tourna vers moi pour me dire : « Et vous, si vous m'écriviez?... » Mais il ne le dit point. Le pouvait-il, deux heures, songez-y bien, deux heures à peine après que nous nous étions rencontrés par hasard et pour la première fois? Ses yeux seuls me le dirent et aussitôt se baissèrent; puis il les leva comme pour quêter ma réponse, et ce furent aussi mes yeux qui la lui firent, car cela aussi était ineffable :

« Non, moi je ne serais pas choqué si nous échangions une correspondance purement spirituelle; mais il se pourrait bien qu'elle ne fût qu'un prétexte, et que vos intérêts temporels, votre existence même fussent le plus pressant de mes soucis, tandis que nous feindrions, vous et moi, d'envisager toutes choses sous l'espèce de l'éternité. Si vous savez lire entre les lignes, vous lirez dans chacune de mes lettres, toujours présente, la même arrière-pensée que dans celles de vos parents. Sinon je serais trop inhumain : me faites-vous l'injure de croire que je le sois? »

Il sourit avec malice, car il avait entendu ce que je ne lui avais pas dit, et avec une coquetterie puérile, car il venait d'éprouver sur moi son pouvoir instantané de séduction.

Mais tout ce que nous avions dit, encore que ce fut sans le dire, était si hâtif, si excessif que nous nous sentions plus que jamais contraints, gênés, au supplice. Il semblait — cette étrangeté est d'ailleurs moins rare que l'on n'imagine — il semblait que nous fussions parvenus au dernier degré de l'intimité, et que pourtant la glace ne fût pas rompue.

J'eus alors une invention que je qualifierai d'admirable, sans fausse modestie, et qui sur-le-champ nous mit à l'aise avec cet importun sentiment des convenances qui nous empêchait tous les deux. Comme l'a dit, je crois, un faiseur de pièces de théâtre, on ne prouve jamais mieux que l'on respecte la loi qu'en la tournant. La dignité de mon âge, et surtout la prudente réserve qui lui sied, ne me permettaient pas de me jeter à la tête d'un si jeune homme et de lui offrir mes services. Je m'avisai de lui déclarer que c'était moi plutôt qui avais besoin des siens.

Je pris la chose de fort loin, et pour lui remontrer que sa précieuse intelligence n'était exposée à aucun véritable péril, que si même elle demeurait en sommeil deux années, trois années, elle retrouverait intacts les biens qu'elle avait naguère amassés, je tirai argument de mon propre exemple.

Je lui contai avec un peu d'apprêt, et avec une vanité d'écolier, hélas! de vieil écolier, comment le désir de Platon m'avait fait remettre au grec sur le tard; et que j'avais essayé de le rapprendre, non pas comme au collège, mais, ainsi que parle Renan dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, « à l'ancienne manière (c'était la bonne), c'est-à-dire avec des livres élémentaires détestables, sans méthode, presque sans grammaire, comme l'ont appris, au XVe et au XVIe siècles, Erasme et les humanistes qui, depuis l'antiquité, l'ont le mieux su ». Mais quelle n'avait pas été ma surprise, et je dirai presque ma confusion (car je ne méritais pas une telle faveur), de m'apercevoir que cette grammaire, que je pensais n'avoir jamais sue, ou avoir totalement oubliée, s'était logée dans le coin le plus caché mais le plus sûr de ma mémoire? *In angello... sine libello.* Je la savais encore ou, plus probablement, je la savais mieux qu'au temps que mes professeurs s'efforçaient de me l'enseigner et que mon attention s'échappait.

— Notez, — disais-je à Lucien, — que j'ai recherché la

trace de mes pas sur les chemins que j'avais parcourus plus de trente années auparavant. Ne pensez-vous pas qu'après deux ou trois années de front, vous retrouverez bien plus aisément votre piste moins effacée?

— Oui, oui, — faisait-il en hochant la tête.

Il n'était pas trop convaincu, mais il avait la bonne volonté de l'être, c'est le principal. Je poussai alors, à l'improviste, une pointe oblique, mais hardie et décisive. Je lui avouai, en baissant la voix par manière d'humilité, que si les restants de science dont je m'étais trouvé pourvu passaient de beaucoup mon espérance, tout cela n'était pas cependant bien certain, bien établi; que je n'avais point d'ailleurs un tempérament d'autodidacte, qu'il me fallait un maître et, de préférence, un maître jeune, dans la première fleur de l'esprit, dans le premier bouillon de l'enthousiasme et du zèle; enfin, je lui offris de renverser les rôles et d'achever mon initiation.

Il en rougit de plaisir; mais j'avais affaire à un sage : il me rappela que dans trois semaines il devait retourner au front. Je lui repartis que l'on peut faire bien des choses en trois semaines, et qu'ensuite il continuerait ses leçons par correspondance. Ce mot nous autorisait à nous promettre que nous nous écririons régulièrement.

J'eus toutefois la franchise de le prévenir dès lors que je ne comptais pas meubler uniquement mes lettres de grec et de philosophie. Je fus touché de voir qu'il était ému lui-même à ne savoir que me répondre. Il ne me remercia que d'un regard, dont l'expression était plus animale qu'humaine. N'est-ce pas mieux?

Puis nous nous séparâmes brusquement, comme deux camarades un peu rudes, non pas de mon âge, mais du sien, qui jugent tout d'un coup qu'ils se sont assez vus. Nous nous retrouvâmes à l'heure du dîner, que je pris encore à la table des Moreau; mais nous y usâmes, Lucien et moi, d'une extrême réserve : quel besoin avions-nous de manifester à ses parents que nous étions tous deux d'intelligence?

ABEL HERMANT,
de l'Académie Française.

(A suivre.)

L'ASTRONOMIE

ET

L'HISTOIRE DES IDÉES

« Qu'est-ce que l'histoire, disait Renan, sinon la plus incongrue des associations d'idées? » A tout le moins, cette formule se vérifie-t-elle pour l'histoire des idées, plus encore que pour celle des événements politiques et sociaux. Une théorie scientifique, une doctrine religieuse, un système politique agissent moins par le développement mécanique de leurs effets logiques, que par les réactions qu'ils provoquent, les accommodements qu'ils tolèrent, les effets secondaires qu'ils suscitent, les incidences ignorées ou lointaines qu'ils déclanchent, en se composant avec d'autres théories, d'autres doctrines, d'autres systèmes concourants. L'atomisme antique se proposait de détruire chez les hommes la crainte des dieux : cette physique impie est devenue celle des théologiens orthodoxes de l'Islam qui y virent le système le mieux approprié à garantir le dogme de la toute-puissance divine. L'Aristotélisme fut une tentative pour fonder une science de la nature : sa destinée fut de servir à la justification rationnelle du dogme. Le Néo-platonisme apparaît comme un effort désespéré pour sauver l'intellectualisme grec en le conciliant avec les aspirations mystiques, développées chez les foules par les religions de salut : il aboutit au matérialisme religieux le plus bas, à la théurgie, à la démonologie, à la magie naturelle. La prédiction évangélique se meut dans les cadres du messianisme palestinien et de l'apocalyptique juive

traditionnels : elle enfanta la société la plus conservatrice et la plus durable, l'Église, que l'humanité ait connue depuis l'empire romain. La Révolution se fit au nom des idées d'égalité et de liberté : elle engendra le césarisme qui vint rassurer les acquéreurs de biens nationaux sur la légitimité de leurs titres de propriété; et il apparaîtra peut-être un jour, par un retour inverse, que l'impérialisme napoléonien, flétri comme l'œuvre détestable du militarisme, en unifiant l'Europe, fut le fondement providentiel de la Société des Nations. Le littéralisme évangélique d'un Tolstoï et l'orthodoxie marxiste d'un Lénine, anathématisant également la Société capitaliste, aboutissent en Russie, après dix ans de bolchevisme, à la mentalité petite-bourgeoise de la Nep.

Aucun exemple n'est plus approprié à cet égard que celui de l'astronomie. On penserait, tout d'abord, à une discipline autonome, se développant sur un plan à part, à l'abri de toutes les fluctuations des spéculations humaines. Et, pourtant, rien n'est moins exact. Née des préoccupations astrologiques des Chaldéens, elle répudia ses origines suspectes et devint scientifique avec Pythagore, qui ramena l'explication du mouvement apparent des astres à un pur problème de géométrie. Nulle découverte ne fut plus éclatante que la sienne : elle aboutit cependant à ce résultat paradoxal de compromettre, pour des millénaires, l'explication purement physique qu'avaient tentée de l'origine des choses les penseurs d'Ionie. L'astronomie géométrique de Pythagore, de Platon, d'Eudoxe, d'Aristote, d'Hipparque et de Ptolémée substitua à la conception moniste du monde des philosophes milésiens un dualisme radical. Ce dualisme justifia, avec une apparence de preuve scientifique, la théorie orphique de la dualité du composé humain; puis, après la conquête d'Alexandre, l'astrologie et le fatalisme astral des Orientaux. Il aboutit à une astrolâtrie sidérale qui fut la dernière forme du paganisme antique. Ainsi, un progrès capital dans un ordre d'idées entraîna une régression non moins considérable dans un autre. Copernic, en rééditant le système héliocentrique d'Aristarque de Samos, n'entrevit pas lui-même toute la portée et les effets incalculables de son hypothèse. C'est Kepler qui, en substituant au règne du cercle le règne de

l'ellipse, transforma la vision de ce monde. Il sauva l'unité du Cosmos, proclamée par les physiciens de Milet, en permettant de démontrer l'identité de la mécanique céleste et de la mécanique terrestre, appliquée à une même matière cosmique. S'il dépouilla les astres de leur prestige divin, du moins ouvrit-il à la curiosité insatiable de l'esprit humain les champs démesurés des espaces célestes.

I. — L'ASTROLOGIE CHALDÉENNE ET L'ASTRONOMIE NUMÉRIQUE

L'astronomie n'a pas été inventée par les Atlantes, comme le narre le divin Platon dans le *Critias*; elle n'a pas été créée par Atlas suivant la fable antique, ni enseignée au bouillant Achille par le centaure Chiron à la face camuse : elle est née avec le premier regard de l'homme posé sur la nature. Les populations les plus primitives furent frappées par l'alternance des jours et des nuits, le rythme des saisons, les phases de la lune : dès la plus haute antiquité, ils composèrent des calendriers et élaborèrent des cosmogonies. Plus tard, ils discernèrent la révolution diurne des étoiles autour d'un axe passant par celle qui ne bouge pas, la polaire. L'observation des levers et des couchers des astres dans les rayons du Soleil leur révéla que celui-ci se déplace à travers le troupeau discipliné des étoiles suivant un cercle oblique à l'équateur de la sphère céleste : le cercle de l'écliptique. Ils identifièrent, par la suite, la marche vagabonde des planètes errantes qui décrivent leur cours capricieux parmi la faune céleste des constellations. Toutefois, ces notions tirées de l'observation sensible, les peuples les élaborèrent et les coordonnèrent plus ou moins en système, suivant leurs besoins particuliers, leurs croyances, leur génie propre et la structure de leur esprit. Dans l'antiquité classique, on ne peut véritablement parler d'une science astronomique qu'au sujet des Chaldéens, après l'adoption du calendrier solaire par Nabonassar (721 avant J.-C.), et au sujet des Grecs, après Pythagore.

Si la géométrie naquit des mesures au cordeau des arpenteurs égyptiens chargés, après chaque crue du Nil, de délimiter les propriétés, l'astronomie prit son essor sur les tours

à étages des vallées de l'Euphrate, sous l'empire des préoccupations astrologiques des Chaldéens.

Au gré de leur mythologie, le Ciel et la Terre avaient été formés des deux moitiés séparées du corps, pourfendu par Mardouk, du monstre chaotique originel, le serpent Tiamat. La terre a la forme d'une barque renversée sur les eaux infranchissables du fleuve Océan que ceint de toutes parts une digue de montagnes élevées sur lesquelles repose la coupole métallique du ciel. Les astres sont les demeures des dieux et sont gouvernés par eux suivant des voies tracées d'avance. Mais, tandis que les uns tournent en cohortes régulières autour du pôle, d'autres ont une marche sinueuse et battent le ciel d'une perpétuelle danse rythmée. Ce sont les deux grands luminaires, la Lune, demeure du dieu Sin, le Soleil, qui est le dieu Shamas lui-même, et les cinq planètes connues des anciens : Jupiter, siège de Mardouk, berger du troupeau céleste, Vénus, guidée par la déesse Istar, Saturne par Ninib, Mars par le terrible Nergal, et Mercure par Nabou. Parmi les étoiles fixes, trente sont des dieux conseillers veillant sur tout ce qui e passe dans le ciel et sur la terre; douze sont douze régents dont chacun préside à un mois de l'année et à un des signes du Zodiaque. Enfin, les astres errants, appelés « interprètes », annoncent les événements futurs et sont, auprès des hommes, les truchements des dieux.

On a retrouvé à Ninive les fragments d'un grand traité d'astrologie, dénommé *Illumination de Bel*, composé sous Sargon l'Ancien, au troisième millénaire. La bibliothèque d'Assurbanipal, en outre, nous a livré quantité de textes cunéiformes, contenant les rapports qu'adressaient à leur souverain les astrologues royaux des tours de Borsippa et de Ninive. Ils y consignent les jours fastes et les jours néfastes, les oppositions, les approches, les rencontres, les occultations de planètes et d'étoiles, avec les pronostics qu'on en peut tirer : opulence des moissons, invasion d'ennemis ou de sauterelles, inondations, guerres prochaines, calamités de toutes sortes, victoires, périodes de paix et de justice. Si Mars est en opposition avec Vénus, « cette année, six mois durant, le Roi demeure »; mais si Mars est opposé à Jupiter, c'est la ruine » du pays » par le conflit de deux puissances; et si Vénus se

lève pendant le mois de Nisannu, le pays sera dévasté; mais apparaît-elle au mois de Sivanu, « les Barbares du Nord seront défaits ». Ces documents peuvent se répartir en deux groupes. Les uns sont de simples rapports d'observations célestes; les autres composent des répertoires d'interprétation, toute une herméneutique astrologique, permettant de tirer des prédictions certaines, suivant des règles fixes, des phénomènes célestes.

Ces prédictions ne portaient que sur des événements très généraux concernant la vie des peuples et du souverain. Un problème astrologique plus précis allait amener les Chaldéens à construire une véritable astronomie numérique. Ce problème fut posé par l'établissement des thèmes de géniture.

Si les phénomènes terrestres sont sous la dépendance des circulations célestes, comment ne pas penser que la destinée d'un chacun dépend de la position des astres à sa naissance? A cette science ambitieuse, qui prétend déduire de l'aspect du ciel, en cet instant indivisible, la série ordonnée des événements saillants d'une destinée humaine, les Grecs donnèrent le nom de *Généthiologie*. Elle consiste à déterminer, au moment précis de la naissance, le point du Zodiaque qui se lève à l'horizon au Levant, l'*horoscope*, d'où partira le cercle de géniture divisé en douze secteurs égaux par des perpendiculaires à l'écliptique. Fixe par rapport à la Terre, ce cercle est une armature rigide, une roulette gigantesque sur laquelle courent les planètes comme autant de boules lancées par la main du Destin, et à travers les mailles duquel circulent les signes mobiles du Zodiaque avec toute la machine cosmique. Les prédictions se tirent de la position, à tout instant de la durée, des planètes et des constellations par rapport au cercle gradué de la géniture.

Or, les astrologues s'aperçurent que certains signes du Zodiaque ascensionnent plus vite que d'autres au-dessus de l'horizon et resdescendent plus lentement. Les pronostics concernant la durée de la vie du sujet consultant étaient basés sur le calcul de ces ascensions d'une durée inégale, autrement dit sur la détermination de la vitesse angulaire avec laquelle tournent, par l'effet du mouvement diurne et

de leur inclinaison sur l'équateur de la sphère céleste, les différentes parties du Zodiaque. Pour ce faire, il convient de convertir les degrés d'ascension oblique des signes du Zodiaque en degrés d'ascension droite de l'équateur, en projetant les arcs du cercle zodiacal sur l'équateur, la durée des ascensions étant alors dans le même rapport que ces projections. C'est le problème que les astronomes grecs surent résoudre, à partir d'Hipparque, au moyen de la trigonométrie. Les Chaldéens ignorèrent cet instrument mathématique adéquat et même, quand ils furent à même d'en bénéficier, ils refusèrent de s'en servir. Ils trouvèrent la solution du problème des ascensions au moyen de progressions arithmétiques, suivant une méthode qui consistait à ramener les mouvements célestes non uniformes à une combinaison arithmétique de mouvements, animés de vitesses différentes mais uniformes ou uniformément variées.

Cette méthode était d'application générale. Ils l'étendirent à la détermination des lois du mouvement du Soleil, de la Lune et des planètes. Ils construisirent ainsi des éphémérides, indiquant les positions relatives du Soleil, de la Lune, avec des prédictions d'éclipses, comme on en trouve une sur une tablette de l'an 7 de Cambyse. Des tablettes, datées de 113 et 111 avant notre ère, constituent un véritable annuaire astronomique donnant pour toute l'année des éphémérides complètes de la Lune et des planètes.

Si l'astronomie numérique des Babyloniens leur suffit pour établir une *connaissance des Temps*, dont la précision n'a pas été dépassée par Hipparque et Ptolémée, elle resta une astronomie purement descriptive, fondée sur des formules empiriques, artificiellement combinées. Jamais les Babyloniens ne se préoccupèrent de déterminer la distance respective des astres, de figurer géométriquement leurs orbites et d'expliquer ces orbites par un agencement convenable de mécanismes variés. Ils ne s'aperçurent pas que les problèmes de l'astronomie sont avant tout des problèmes de géométrie. Leur astronomie se borne à être une science des mouvements angulaires des astres, représentés par des séries numériques procédant par différences constantes, ou, tout au plus, uniformément croissantes et décroissantes, sans

nul souci d'interprétation. S'ils n'allèrent pas plus avant, c'est que l'Astrologie n'en demandait pas davantage. Nous voyons ici comment une pseudo-science suscita, puis arrêta, l'essor de l'astronomie théorique. Les habitants assidus, les calculateurs infatigables des tours de Babel, de Borsippa, d'Erech, de Ninive, de Nippur, d'Ourouk et de Sippara, en accumulant leurs observations, en combinant sans trêve leurs séries numériques, ont bien mérité de l'humanité, car ils permirent à la brillante astronomie des Grecs, fille de la raison spéculative et de l'imagination créatrice, de prendre son envol sur un terrain sûr; mais, s'ils restèrent en deça de ces incomparables improvisateurs que furent les Hellènes, c'est pour avoir asservi l'astronomie à n'être que l'humble servante de l'astrologie.

II. — LA PHYSIQUE MILÉSIENNE ET L'UNITÉ DU MONDE

La spéculation désintéressée et l'esprit scientifique s'éveillèrent sur les côtes d'Ionie, au VIIe siècle avant notre ère. Les trois grands philosophes qui se succédèrent dans la cité la plus florissante de la Grèce d'Asie, à Milet, eurent un double mérite. Ils proclamèrent un principe d'invariance universel, sous la forme de l'adage « rien ne se crée, rien ne se perd », qui devint notre moderne principe de la conservation de l'énergie dans un système clos. En enseignant, conformément à cet adage, que les différentes espèces de corps qui peuplent le monde et les phénomènes qui en sont le siège, résultent des différents états de condensation et de raréfaction d'une matière primitive, l'eau selon Thalès, un chaos indéterminé selon Anaximandre, l'air selon Anaximène, ils se trouvèrent affirmer le principe de l'*unité substantielle du monde.*

Rejetant les explications mythiques forgées par les aèdes et les devins, ils s'efforcèrent à rendre compte par des causes purement physiques, conformément à ces deux principes, de la production des météores, de la formation des astres, de l'origine de la vie et de la genèse du monde, affirmant ainsi l'existence d'une science cosmogonique radicalement distincte des théogonies chantées par les poètes.

Pour expliquer le mécanisme des orages, par exemple, Anaximandre imagine que le vent, emprisonné dans un nuage comme dans une outre, rompt celui-ci par sa violence et que cette rupture s'accompagne de tonnerre et d'éclair. La formation du ciel n'est pas différente de celle d'un orage. Substituons à la couche de nuées des gaînes opaques d'air condensé, disposées symétriquement autour de la Terre comme les jantes d'une roue autour du moyeu d'un char; remplaçons le vent par le feu, les déchirures de la gaîne par des sortes d'évents : ces évents sont-ils ouverts, on voit le feu intérieur par leur embouchure et ce sont les astres; sont-ils fermés ou demi-clos, ce sont les éclipses ou les phases de la Lune. Ainsi la genèse des astres ne s'explique pas autrement que la formation des météores.

Héraclite d'Ephèse ne s'écarta pas de la physique milésienne. La terre, l'eau, l'air, le feu se transforment sans cesse suivant un rythme perpétuel et tous les phénomènes résultent de l'harmonie ou du conflit des éléments. Reprenant une idée chère à Anaximène, il déclara que les feux célestes s'alimentent des exhalaisons brillantes de la mer, et que le monde oscille entre deux états extrêmes : l'embrasement universel, où tout se résorbe dans le feu primitif; le déluge, où les exhalaisons accumulées par le Soleil se précipitent en pluie. Passant périodiquement d'un de ces états limites à l'autre, la nature parcourt sempiternellement le même cycle, la Grande Année. Elle est semblable « à un enfant qui, pour s'amuser, construit et détruit des montagnes de sable ». Et cette ordonnance de toutes choses « n'a été créée par aucun des dieux, ni par aucun des hommes; elle a toujours été, elle est et elle sera toujours ». Elle résulte des différents états d'un feu primitif, « éternellement vivant, qui s'allume par mesure et s'éteint par mesure ».

Xénophane, né à Colophon, Anaxagore, né à Clazomène, Archélaos et son disciple, Diogène d'Apollonie, enfin ce génie ambroisien qui fit retentir le sol de Sicile du bruissement d'or de ses sandales, Empédocle d'Agrigente, furent, au ve siècle avant notre ère, les propagateurs de la physique des Milésiens. Anaxagore, le commensal de Périclès et de Phidias, sous le signe duquel s'épanouit comme une fleur de

civilisation unique l'admirable rationalisme politique, intellectuel et artistique d'Athènes, scandalisa ses contemporains et encourut l'ostracisme, pour avoir soutenu que les astres, simples corps naturels incandescents, sont privés d'attributs divins. Il enseignait que la Lune, grande comme le Péloponèse, reçoit son éclairement du Soleil et que, présentant, comme la Terre, des montagnes, des vallées, des plaines, tout un relief accidenté, elle est vraisemblablement habitée.

Ce développement scientifique aboutit à la physique de Leucippe et de Démocrite. Ceux-là élaborèrent une théorie atomique et cinétiste du monde qui est à la base de nos conceptions actuelles. L'Univers que nous habitons s'est formé par l'agglomération dans l'espace vide d'une masse énorme d'atomes de toute espèce. En s'accrochant, ces atomes ont engendré un mouvement tourbillonnaire qui rend compte de celui des astres. Le Soleil, la Lune firent partie à l'origine de deux mondes tourbillonnants extérieurs au nôtre, qui entrèrent en collision avec lui et furent absorbés par lui. C'est tout à la fois la théorie des tourbillons de Descartes, de la nébuleuse primitive de Laplace, où l'accrochage des atomes remplacerait leur attraction, et la théorie de la captation de Sée sur l'origine du système solaire.

Ces cosmogonies intégraient des données astronomiques exactes tirées des observations des Égyptiens ou des Babyloniens. Thalès mesura en angle le diamètre céleste et on rapporte qu'il prédit une éclipse totale de Soleil. Anaxagore énonça la cause véritable des éclipses : l'interposition de la Terre entre la Lune et le Soleil, ou de la Lune entre la Terre et le Soleil. Cependant cette physique prodigieuse, née des intuitions géniales des Milésiens, qui conduisait à expliquer les phénomènes terrestres et célestes à l'aide des mêmes causes naturelles, et qui faisait des dieux des religions officielles des productions de la nature, dépassant seulement l'espèce humaine en puissance et en majesté, ou menant dans les intermondes des jours oisifs sans plus se soucier de la gent humaine que les sages parmi les humains, comme Epicure, n'avaient souci d'eux, fut paralysée dans son développement par une découverte admirable, due au génie de Pythagore, d'où allait résulter l'astronomie géométrique des Grecs.

III. — L'ASTRONOMIE GÉOMÉTRIQUE DES GRECS : LA THÉORIE DES SPHÈRES HOMOCENTRIQUES

L'événement le plus considérable de l'histoire intellectuelle de notre planète fut, sans contredit, la création de l'arithmétique et de la géométrie déductives et l'invention de la physique mathématique par les Pythagoriciens au VIe siècle avant notre ère. Ne se contentant pas, comme les Égyptiens, de constater *de visu*, à la simple inspection de la figure, que le carré élevé sur l'hypothénuse d'un triangle rectangle est équivalent à la somme des carrés élevés sur les deux autres côtés, Pythagore entreprit de le démontrer. Pour cela, il substitua à l'évidence intuitive des Orientaux l'évidence rationnelle qui naît de la démonstration, en coordonnant les propositions en un corps de doctrine, semblable à celui des *Éléments* d'Euclide, de façon que les propositions les plus complexes se déduisissent des plus simples, comme autant de conséquences dérivées. A une géométrie intuitive, se contentant de solutions approchées obtenues par des mesures empiriques, il susbstitua une géométrie rigoureuse, explicative et déductive, qui montre la nécessité intelligible des théorèmes qu'elle enchaîne, en en révélant le pourquoi.

Il lui apparut, en outre, que cette arithmétique et cette géométrie rationnelles étaient applicables à l'étude de l'Univers sensible; que celui-ci avait une structure dont les mathématiques pouvaient rendre raison; que ses corps reproduisaient certaines figures géométriques définies; que ses phénomènes obéissaient à des lois quantitatives immuables, et que l'Univers méritait vraiment le nom de Cosmos, parce que tout en lui était ordre, nombre et mesure. Il le démontra par l'exemple, en construisant deux théories physiques mathématiques : l'Acoustique et l'Astronomie géométrique.

Pythagore était un géomètre doublé d'un visionnaire. A côté de leurs fonctions mathématiques, il attribuait aux figures et aux nombres des propriétés mystiques. Il établit entre eux un ordre de précellence. Il proclama le dogme, qui allait régner jusqu'à la Renaissance, de la *perfection de la*

sphère. Ce dogme parvint jusqu'à Kepler qui y vit, avant de le renverser, l'image de la Trinité : le Père est le centre, le Fils, le rayon, et le Saint Esprit, la superficie. « Je ne puis être persuadé, ajoutait-il, qu'aucune des courbes puisse être plus noble ou plus parfaite que la superficie sphérique elle-même. » Bien avant lui, au VIe siècle avant notre ère, Parménide d'Élée identifiait la divinité à « une sphère bien polie et bien ronde ».

De la perfection de la sphère Pythagore déduisit qu'elle est la forme naturelle de la Terre et du Monde. Selon Thalès, Anaximène et Anaxagore, la Terre était un disque flottant sur l'eau primitive, ou porté sur un coussin de nuées, ou soutenu par un tourbillon aérien. Selon Anaximandre, elle avait la forme d'un cylindre plein maintenu au centre de l'Univers par raison de symétrie. Pythagore enseigna la sphéricité et l'immobilité de la Terre au centre du Monde, parce que « tel est son lieu naturel ». Partant ainsi de l'hypothèse géocentrique, il fit une découverte sensationnelle. Il lui apparut que l'on pouvait rendre compte de la marche du Soleil en combinant deux rotations simples : la première, dirigée d'Orient en Occident, s'accomplit autour des mêmes pôles et dans le même temps que la rotation diurne des étoiles, suivant un cercle parallèle à l'équateur de la sphère céleste; la seconde décrit en une année, d'Orient en Occident, un grand cercle de la sphère céleste, l'écliptique, dont le plan est incliné sur celui de l'équateur.

Cette découverte enflamma l'imagination subtile des Grecs, si sensible à l'harmonie des combinaisons géométriques simples. Elle insinua dans les esprits cette croyance que les cours des astres, en dépit de leur caprice apparent, se laissent résoudre en mouvements circulaires et uniformes, si bien que l'astronomie théorique se ramène à un problème de géométrie sphérique. Ce problème, Platon, qui voyait dans le mouvement circulaire des astres « l'image mobile de l'éternité immobile », le formula en des termes que nous a conservés Simplicius : « Platon part de ce principe que les corps célestes se meuvent d'un mouvement circulaire, uniforme et constamment régulier, il pose alors aux mathématiciens ce problème : Quels sont les mouvements circulaires, uniformes et parfai-

tement réguliers qu'il convient de prendre pour hypothèses, afin de sauver les apparences présentées par les planètes? »

Les astronomes grecs, à travers mille tribulations, poursuivirent la solution de ce problème, qui se compliqua au fur et à mesure que, mis en possession des recueils d'observations des Chaldéens ou disposant d'instruments de plus en plus précis, les apparences célestes se plurent à déjouer les agencements qu'ils s'ingéniaient à combiner pour les sauver.

Le premier, Eudoxe de Cnide (498-355 av. J.-C.) parut résoudre le problème posé par Platon, d'une façon entièrement satisfaisante, en tenant compte des stations et des rétrogressions des planètes dues à ce que celles-ci, soumises au mouvement diurne de la sphère céleste, se déplacent aussi autour du Soleil, tantôt dans le même sens, tantôt en sens inverse de la révolution qui les emporte.

Le système qu'inventa Eudoxe est *le système des sphères homocentriques*. Le Monde est constitué par une série de sphères emboîtées les unes dans les autres et ayant pour centre commun celui de la Terre. La sphère la plus éloignée de nous est celle des étoiles fixes; elle se meut d'une rotation uniforme d'Occident en Orient et enferme l'Univers; la sphère la plus rapprochée de nous est celle de la Lune, et délimite dans sa concavité le monde sublunaire. Chaque planète, entre ces deux sphères, est assujettie à une sphère *portante* qui tourne autour d'un axe, implanté lui-même dans la paroi intérieure d'une sphère *enveloppante*, pivotant elle-même d'un mouvement uniforme autour d'un second axe incliné sur le premier. Il en est de même de cette seconde sphère par rapport à une troisième, et parfois à une quatrième qui entraîne tout le mécanisme, chaque sphère composante conservant son mouvement propre uniforme. Au total, le système d'Eudoxe requiert l'existence géométrique de vingt-six sphères : trois pour la Lune, trois pour le Soleil, quatre pour chacune des cinq planètes, de Mercure à Saturne. A peine élaboré, ce système se révéla insuffisant pour rendre compte des résultats acquis par les observateurs. Il fallut le compliquer pour sauver l'anomalie zodiacale du Soleil et d'autres parti-

cularités de la carrière des astres errants. Calippe, qui vécut à Athènes dans le commerce d'Aristote, porta à trente-trois le nombre des orbes planétaires.

Tel est le système que le Stagirite intégra à sa physique. Il entendit douer de réalité substantielle les sphères homocentriques d'Eudoxe et de Calippe, en les constituant d'un élément inaltérable, la cinquième essence ou éther. Aux circulations dont sont animées ces sphères, il entendit donner une signification physique absolue. A son gré, les astres, composés de quintessence, sont des corps simples et incorruptibles, qui, comme tels, ne peuvent être animés que d'un mouvement simple et éternel. Or, il n'y a que deux espèces de mouvements simples : le mouvement rectiligne et le mouvement circulaire uniforme; mais le mouvement circulaire seul est éternel, car le monde est limité, enclos à l'intérieur de l'orbe de la sphère des fixes, et un mouvement rectiligne éternel ne répond à aucune possibilité physique. Ainsi, en partant des axiomes de sa physique : les astres sont des corps simples, un corps simple ne peut être animé que d'un mouvement simple; les astres sont des corps éternels, un mouvement simple et éternel ne peut être que circulaire, le Stagirite justifiait le postulat esthétique posé par Pythagore : les mouvements célestes se doivent ramener à une combinaison géométrique de circulations uniformes.

Eudoxe et Calippe avaient doté chaque planète d'un agencement particulier de sphères, comme si elle eût été isolée. Ainsi, la rotation diurne commune à tous les astres était communiquée à chacun des sept corps errants par la sphère la plus extérieure de son groupe. Aristote pensa que les mouvements des sphères extérieures se communiquent de proche en proche à toutes celles qui y sont incluses jusqu'à l'orbe de la Lune. Par exemple, la sphère des fixes communique la rotation aux trois sphères emboîtées de Saturne. Mais ces quatre rotations se communiquent au groupe de Jupiter qui devrait ne recevoir d'en haut que le mouvement diurne. Force est donc d'annuler l'effet des trois autres rotations en interposant, entre le ciel de Saturne et celui de Jupiter, trois sphères *compensatrices* ou *rétractives* animées de rotations égales et de signe contraire à celles de Saturne. En

joignant aux sphères de Calippe ces sphères rétractives, Aristote arrive au nombre de cinquante-cinq.

IV. — LA DUALITÉ DU MONDE ET LES RELIGIONS DE SALUT

La découverte de Pythagore, la théorie des sphères homocentriques d'Eudoxe et de Calippe réalisaient un progrès immense sur l'astronomie, purement descriptive et numérique, des Babyloniens, en ramenant l'explication du mouvement des astres à un simple problème de géométrie. Bientôt Hipparque allait forger l'instrument mathématique adéquat à sa solution : la trigonométrie. Et, cependant, ce progrès prodigieux réalisé par les astronomes grecs allait entraîner une régression considérable dans l'image du monde que se faisaient les physiciens.

Ceux-ci assimilaient les astres à des météores et les engageaient dans le cycle sans fin des naissances et des destructions. Ils soumettaient la « figure de ce monde qui passe » à un mobilisme universel, n'accordant de permanence qu'au perpétuel devenir. « Tout s'écoule » proclamait le pleureur d'Ephèse, Héraclite, et Cratyle, son disciple, déclarait que le monde est affligé d'un incessant rhume de cerveau. Dans le flux de ce monde mouvant, voilà que les astronomes introduisent la structure géométrique rigide de sphères homocentriques animées de mouvements uniformes. Ils décomposent ainsi le Cosmos en deux régions bien distinctes : le ciel et la terre; le ciel, lieu des révolutions sidérales où tout est ordonné et éternel, et le monde sublunaire, compris dans la concavité de l'orbe de la Lune, où tout est soumis au devenir et à la corruption.

Les phénomènes terrestres et les phénomènes célestes obéissaient aux mêmes lois, suivant les Milésiens, Héraclite et les Abdérites. Désormais, il n'en sera plus ainsi. Laissez échapper un corps de votre main : il tombe suivant la verticale d'un mouvement accéléré ou ascensionne en ligne droite, s'il est plus léger que l'air. Le mouvement naturel des corps sublunaires, conclut Aristote, est un mouvement rectiligne accéléré, au lieu que le mouvement spontané des corps célestes

est un mouvement circulaire uniforme. Il y a donc deux mécaniques distinctes : la mécanique céleste assujettie au principe des Pythagoriciens et la mécanique terrestre. Il faudra la prodigieuse découverte de Kepler et le plan incliné de Galilée pour faire descendre, au XVIIe siècle, la mécanique du ciel sur la terre.

Ces deux régions du monde, soumises à des lois différentes, doivent nécessairement être composées d'une essence distincte : alors que les quatre éléments et leurs combinaisons rendent compte de tous les mixtes sublunaires, les corps célestes sont constitués d'une quintessence, l'éther. La thèse de l'unité substantielle du Monde, cède le pas à l'affirmation de sa dualité radicale. Anaxagore enseignait que la Lune est un astre semblable à la Terre par son relief et vraisemblablement habité. Le dogme de l'incorruptibilité et de la simplicité des astres empêchera désormais une assimilation aussi téméraire. Il en sera ainsi jusqu'au jour où Galilée découvrira, au bout de sa lunette astronomique, des taches dans le Soleil, au grand scandale des Péripatéticiens qui s'exclameront qu'un corps incorruptible ne peut souffrir pareilles tares.

Enfin, les deux régions du Monde sont affectées de valeur religieuse différente. Comment douter que les astres ne soient doués d'intelligence, ainsi que l'enseigne Platon, ou guidés dans leur course par des intelligences rectrices, les moteurs immobiles d'Aristote? En effet, « ce qui est terrestre, déclare Platon, se meut sans ordre fixe, au lieu que les êtres formés de feu sont mûs dans un ordre immuable. Or, ce qui se meut sans ordre doit être considéré comme privé d'intelligence : c'est ce qui se constate la plupart du temps pour ce qui vit autour de nous; au contraire, nous devons grandement présumer que ce qui se meut au sein du ciel en est pourvu. Que les astres aient, en effet, un esprit pensant, c'est ce que les hommes devraient conclure de l'ensemble des mouvements célestes; car cet ensemble de mouvements se produit toujours de même et cela depuis une durée immémoriale. » Ainsi les astres ou les moteurs qui les gouvernent sont des êtres doués de raison, et, comme ils sont, en outre, incorruptibles et éternels, il n'y a plus qu'à conclure que ce sont des dieux. « Il nous faut à leur sujet, écrit Platon, choisir entre ces deux

affirmations : ou bien nous devons formellement déclarer que ce sont des dieux; ou bien nous devons les regarder comme des images et des statues des dieux, faites par les dieux eux-mêmes. » Platon et Aristote se rangeront à la première alternative : les intelligences unies aux corps des astres sont des auriges divins. L'astronomie véritable qui pénètre les causes, l'astronomie géométrique, s'achève en théologie.

Ainsi se ferme la chaîne des spéculations humaines, tout comme le diagramme du serpent égyptien qui se mord la queue. L'astrologie avait conduit les Chaldéens à élaborer une astronomie numérique; les Grecs, trouvant dans l'astronomie géométrique la solution des problèmes que pose l'astronomie d'observation, aboutissent à une théologie astrale, qui servira, comme nous allons le voir, à justifier en retour l'astrologie.

La doctrine de la dualité du monde allait servir aux Pythagoriciens à justifier la croyance orphique en la dualité de l'âme et du corps et en l'immortalité de l'âme.

Les Orphiques enseignaient que la nature de l'homme est double, étant composée d'une âme immortelle et d'un corps périssable, prison passagère de l'âme ici-bas; mais, de ce dualisme, ils ne donnaient aucune justification rationnelle. Ils le dérivaient du mythe de Dionysos-Zagreus. Dionysos, fils de Zeus, auquel son père avait dévolu l'empire du monde, aurait été dévoré par les Titans; le maître de l'Olympe irrité avait foudroyé les meurtriers, de la cendre desquels l'humanité était issue. Les humains de ce fait avaient une double hérédité : l'élément titanesque en eux, c'est le corps et la partie irrationnelle de l'âme; l'élément dionysiaque, absorbé par les Titans, c'est la partie rationnelle et divine de leur âme; et l'asservissement passager de l'âme incorruptible au corps mortel s'explique par la nécessité pour l'humanité d'expier le crime de ses premiers parents.

Cette explication n'était guère recevable pour des esprits critiques, comme ceux des Grecs du ve siècle. A l'explication mythique des Orphiques, les Pythagoriciens substituèrent une justification physique tirée de la structure du monde. Double est la nature humaine, parce que double est le Cosmos et que

l'homme est une image réduite de l'Univers, un microcosme. Son âme est tirée des feux divins qui brillent dans le firmament; et, quand elle sera suffisamment purifiée, affranchie enfin du cycle infernal des métempsychoses, elle retournera dans sa patrie d'origine, dans la région céleste du Monde, reprendre place parmi le chœur bienheureux des étoiles. Le corps, composé du mélange des quatre éléments sublunaires, est destiné à se résorber en eux par corruption.

Cette explication physique du dualisme humain, les philosophes et le plus grand d'entre eux, Platon, la justifièrent en partant de l'Astronomie des Pythagoriciens. Pourquoi les astres sont-ils divins? Parce qu'ils se meuvent régulièrement : « Les hommes devraient, dit Platon, considérer comme signe de l'intelligence qui anime les astres la constance avec laquelle s'exécutent leurs mouvements ». Pourquoi l'âme humaine est-elle apparentée aux astres? Parce qu'elle est, comme eux, animée d'un constant mouvement de rotation, ce que l'on démontrait ainsi. L'âme est principe de mouvement pour le corps qu'elle anime. Or, ce qui est principe de mouvement, a le mouvement en soi et ne peut le perdre sans démentir son essence. L'âme est donc toujours en mouvement. Comme il n'y a pour les Anciens de mouvement perpétuel que le mouvement circulaire, l'âme se meut toujours d'un mouvement de rotation uniforme comme les astres. C'est ce qu'exprime un fragment, conservé par Aristote, d'Alcméon de Crotone, qui fut, à la fin du VIe siècle, le concitoyen et l'ami de Pythagore en Grande Grèce : « L'âme est immortelle, parce qu'elle est semblable aux êtres immortels; et cette ressemblance lui échoit en tant qu'elle est sans cesse en mouvement : en effet, tous les êtres divins, la Lune, le Soleil, les Astres, le Ciel tout entier se meuvent d'un mouvement continu qui dure toujours »

Ainsi, à une époque où le génie hébreu n'avait trouvé aucune solution du problème d'outre-tombe, les Pythagoriciens justifiaient par leur astronomie la croyance orphique en la dualité du composé humain et enseignaient l'immortalité stellaire réservée aux justes parmi les mortels. Cette doctrine nouvelle supplanta très rapidement dans le monde grec l'antique conception homérique qui localisait la vie des ombres vaines dans les entrailles de la terre. Elle était suffisamment populaire

pour inspirer l'inscription funéraire gravée sur le tombeau, au Céramique d'Athènes, des cent cinquante guerriers tombés à Potidée en 432 : « L'éther a reçu leurs âmes et la terre leurs corps ». On la retrouve, toujours au ve siècle, chez les comiques, Epicharme à Syracuse et Aristophane à Athènes, et dans les tragédies d'Euripide. C'est ainsi que les hommes ont cru à la dualité essentielle de l'âme et du corps, parce qu'ils ont cru à la dualité substantielle du Cosmos.

Le monde bipartite de Platon et d'Aristote fut également un cadre merveilleusement préparé pour accueillir la vision religieuse et l'eschatologie des mystères orientaux : Gnosticisme, Mithracisme, cultes syriens, Astrolâtrie orientale, Manichéïsme, qui, après la conquête d'Alexandre, déferlèrent en vagues d'assaut successives sur le monde méditerranéen.

Ces religions reposent sur un dualisme radical. L'Univers est le théâtre d'un drame cosmique où se trouve engagée la destinée humaine. Ce drame aux mille péripéties est constitué le plus souvent par le conflit d'influence de deux principes : le Bien et le Mal, Ormuzd avec ses milices célestes et Ahriman entouré de ses cohortes infernales. Le monde céleste est l'empire du premier, le monde sublunaire, soumis à la nécessité, à la corruption et à la mort, est le domaine maléfique du second. La tragédie humaine tient à ce que nous sommes à l'intersection de ces deux mondes : au monde d'en haut, nous sommes apparentés par notre âme, qui est une étincelle ravie aux feux célestes; au monde inférieur des ténèbres, de la fatalité et du mal, nous appartenons par notre corps. Le salut consiste dès lors à nous détacher des liens du monde sensible, à nous évader de notre prison charnelle pour assurer, par les rites purificateurs, par l'ascèse, par la gnose et l'extase, le retour de notre âme à sa patrie originelle. A ceux qui ont réussi cette sublime inversion, une immortalité stellaire est réservée, dont le *Songe de Scipion* déroule l'hallucinante féerie.

Parfois les mêmes idées prennent une tournure plus philosophique. Les néo-pythagoriciens, les néo-platoniciens, les livres hermétiques opposent à leur Dieu transcendant la Matière, conçue comme la source du mal. Celui-ci est moins une imperfection positive qu'une privation inévitable qui

résulte, d'une part, de l'impossibilité métaphysique pour la créature d'être aussi parfaite que son créateur; d'autre part de la bonté de l'Être suprême qui veut, en sa surabondance, que toute l'échelle des êtres soit réalisée, depuis ceux qui en sont le miroir le plus fidèle par leurs perfections jusqu'à cette sorte de non-être qu'est la matière indéterminée.

Le Christianisme tient le milieu entre ces deux conceptions. Il n'admet qu'un Dieu unique, mais au principe du mal correspondent les anges déchus et la matière souillée par la tare originelle, que seul a pu laver, par un acte divin de compensation, le sacrifice du Rédempteur. Les astres ne sont plus des dieux, mais ils sont habités par des démons si leur influence est pernicieuse, ou guidés dans leur carrière céleste par des anges de lumière qui remplacent, chez les Arabes et chez les Scolastiques d'Occident, les moteurs immobiles d'Aristote. Christianisant le *Songe de Scipion*, Dante Alighieri domicilie, dans les sept cieux des orbes planétaires, les bienheureux qui ont pratiqué les vertus propres à chacun des sept astres errants. De l'antique croyance à l'immortalité stellaire, maintes croyances populaires ont subsisté. Les paysans bretons croient que la Voix Lactée, le chemin de Saint-Jacques, est la route suivie par les âmes des défunts en se rendant au ciel.

V. — LA DUALITÉ DU MONDE ET LE FATALISME ASTRAL

Les physiciens et les premiers astronomes grecs furent indemnes de toute superstition astrologique. Ils rédigèrent des traités appelés *parapegmes* où sont indiquées les prévisions à tirer de l'aspect du ciel : mais leurs pronostics sont purement météorologiques. Toutefois, avec le triomphe de la théorie dualiste de l'Univers, le problème des rapports du monde sublunaire et du monde céleste se posa. Il fut résolu par Aristote dans le sens d'une subordination du second au premier : « Ce monde-ci est lié en quelque sorte, et d'une manière nécessaire, aux mouvements locaux du monde supérieur, de manière que toute la puissance qui réside en notre monde sublunaire est gouvernée par ces mouvements. » Il

y avait de quoi justifier, par des raisons d'apparence scientifique, la pseudo-science des Chaldéens.

C'est ce qui ne manqua pas de se produire, peu de temps après l'expédition d'Alexandre, lorsque les doctrines astrologiques des Orientaux envahirent les pays grecs : celles de l'Égypte avec l'ouvrage de Manéthon, celles des Chaldéens avec celui de Bérose. Aux alentours de 150 avant J.-C., furent composés en grec les traités a pocryphes, attribués au fabuleux roi Néchepso et à son confident le prêtre Pétosiris, qui devinrent, suivant le mot de Franz Cumont, les « Livres Saints de la foi grandissante en la puissance des étoiles ». A l'époque des Séleucides, Posidonius d'Apamée, grand astrologue autant que philosophe, comme le définit saint Augustin, incorpora les dogmes de l'astrologie à la physique stoïcienne, dernier prolongement, par l'intermédiaire d'Héraclite, de celle des Milésiens. Dès lors, le fatalisme astral, justifié par les philosophes et les astronomes, envahit l'empire romain. En 138 avant notre ère, le Sénat dut expulser les astrologues de Rome. Ils y revinrent plus nombreux sous Auguste où l'on vit les parvenus se servir d'eux pour se faire légitimer. C'est l'époque à laquelle Manilius dédie à Tibère ses *Astronomiques* où l'on a voulu voir l'expression de la religion officielle du temps. Dès lors, et en dépit des attaques des Pères de l'Église, l'astrologie ne cessa d'être en faveur jusqu'à la révolution copernicienne. Kepler, réduit pour vivre à devenir l'astrologue de Wallenstein, après en avoir ruiné définitivement les bases, ne fut pas ingrat à ce point de ne pas entreprendre dignement son oraison funèbre : « Les philosophes ne devraient pas blâmer avec tant d'amertume la fille de l'astronomie : c'est cette fille qui entretient sa mère. Combien, en effet, serait petit le nombre des savants qui se dévoueraient à l'astronomie, si les hommes n'avaient pas espéré lire l'avenir dans les étoiles! »

Le fatalisme astral, né du mariage de l'astronomie géométrique des Grecs et de l'astrologie chaldéenne, provoqua des réactions très différentes suivant la qualité des âmes qui l'accueillirent. Les sages stoïciens, assimilant la Raison universelle, la Providence et la Fatalité, y virent un motif d'adhérer joyeusement à l'ordre du Monde. Sénèque, qui croit que

l'heure de notre naissance détermine tout le cours de notre existence, en tire une raison de consolation pour Marcia. « L'homme, écrit Marc-Aurèle, doit recevoir les infirmités et les deuils comme un malade les prescriptions d'Esculape. Il accueille avec joie tout événement qui se présente, fût-il pénible, parce qu'il sait qu'il contribue à la santé du monde; car cette santé, c'est la réalisation des desseins de Zeus, qui est identique au Destin. » Et cet abandon passionné à l'ordre voulu par la Fatalité, parce qu'il est aussi le meilleur des ordres possibles, suscita dans les âmes antiques des accents aussi beaux que les élans de la dévotion chrétienne, tel l'acte de renoncement du philosophe Démétrius rapporté par Sénèque dans son *De Providentia.*

Il en allait autrement pour les foules déshéritées qui ne puisaient pas dans la compréhension de la nécessité des choses un soulagement suffisant à leurs maux, de même que pour tous ceux qui, loin de partager l'optimisme des Stoïciens, voyaient dans la figure de ce monde qui passe le conflit dramatique, à l'issue incertaine, de la lutte du Bien avec le Mal. Comme l'esprit humain n'est jamais à court d'accommodements, les religions de salut offrirent à leurs fidèles le moyen d'échapper au fatalisme astral, lequel, logiquement, aurait dû signifier leur propre disparition.

Dès le IIIe siècle avant notre ère, Alexandre d'Aphrodisias, le commentateur d'Aristote, soulignait en ces termes l'illogisme de ses contemporains : « Les mêmes qui, dans leurs discours, soutiennent éperdument que la Fatalité est inévitable et rapportent tout à elle semblent perdre confiance en son empire dans leur conduite. Car ils invoquent la Fortune, reconnaissant ainsi qu'elle a une action indépendante de la Fatalité. Ou encore ils ne cessent de prier les dieux, comme s'ils pouvaient contrarier en leur faveur le cours du Destin; et ils n'hésitent pas à recourir aux présages, comme s'il était loisible, en le connaissant d'avance, de se garder de quelque événement fatal. Les raisonnements qu'ils imaginent pour mettre d'accord leurs principes et leur conduite sont de pitoyables sophismes. »

Certains philosophes admettaient que la Divinité suprême, siégeant hors des limites du monde sidéral, n'est point sou-

mise à l'empire du Destin, non plus que la partie divine de l'âme humaine qui, en maîtrisant les passions du corps, pouvait dès cette vie s'affranchir du pouvoir de la Fatalité. Tel était le cas des religions qui admettaient un Dieu transcendant et une créature douée, à son image, de libre arbitre. « Nous sommes supérieurs à la Fatalité, écrit Tatien; au lieu des démons des planètes errantes nous avons appris à connaître le seul vrai maître qui n'erre point, et, n'étant pas conduits par le Destin, nous refusons d'écouter ses législateurs. » Les mystères orientaux s'accordaient à dénoncer le fatalisme astral comme néfaste. Au gré du Mazdéisme, de certaines sectes gnostiques, du Mithracisme, les planètes étaient des démons pernicieux ou des créations de l'esprit du mal. Mais, à côté du péril qu'elles dénonçaient, les religions de mystères offraient le remède efficace. Sachant les voies secrètes par lesquelles l'homme était entré dans le cycle infernal de ce bas monde, elles connaissaient l'itinéraire mystique de sa délivrance. Tantôt les initiés s'adressaient à des divinités plus fortes que les démons planétaires, telle Isis, qui aplanit les tempêtes de la Fortune et arrête les détours nuisibles des planètes; tel Mithra auquel s'identifiait le myste par le baptême sanglant du taurobole, souffrant sa passion et ressuscitant en gloire, avec lui, pour l'éternité, *renatus in aeternum*. D'autres recouraient aux pratiques magiques de la théurgie pour fléchir la volonté maléfique des astres. Les *Oracles Chaldéens* enseignaient que les âmes des mystes surmontent le Destin, « car les théurges ne sont pas entraînés dans le troupeau fatal. »

Ce que fut l'empire de ces croyances sur les esprits, quelle régression elles provoquèrent dans les idées, un fait significatif nous l'atteste. Proclus, le dernier scolarque de l'École d'Athènes, qui fut le Thomas d'Aquin du néo-platonisme et le hiérophante de toutes les divinités de la Grèce et de l'Orient, déclarait vouloir anéantir tous les livres, sauf le *Timée*, où s'esquisse pour la première fois la théorie des sphères homocentriques, et les *Oracles chaldéens*, où le fatalisme astral aboutit, par réaction pour s'y soustraire, aux recettes magiques de la théurgie. Ainsi l'astronomie géométrique des Hellènes, création merveilleuse de la raison pure, conduisait, en justi-

fiant l'astrologie à son insu, à encourager la floraison équivoque des plus basses superstitions.

VI. — LES TRIBULATIONS DE L'ASTRONOMIE GÉOMÉTRIQUE DES GRECS ET LA GENÈSE DU SYSTÈME DE COPERNIC

La théorie des sphères homocentriques reposait sur quatre postulats que nous pouvons appeler les postulats pythagoriciens : 1° les astres décrivent des orbites circulaires; 2° ils les décrivent avec des vitesses uniformes; 3° ces orbites ont pour centre commun le centre de la Terre; 4° la Terre est immobile au centre du Monde.

Nous allons voir comment progressivement les astronomes furent conduits à abandonner un à un ces postulats pour mettre les agencements de mécanismes qu'ils imaginaient d'accord avec les données de l'observation.

Si les planètes sont enchassées dans des sphères solides concentriques à la Terre, il leur est interdit de s'en approcher plus ou moins : or, l'observation révèle que le diamètre apparent et l'éclat d'une planète peuvent varier d'une période à l'autre. Pour rendre compte de ces variations périodiques, Héraclide du Pont imagina de faire circuler Vénus et Mars autour du Soleil, c'est-à-dire de faire circuler les deux planètes inférieures *autour d'un centre qui n'est pas nécessairement celui du Monde.* C'était abandonner le troisième postulat des Pythagoriciens et proclamer un principe nouveau que généralisa Apollonius de Perge, au troisième siècle. En faisant circuler une planète sur un cercle appelé *épicycle,* dont le centre décrit lui-même un cercle concentrique au Monde appelé *déférent,* on expliquait toutes les irrégularités de son cours. On rendait compte, ainsi, de la variation de sa distance et de la variation de sa vitesse angulaire par rapport à la Terre.

Vers la même époque, les dernières écoles pythagoriciennes d'Italie proposèrent, pour expliquer les anomalies de la marche annuelle du Soleil, de le faire circuler sur un cercle appelé *excentrique,* dont le centre n'était pas celui de la Terre. Les astronomes de l'École d'Alexandrie se virent donc en présence de deux hypothèses, celles des épicycles et celle

des excentriques, dont Hipparque ne tarda pas à montrer l'équivalence. Il établit que, si l'on peut sauver l'anomalie apparente de la marche solaire en faisant décrire au Soleil un cercle excentrique à la Terre, on pouvait tout aussi bien la sauver en faisant décrire à cet astre un épicycle dont le centre parcourût un cercle concentrique à la Terre. Pour la première fois, on se trouvait en présence de deux théories, apparemment fort différentes, qui étaient également propres à bien sauver les apparences. Ce résultat insinua dans la pensée des astronomes que leurs hypothèses explicatives pouvaient bien n'être que des fictions mathématiques, sans consistance physique, c'est-à-dire sans que les agencements de mouvements et les équipages de cercles imaginés par eux correspondissent aux mécanismes réels du mouvement des astres.

A peine élaborée, la théorie des excentriques et des épicycles dut être compliquée par l'abandon du second principe des Pythagoriciens. En son livre appelé l'*Almageste*, où il codifia toutes les données astronomiques connues de son temps, au cours de la première moitié du second siècle de notre ère, Ptolémée introduisit cette grave innovation : le centre de l'épicycle peut ne pas marcher avec une vitesse constante sur la circonférence du déférent, celui-ci pouvant être lui-même un excentrique mobile autour de la Terre. Il imagina, de plus, que le plan de l'épicycle peut être incliné sur celui de l'excentrique et que l'inclinaison varie, tandis que le centre de l'épicycle parcourt l'excentrique. Bref, en ses combinaisons cinématiques, il dut abandonner le dogme de l'uniformité des mouvements célestes pour ne plus sauvegarder que celui de leur circularité.

L'astronomie de Ptolémée cessait d'être d'accord avec la physique d'Aristote : elle n'était pas parvenue à sauver les mouvements apparents des astres par des rotations uniformes de sphères homocentriques à la Terre. Ptolémée s'en excuse dans son immortel ouvrage : « Chacun doit s'efforcer de faire concorder le mieux qu'il peut les hypothèses les plus simples avec les mouvements célestes; mais si cela ne réussit point, il doit adopter celles des hypothèses qui s'adaptent le mieux aux faits. » Les siennes propres, il ne semble pas qu'il les ait consi-

dérées autrement que comme des fictions géométriques commodes. Ce serait folie que de vouloir les réaliser et prendre ces équipages de cercles pour l'image fidèle des liaisons des mouvements célestes. Il s'en justifie à l'aide d'un agnosticisme prudent : l'intelligence débile de l'homme, qui habite le monde sublunaire, n'est pas apte à comprendre les phénomènes qui ont leur siège dans le monde céleste. « Il ne convient pas de comparer les choses humaines aux choses divines; il ne faut pas fonder notre confiance touchant des objets si haut placés, en nous appuyant sur des exemples tirés de ce qui en diffère le plus. Y a-t-il rien, en effet, qui diffère plus des êtres immuables, que des êtres perpétuellement changeants; des êtres qui sont soumis à la contrainte de l'Univers entier, que les êtres affranchis de cette même contrainte qu'ils exercent? » Proclus développera la même doctrine : l'intelligence divine seule peut pénétrer les choses dont notre faiblesse propose des images inadéquates; et elle sera reprise, au XIIe siècle, par Moïse Maïmonide dans son *Guide des Egarés*.

La théorie de la dualité du monde aboutissait à soutenir la relativité de la valeur de la connaissance humaine suivant son objet : des choses sublunaires nous pouvons avoir une connaissance adéquate; des choses divines nous pouvons seulement proposer une figuration hypothétique.

Parvenue au degré de perfection où Ptolémée l'avait portée, l'astronomie des Grecs rendait compte, à moins d'une minute près, de toutes les tables d'observations. Mais elle avait acquis cette perfection au prix d'une telle complication qu'on devait inévitablement s'évertuer à la simplifier.

Déjà, bien avant Eudoxe, deux pythagoriciens avaient expliqué le mouvement diurne des corps célestes par la rotation de la Terre autour de l'axe du Monde. Un contemporain d'Aristote, Héraclide du Pont, surnommé le *Paradoxologue*, reprit cette assertion qu'il combina avec cette autre : Vénus et Mercure circulent autour du Soleil. On ne saurait dire s'il généralisa cette hypothèse en l'étendant aux autres planètes et à la terre elle-même; mais, peu après lui, vers 280, un demi-siècle après la mort d'Aristote, Aristarque de Samos soutint l'hypothèse héliocentrique. Plaçant le soleil au centre de la sphère des étoiles fixes, il fit décrire à la Terre, d'un mouve-

ment annuel, un cercle concentrique au Soleil. Cette intuition géniale était trop tôt venue en son temps. Elle heurtait les dogmes physiques des Péripatéticiens et des Stoïciens. On cria au scandale. « De l'avis de Cléanthe, écrit Plutarque, Aristarque aurait dû être accusé (devant les Grecs) de profanation sacrilège, pour avoir déplacé le foyer du Monde; cet homme aurait tenté, en effet, de sauver les apparences en faisant l'hypothèse que le Ciel demeure immobile et que la Terre parcourt l'ecliptique, en même temps qu'elle tourne autour de son axe propre. » Le système d'Aristarque de Samos allait en l'encontre du dogme de la divinité des astres qu'avaient imposé l'astronomie géométrique des Pythagoriciens et les préjugés astrologiques des Chaldéens. Il se heurtait au verdict inflexible de la physique d'Aristote et de la théologie sidérale qui fut la forme la plus élevée et la dernière du paganisme antique. Repris par Séleucus de Séleucie, il fut définitivement abandonné jusqu'à Copernic.

Au moyen âge, la lutte fut âpre, tant chez les penseurs de l'Islam que chez les scolastiques d'Occident, entre les partisans de Ptolémée et ceux du système des sphères homocentriques. Aux premiers, les seconds faisaient grief de bien sauver les apparences, mais en partant d'hypothèses que la saine physique désavouait; les premiers combattaient les seconds, leur reprochant d'être bien d'accord avec Aristote, mais non avec les données de l'observation. Au début du XVIe siècle, Battista Amici et Frascator essayaient de remettre en vigueur les sphères homocentriques en portant leur nombre à soixante-dix-neuf, cependant que, de l'autre côté, épicycles et excentriques s'enchevêtraient dans un réseau de plus en plus inextricable.

En proie aux perplexités que faisaient naître dans son esprit « les contradictions des mathématiciens », Copernic, alors chanoine de Frauenbourg et humaniste distingué, s'avisa de rassembler tout ce que les Anciens avaient écrit au sujet des mouvements des astres, afin de voir, écrit-il dans la dédicace au pape Paul III de ses *Révolutions célestes* publiées en 1543, « si l'un ou l'autre n'aurait point attribué aux corps célestes d'autres mouvements que ceux admis dans les écoles par les mathématiciens ». C'est ainsi qu'il apprit de

Cicéron et de Plutarque que plusieurs auteurs avaient admis la rotation de la terre autour de son axe, et d'autres, tels Philolaos et Aristarque de Samos, qu'elle est animée aussi d'un mouvement de révolution. « Ces passages m'engagèrent à songer moi aussi à un mouvement possible de la Terre; et, bien que cette opinion parût absurde, je crus que, d'autres ayant pris avant moi la liberté d'imaginer autant de cercles qu'il était nécessaire pour expliquer les phénomènes célestes, il me serait bien permis d'essayer si, en admettant un mouvement de la Terre, je ne trouverais point pour la marche des corps célestes des explications plus justes que les leurs. »

Les hypothèses de Copernic furent, à part cela, aussi conservatrices que possible. Le monde est sphérique, le mouvement des corps célestes est uniforme, circulaire ou composé de mouvements circulaires. Le mouvement de rotation de la Terre explique le mouvement diurne des étoiles; sa révolution annuelle autour du Soleil explique sans peine l'inégalité des mouvements planétaires qui donne naissance aux stations et aux rétrogradations. Mais, pour expliquer les variations périodiques du diamètre apparent des planètes, il lui fallut pourvoir chaque système planétaire d'excentriques et d'épicycles : pour la Lune, il convient d'employer deux épicycles superposés et il faut un équipage de sept cercles pour Mercure, de cinq pour Vénus. Bref, au point de vue mathématique, l'hypothèse héliocentrique permit de simplifier le système des excentriques et des épicycles de Ptolémée, en économisant tous les agencements de cercles nécessaires pour compenser la liaison de chaque planète avec le Soleil.

Le système copernicien pouvait se donner comme une simple fiction mathématique. Il pouvait se présenter, au contraire, comme l'expression même de la réalité. En assimilant la Terre à une planète, il laissait supposer que les autres planètes sont de même nature qu'elle, ce qui conduit à rejeter la dualité du monde. Mais, pour ce faire, il fallait établir que la mécanique céleste est identique à la mécanique terrestre, que les lois de la dynamique s'appliquent à tout l'Univers. C'est ce qu'allaient réaliser, pour la plus grande gloire de l'esprit humain, Kepler et Galilée.

VII. — LE RÈGNE DE L'ELLIPSE ET LA MÉCANIQUE CÉLESTE

Copernic, en dépit des apparences, était conservateur. Tycho-Brahé le fut plus encore. « L'hypothèse de Copernic est fort ingénieuse, écrit-il, mais elle n'est pas conforme à la réalité. Nous laisserons donc la Terre immobile au centre du monde, et nous ferons tourner le Soleil autour d'elle, car on ne saurait attribuer à une masse inerte, opaque et terreuse comme la terre, un triple mouvement (rotation, révolution et précession) contre toute vérité physique et contre le témoignage exprès des écritures ». Tycho-Brahé se contenta de reprendre, en le généralisant, le système d'Héraclide du Pont : toutes les planètes gravitent autour du Soleil, qui tourne lui-même autour de la terre. Et, cependant, cet astronome prudent allait, à son insu, être l'instigateur de la plus prodigieuse des révolutions.

Son histoire procède de la légende. Dans son île du Sund, concédée par la faveur princière du roi de Danemark, où il exerce la tyrannie de son impérieux caractère, ce grand seigneur danois, entouré de calculateurs et d'instruments gigantesques construits tout exprès, fait figure d'un astrologue fabuleux d'une comédie de Shakespeare. Pendant quinze ans, en son château d'Uranibourg, il observa le ciel avec une constance inlassable pour ravir aux astres errants l'énigme de leurs caprices. Il consigna ses résultats dans une nouvelle table des planètes, les *Tabulae Rudolphinae*, dont, par un extravagant et merveilleux hasard, allait hériter le fils chétif d'un soldat que la guerre avait épargné et qui se fit aubergiste.

Jean Kepler ne dut qu'à sa petite santé, qui l'appropriait mal à un métier manuel, d'entrer au séminaire, où il fut reçu gratuitement, puis d'aller à l'Université de Tubingue, où il étudia la théologie protestante, les mathématiques et l'astronomie. Professeur au gymnase de Gratz, il fut banni au bout de six ans de Styrie pour cause de religion. Tycho-Brahé, qui avait lu son premier ouvrage, l'appela auprès de lui à Prague où, après avoir perdu la faveur du roi de Danemark, il jouissait maintenant de celle, plus magnifique encore,

de l'empereur Rodolphe II. La collaboration fut orageuse et elle n'eût certes point duré, si Tycho-Brahé n'avait eu l'esprit de mourir un an après, en 1602, léguant à Kepler les manuscrits de ses observations, en particulier de celles qu'il avait faites sur la planète Mars.

Se plaçant dans l'hypothèse de Tycho-Brahé, qui supposait les planètes circulant autour du Soleil, mobile lui-même autour de la Terre, Kepler attribua à Mars une orbite circulaire centrée sur le Soleil. Il calcula les positions de la planète dans ce système et trouva avec celles observées par Tycho-Brahé des écarts atteignant huit minutes d'arc. Ces erreurs dépassaient les erreurs possibles, car « la bonté divine nous a donné en Tycho-Brahé un observateur si exact, que cette erreur de huit minutes est impossible ». Il fallait donc modifier l'hypothèse dont on était parti. « Ces huit minutes, qu'il n'est pas permis de négliger, vont nous donner le moyen de réformer toute l'astronomie. »

Serait-ce que l'orbite est un excentrique? Il n'y a qu'à résoudre le problème d'Hipparque : les écarts subsistent. Déterminant alors la distance maximum S A de Mars au Soleil, puis sa distance minima S P, Képler suppose que l'orbite inconnue est symétrique par rapport à la droite P A. Il calcule les longueurs S A, S P, puis l'excentricité et enfin les rayons vecteurs pour des positions quelconques de la planète. Il découvre alors, après bien des tâtonnements, que les écarts disparaissent si l'orbite de Mars est une ellipse dont le Soleil occupe un des foyers. Il vérifie, toujours d'après les Tables de Tycho-Brahé, que cette loi régit toutes les autres planètes. Au règne du cercle, il substitue définitivement le règne de l'ellipse, et, avec lui, tombe le dernier dogme pythagoricien. Il découvre, bientôt après, les deux autres lois qui portent son nom. Au lieu de l'équipage compliqué des cercles nécessaires à chaque planète dans le système héliocentrique, déjà fort simplifié, de Copernic, deux relations communes à toutes les planètes suffisent pour déterminer leurs vitesses en fonction de leurs rayons vecteurs et les rapports de leurs distances. Il expose ses deux premières lois dans le *De Stella Martis* en 1609 et la troisième, pour la première fois, dans son *Abrégé d'astronomie copernicienne* (1618).

La substitution d'une courbe à une autre allait changer le système du Monde et ramener la théorie dualiste des astronomes-géomètres de la Grèce à la théorie moniste des physiciens d'Ionie.

Un mouvement elliptique n'est pas un mouvement simple : il se laisse décomposer en une attraction vers un centre et en une translation rectiligne uniforme. Les planètes ne décrivent pas naturellement des mouvements circulaires, mais des mouvements rectilignes uniformes conformément au principe d'inertie que Galilée découvre comme cas limite de ses expériences sur le plan incliné. Si elles sont déviées de leur route, c'est qu'une force centrale, analogue à la pesanteur, les attire vers le Soleil. Autrement dit, la trajectoire elliptique des planètes est la résultante de deux mouvements composant, l'un régi par le principe d'inertie, l'autre par la loi de la chute des graves découverte par Galilée. La trajectoire des planètes ne s'explique pas autrement que celle des projectiles terrestres : elle exprime leur façon de tomber sur le Soleil. La mécanique céleste est donc identique à la mécanique terrestre, et c'est ce que déduiront, de la découverte de Kepler, Galilée et Newton.

Si les planètes décrivent des mouvements complexes, assimilables à ceux des corps terrestres, il n'y a pas lieu de les tenir pour simples et constituées d'une autre essence que les corps sublunaires. Précisément, Galilée découvre, au bout de sa lunette astronomique, les taches du Soleil : celui-ci n'est donc pas cet astre que les Péripatéticiens disaient incorruptible. Il remarque que la Lune, ocellée comme la plume d'un paon, présente des creux et des aspérités : elle est donc semblable à la Terre, comme le soutenait déjà Anaxagore. Son *Messager des astres* (1610) confie à ses contemporains les étonnantes découvertes qu'il a faites, au cours de son merveilleux voyage sidéral, à l'aide de son modeste instrument. Il apporte la preuve physique de l'unité matérielle du Monde.

Le système d'Aristarque de Samos s'était heurté à l'opposition de la physique du Lycée et de la théologie astrale du paganisme antique; le système du monde de Kepler et de Galilée essuya les foudres des péripatéticiens et les censures des théologiens. Il fut condamné par l'Église luthérienne et

par l'Église catholique, comme une doctrine fausse en philosophie, erronée dans la foi et formellement hérétique. Mais il avait pour lui l'avenir. « Que dis-tu des philosophes d'ici, écrit Galilée, auxquels j'ai mille fois spontanément offert de montrer mes travaux, et qui, avec l'obstination inerte d'un serpent repu, se refusent à voir planètes, Lune et lunette? Suivant eux, ils faut chercher la vérité, non dans la nature, mais dans la confrontation des textes! Que faire? Je pense, mon Kepler, que nous rirons de l'insigne sottise! »

Le système de Kepler sauvait les apparences comme n'avait jamais su le faire celui de Ptolémée. Il substituait à l'astronomie géométrique des Grecs la mécanique céleste des Modernes. Il mettait définitivement un terme au fatalisme astral et au règne équivoque de l'astrologie. Par delà plus de vingt siècles, il revenait aux dogmes de la physique des Milésiens : à ceux de l'unité du Monde et de l'universalité de ses lois.

LOUIS ROUGIER

HISTOIRE D'AMIEL[1]

Henri-Frédéric Amiel, né à Genève en 1821, orphelin très jeune, élevé par un brave oncle et une honnête tante entre beaucoup de sœurs et de cousines, fut un bon élève du gymnase et de l'Académie de Genève. Ses classes finies, comme il avait hérité de quelque argent, il eut les moyens de voyager en Italie, en France, et enfin d'étudier librement cinq années dans les Universités allemandes. Il revint à Genève à vingt-sept ans, fut nommé professeur ordinaire d'esthétique, puis de philosophie, à l'Académie, future Université. Il écrivit des vers et des études, également ordinaires, qui obtinrent à peine une attention cantonale. Ses cours bien préparés étaient pesants et ennuyeux, mais ceux qui les relisaient plus tard y trouvaient cependant beaucoup de matière utile. Il n'abandonna guère ses fonctions que contraint par sa dernière maladie, dont il mourut au bout de quelques mois en 1881, et ne quitta Genève que pour des voyages de vacances ou de santé. Il plut à un certain nombre de demoiselles et de veuves, mais il ne se décida à en épouser aucune, et mourut célibataire. Il repose au cimetière de Clarens. Au simple nom que porte sa pierre fleurie : Henri-Frédéric Amiel, on eût ajouté très véridiquement qu'il fut bon parent, ami dévoué, citoyen utile et professeur consciencieux.

Remarquant, dans un éloge funèbre d'Amiel à l'Institut Genevois que cette existence n'eut « d'autres incidents que ses voyages, la publication de quelques volumes et malheureusement aussi quelques maladies », M. Ritter rappelle que ce

1. La présente étude paraîtra en volume chez Hachette dans la collection du *Passé Vivant*.

genre de vie lui attirait dans les thés genevois des : « Vous un heureux de ce monde! » M. Ritter fait des réserves, ne pensant pas qu'on puisse être heureux hors de l'état de mariage. La discussion de ce problème remonte à des temps très anciens. Sans doute les dames des thés entendaient-elles par bonheur l'absence de tourment, et l'existence d'Amiel ne paraît pas avoir été beaucoup plus tourmentée en effet que la journée qui formait le sujet de la célèbre nouvelle naturaliste : le *Vin en bouteilles*.

Ne vous y fiez pas! Le petit employé qui mit son vin en bouteilles, c'est la surface. Sous cette surface il y a ici M. Bergeret, là M. Teste, ailleurs M. Amiel. Renan, Brunetière, d'autres encore, devant cette vie calme de célibataire, cette goutte d'eau pareille à tant d'autres gouttes, ont demandé à Amiel de quoi il avait à se plaindre, et cherché vainement le tourment de sa vie : car la vie d'Amiel passe pour une vie tourmentée, et les seize mille pages d'Amiel font l'anatomie de ce tourment, et des intermittences de ce tourment, qui sont d'ailleurs nombreuses. Répondons-leur qu'il y a deux manières de regarder notre homme, deux bouts de la lorgnette, l'un comique et l'autre tragique, le verre de Voltaire et le verre de Pascal.

Du côté comique, c'est le cas Triplepatte, la comédie de l'indécision, et singulièrement de l'indécision en ce qui concerne la question de Panurge! Dois-je me marier? Non? Mais alors?... Oui? Mais si... si...

Mais cassez cette écorce, atteignez les profondeurs, pénétrez dans le *Journal*. De ce côté l'inquiétude, le ruminement d'Amiel s'allient au tragique profond du monde. La méditation de ce mystique intellectuel coïncide avec un moment de la conception chez les Mères, avec les réflexions qui ont précédé l'élan créateur, avec les examens de Dieu. Un jour que son amie Berthe Vadier entendait lire Amiel (il lisait fort bien), elle lui dit : « Il semble, à vous voir pénétrer toutes les intentions, que vous ayez assisté à la création du monde ». Et en avril 1879, comme il venait de lire pendant deux heures à Fanny Mercier des pages tirées de son journal de l'année, à une heure où elle était accablée, elle sortit de cette lecture toute épanouie et fortifiée. Il l'avait fait entrer dans l'uni-

versel. Elle lui dit : « Il me semble déjà être une âme, et regarder les choses de ce monde comme on les verra dans l'au-delà ».

Là est sa place, bien aperçue par les intuitions féminines : le secrétariat de Dieu, un poste sans éclat, recruté dans les services auxiliaires, parmi les inaptes, mais où l'on voit tout, où l'on est la conscience des combattants. Plus qu'un être créé, et surtout plus qu'un être créateur, il personnifie l'un de ces conseils de Dieu, antérieurs et présents à la création, en critique lucide, qui voyait l'envers de cette création, qui en balançait dans la lumière, à la manière de l'un des anges d'Eloa, le pour et le contre. Mais si Dieu l'eût seul écouté, le monde serait encore à faire.

Un critique lucide, un critique tragique. Sous le verre de M. de Voltaire, on peut tenir le tourment d'Amiel pour mesquin, rappeler ces martyrs ridicules dont Mallarmé a écrit le poème dans le *Guignon*.

Égaux de Prométhée à qui manque un vautour!

Retournez l'instrument, regardez par les verres pascaliens. Le vautour apparaît. Mais plutôt voilà tout ce grand bestiaire de la connaissance que Victor Hugo fait tourbillonner dans les titres de *Dieu* : le Vautour, l'Aigle, le Griffon, l'Ange. Le *Journal* est le lieu d'une de ces batailles solitaires, qui n'éclatent qu'aux esprits. Le tragique d'Amiel est tout retiré dans les profondeurs. Et c'est un tragique chrétien. Dans le secrétariat de Dieu, le Genevois, le calviniste, s'est trouvé en contact avec la chute et le péché. Il n'a jamais perdu ce contact; d'où l'étincelle et le feu du tragique. Renan lisant, à une page du *Journal*, ces mots : « Qu'est-ce que M. Renan fait du péché »? répondait : « Le péché? Mon Dieu, je crois que je le supprime ». Soit. Mais en supprimant le péché de son idée de la vie, Renan en supprimait presque ce tragique, dont Amiel est resté l'obscur soldat.

***

Ce fragment de dialogue entre Renan et Amiel, il en est peu qui expriment mieux des répliques naturelles à ces deux

vieux adversaires : l'un des multiples génies français (celui dont le méridien passe par Ferney) et le génie genevois. On aura bien d'autres raisons de trouver des motifs d'harmonie entre Amiel et cette Genève où, seul, avec Töpffer, des grands écrivains locaux, il est né, a vécu, est mort. Cependant il n'a pas de sang genevois. Au temps de la Révocation de l'Édit de Nantes, les Amiel étaient des bonnetiers de Castres en Languedoc. Ils allèrent garder leur foi calviniste à Neuchâtel, puis dans le pays de Vaud. En 1790, on trouve le grand-père de l'auteur du *Journal*, Samuel Amiel, établi à Genève comme horloger, cependant que sa femme, qui était de Romans en Dauphiné, tient un commerce d'épicerie.

Cette épicerie, située au bas de la rue Verdaine, passa à son fils Henri, qui fit un mariage d'amour, épousa une Neuchâteloise, Caroline Brandt, et en eut six enfants, dont trois survécurent, notre Amiel et ses deux sœurs, Fanny et Laure.

Un des plus anciens souvenirs d'Amiel resta celui du jour où il eut ses quatre ans. Le croup l'étranglait, et, comme on le jugeait perdu, le médecin hasarda ce remède : supplicier par des jets de vapeur l'enfant ligoté, afin que ses hurlements et ses contorsions eussent chance de rompre les membranes. Ils les rompirent en effet. L'enfant sentit dans son corps le tragique de la vie, et qu'il faut parfois la payer cher. La mort, ce jour, l'avait marqué à la gorge. C'est par là que plus tard elle se rappelait à sa mémoire, et que cinquante-sept ans après elle le prit.

A onze ans il perdit sa mère. « Je crois, disait-il à Berthe Vadier sur la fin de sa vie, que, si mon père avait vécu, j'aurais eu beaucoup à souffrir de lui. Mais Dieu aurait dû me laisser ma mère ». Il tient beaucoup de cette Neuchâteloise, jolie, douce, un peu intérieure, faible de santé. C'était la nature la plus opposée à celle de son mari, un homme juste, loyal, mais qui s'irritait de toute déception, marquait à la vie des échéances fixes, exigeait qu'elle fût fidèle à ces échéances comme lui-même, commerçant, faisait honneur aux siennes, prenait toute contrariété pour un mauvais procédé, n'avait jamais pu admettre qu'on fût longtemps malade autour de lui, ce qui était malheureusement le cas de sa femme. Son

fils disait plus tard : « C'était une nature napoléonienne ». Or les natures napoléoniennes font ordinairement, sur les bords lémaniens, des Staël et des Constant. Celle-là aussi dut pousser le fils vers le refus et l'intérieur.

Il y a deux sortes d'enfances : celles qui se développent en consonance et celles qui expriment une dissonance, — consonance ou dissonance de l'enfant et de la famille. Les consonances font les enfances heureuses, les dissonances font les enfances fécondes. Les unes se répandent, quand elles réussissent, sous les espèces de l'ordre. Les autres, quand elles échappent aux dangers, portent la marque de la destinée, de l'invention. On discerne si un enfant prend le pli conformiste ou le pli de la résistance, et on voit souvent l'élan d'une famille entière aller dans le sens de l'accord ou dans le sens de la discorde, tous deux important à l'éclat ou à la force, à la santé ou au mouvement du corps social.

Ces réflexions, il n'y a guère de coin où elles se présentent à l'esprit plus familièrement qu'à Genève. Voyez le génie, jusqu'alors absent, y naître, un soir qu'un jeune apprenti graveur, négligé par son père et battu par un maître brutal, a trouvé fermées les portes de la cité sévère et a été se réfugier chez le curé de Confignon. Voilà pour le *non*! D'autre part, le livre peut-être le plus genevois qui ait été écrit, l'*Education Progressive* de madame Necker de Saussure, nous place au centre de l'esprit attentif, tempéré et tendre qui a fait les prospères et durables familles de Genève : et voilà pour le *oui*!

D'après quelques indications, on peut ranger les premières années d'Amiel parmi ces enfances non positivement malheureuses, mais intérieurement froissées, qui ne préparent point à ce que Flaubert, qui en est, appelle l'heureuse sérénité des imbéciles : enfances Rousseau, enfances Stendhal, enfances Gide.

***

Les contrariétés du commerce, bien qu'il y gagnât beaucoup d'argent, puis celles du mariage, bien qu'il aimât tendrement sa femme, firent place chez Henri Amiel aux anxiétés, plus noires encore, du veuvage. Il faillit habituer son fils à regarder la vie comme une durée absurde et intolérable. La

mort de sa femme l'ayant laissé désemparé, en butte aux récriminations aigres de sa belle-famille, il hésita longtemps entre le remariage et le suicide. Le fils, pas plus que le père, ne devait jamais trouver irréfutables les raisons de vivre qui avaient cours, supposons-le, dans la bonne rue Verdaine. « Quand je pense à la solitude morale dans laquelle il m'a fallu grandir depuis mon enfance, écrira-t-il à trente ans, sauf les rencontres précieuses, mais épisodiques, de l'amitié; quand je réfléchis à ce que je serais sans les distractions de l'étude, sans l'oubli de moi-même, sans la vie de la pensée, sans le refuge tranquille de la science, je ne puis m'empêcher de voir que le fond de ma vie est la tristesse, parce que j'ai vécu seul, dans l'abandon, refoulé sur moi-même. »

Le père préposé à ce refoulement, comme la mère à la tendresse et à l'expansion, cela n'a rien d'exceptionnel : « L'ironie, dit Amiel, a de bonne heure atteint mon enfance ». Une ironie qui desséchait ou faisait pleurer. On songe à la devise de Mérimée : « Méfie-toi! » et à l'aventure d'enfance qui la lui inspira. Mais Paris, le monde, le sens artistique, offraient à Mérimée un champ de compensation, d'équilibre et d'éclat que l'air natal refusa à Amiel. Amiel se méfia dans un pays où l'on se méfiait, alors que l'adroit Mérimée se méfie entre des gens qui se confient, ou qui font semblant.

***

Après ces deux ans de veuvage, pleins d'ennuis familiaux, Henri Amiel mourut. C'était en 1834. Son fils avait treize ans. Alors celle que le père avait songé à épouser, une veuve qui s'appelait madame Custot, devint la femme de l'oncle, frère du défunt, un célibataire qui se maria par devoir, pour donner à la fois un père et une mère aux trois orphelins.

Ce fut pour le jeune garçon un petit 1815 : legouvernement passait des mains napoléoniennes à un régime libéral. Liberté et indulgence abondaient chez ses nouveaux père et mère, l'oncle Frédéric et la tante Fanchette.

La nouvelle madame Amiel amenait chez son mari deux filles d'un premier mariage, qui s'ajoutaient aux deux sœurs

d'Amiel. De ce mariage des cousines lui naquirent encore, et le tout forma contre deux garçons un lot de sept filles, les deux sœurs passant une partie de l'année en pension.

Voyons peut-être dans ce genre de vie une esquisse du bataillon des Amiélines. Amiel, plus tard, ne compta — sauf Heim — pour ses grandes amitiés, ses amitiés de confidence, que des femmes. Il mourut entre deux sœurs d'élection, Fanny Mercier et Berthe Vadier, en haut de la rue Verdaine, à la manière dont il avait vécu son enfance et son adolescence dans le bas de cette même rue. Il garde aujourd'hui encore un large public féminin, ayant eu, comme lui-même le reconnaît, beaucoup du caractère de ces vieilles demoiselles dont il cultivait chèrement l'amitié. Et M. Bernard Bouvier remarque que, dans de nombreuses langues étrangères, ce sont presque toujours des femmes qui ont traduit le *Journal*.

Délicat, joli, sérieux, ce petit Amiel paraît en effet à ses camarades bien féminin dans son aspect et ses manières. Il y a de longues années qu'il va au collège, tout proche de la rue Verdaine, et où son père l'a fait entrer dès que l'âge l'a permis. C'est un élève appliqué, docile, sans brillant. Peu vigoureux, il a horreur de la brutalité, mais il est extraordinairement leste. La timidité — et Amiel fut évidemment un timide — va souvent de pair avec la gaucherie. Lui, au contraire, toute sa vie, il mit une part de sa coquetterie (dont il ne manquait pas) dans son adresse. Il étalait des tours de prestidigitation. Aux jeux il éblouissait, et le *Journal* parlera plus tard de plus de dix-huit cents coups, faits de suite au volant. Il se faisait, par d'autres réussites physiques, une renommée au collège, et cent ans plus tard il eût été champion.

Non, il ne semble point un candidat à cette peur de l'action, que ses critiques croient reconnaître chez lui. Voyez-le ce qu'il sera toujours, attentif aux multiples petits devoirs, régulier dans les lettres et les fleurs de tous les anniversaires, écrivant à ses sœurs pensionnaires de longues pages de confidences, et surtout de conseils! Comme Genevois il est prêcheur, j'allais dire prêcheuse.

A toutes les menues tâches de la vie, — et d'abord au *Journal*, il restera dévoué avec persévérance, adresse, mobilité réglée, comme une femme à son ménage. L'activité ne

lui fera jamais défaut, mais bien la virilité. On ne reçoit pas la virilité toute faite. Elle est une habitude. Cette habitude manque à la jeunesse d'Amiel, et il ne rattrapera jamais ce retard.

A sa jeunesse, à son enfance, qui sait? Nous touchons ici aux dessous sexuels de la vie d'Amiel. Ou plutôt nous nous garderons d'y toucher. *Ibi sunt leones.* L'éducation de la virilité, telle qu'elle se fait, tant bien que mal, plus mal encore que bien, à l'école et à la caserne, elle est absente, évidemment, chez Amiel. Et il faudrait l'en louer si cette absence s'était tournée en éducation de la pureté. Est-ce le cas? Laissons-le répondre.

La sexualité aura été ma Némésis, mon supplice depuis l'enfance. Ma timidité extraordinaire, ma gêne avec les femmes, mes violents désirs, les ardeurs d'imagination dans la première adolescence, puis l'éternelle disproportion entre la vie rêvée et la vie réelle, ma funeste pente à me séparer des goûts, des passions, des habitudes de ceux de mon âge et de mon sexe...

Et voilà! Séparé de ceux de son sexe, séparé par une délicatesse et des pudeurs de fille, mais plongé à même ce sexe par un tempérament précocement éveillé. Quand on commencera les biographies à la manière de ***Si le grain se meurt,*** ce qui ne les romance pas du tout on reprendra plus franchement ici celle d'Amiel. D'autant plus qu'à ce moment les seize mille pages du *Journal* seront publiques : il sera permis d'en tout dire en même temps qu'on en pourra tout lire.

***

Remettons le pied sur une terre plus ferme, sur la grande route. Ne laissant rien paraître des ardeurs d'une puberté tourmentante, vivant avec ce tourment, ne pouvant même, lui protestant, l'éclaircir par la confession, le collégien, puis l'étudiant s'accoutuma à la cloison étanche entre la vie extérieure et la vie intérieure. Vers cette époque — 1840 — madame Patterson-Bonaparte disait de Genève, avec humeur : « Dans ce pays, ce n'est pas assez de ne pas faire l'amour, il

faut l'exclure de la conversation. » On sait d'ailleurs combien le diable est expert à convertir le : *N'en parlons jamais!* en un *Pensons-y toujours!* Durant toute la première jeunesse d'Amiel, l'amour fut exclu non seulement de sa conversation, mais de ses confidences, et d'abord des confidences au meilleur ami, au journal.

Le premier journal intime, fragmentaire, souvent interrompu, fait de notes qui ne remplissent que quelques pages, commence le 23 juin 1839. Depuis bientôt un an, le collégien est devenu étudiant, ou plutôt il est entré dans cette préface aux études supérieures qu'on appelle alors à Genève l'auditoire. Ce premier Journal abonde en résolutions, en plans de vie, en espoirs, mais tout cela, déjà, percé à jour et comme flétri d'avance par la lucidité critique de ce garçon de dix-huit ans : « Il y a une certaine volupté à se faire des moralités, à déclamer de beaux conseils, et une sotte mélancolie à se sentir incapable de les suivre. » A cette sotte mélancolie il donne son vrai nom, qui est paresse.

La paresse est un des péchés capitaux, et il lui arrive de devenir, chez l'homme fait, comme l'avarice ou la luxure, une véritable passion. Comme la profonde luxure est celle des continents, la grande avarice celle des Harpagon obligés par leur état à dépenser, la paresse ne prend ce caractère de passion que chez les gens occupés, comme le sera toujours Amiel. Et de ce côté Amiel ira loin : le vulgaire s'endort ordinairement sur le commode oreiller de la paresse métaphysique, Amiel tirera de son travail intérieur une véritable métaphysique de la paresse, ce qu'on a appelé son bouddhisme. Mais nous n'en sommes pas encore là. Pour un étudiant la paresse prend une figure technique, précise : elle est la réalité du travail qu'on doit faire et qu'on ne fait pas.

La paresse, écrit Amiel dans ce premier *Journal*, a tout envahi. Elle me tue. Mais non, c'est moi qui la tuerai. Je vais m'occuper dès ce soir d'un examen de ma vie. Je l'activerai, et mettrai tout par écrit. Du passé je me tournerai vers l'avenir, et, tout humilié par celui-là, je me formerai un renouvellement de vie; je choisirai enfin nettement ma vocation, je fixerai l'œuvre que je veux accomplir, et, de là, je construirai mes plans pour l'année prochaine et les suivantes, dirigés tous vers ce but unique... je ne resserrerai pas trop ma liberté.

C'est la mer picrocholine du monde intérieur, et Barberousse qui se rend esclave sitôt qu'elle est passée. Amiel fera des plans de vie jusqu'à cinquante ans. Presque tout son temps libre du 6 mars 1840 est employé « à rédiger cette petite carte de quatre pouces de surface, ou se trouvent toutes les règles que j'adopte pour ma conduite. » Quand il sera professeur, ses cours consisteront à donner à ses élèves des plans compliqués, abondants, bien faits, avec des subdivisions indéfinies et des jeux d'accolades. Ce que le jeune Amiel, en 1838, appelle secouer et vaincre sa paresse, c'est donc faire des plans. Flaubert eût retenu pour son Saint-Antoine cette ruse du diable.

Et si c'était la seule! Sur ce terrain de la paresse, élastique et doux comme un tapis de billard, l'éternel ennemi sait les finesses du jeu. La profonde paresse n'est pas la paresse vide, qui laisse un remords, et qui a pour *amari aliquid* l'ennui. C'est la paresse occupée, qui se fait suivre allègrement. C'est le bavardage, c'est le vin, c'est le tabac, c'est l'opium. Inutile de dire que notre Genevois ne connaît aucun de ces vices. Mais Anatole France appelle le livre l'opium de l'Occident. Attention! La lecture est le chiendent qui envahit les allées si bien tracées, les plans si méthodiques du jardin d'Amiel. Les événements de sa vie, en ce moment du premier Journal, ce sont ses lectures. « Je voudrais tellement lire et apprendre de choses à la fois que les bras me tombent de découragement, et que je reste devant l'ouvrage sans pouvoir me résoudre à me borner à un seul sujet. C'est un grand défaut : encore une chose à corriger ». Il ne corrigera rien. Cette chose, il devait l'élever à l'absolu. Il allait devenir l'homme de la totalité virtuelle.

M. Bernard Bouvier, qui nous fait connaître ce premier *Journal* dans la préface de son édition des fragments du *Journal* définitif, cite les lectures d'Amiel entre le 24 juin et le 17 octobre 1839, les *Chansons* de Béranger, du Victor Hugo, *Corinne*, l'*Introduction à l'Histoire Universelle* de Michelet, les *Lettres sur la Botanique* de Rousseau, la *Peau de Chagrin*, d'autres romans, d'autres livres d'histoire, et, ce qui est d'un bon Genevois, le *Perfectionnement moral*. Mais il lit passivement. Aucun de ces livres romantiques ne le remue, ne lui

donne le choc au cœur qu'ils portaient, de l'autre côté du Jura, à tant de clercs de notaire et d'étudiants. Réserve, bon sens, critique défiante ne lui feront jamais défaut. Ses lectures ne préparent pas en lui, comme celles de Jean-Jacques avec son père, un foyer romanesque. Le romanesque et lui ne passeront jamais par la même porte, et dès maintenant nous pourrons, sur le tableau des valeurs genevoises, le mettre, en abondante compagnie, du côté critique. Et d'abord critique acharné de lui-même.

Il lui eût fallu, à cet âge, une influence vivante, un maître, un homme. Mais son pli de méfiance et de critique ne lui permettra jamais d'abandonner son âme à un guide aimé, incontrôlé, suivi. Une seule action s'exerce, d'assez loin et d'assez haut (du haut de Genève), dans ces années d'étude, sur le jeune solitaire : c'est celle d'Adolphe Pictet, professeur d'esthétique à l'Académie de Genève depuis 1838. Et encore cela ne va pas très loin. Simple influence de professeur! Adolphe Pictet a rédigé dans son livre *Du beau dans la nature, l'art et la poésie*, les idées qu'il exposait à l'Académie : de l'esthétique allemande, interprétée avec intelligence et générosité. Mais en Adolphe Pictet, Amiel voit bien autre chose qu'un professeur d'esthétique élégante. « Les Pictet, écrivait Bonstetten, sont une famille unique au monde. » La situation de famille unique au monde peut d'ailleurs leur être disputée à Genève par les Favre et les Saussure. Il s'agit de cette partie du patriciat genevois, qui savait prendre quelques libertés avec l'art national, celui de Barême, et où l'on avait des clartés, même des lumières, de tout, où l'on avait voyagé partout, où l'on lisait avec soin, où l'on causait avec solidité, où l'on recevait l'hiver dans sa maison du haut et l'été dans sa campagne lacustre tout ce qui, comptant en Europe, prenait Genève pour lieu de passage. Adolphe Pictet, qui occupe la chaire d'esthétique, en tiendrait aussi bien cinq ou six autres : littérature de trois ou quatre pays, mythologie comparée, les sciences où alors le germanisme est maître. Il a donné à vingt-quatre ans son ouvrage sur le *Culte des Cabires en Irlande*, qui a fait date dans cet ordre d'études. Il prépare les *Origines Indo-Européennes*, monument longtemps célèbre. Il écrit, sur son excursion avec George Sand et Liszt,

cette *Course à Chamonix*, qui est bien connue des bibliophiles. Il est le major Pictet, comme son parent du siècle passé était pour Voltaire, et mieux encore pour Catherine II, le géant Pictet. Le jeune Amiel ne fréquente point dans ce monde grand et haut, mais Adolphe Pictet l'éblouit comme professeur par son allant, son universalité, sa belle vitalité. Il voit en lui une sorte de Faust! Un Faust sans Mephisto. Le 8 octobre 1840, au moment où il va commencer sa deuxième année d'auditoire, c'est d'une vie à la Pictet qu'il se trace le programme, d'une grande fausterie germano-genevoise.

> Aujourd'hui, à la tombée de la nuit, je me suis mis à réfléchir sur un système de vie, sur un plan immense de travail tel qu'on serait tenté de l'entreprendre si l'on oubliait qu'on ne dispose que de forces humaines. Nature, humanité, astronomie, sciences naturelles, mathématiques, religion, beaux-arts, histoire, psychologie, tout doit rentrer dans la philosophie comme je la conçois.

C'est l'appel de l'Allemagne, l'appel qui de Genève à Neuchâtel s'adresse alors à tant de jeunes âmes élargies et fraîches.

L'orchestre de la nature alpestre soulève et soutient alors pour un garçon suisse ce monologue de Faust, qui, les rares fois où il se fait entendre ainsi qu'une vocation à un jeune Français, le précipite aussi vers le Rhin; ce qui est le cas, vers cette époque, du Bressan Quinet. Lorsqu'Amiel écrit cette page d'un premier *Journal* bientôt interrompu, il revient de son premier voyage, le bon voyage de vacances suisse à la Töpffer, cent lieues à pied, sac au dos, en chantant. Dès lors et toujours les communions métaphysiques, musicales, mystiques, à travers la nature, avec l'activité de Dieu, consumèrent en lui les tourments, l'unirent à la radiation éthérée et supra-personnelle de la Vie. Nous sommes loin de la *Course à Chamonix* et des *Voyages en Zigzag*! Dans cet ordre de la grande symphonie entre des voix de la nature et celles de l'âme, après le Rousseau des lettres sur le Valais et de l'île Saint-Pierre, il y a, à Genève, Amiel, et il n'y a que lui. On ne le saura qu'après sa mort.

Quelques jours avant d'avoir vingt ans, dans les ruines du château de Fillinge, en Savoie, il obtient des heures de lucidité, des élans, des vagues insolitement hautes de vie intérieure, des communications avec le divin, qui sont de la même

famille (lesquelles appellerons-nous branche aînée ou branche cadette?) que celles que le chant de l'alouette interrompt dans la nuit de Vérone :

Hier au soir, écrit-il à sa tante, je suis rentré dans ma chambre, et là, sous le regard des étoiles qui se pressaient là-haut, j'ai réfléchi sérieusement. Je me demandais ce que je me suis demandé vingt fois, quelle serait la pensée autour de laquelle j'ordonnerais ma vie... Notre âme est un dépôt solennel, c'est la seule chose éternelle au milieu de tout ce qui nous entoure, ces montagnes, ce globe, ces soleils; c'est le souffle divin qui vaut mieux que tous ces mondes; nous lui devons tout... La vie intérieure doit être l'autel de Vesta, dont le feu doit brûler nuit et jour. Notre âme est le temple saint dont nous sommes les lévites. Tout doit être apporté et passé au feu de l'examen, et l'âme se doit la conscience de son action et de sa volonté.

Et voilà la forme perdurable d'une nuit d'Amiel, — une nuit d'Amiel, comme il y a une nuit de Musset, une nuit de Jouffroy. Pas de plan intermédiaire, pas de plan commun et heureux entre ces deux foyers : en bas le feu sexuel, en haut le feu de Vesta, le feu des idées. Le premier nous est caché. Acceptons d'un cœur léger la nécessité de ne parler ici que du second.

***

Dans ce feu d'idées qui enveloppe le jeune Amiel, quelle idée est reine? Quelle est l'étoile de première grandeur? Je crois que c'est la liberté. Mais nous la reconnaîtrons plus tard. Ne dissocions rien dans une flamme qui brûle avec tant de sérieux.

On devrait même, un moment, prendre en bloc cette génération genevoise qui eut ses vingt ans entre 1835 et 1848, et qui, née dans les premières années de la liberté et de l'union à la Suisse, n'avait pas souffert pour cette liberté, mais la recevait en héritage et se disait : « Qu'en ferons-nous? Que sera-t-elle? » Aux combats des pères pour la liberté nationale, succèderont chez tels des fils les luttes pour les unes ou les autres des formes de la liberté politique, de la liberté religieuse, chez d'autres, comme Amiel, les réflexions tourmentées sur la liberté intérieure.

Les jeunes amis d'Amiel étaient peu nombreux, et lui res-

semblaient : réservés, de vie réglée et intérieurement ardente, les moins faits du monde pour converser avec madame Patterson-Bonaparte. C'étaient parmi ses aînés Ernest Naville et Elie Lecoultre, parmi ses compagnons d'âge Heim, François Bordier, Vuy; tous, comme lui, de petite bourgeoisie calviniste (sauf le dernier, catholique de Carouge, ce qui amena, dans le groupe, des guerres religieuses bien autochtones) : du bas par leur condition sociale, du haut par leur sérieux. Dans leurs lettres de jeunesse, peu ou point de la blague et de la gaîté familières à cet âge. « L'ironie a de bonne heure atteint mon enfance ». Il en souffrait et s'en gardait.

Il s'en gardait très précisément comme d'un fléau local. Genève est une ville de critique : critique d'autrui dans le bas, critique de soi-même dans le haut, — surveillance partout. Une des formes de cette critique, c'est l'ironie tantôt gouailleuse et tantôt amère qui coule à plein bord dans les rues du bas depuis que la Compagnie des Pasteurs ne mande plus les gens à réprimande. Cette ironie avait pris pour Amiel, dans la boutique de la rue Verdaine, une figure terrible. Elle l'avait laissé courbaturé et défiant : « J'ai été ravagé par les premières désillusions qu'un père imprudent semait comme à plaisir dans mon âme enfantine ».

Jeune homme, il se porte de tout son être vers le sérieux (son âge mûr fut plus détendu), et le haut de Genève, la Cour Saint-Pierre et la rue des Granges, c'est l'Acropole du sérieux. Selon Stendhal, une famille de cette Genève écrivit un jour en Angleterre pour qu'on lui envoyât une cuisinière. D'Angleterre! grand Dieu! C'est que rue des Granges on entend par cuisinière sérieuse une cuisinière qui ne rit jamais. Amiel, très gai, bavard et remuant à table, n'eût peut-être pas pris pension à cette table, mais ne lui eût pas marchandé son admiration.

Étudiant depuis 1838 à l'Académie, il fait partie, comme la plupart de ses camarades, de la Société de Zofingue, cette grande famille des étudiants suisses, aux séances de laquelle ils présentent leurs premiers travaux. Beaucoup de ces jeunes gens venaient du bas, comme Amiel. Ils en avaient, au contraire d'Amiel, l'esprit « chineur ». Les essais soumis aux

séances par les poètes et les moralistes en herbe étaient volontiers brimés, et cette ironie qui avait atteint si douloureusement l'enfance d'Amiel faisait sans doute moins de mal durable à des garçons de vingt ans. En 1841 l'étudiant Amiel fut chargé du rapport annuel. Il fonça sur les chineurs dans le grand style genevois, avec une énergie qui lui valut probablement le seul succès oratoire qu'il ait jamais connu :

Qu'est-ce que cette terreur que nous éprouvons pour la plupart à nous hasarder les uns devant les autres, à exprimer quelque sentiment généreux, à nous laisser entraîner par notre cœur, si ce n'est le résultat de ce manque de sympathie, de cette manière sardonique de nous observer à distance, prêts à frapper la moindre gaucherie d'un trait piquant et même cruel?... Il est tellement vrai qu'en tout nous avons fui le sérieux que jusqu'au procès-verbal a affecté d'être agréable et qu'il a même renchéri quelquefois sur la frivolité des auditeurs... Le besoin effréné de rire est un grand malheur. Il fait perdre à une société le sentiment de sa propre valeur; elle se vulgarise à ses propres yeux et arrive à douter de la gravité de sa tâche. Une société où l'on rit haut, que peut-elle avoir de commun avec l'idée de changer un pays? Et pour l'individu lui-même, prenez garde que cette tendance n'ait une influence plus funeste que vous ne le pensez sur l'intelligence. Pour moi, je crois qu'elle l'émousse et l'abâtardit. Si vous en doutez, nommez-moi de grands rieurs qui aient jamais fait de grandes choses.

Mon Dieu! à quelques pas de Genève on lui eût bien montré Ferney. Mais si Victor Hugo a appelé l'éclat de rire de Rabelais l'un des gouffres de l'esprit, songeons qu'Amiel n'a jamais pu lire Rabelais. Le *Vœridentibus*! de cet éloquent garçon, sérieux comme la cuisinière de la rue des Granges, ne manque pas d'allure. « Je crois, dit Stendhal, qu'un Genevois qui aurait la mine gaie et sans souci serait chassé de son cercle ». Et c'est précisément ainsi qu'à la Société de Zofingue, le chef des chineurs donna sa démission.

Sur ce triomphe, Amiel dit adieu aux camarades de Zofingue, et aux amis de Genève. Il a terminé ses trois années d'auditoriat, sa préparation aux cours universitaires. Ses années proprement dites d'Université, il les fera en Allemagne, ce qui est alors le cas de nombre d'étudiants de Suisse française. Mais il n'est pas pressé. Il ira d'abord en Italie. Les leçons d'esthétique de Pictet l'ayant ému, il attend pieusement le contact avec la terre des arts et les paysages de Virgile.

Le voilà majeur. De l'épicerie paternelle lui vient au moins de quoi profiter librement, et tout comme un jeune homme du haut, de ses belles années. Sa part d'héritage se monte à une soixantaine de mille francs. Il fut toujours économe. Le seul intérêt de la somme, trois mille francs, suffisait, alors, à un budget non seulement d'étudiant, mais de voyageur.

***

Il partit le 11 novembre 1842, par la diligence de Lyon, descendit le Rhône en bateau, à Beaucaire monta en chemin de fer pour la première fois de sa vie, visita Montpellier et Nîmes, prit à Marseille le bateau pour Naples, admira dans la salle à manger une sorte de géant malpropre et bourru, doué d'un énorme appétit; c'était Gustave Planche, qui venait de faire un petit héritage, et disparaissait en Italie jusqu'à ce que, le dernier sol dépensé, la faim le ramenât en Buloz. L'étudiant genevois n'osa pas plus aborder le « critique de la *Revue des Deux Mondes* » qu'il n'eût fait du roi des Français. Il arriva à Naples, descendit, bien entendu, à l'*Hôtel Suisse*, tenu d'ailleurs par des Français, les Monnier, qui avaient, avec une petite fille, un garçon de onze ans, mince et vif, du nom de Marc. C'était le futur Marc Monnier, à qui l'étudiant suisse, contraint de garder la chambre pendant deux mois à cause d'un mal au genou, fut appelé à donner des leçons : il lui apprit au moins la manière de faire des vers, et le jeu d'échecs.

A ce moment il y avait plus d'un an qu'Amiel avait cessé son premier essai de Journal intime, et d'ailleurs, dans la suite, il ne tint que très irrégulièrement le *Journal* en voyage: le voyage extérieur et le voyage intérieur ne faisaient pas double emploi. On n'a sur son temps d'Italie que des lettres à ses parents et à ses amis, et des cahiers de dépenses, méticuleusement tenus.

L'Italie ne provoqua guère chez ce garçon de vingt ans ces états de grâce, ces communions profondes, qu'il connut dans les ruines de Fillinges, sur les routes de Suisse, et plus tard à Heidelberg. Le courant ne s'établit pas. Il passe le temps de Pâques à Rome; il en revient beaucoup plus protestant qu'il ne l'était en y allant. Son voyage nous révèle (mais le

lui révèle-t-il à lui?) qu'il est artiste seulement à la manière des professeurs d'esthétique, qui n'est pas la bonne : il profite et s'instruit.

Après un mois à Rome il fait en vingt jours le tour de la Sicile. A son retour du Sud il passe trois semaines d'été à Florence, qui lui donne la plus forte impression de son voyage. Le seul monument devant lequel il ressent, comme dans un site aimé, une amitié et une communion musicale, c'est le *Penseroso* de Michel Ange, auquel il revenait toujours, comptant pénétrer son secret. Il y éprouvait la tristesse d'un génie qui n'a plus de patrie, et qui, sous le voile abaissé de lourdes paupières, la cherche en lui-même; la figure qui occupe le passage entre la nature et la pensée; un vaincu de la vie active, un héros du monde intérieur. Il se dira plus tard l'arrière petit-fils indigne du *Penseroso*; il en donnera, comme Milton, le nom au volume de vers prosaïques où, après le *Journal*, il a mis probablement le plus pur de lui.

Il reste calme devant ces trois quarts d'un bonheur romantique : vingt ans, la liberté, l'Italie. Se porte-t-il plus violemment vers ce quatrième quart : les femmes?

Le voyage d'Italie, c'est pour Amiel le commencement de cette vie petitement mondaine, de ces tendresses intellectuelles, de ces demi-amours et de ces moitiés d'amitiés qu'un autre Genevois, qui, lui aussi, en avait le goût, appelait amouritiés. Les barrières de caste qui à Genève empêchaient Amiel de pénétrer dans certains milieux genevois, tombent à l'étranger. Il se fait des amis dans la colonie suisse de Naples, s'accorde fort bien avec une dame très cultivée qui lui paraît une manière de madame de Staël, et à qui il écrira longtemps. Il a le plaisir de voyager en compagnie d'une autre, une belle Corfiote, dont il dit beaucoup de bien à ses oncle et tante, et qui ressemble tout à fait, paraît-il, à la Corinne du roman. Aucun emblème ne nous paraît en effet mieux convenir à son voyage d'Italie que la figure de la célèbre Germaine. Plus tard il écrira que de toute la littérature gènevoise l'*Allemagne* est le livre qu'il aimerait le mieux avoir écrit. Madame de Staël est morte depuis moins d'un quart de siècle : pour le jeune pèlerin d'Italie cette Muse du cap Misène et de Coppet domine encore puissamment l'horizon de sa patrie.

***

Il rentre à Genève le 2 août 1842. Sur l'Amiel de vingt ans retour d'Italie, il faut laisser parler une femme, Berthe Vadier, qui ne le connut que bien plus tard, mais à qui tant d'amis et d'amies communs, sans compter Amiel, fournissaient des souvenirs. Voici ce que dit en son langage l'excellente personne.

Il était beau. Il avait la grâce et le charme qu'il tenait de sa mère, et déjà bien des cœurs battaient sous son regard doux et profond, magnétique disaient plusieurs. Sa distinction naturelle, l'élégance de sa personne et de ses manières, sa politesse exquise, son empressement respectueux pour les femmes âgées, sa réserve avec les jeunes, son amabilité avec toutes, l'enjouement de sa conversation, son talent de lecteur déjà remarquable, son habileté à rompre les silences généraux qui s'établissent parfois dans les réunions comme si quelque maligne fée avait enchaîné la langue de chacun, son ingéniosité à imaginer ces petits jeux qui remplissent les vides de la conversation, tant d'agréments joints à tant de qualités sérieuses, lui ouvrirent tous les salons. Partout il fut accueilli et fêté; c'était à qui aurait l'aimable pèlerin, à qui pourrait l'entendre parler de cette belle Italie qu'il avait si bien vue et qu'alors tout le monde n'allait pas voir comme aujourd'hui... Ce fut de ce moment que la faveur des femmes commença pour lui et aussi la jalousie de quelques hommes.

Et voilà en 1843, sur une lithographie pure de toute malice, la figure de ces tasses de thé, rue des Chanoines ou place du Bourg de Four, où il était dans la vocation d'Amiel de noyer une partie de lui-même, tandis que l'autre se liquiderait dans le sein de Dieu et dans les pages du *Journal*. Les Corinnes italiennes ont rendu intact à la ville des Necker un jeune homme modèle, et, quelle que fût sa réserve avec les jeunes, un peu à cause de cette réserve, l'hiver de 1843 vit déjà se former les cadres des Amielines. Les mères, ravies d'un empressement respectueux, caressaient des espoirs. L'oncle Frédéric et la tante Fanchette aussi. Mais dans la page de vie ouverte en un velin si pur, le jeune Amiel appelait des idées plus que des visages. Ne peut-on posséder les idées comme les femmes?

Plutôt qu'à la future couche conjugale, Amiel songe à ceci : un esprit à meubler, une avidité faustienne de savoir à

rassasier, et des mères autres que celles des salons genevois, — les Mères! Faust? Wilhelm Meister aussi, dans ses années d'apprentissage : l'apprentissage d'Amiel devait durer toute sa vie. L'hiver de 1843 ne fut qu'une halte entre le voyage d'Italie et le grand voyage de six ans, d'où il allait revenir, c'était sûr, Herr Doktor, abreuvé de toutes sciences, Perdican de cette Genève où tant de Camille lui eussent souri. Camille! Perdican! Amiel était destiné, dans sa réserve avec les jeunes, ensuite avec les moins jeunes, à badiner indéfiniment avec l'amour.

***

Il part au printemps pour l'Allemagne, en prenant le chemin d'un libre écolier, celui de la France. Cette diligence où il monte à Lausanne est celle qui, cinq ans auparavant, a ramené à Paris Sainte-Beuve, la grande malle pleine de livres jansénistes, après l'année de Port-Royal. Elle emmène aujourd'hui un Genevois plein d'ivresse. Amiel se souvint toute sa vie de ce départ ébloui sur l'impériale, du sang riche de son corps, des idées nues dans l'air vif, de la jeune verdure vaudoise entre les cerisiers en fleur, des lilas de la Bourgogne qui, le long de la route de Paris, lui jetaient au visage leur odeur.

Il resta six semaines à Paris qu'il ne connaissait pas encore et qui ne le séduisit jamais. Peu d'écrivains de langue française — pas un sans doute — ne se sont passés de Paris avec plus de facilité, et même de nécessité : il est vrai que Paris le lui a rendu. M. Eugène Ritter, quand mourut Amiel, regretta dans son éloge funèbre que son concitoyen n'eût pas achevé ses études à Paris plutôt qu'en Allemagne. Mon Dieu, l'Allemagne nous a nourri l'Amiel que nous possédons, celui du *Journal*. Qu'est-ce que Paris en eût tiré? Peut-être une fraction de Cherbuliez. La sagesse du *Gland et la Citrouille* n'est pas inutile au critique.

Quand le Vaudois Juste Olivier vint à Paris à vingt ans, il alla voir Sainte-Beuve à peine plus âgé, et il nous a gardé bien vivante dans son journal leur précieuse conversation. Un Vaudois a toujours plus d'allant et moins de timidité qu'un Genevois. Car Amiel a bien emporté des lettres de recomman-

dation, mais il n'ose pas s'en servir. Il ne voit à Paris que des Genevois. Il va entendre des cours à la Sorbonne, et c'est avec ses souvenirs que, lorsqu'il pourra faire la comparaison avec l'Allemagne, il écrira : « Le professeur français excite l'appétit; le professeur berlinois vous rassasie; l'un vous fait superficiel, l'autre vous rend *gründlich* ». Nous avons affaire à un garçon qui a décidé de devenir *gründlich*.

En Suisse, et sans doute à juste titre, l'Université de Heidelberg était la plus renommée pour la *Gründlichkeit*. Mais elle ne s'ouvrait qu'en octobre, et, la frivolité française convenant au temps des vacances comme les professeurs germaniques au temps du labeur, toujours bon piéton helvétique, Amiel parcourut, parapluie de montagne en main et sac au dos, la Normandie et la Bretagne. A Cherbourg, une soubrette faillit avoir complètement raison de sa « réserve avec les jeunes ». Il se ressaisit pourtant, et devait attendre encore dix-sept ans avant de donner un démenti péremptoire à Berthe Vadier. Il visita ensuite la Flandre, la Belgique, la Hollande, le Rhin. Racontez-nous ces voyages! demandera peut-être le lecteur au biographe. Dites-nous : Il était là, telle chose lui advint, nous croirons être nous-mêmes dans la Normandie de Louis-Philippe, où Emma Rouault a eu ses treize ans aux cerises, sur ce Rhin romantique d'où Victor Hugo revient à peine, cette année des *Burgraves*, l'avenir de l'Europe en manuscrit dans son sac de nuit. — Je ne demanderais pas mieux. Mais en ce temps-là le journal se réduit aux carnets de dépense du méticuleux Genevois, et il vaut mieux ne pas faire penser aujourd'hui au prix des repas en 1843. Sachez qu'Amiel n'arrive pas à dépenser en voyageant son revenu annuel de trois mille francs! Et puis, d'après ses lettres, ce voyage solitaire de cinq mois lui parut monotone et vide. Il a beaucoup marché, et il n'a pas vu grand'chose. Cet homme pour qui le monde intérieur existe n'a rien d'un daguerréotype littéraire à la Gautier, ni d'un touriste à la Stendhal. Les lettres datées de Saint-Malo qu'il écrit à son seul grand ami, Charles Heim, sont mélancoliques comme la vieillesse de M. de Chateaubriand. Il trouvera plus tard son *optimum* de voyageur dans son pays même : les courses de montagne, les pensions de famille de Gryon, le tour du lac et l'inépuisable

visage de Savoie et de Vaud. Ni la terre française, ni l'âme française, ne parlent fort à ce fils des calvinistes cévenols. Ce n'est pas dans le sol de l'arbre ancien que reprend racine et vie la branche coupée par Louis XIV.

***

Arrivé à Heidelberg le 10 octobre 1843, Amiel s'installa chez le docteur Georg Weber. Ce docteur avait une nombreuse famille, et savait la nourrir. Quand il ne faisait pas ses classes, au gymnase, il rédigeait ces manuels d'histoire, traduits en de nombreuses langues, qui furent de 1840 à 1880 les Duruy de l'Europe centrale. Et il hébergeait des étudiants pensionnaires dont s'occupait sa femme. C'était le mouvement perpétuel que cette petite madame Weber, toujours affairée entre ses hôtes et ses nombreux enfants, qui, pour tout repos, se laissait tomber en riant sur un sofa, s'en relevait aussitôt, avait l'œil à tout, profitait du séjour de ces étrangers pour apprendre en se jouant — c'était son don — toutes leurs langues. Ces garçons en étaient ébahis, respectueusement, parfois tendrement. Le Genevois songeait à Charlotte, celle de *Werther*, qui est un roman d'amour.

Le milieu *gemütlich* le détendait. Moins timide qu'à Paris avec les célébrités, il alla voir Gervinus et Uhlmann. Il fréquenta peu les étudiants allemands, les cours ne lui servirent guère qu'à apprendre la langue. Heidelberg ne lui apporta pas la même révélation qu'à Edgar Quinet. Il y fit surtout, comme il eût fait à Genève, des lectures et des promenades. C'est dans les ruines du château qu'il lut pour la première fois Hamlet : grand souvenir, qu'il n'oubliera pas.

Werther lui causa des joies moins pures. A ce point qu'heureux d'arriver, en octobre, à Heidelberg, neuf mois après il n'était pas fâché d'en partir. Encore un méfait du fatal roman de Gœthe!

Il lisait volontiers avec madame Weber. Un jour que les deux visages étaient penchés ensemble sur *Werther*, ils se rapprochèrent, ou l'un d'eux approcha. Au-dessus de quel passage? Amiel, moins précis que Francesca, ne l'indique pas dans ses lettres à Heim et à Vuy. Madame Weber n'eût

aucune raison sérieuse de ne pas lire plus avant, et Amiel se garda d'aller plus avant... Mais la fin de son séjour en fut inquiétée.

Ce nuage fondit tout à fait dans un voyage d'été en Allemagne, après lequel, le 15 octobre 1844, il s'installa à Berlin. C'est là qu'il allait passer quatre ans — sauf les voyages ordinaires de vacances — de sa vingt-troisième à sa vingt-septième année.

***

Berlin, après Genève, a fait Amiel, comme, sur le registre contraire et symétrique, Paris a fait Heine, Heine s'intitulant Prussien libéré. Amiel pensa toujours avoir obtenu à Berlin la libération inverse. La nature, cette grande baconienne, pratique ainsi pour notre instruction le renversement de l'expérience.

C'est l'époque où, comme l'Université de Paris au moyen âge, l'Université de Berlin passe avec raison pour la plus puissante de l'Europe, la plus solide, la plus riche en génie créateur. Léopold de Buch y enseigne la géologie, Encke l'astronomie, Jacobi les mathématiques, Alexandre de Humboldt la cosmographie, Jean Müller la physiologie comparée, Boeckh, Lachmann et Becker la philologie, Bopp et Jacob Grimm la grammaire comparée, Ranke l'histoire, Savigny le droit, Carl Ritter la géographie, Lepsius l'égyptologie, Schelling la philosophie. Plus tard, à Genève, Amiel disait à son compagnon de promenade Edmond Scherer à quel point ce temps « était le souvenir brillant, radieux », que « les quatre années passées à Berlin avaient été ce qu'il appelait sa phase intellectuelle, et, comme il était bien près d'ajouter, la plus belle période de sa vie ». D'autre part « il avait regret d'y avoir séjourné trop longtemps ». Il ne croyait pas avoir réalisé cet équilibre du sens configurateur et du génie intérieur, de l'esprit français et de l'esprit allemand, qui sert volontiers d'idéal à un Suisse de grande culture. Mais cet équilibre, qui l'atteint? Et si Amiel se cultiva à l'allemande, il écrivit le *Journal* d'un style très français, solide et transparent.

Entre les célèbres professeurs berlinois, il y en avait un dont la gloire attirait d'abord les jeunes Suisses philosophes : c'était Schelling. Huit ans avant Amiel, le Vaudois Secrétan, qui avait entendu le philosophe à l'Université de Munich, avait tracé le portrait de ce « petit vieillard de soixante ans, à figure socratique, à tournure militaire, à démarche ferme et puissante. Tout dénote en lui la vigueur et la virilité. (C'est le portrait de M. Teste). Il lit debout à six heures du soir, entre deux bougies, devant un auditoire assez peu nombreux ». Godet, qui était à Berlin en même temps qu'Amiel, comme précepteur du prince Frédéric, nous parle d'un auditoire plus nombreux, mais bruyant et irrespectueux, qui prenait médiocrement au sérieux ce revenant septuagénaire, décrié par ses collègues hegeliens ou autres. L'influence de Schelling, dans ces années quarante, était faible; il ne faut pas plus la chercher sur Amiel que sur Secrétan, ou sur Félix Ravaisson, ce Français que le Vaudois avait rencontré en 1836 dans le cabinet du penseur. Un seul philosophe allemand a agi sur Amiel, par ses livres et non par son enseignement, car il était mort quand Amiel vint en Allemagne : c'est Krause. Il faut cependant remarquer à titre de coïncidence significative, que la seconde philosophie de Schelling est une philosophie de la liberté, et que, des trois jeunes philosophes de langue française qui passent alors dans son ombre, Ravaisson a provoqué dans le *Rapport* de 1869, Secrétan développé dans un livre fameux, Amiel vécu dans son *Journal*, le problème ou la tragédie de la liberté.

Le problème de la liberté a presque disparu de notre horizon philosophique. Le jour où l'on voudrait tenter de le remettre au point dans un grand dialogue (ce problème subtil épouserait bien cette forme flottante, s'y ferait et s'y déferait à souhait), nul cadre n'y conviendrait mieux que le Léman d'Amiel, entre cette Académie de Calvin où va professer notre philosophe, et cette Académie de Lausanne où fut exposé le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Les fils y rajeuniraient dans un souffle de romantisme germanique les problèmes théologiques des pères, la grâce et le libre arbitre. Le courant germanique d'Amiel, le courant biranien acclimaté par Naville, se confronteraient avec le courant scotiste et cartésien de Secrétan et

sa *Philosophe de la Liberté*. L'observateur historique suivrait ce dialogue de haut, d'un balcon du Jura avec Jouffroy, ou du chalet de M. Bergson à Saint-Cergue. L'auteur de l'*Essai sur les données immédiates de la Conscience* reconnaîtrait ses propres voix intérieures dans tel passage du *Journal intime* de 1879 :

Le déterminisme a raison pour tous les êtres vulgaires; la liberté intérieure n'existe que par exception, et par le fait d'une victoire sur soi. Même celui qui a goûté de la liberté n'est libre que par intervalles et par élans. La liberté intérieure n'est donc pas un état continu, elle n'est pas une propriété indéfectible et toujours la même. Cette opinion répandue n'en est pas moins sotte. On n'est libre que dans la mesure où l'on n'est pas dupe de soi, de ses prétextes, de ses instincts, de son naturel. On n'est libre que par la critique et l'énergie, c'est-à-dire par le détachement et le gouvernement de son moi; ce qui suppose plusieurs sphères concentriques dans le moi, la plus centrale étant supérieure au moi, étant l'espèce la plus pure, la forme superindividuelle de notre être, notre forme future sans doute, notre type divin.

Le *Journal*, d'un certain point de vue, figurera un monologue immense sur la liberté, confirmera ce mot d'Amiel : « La liberté intérieure serait donc la plus tenace de mes passions, ma seule passion » et une passion qu'il ne saurait porter avec une bonne conscience, d'où son tourment tragique. Monologue, oui, mais il n'y a pas de monologue de philosophe, serait-ce celui de Descartes dans son poële, qui ne tienne rang et ne fasse partie dans un dialogue des philosophes.

Berlin, en ces quatre ans, fait d'Amiel un des personnages de ce dialogue des philosophes, le philosophe auteur du *Journal*, celui que M. Léon Brunschwicg, en son *Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, tient pour un moment de ce progrès et de cette conscience, puisqu'il consacre un chapitre au *Problème d'Amiel*. Et voilà un bien. Mais Berlin fait aussi le futur professeur de l'Académie de Genève, et voilà un mal. Ces grand professeurs berlinois étaient des hommes debout, qui lisaient lentement devant des mains qui écrivaient et des occiputs qui s'allongeaient. Amiel, qui avait aigrement décrié les délicats causeurs de la Sorbonne, s'accommoda des liseurs. « Le rapport est impersonnel, écrit-il, la pensée parle à la pensée, mais les acteurs ne se voient pas.

On pourrait les croire les uns et les autres passifs. Ce serait une erreur. L'attention est souvent à sa plus haute concentration pendant l'opération mécanique que chacun poursuit. Vous imaginez voir un homme qui dicte et des sténographes qui écrivent. Point, ce sont deux manières de se recueillir. » Amiel devait appliquer plus tard dans son enseignement la manière de ses professeurs allemands. Elle ne lui réussit pas. Il en traîna le boulet dans toute sa vie de professeur genevois.

Que nous importe d'ailleurs, à nous qui ne sommes pas ses élèves, mais ses lecteurs, que nous importe, devant l'auteur du *Journal*, le professeur Amiel? L'énorme polypier du *Journal*, devenu une manière d'île corallienne où l'enfant qui sommeille au cœur de tout philosophe rêve et place ses Robinsonnades, comme il trouve dans le Berlin d'avant 1848, pour ses assises premières, des eaux tranquilles, un favorable climat, et l'abondance des calcaires! L'Université de Berlin étale alors un Pacifique de l'intelligence, le cerveau collectif le plus actif, le plus inventeur, le plus organique qu'il y ait sur la planète : souvenez-vous des noms énumérés plus haut, et qui sonnent, dans l'ordre de création scientifique, comme des noms de victoires napoléoniennes. Polypier d'idées, de sciences, cerveau plein de contradictions et d'antithèses, c'est bien l'idée qu'en reçoit Amiel, et qu'il en offre à ses concitoyens dans un article de la *Bibliothèque Universelle* où il établit en 1848 le bilan de sa vie berlinoise. Là il se donne cent vingt leçons par jour :

> Celui qui les entendrait toutes deviendrait certainement fou de rire ou de désespoir. L'un construit, l'autre démolit; l'un dit, l'autre dédit; on vous a prouvé une thèse ici, dans la chaire voisine on la réfute; vous avez entendu un orthodoxe, voici un rationaliste auquel succède un spéculatif. Vous ne savez plus à quoi vous en tenir, mais ayez patience et vous reconnaîtrez que vous avez dans une Université une équation à mille termes, image en petit de la grande équation de la vie.

Formule de l'Université de Berlin, mais formule aussi du génie d'Amiel, formule du *Journal*, formule qui eût mérité de devenir celle d'un grand critique, d'un Sainte-Beuve européen! Il y a des hommes faits pour enseigner brillamment

et fortement dans une Université : Amiel n'en est pas. Il y a des hommes faits pour régir une Université : Amiel en est encore moins. Mais il y a des hommes faits pour être une Université, pour assumer dans leur cerveau l'équation à mille termes, pousser spontanément et libéralement les contraires sinon à la vie, du moins à cette ombre de vie à laquelle les réduit leur coexistence : Amiel, avec sa pluralité et ses inconséquences, avec sa culture multiforme, en est. Un *Journal* seul, qui enregistre automatiquement les contraires, qui exclut l'unité et la simplicité efficiente du livre, procurera la forme et secrétera la coquille d'un esprit chargé de cette mission.

On conçoit alors que, de ces cent vingt cours quotidiens, un seul ait passionné à fond Amiel : celui de géographie. Il était professé par un grand homme, Carl Ritter, un de ces génies œkistes qui figurent à la naissance d'une science, l'épousent et l'informent de son intérieur en croissance. Déjà, en août 1844, de Heidelberg, Amiel écrivait à Bordier une lettre où la géographie de l'Asie le fait déborder de lyrisme et de sens planétaire. La géographie bien plus que la philosophie fournit l'intuition des coexistences en lutte, des contraires résolus en complémentaires, des dissonances utiles à une symphonie. Que sera le *Journal*, sinon une géographie du monde intérieur, des vues de mer, les éphémerides du bord pendant la découverte d'un pays où l'équipage ne débarque jamais?

***

Dans étudiant il y a d'abord étude, et voilà l'étude. Mais le reste? Ne vous inquiétez pas. Comme la cigale, notre Genevois se nourrit surtout des rosées spirituelles, et il en est comblé. Le voilà qui entend Jenny Lind et qui écrit : « Je ne me rappelle pas avoir été plus complètement heureux qu'après la *Création* de Haydn, et la *Norma* chantée par Lind. » Il fréquente quelques bonnes familles allemandes, comme les Dietrich, et madame Dietrich lui prédit la place que les femmes tiendront dans sa vie. O perspicace madame Dietrich! Car dans cette vie, alors, la joie de la philosophie, de la géo-

graphie, de la musique, ne laissent guère aux femmes de place sentimentale, ni, bien entendu, aucune place matérielle. (Le lecteur se souvient que j'ai renoncé à doser ce que le diable perd, ou ne perd pas, dans cette affaire). Quelques amis suisses, Humbert, Fournel, Godet. Ses fonctions à la cour et son sérieux font de celui-ci le patron du groupe. On se réunit chez lui. Bien entendu, comme Rousseau à Paris, nos Genevois, en décembre, ne manquent pas de faire l'Escalade, et de célébrer dans une saine ivresse la marmite dont fut coiffé le Savoyard.

En juillet, régulièrement, sac au dos, et départ. Les premières vacances d'été sont employées à une excursion en Scandinavie. L'histoire romantique, après le *Livre Blanc*, se plaisait à faire des Suédois les aïeux des Suisses, et, dans les cerveaux férus de mythologie germanique. Upsal figurait une métropole religieuse de la race. Tout cela rendait le voyage du Nord plein d'attrait pour les imaginations berlinoises ou berlinisantes. Beau sujet d'album pour Töpffer! Précisément voici qu'Amiel rencontre sur le bateau un Espagnol qui a été à Genève son pensionnaire. Pauvre M. Töpffer! Cette pension, il vient de la vendre, exténué par la maladie à laquelle il succombera un an plus tard. A l'heure où ces jeunes gens l'évoquent dans le jour d'été sur la Baltique, il est à Vichy, qui dessine, hélas! d'après lui-même un *M. Crépin valétudinaire entre les mains des médecins*. Sentez passer d'un vieux sur un jeune visage le feu tournant de Genève.

Le jeune Amiel est, lui, entre les mains des professeurs et des maîtres. Tournée lumineuse dans l'été du Nord! Il va voir Berzélius à Stockholm, Geijer à Upsal, Œhlenschläger à Copenhague. La correspondance d'Agnès Geijer avec le comte Hamilton son fiancé a retenu la trace de son passage à Upsal. — M. Amiel, écrit-elle à Hamilton, est un jeune homme beau, élégant et très soigné. Il a beaucoup parlé avec papa d'Université, d'antiquités, et avec moi de littérature, de madame de Staël et de *Corinne*, que je suis justement en train de lire. — Töpffer sur la Baltique, Corinne à Upsal : pour un Genevois le monde est petit.

Les vacances de 1846 sont consacrées au Hanovre, à la

Hollande et à la Belgique, celles de 1847 aux bains de mer. Amiel voyage pendant les vacances parce qu'un Genevois voyage, et qu'il faut s'instruire. Là n'est pas sa vocation. Notre Amiel à nous, c'est Amiel dans une chambre : le voici.

Cette année 1847, en mai, il a décidé de tenir un journal régulier. Mais l'été, les vacances, la mer, la dispersion, l'Amiel extérieur, ne convenaient pas à ce départ, ne mettaient pas, autour du gland qui deviendra le chêne, assez de terre protectrice et de silence hivernal. Il ne commence le *Journal* que le 16 décembre 1847, à Berlin. L'œuvre d'Amiel est née.

***

Huit jours avant Noël. Dans les rues il y a l'odeur des sapins. Par les escaliers on traîne l'arbre vert. On construit les bastilles des Marzipans. A toutes les horloges de Poméranie, la dernière heure sonne pour d'innombrables oies. Les familles germaniques sont en liesse. Le Genevois est seul. Depuis quatre ans il vit sans famille dans une chambre d'étudiant ou dans les hôtels. Cette journée d'hiver il l'a employée à la recherche du temps perdu, comme fait la Vie avec les dernières secondes d'un homme qui se noie :

> Je viens de faire repasser devant les yeux de ma conscience toute ma vie intérieure : enfance, collège, famille, adolescence, voyage, jeux, tendances, peines, plaisirs, le bon et le mauvais. J'ai essayé de dégager la part de la nature et de la liberté, de retrouver dans l'enfant et le jeune homme les linéaments de l'être actuel. Je me suis vu en relation avec les choses, avec les livres, avec parents, sœurs, camarades, amis. Les maux contre lesquels je lutte sont de vieille date... C'est une longue histoire qu'il me faudra écrire un jour.

Il n'écrira pas cette histoire, mais à partir du 16 décembre 1847 une chronique, le *Journal*, quotidienne comme celle de Dangeau (l'anti-Dangeau, évidemment, mais, car les extrêmes s'appellent, pour la postérité un phénomène comme Dangeau)! qui ne se terminera que quelques jours avant sa mort quand les veilleuses qui se relayeront à son chevet en auront chassé la solitude. Voilà Amiel et le *Journal*, chacun des deux faisant l'autre, liés pour trente-quatre ans. « Faire journal, décide-t-il, tous les soirs quelques mots; le dimanche

retour sur la semaine; le premier dimanche du mois retour sur le mois, et à la fin de l'année retour sur l'année. » Il rêve donc d'un journal actif, qui permettra le contrôle, le progrès, le profit. Amiel n'en sera pas quitte à si bon compte avec sa mission. Dans le ménage d'Amiel et du *Journal*, celui-ci d'abord commandera et profitera. Il est le mâle, le durable, et qui communiquera sa durée à Amiel. Autant que dans un ménage nous sommes dans une eau vivante. Le mollusque doit obéissance à l'idée de la coquille qu'il est appelé à former. La coquille doit et donne protection au mollusque, fait subsister dans nos pyramides et nos palais la forme de son effort créateur.

***

Comme ces profondeurs des mers secondaires, il fallait peut-être au *Journal*, pour naître, le calme et l'abondance intérieure de Berlin, cette *Gründlichkeit* des années quarante qui faisait surgir alors dans les vers de Lamartine, pour exprimer le génie allemand, des images pareilles à celles que nous fournit ici le fil de la pensée.

> Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine.
> La pensée y descend en un calme profond,
> En tout ce qu'on y jette, amour, bienfait ou haine,
> Ne remonte jamais du fond.

Sous ce signe, les seize mille pages de travail profond en eau calme, de silence et d'intérieur, ont commencé dans le dernier hiver berlinois d'Amiel. Voilà le moment de faire le bilan de ces quatre ans. Amiel a joui d'un bonheur au jour le jour, d'une vie intelligente et pleine, mais en équilibre instable, avec des angoisses d'avenir moral, et ce malaise sexuel qui demeure en sourdine comme un tourment toléré. Le plateau des biens demeurait certes le plus lourd. Cependant les *Mais... Mais...* à qui Voltaire faisait leur part dans l'ensemble de sa lune de miel berlinoise, notre Genevois pouvait en retrouver et en cultiver la graine. Il a beaucoup appris. Mais, venu à Berlin pour y prendre le grade de docteur, il n'a choisi ni commencé aucun travail de thèse. Il a gagné en clairvoyance. Mais non en résolution. Il adore la liberté, comme il aime,

aimerait ou aimera les femmes. Mais il ne la possède pas. « Aucune contrainte extérieure, jouissance de tout mon temps, maître de me poser un but quelconque. Mais je mis des semaines, des mois entiers; je cède aux caprices du jour, je suis le regard de mes yeux ». A cela quel remède? Il a trouvé! « Faire le journal! » qui le disciplinera. Il remuera le champ dans lequel un trésor, pense-t-il, est caché. Ne troublons pas cet espoir.

Il y a cependant peu d'époques qui appellent moins à la vie intérieure que cette année 1848. Amiel lui-même sort de la sienne et roule, comme Diogène et Rabelais, son tonneau. Berlin ayant eu sa révolution, ainsi que toute capitale qui se respectait, il publie en avril, mai et juin, dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, deux articles, écrits l'année précédente, sur *Berlin avant les derniers événements*, et un autre, d'actualité plus hâtive, *Berlin pendant la Révolution*. Les Genevois y trouvèrent au moins la preuve que leur compatriote était devenu vraiment *gründlich*. Car le tableau de Berlin commence par des vues abstraites et substantielles sur la géographie des villes, prise et pensée à sa racine métaphysique, où l'on sent passer, sur des leçons de géographie venues de Carl Ritter un souffle de dialectique hégélienne. Ces pages de géographie métaphysique révèlent l'acquis d'Amiel dans l'Allemagne des années quarante. Elles sont accordées à son travail intérieur, et à ces lignes du *Journal* écrites à Berlin cette même année 1848 :

> Juger notre époque du point de vue de l'histoire universelle, l'histoire au point de vue des périodes géologiques, la géologie au point de vue de l'astronomie, c'est un affranchissement pour la pensée. Quand la durée d'une vie d'homme ou d'un peuple nous apparaît aussi microscopique que celle d'un moucheron, et, en revanche, la vie d'un éphémère aussi infinie que celle d'un corps céleste avec sa poussière de nations, on se sent bien petit et bien grand, et l'on domine de toute la hauteur des sphères sa propre existence et les petits tourbillons qui agitent notre petite Europe.

***

Aucun de ces tourbillons ne paraissait alors plus modique que la révolution genevoise de 1846. Elle allait donner, à partir de 1848, son pli définitif à la vie d'Amiel.

Les 7, 8 et 9 octobre 1846 le faubourg Saint-Gervais avait eu ses trois glorieuses, les fusils des cabinotiers avaient vaincu les modestes canons du haut, et la démocratie radicale était au pouvoir pour un demi-siècle.

La plupart des professeurs de l'Académie appartenant au parti vaincu, une loi avait déclaré vacantes toutes les chaires. Amiel avait laissé le souvenir d'un étudiant brillant. Il était étranger aux partis politiques. Ses articles de la *Bibliothèque universelle* lui valaient de la considération. On parlait de ce conscrit pour la chaire du major Pictet.

Il hésitait à poser sa candidature. En principe, la vie à Genève ne le séduisait pas. S'il y revenait, ce n'était pas comme à un mariage d'amour, mais comme à une résolution de la raison. Après les années d'Allemagne, il redoutait un milieu intellectuel qu'il pressentait rétréci, défiant, aigri par les haines politiques. Mais à sa médiocre fortune une place de professeur apportait le complément et l'assiette nécessaire. Nulle part il ne pourrait mieux qu'à l'Académie de Genève garder une demi-liberté. Et il y avait là peut-être une œuvre à accomplir, un milieu à féconder, une bataille littéraire et morale à mener, les pages blanches, large ouvertes, d'une saine activité. En novembre 1848, dans ses derniers jours de Berlin, il dressait ce bilan : « Notre vie (genevoise) manque de centre, et nos études aussi : injecter le besoin scientifique, l'élan vers la poésie et la philosophie, préparer à la métamorphose religieuse de l'avenir, mettre en communion avec l'Allemagne, réveiller l'originalité suisse-allemande, travailler à un centre de vie intellectuelle, ayant pour base la Suisse française et la Savoie. » C'est le programme qu'il développe l'année suivante dans sa thèse de candidat *Du mouvement littéraire de la Suisse romane*, à la suite de laquelle il devient, le 10 avril 1849, professeur ordinaire d'esthétique et de littérature à l'Université de Genève.

Il faut s'arrêter devant cette profession de foi universitaire que les concitoyens d'Amiel approuvèrent en le nommant. Ce programme d'Amiel tendait plus ou moins à ce qu'on a appelé depuis l'helvétisme, c'est-à-dire à une culture proprement suisse, commune aux cantons de langue romane et de langue germanique, plus orientée vers l'Allemagne que vers

la France, à base de science, de philosophie, de *Gründlichkeit*, préoccupée du *devenir* de la religion, attentive aux rapports éventuels avec la Savoie, et coupée le plus possible de l'influence de Paris. Le Français qui se répandrait ici en propos aigres témoignerait qu'il est plus imbu de l'esprit légiste que de l'esprit historique, critique, et même, et surtout, « républicain ».

Certes il faut prendre le jeune Amiel pour ce qu'il est, un élève de Berlin, un pionnier de la culture allemande. Mais n'oublions pas que nous sommes en 1849. Il n'y a que trente-cinq ans que les traités de 1815 ont rendu la liberté à la Suisse et à Genève. La révolution qui a éclaté à Paris, la République qui y a été proclamée, ont pour la seconde fois accouché d'un Napoléon. Ce nom autorise bien des craintes. Quant à la Savoie, sa situation est singulière et instable. Politiquement elle appartient au roi de Sardaigne. Par la langue et la culture, elle est française. A la Suisse romande elle est liée par le voisinage et la vie économiques, mais elle en est séparée par la religion. Il sera bien difficile de faire cohabiter dans la même culture et les mêmes écoles les compatriotes de saint François de Sales, échaudés par la mère Royaume, et les disciples de Calvin. Devant ce pays mal orienté encore, il n'est cependant pas défendu à Genève de courir sa chance.

Amiel devait vivre assez pour voir ces situations se modifier de la manière la plus imprévue. L'idéal qu'il esquissait ne se réalisa que pour une faible partie. Non seulement sur la Savoie, mais sur la Suisse romande, l'attrait de Paris allait l'emporter plus qu'il ne le désirait. Jusqu'au bout il resta, lui, fidèle à cette défiance. L'influence allemande, s'exerçant de plus loin, comportant une langue et une culture étrangères à repenser et à transformer, lui paraissait moins dangereuse pour l'originalité intellectuelle et morale de son pays que l'abandon sans fin à la culture française. Et puis son antipathie contre ce qui venait du catholicisme allait loin. Le sang de ces ancêtres réfugiés parlait, donnant cette consigne : Tout sacrifier à l'indépendance! La passion de l'indépendance lui a fait perdre une vie, lui en a peut-être fait gagner une autre. Perte ou gain, cette indépendance, il l'a voulue.

Il l'a aimée pour son pays comme pour lui. Moins d'un an avant sa mort il écrivait encore :

Républicaine, protestante, démocratique, savante et entreprenante, Genève est depuis des siècles une sorte d'avant-garde qui explore les pays inconnus, et qui a l'habitude de se tirer d'affaire elle-même. Depuis le temps de la Réformation, elle est sur le qui-vive, et chemine une lanterne dans la gauche et une épée dans la droite. Sa hardiesse est prudente; elle ne jette jamais le manche après la cognée et ne lance point son va-tout. Ce qui me plaît, c'est qu'elle ne cède pas encore à l'imitation, et qu'elle se décide par elle-même. Ceux qui lui disent : Faites comme à New-York, faites comme à Paris, faites comme à Rome, faites comme à Berlin, ont encore du dessous. Les perroquets et les singes ne la persuadent pas. Elle laisse prêcher au désert les doctrinarismes qui la désagrégeraient; elle flaire les pièges et s'en détourne. J'aime cet indice de vitalité. Ce qui est original a seul une raison suffisante de vivre. Quand les mots d'ordre viennent d'ailleurs, on n'est plus que province.

Il a dit, d'autres fois, bien du mal de Genève. Il s'est plaint des petites patries. Mais ces récriminations grondeuses, ce caractère « avenaire » sont des composants nécessaires de l'esprit civique genevois. Il lui est même arrivé d'écrire : « Je ne suis plus citoyen! » N'en croyez rien. Il porte ce titre de citoyen à la manière de Rousseau, comme une défense contre les mots d'ordre qui viennent d'ailleurs. Il ne regardera pas l'échancrure de Bellegarde et de Morez avec moins de méfiance que Maurras celle de Genève et de Coppet. Avançons, le gâteau de miel en main, celui du nouvel « esprit de Genève » entre ces chiens de faïence, qui sont aussi chiens de garde.

ALBERT THIBAUDET

(A suivre.)

LA REVANCHE DU CHARBON

La machine à vapeur, chauffée au charbon, a joui, au cours du XIXe siècle, d'un monopole dont le XXe a failli la déposséder; la « houille blanche » et les combustibles liquides ont pris alors un développement prodigieux, et il s'est trouvé des prophètes pour annoncer l'abandon prochain de la houille noire, tout au moins pour la production de l'énergie mécanique ou électrique. Mais les grandes évolutions industrielles ne sont pas aussi simples, et aucun progrès n'a justifié le mot célèbre de Victor Hugo à propos de l'imprimerie : « Ceci tuera cela! » En réalité, le progrès procède par juxtaposition, plutôt que par substitution; l'énergie hydraulique a trouvé sa voie dans l'industrie électrochimique et dans l'alimentation d'un vaste réseau électrique qui vivifie progressivement toutes les communes de France; dans cet ordre d'application, elle n'admet que des auxiliaires, et pas de rivales. Quant aux carburants liquides, leur consommation croît au même rythme que l'aviation et l'automobilisme, c'est-à-dire à allure vertigineuse. Il apparaît donc actuellement qu'il existe une hiérarchie des combustibles, où l'essence tient le premier rang; aucune autre ne renferme autant d'énergie au kilogramme, ni aussi facile à emmagasiner et à transporter, ni aussi rapidement mobilisable.

Pourtant, le triomphe du pétrole n'est ni complet, ni surtout définitif, et il y a à cela deux grandes raisons. La première est une raison de prix. L'énergie fournie par l'essence, et même celle qu'on extrait du mazout, a toutes les qualités, sauf celle de l'économie, et cet inconvénient s'exagère encore

dans les pays, comme le nôtre, où le prix de revient est grevé de frais de transport, et frappé de lourdes taxes.

Mais surtout, la question des combustibles liquides est devenue, pour de grandes nations, problème d'intérêt national, lié à leur indépendance, en cas de guerre, à leur prospérité économique pendant la paix. Les peuples du monde se partagent, à ce point de vue, en trois catégories, les privilégiés, les prudents et... les autres. Les privilégiés ont reçu de la nature le don d'abondantes sources d'huile liquide, dans leur propre sol; pour ceux-là, États-Unis, Russie, Pologne, Roumanie, le problème vital de l'essence est résolu. D'autres peuples, moins favorisés par le sol, ont eu la prudence de s'assurer, dans leurs colonies ou ailleurs, d'abondantes ressources; ainsi, la Hollande, et surtout l'Angleterre, ont suivi une politique du pétrole qui assure leur ravitaillement en temps de paix et leur donne, en cas de guerre, un maximum de sécurité.

Pour les autres, la situation est pire et risque, dans certaines éventualités, de devenir tragique. La France paraît, au premier abord, la moins malheureuse; elle a Péchelbronn qui assure un vingtième de la consommation actuelle; elle n'a pas renoncé à trouver le pétrole dans son immense empire colonial, spécialement au Maroc et à Madagascar; enfin, les traités lui assurent une participation dans l'exploitation des pétroles de Mésopotamie; pourquoi faut-il que d'obscures tractations tendent à écarter d'Alexandrette, son aboutissement naturel, l'extrémité du pipe-line mésopotamien? On estime sans doute que ces problèmes n'intéressent pas le public français.

Comme nous, plus que nous peut-être, l'Allemagne et l'Italie ont lieu de maudire le Destin qui leur a refusé le combustible liquide; on comprend l'intérêt qu'il y aurait, pour ces nations deshéritées, à voir le charbon prendre sa revanche. L'Allemagne surtout, qui possède en surabondance la houille et le lignite, s'attache, avec une obstination qu'on ne peut moins faire que d'admirer, à cette réhabilitation du combustible solide. Elle a créé des Instituts, outillés spécialement pour les recherches sur le charbon, comme ce *Kaiser Wilhelm Institut für Kohlenforschung*, de Mulheim-sur-Ruhr, où cinq

chimistes aidés de vingt assistants, disposant d'un crédit annuel supérieur à 600 000 francs, n'ont d'autre souci que de triturer la houille pour en extraire tout ce qu'exige l'industrie allemande. Des multiples problèmes qui se posent aux chimistes d'outre-Rhin, le plus important est la synthèse des carburants liquides; la solution de ce problème vital peut être cherchée dans plusieurs directions, que nous allons d'abord indiquer brièvement.

La première, qui a pour point de départ la synthèse de l'alcool, réalisée jadis par Berthelot, consiste à obtenir des combinaisons ternaires de carbone, d'hydrogène et d'oxygène sous les deux formes d'alcools éthylique et méthylique. Industriellement, le problème est résolu pour l'un comme pour l'autre de ces produits, et l'alcool méthylique, spécialement, est produit aujourd'hui en grand par l'industrie allemande, et même par la française; mais ces alcools sont incapables de rivaliser avec l'essence pour l'alimentation des moteurs et doivent se contenter de plus modestes applications; tout au plus peut-on envisager l'emploi de mélanges d'alcool et d'essence, ou de benzol; nous avons fait, en France, divers essais de ce genre (mélange Leprêtre, alcool Rosalt, carburant national) qui, tous, ont échoué lamentablement. Autant qu'on peut juger d'après une expérience déjà longue, il ne faut pas compter sur les alcools synthétiques pour faire tourner les moteurs; dans cette direction, la route paraît nettement et définitivement barrée.

Une autre voie a été ouverte, il y a peu d'années, par le professeur Bergius : chauffant en autoclave, à 450 degrés, du charbon avec de l'hydrogène comprimé sous 50 atmosphères, et ajoutant un catalyseur approprié, le chimiste de Hanovre a trouvé que le mélange s'était transformé, après cuisson, en une huile rougeâtre et fluorescente; cette huile donne, à la distillation au-dessous de 150 degrés, une essence toute pareille à celle qu'utilisent les automobiles; un tiers restant peut être employé dans les gros moteurs à explosion ou dans les Diesel, si on ne veut pas en tirer, par la méthode bien connue du « cracking », un nouveau contingent d'essence; enfin, le résidu, traité à nouveau par l'hydrogène comprimé, redonnera toute la gamme des produits volatils obtenus dans

le traitement initial. Ainsi, le procédé Bergius réaliserait la synthèse du pétrole dans des conditions qui seraient économiques, si l'hydrogène pouvait être obtenu à bon compte. Nous retombons ici sur un autre problème industriel qui s'est déjà présenté à propos de la synthèse de l'ammoniaque, et auquel on a apporté, en France et en Allemagne, de nombreuses solutions. Leur nombre même indique qu'aucune d'elles ne possède, à un degré éminent, la vertu d'économie; or, pour fabriquer un litre d'essence par le procédé Bergius, il faut incorporer à la houille 400 litres d'hydrogène, et c'est le prix de revient de ce gaz qui commandera celui de l'opération synthétique. D'autre part, il semble bien que l'application de ce procédé comporte certains tours de mains que les chimistes allemands n'ont pas divulgués, car les essais effectués en Angleterre et en France pour le reproduire ont avorté; il ne paraît pas qu'en Allemagne même, le procédé Bergius soit sorti de la phase préparatoire de mise au point. Ainsi, cette voie si originale n'a pas conduit, jusqu'à présent, à la solution pratique du grand problème; encore est-il malaisé, entre le bluff des uns et la discrétion des autres, de savoir exactement ce qui a été réalisé, et ce qu'on peut espérer obtenir dans cette direction.

Mais voici, maintenant, mieux que des promesses; on utilisait depuis longtemps la distillation de la houille, telle qu'on la pratique dans les usines à gaz d'éclairage et dans les cokeries, pour obtenir un mélange de carbures liquides légers, connu sous le nom de benzol, qui remplace parfaitement l'essence naturelle, car il en possède, à peu de choses près, toutes les propriétés. Mais la production de ce benzol, envisagé jadis comme un produit secondaire, était insuffisante, et pouvait seulement servir d'appoint à l'essence importée. Depuis que le problème des carburants s'est posé avec urgence, les chimistes se sont mis à l'œuvre; ils ont constaté que la distillation, non plus brutale, mais ménagée, des charbons et des lignites au voisinage de 600 degrés pour les premiers, de 550 pour les seconds, fournit une gamme très étendue de produits qui se classent naturellement sous les trois formes gazeuse, liquide et solide : un gaz très éclairant et de pouvoir calorifique élevé (7 500 calories au mètre cube) qui peut servir

à bonifier des gaz moins combustibles ou moins éclairants; — un solide, le semi-coke, très friable, et qu'on peut utiliser, soit comme combustible en l'agglomérant sous forme de briquettes, soit en le traitant à chaud par l'air et la vapeur d'eau, de façon à le transformer en un *gaz pauvre* qui, enrichi comme on vient de le voir, pourra fournir, à volonté, chaleur, lumière ou force motrice; — mais le produit le plus intéressant de cette distillation ménagée est formé par des goudrons; une tonne de lignite fournit ainsi de 60 à 120 kilogrammes de produit liquide, dont on peut retirer à peu près un tiers d'essence, par distillation d'abord, ensuite par « cracking » des produits plus condensés; et le résidu de ces opérations est loin d'être sans intérêt, car il peut être utilisé pour le goudronnage des routes. Ainsi, la distillation d'un million de tonnes de lignite produit de 25 à 40 000 tonnes d'essence, et tout le reste trouve son emploi pour l'entretien des routes et pour le fonctionnement de grandes centrales distribuant autour d'elles l'énergie électrique.

Parmi tous les pays qui peuvent appliquer le programme, l'Allemagne est assurément le plus heureusement doté, puisque les bassins rhénan et saxon de lignite s'offrent à elle avec une puissance presque illimitée, dont l'extraction annuelle dépasse largement cent millions de tonnes. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'après avoir compté principalement sur la houille, l'Allemagne appuie maintenant sur le lignite son effort de libération. On nous affirme que, dès à présent, la production de benzol ainsi réalisée suffit au tiers de la consommation, et que dix ans ne s'écouleront pas avant que la Germanie industrielle et guerrière ait tiré de son sol tout le carburant nécessaire à ses camions, à ses automobiles et à ses avions « commerciaux ». D'ailleurs, il n'est pas interdit à la France de l'imiter; nos beaux gisements de lignite des Bouches-du-Rhône contiennent des réserves considérables, et dont nous ne saurions faire plus intelligent emploi.

***

Tous ces procédés, mis en œuvre avec des succès divers, aideront peut-être certains peuples à étancher leur soif

d'essence; mais une solution plus parfaite encore se prépare : elle repose sur l'emploi du charbon pulvérisé.

L'idée n'est pas neuve, puisqu'elle a été suggérée, dès 1793, par l'anglais Chapman, et en 1818 par Niepce, le génial inventeur de la photographie. Mais une graine jetée sur le sol s'y dessèche, et l'idée ne peut germer que si elle est cultivée et nourrie par l'expérience.

Dans le cas présent, c'est par les plus effroyables catastrophes que le monde a connu d'abord la puissance de la poussière de charbon en suspension dans l'air; le grisou gazeux n'est pas seul responsable des explosions qui se produisent dans les galeries houillères; les plus terribles, comme celle de Courrières, dont notre Nord a gardé le triste souvenir, sont produites par la combustion des fines poussières de charbon mélangées à l'air des galeries. C'est pour étudier les conditions de ce redoutable phénomène que les compagnies minières ont établi, à Liévin, une galerie d'essai où les ingénieurs produisent, dans les conditions les plus variées, des explosions volontaires; ils ont constaté, entre autres résultats, qu'il suffisait de cinquante grammes de cette fine poussière combustible dans un mètre cube d'air pour former un mélange explosif, dont la combustion est d'autant plus aisée que le charbon est plus gras, ou plus riche en produits volatils.

Tandis qu'en France on ne songeait, par ces expériences, qu'à empêcher de nouvelles catastrophes, les Américains, subtils et utilitaires, pensèrent aux emplois industriels du charbon « volatilisé » par sa réduction en fine poussière; et c'est ainsi que naquit, chez eux, une forme nouvelle de technique industrielle dont les progrès s'affirment et s'étendent chaque jour. La houille, après dessication, est réduite en fine poussière, soit par broyage sous des meules, soit par trituration avec des boulets de fonte qui agissent comme autant de pilons dans un mortier; après un passage au tamis, qui arrête les grains trop gros, la noire farine est mise en réserve dans des silos; à partir de cet instant, elle peut être manipulée comme un liquide, enfermée dans des barils, transportée par des élévateurs à godets ou des vis sans fin; toutes ces opérations mécaniques dispensent de recourir au concours, coûteux et aléatoire, de la main d'œuvre ouvrière :

solution aussi avantageuse pour le patronat que pour les travailleurs, qu'elle dispense d'un labeur pénible et même malsain.

Au moment de l'utilisation, des mécanismes très simples amènent cette poussière, en quantités dosées, dans un mélangeur qui joue le même rôle que le carburateur de nos automobiles; la poussière combustible est alors incorporée à l'air préalablement comprimé, et le mélange est lancé dans un brûleur à l'extrémité duquel il est allumé; on obtient ainsi une flamme extrêmement chaude, comparable à celle d'un brûleur à gaz et qui peut être aussi facilement manipulée. Plus de foyer, qu'on charge à la pelle ou mécaniquement de charbon en blocs ou de briquettes, plus de grilles qu'il faut périodiquement décrasser, partant, plus de soutiers ni de chauffeurs; un seul ouvrier suffit pour surveiller une installation, qui, jadis, en harassait huit ou dix, et sa tâche est infiniment moins pénible.

Ainsi, l'emploi du charbon pulvérisé mécanise la production de la chaleur, et libère l'être humain d'une tâche épuisante; il constitue donc un progrès social, qui est tout à fait conforme aux traditions de la grande industrie américaine. Mais, en plus, il réalise une économie qui provient non seulement de la main-d'œuvre, mais d'une utilisation plus rationnelle du combustible : les foyers à grille laissent perdre 25 à 35 p. 100 de charbon non brûlé, qui tombe avec les cendres et les scories, tandis que le charbon pulvérisé brûle intégralement; de plus, la souplesse extrême du procédé permet de répartir la chaleur suivant les besoins des diverses opérations industrielles; enfin, l'allumage et l'extinction sont instantanés.

Pour ces diverses raisons, le chauffage au charbon pulvérisé s'est développé rapidement dans les grandes usines d'Amérique, s'appliquant d'abord aux briqueteries, aux fabriques de ciment, passant de là aux usines métallurgiques, où il échauffe les fours à puddler et à réchauffer, s'appliquant ensuite au chauffage des chaudières, et par lui à l'alimentation des grandes centrales électriques. Ce progrès à la fois social et technique, s'est étendu peu à peu à tout le monde civilisé, et il n'est plus besoin de franchir l'Océan pour en admirer le parfait fonctionnement; mais il était

resté, jusqu'à ces dernières années, le privilège de la très grande industrie, qui l'avait créé à son image et pour son service, c'est-à-dire qu'il exigeait un ensemble d'installations assez compliquées et passablement onéreuses. Or, voici maintenant que le charbon pulvérisé envahit la moyenne, et même la petite industrie; c'est un avatar de l'évolution industrielle que nous avons d'autant plus plaisir à signaler, qu'il trouvera son application naturelle dans notre pays, où l'industrie est moins centralisée qu'aux États-Unis. Ce progrès provient de ce que nos techniciens ont établi des installations qui broient le charbon au fur et à mesure de sa consommation, et qui alimentent directement chaque foyer; ainsi, plus de stockage, plus de centrales de broyage et de séchage; de plus, le perfectionnement des brûleurs en permet l'emploi dans les conditions les plus variées, depuis le chauffage des chaudières jusqu'à celui du four où le boulanger cuit son pain, ou des récipients destinés aux opérations chimiques et métallurgiques. Ajoutons que la technique nouvelle permet l'emploi de charbons français comme charbon de soute à bord de nos bateaux au lieu de houilles étrangères, et cette considération n'est pas indifférente à notre économie.

***

On voit donc que, grâce à cette pulvérisation préalable, le charbon s'est, en quelque sorte, gazéifié, comme les gouttelettes d'essence ou de mazout dans la chambre du moteur à explosion ou du Diesel; le combustible, lourd et grossier, s'est anobli par cette opération peu coûteuse et purement mécanique.

Mais cette rapide ascension s'est faite jusqu'ici parallèlement à celle de l'essence : le charbon pulvérisé a remplacé, et remplacera de plus en plus le charbon brut, mais il ne s'est substitué ni à l'essence, ni même au mazout. Or, c'est là que serait véritablement sa revanche. Ce que je veux montrer maintenant, c'est que l'heure de cette grande transformation est près de sonner, et que nos proches descendants en seront sans doute les heureux bénéficiaires.

Du point de vue logique, il semble que le problème soit

aux trois quarts résolu. C'est ce qu'avait parfaitement compris et indiqué, au cours de la guerre, un éminent ingénieur français, M. Lance : il n'y a pas de difficultés mécaniques à remplacer le carburateur des automobiles par un mélangeur où l'air, avant d'être aspiré dans le cylindre moteur, se chargerait d'une dose convenable de charbon pulvérisé; M. Lance calcule qu'avec du lignite à 6 000 calories, il suffirait de 140 grammes de poussière pour remplacer, dans un mètre cube d'air, 75 grammes d'essence en produisant la même quantité de chaleur et le même travail mécanique. D'après cela, le million de tonnes d'essence que nous payons, chaque année, au prix fort, pourrait être remplacé par deux millions de tonnes de lignite ou de charbon que nous pourrions aisément trouver dans notre sous-sol, je n'ai pas besoin de dire avec quelle économie!

Ce beau projet, soumis aux gens « compétents », fut déclaré par eux utopique. Notez, disaient-ils, que tout charbon et tout lignite renferme une proportion appréciable de cendres; cette teneur en substances incombustibles s'élève à 20 p. 100 pour les lignites des Bouches-du-Rhône; elle s'abaisse à 10 p. 100 dans certains charbons du Nord. Il n'est pas moins certain que le charbon pulvérisé avant l'explosion, les cendres ensuite, vont encrasser l'huile de graissage et la transformer en un épais cambouis, d'où collage des soupapes, calaminage des chambres de moteur; sans doute même ces poussières, se comportant comme un émeri très fin, vont-elles user rapidement les pièces frottantes, et mettre ainsi le moteur hors d'usage; il faut craindre enfin que les charbons pyriteux ne donnent à la combustion des acides qui corroderaient rapidement le métal.

En France, ces arguments à priori furent jugés sans réplique; ils suffirent, en tous cas, à justifier une paresseuse résignation. On aurait pu objecter, cependant, que l'industrie métallurgique actionne depuis longtemps ses moteurs avec du gaz de haut fourneau qui, en dépit du dépoussiérage, contient encore 6 à 8 grammes de poussière par mètre cube, c'est-à-dire la moitié de la teneur déclarée inacceptable par nos docteurs; pourtant cette poussière n'y produit pas les effets déplorables dont on nous menace; et ceci est, déjà, une indication.

Les ingénieurs allemands ne s'en sont pas tenus là. Le dernier congrès de leur Association, tenu à Essen, nous apporte l'écho des résultats obtenus par douze ans d'essais méthodiques. On s'est adressé, pour commencer, à un moteur Diesel, dont la marche, plus lente que celle des moteurs à explosion, a paru offrir des conditions plus favorables à l'emploi du charbon pulvérisé. Un moteur de 80 chevaux, construit pour la marche au mazout, a été alimenté successivement avec du charbon de la Ruhr et de Silésie, avec du lignite, de la tourbe de Haute-Bavière, du charbon de bois, et même avec de la sciure de bois, de la balle de riz et de la farine. En aucun cas, il n'a refusé le service; on peut utiliser les combustibles les plus difficiles à enflammer à condition de les pulvériser d'autant plus finement qu'ils sont plus humides, plus chargés de cendres, plus pauvres en matières volatiles, et d'injecter en même temps, dans le cas le plus défavorable, un peu d'huile d'allumage; on a pu utiliser de la houille maigre à 16 p. 100 de cendres à condition de l'additionner d'un quart de lignite, plus riche en goudrons.

Ainsi, en dépit de sombres pronostics, le moteur marche, et il marche depuis douze ans; sa puissance initiale, qui était de 120 chevaux lorsqu'il était alimenté au charbon pulvérisé, n'est tombée, par usure, qu'à 110 chevaux, ce qui est tout à fait naturel. Quant aux cendres, objet de craintes injustifiées, elles sont expulsées avec l'air brûlé sous forme d'un nuage brunâtre. D'ailleurs, les ingénieurs ont mis à profit leurs observations pour améliorer judicieusement le moteur; ainsi l'injection de charbon, au lieu d'être faite, comme celle du mazout, en fin de compression, est effectuée au début, ce qui fait que le combustible a plus de temps pour s'échauffer et pour brûler; il en résulte un rendement amélioré et un fonctionnement plus régulier. Cette machine, ainsi alimentée, constitue, actuellement, le plus économique des moteurs : elle consomme moins de quatre centimes de lignite par cheval-heure, alors qu'avec les moteurs les plus puissants et les plus perfectionnés, le même travail revient au moins à dix centimes.

Voilà, certes, un grand progrès; le moteur Diesel, qu'on regardait encore, il y a quinze ans, comme une machine

délicate, a pris maintenant une large place dans la navigation et dans l'industrie; si l'emploi du charbon pulvérisé diminue de moitié le prix de l'énergie qu'il produit, on doit s'attendre à ce qu'il se substitue rapidement à nos antiques machines, qui ont atteint la perfection de leur type. En un temps où le rendement, où l' « efficiency » américaine est la grande loi du progrès, ceux qui ne sauront pas s'adapter seront éliminés.

Ainsi, déjà, le charbon pulvérisé va, dans le moteur à combustion interne, se substituer au mazout. Son adaptation au moteur à essence suivra nécessairement; nous verrons progressivement le charbon ou le lignite s'employer à la propulsion des navires, puis à la traction des lourds camions; certes, l'aviation et l'automobilisme touristique resteront, longtemps encore, tributaires de l'essence ou du benzol; mais leur consommation, limitée à ces emplois « de luxe », ne prendra plus l'accroissement démesuré qu'on semblait craindre; en tous cas, plusieurs pays riches en charbon pourront, avec le benzol de distillation et le combustible pulvérisé, assurer presque complètement leur indépendance économique. L'Allemagne, avec une continuité de vues et une obstination admirables, est en train de suivre ce programme, dont nous constaterons un jour les effets, si nous ne marchons pas résolument dans la voie qu'elle nous trace.

Ainsi, évitant la déchéance qui semblait le menacer, le charbon restera, autant qu'on peut pronostiquer l'avenir, le principal facteur de la richesse des peuples. Il faudra penser à cela lorsque le problème de la Sarre se posera à nouveau. A cette date, qui est proche, si l'Allemagne reprenait possession de ces territoires, elle devrait nous payer en or, dans un délai de six mois, le prix des mines et de leurs dépendances, fixé par experts; elle trouvera sûrement de l'or pour reconquérir ce territoire plus facilement que pour payer nos réparations. Tâchons, au moins, que l'expertise des experts ne soit pas une comédie diplomatique, mais qu'elle tienne compte de l'importance que présente pour nous, grand peuple pauvre en charbon, la possession de ce riche gisement.

L. HOULLEVIGUE

TABLEAUX DE MAJORQUE

La cathédrale au milieu des bateaux. — Six heures et demie du matin. Sur le *Djémila*, un vapeur de la *Compagnie de Navigation mixte* qui fait depuis peu de mois le trajet d'Alger à Palma.

Palma. C'est un de ces souhaits depuis longtemps embellis par l'imagination et jamais encore réalisés. La chartreuse de Valdemosa... Le souvenir de Chopin convalescent et de madame Sand, infirmière au cœur généreux, compagne laborieuse et qui s'y connaît en soins à donner aux malades, sans perdre une heure de labeur écrasant. Femme de lettres et femme de tisanes, elle mélange littérature et pharmacie, amour et morale. Elle inspire, elle drogue, elle enlace et elle note. C'est une figure intéressante. Après Musset, Chopin, — elle sait choisir ses faibles, la robuste dame. Mais elle me plaît. Je l'imagine, sans bavure, sans parties floues. C'est elle qui doit m'attendre à Palma.

Quitté Alger hier soir, à six heures, sous un ciel déjà coloré par le couchant, car l'heure d'été n'a pu s'implanter en Algérie. Où commencer? Où finir, quand on n'a pour limites que le désert? En seize mois, la ville d'Alger a bien changé. Elle se prépare au centenaire par l'édification de gratte-ciels, de colonies d'immeubles dressés à flanc de colline, maçonnés à même le rocher, fragiles et babyloniens, aux murs de briques étroites, aux piliers de fer, aux plates-formes de ciment, l'air de casernes encore ouvertes à tous les vents pour abriter le passage d'oiseaux migrateurs. Sans doute le besoin se fait-il

sentir de tant de logis nouveaux. Mais comme on eût aimé qu'une même pensée conçût tant de bâtisses et ne les laissât point s'installer au caprice des seuls lotisseurs. Alger, c'est une grande ville de France, mais c'est aussi la colonie, l'esprit de la colonie, créé par l'homme de passage qui ne s'implante point complètement, qui a laissé des racines ailleurs et songe au gain à remporter...

Les villes sont belles de tout ce que l'homme y créait pour le plaisir et pour l'esprit. Mais c'est, de plus en plus, ce qui manque aux cités nouvelles.

... Le *Djémila* s'enfonce dans la baie de Palma. Les hommes lavent le pont à grande eau. Il a dû pleuvoir abondamment sur les Baléares pendant la nuit, car d'épaisses brumes grises sont tout accrochées aux montagnes. Les côtes s'estompent dans cette atmosphère matinale qui suit les longues averses de printemps. De la ville, rien, que de petites fumées parallèles dans un brouillard d'aquarelliste anglais.

Enfin, le môle se devine, flanqué de bateaux à vapeur aux cales noires. En arrière, les voiliers dont les mâts font penser au Honfleur, de Boudin, dans la brume. Et puis, massive, sur un socle de rempart, la cathédrale, parmi ces cheminées et ces flèches de navires. Une cathédrale sans clocher, d'un gothique édifié sous le sirocco, une nef immense qui semble une cale à sec, avec ses arcs-boutants et leurs pinacles formant sur les flancs comme les arêtes de la carène. Tout auprès, sur le même récif entouré de remparts, le palais. Un palais sarrazin, encore arabe. Il a l'air d'un agrandissement de la maison de Desdémona, sur le Grand Canal. Une maison de Desdémona prise entre quatre tours carrées à créneaux droits. A gauche, une autre sorte d'église sans fenêtre. Le style de l'architecture vous saisit, par sa sobriété, sa noblesse lointaine et orientale. Quels navigateurs, jadis, ont mis le pied là? Les Histoires doivent le raconter. Peu importe le détail et la vérité. Nous imaginons ces premiers maîtres bruns, tantôt vêtus de cottes de mailles, tantôt de tuniques de velours.

Devant peu de villes abordées, le passé accueille ainsi. La brume se lève tandis que le service sanitaire et la douane opèrent, que des porteurs inquiets font des signes de la main, comme sur tous les débarcadères de la Méditerranée.

Palma. — Les pluies de la nuit ont laissé une épaisse boue noire sur les quais. Les montagnes continuent à s'environner de nuages, le ciel s'allège, cependant. Un double rang de palmiers longe la mer. Ils ont une qualité de vert gris qui ne rappelle en rien ceux de la Riviera. Ils croissent ici sans redouter le vent, la trop grande aridité et les émanations du goudron. Il en jaillit devant le palais, l'*Almudaïna*, ils ajoutent la nostalgie de l'Afrique. Les premiers hommes qui en arrivaient semblent avoir laissé, avec leur architecture, leur végétation. Tout ce que peut évoquer de fluide et de souple, de végétatif, un palmier, je viens de le comprendre devant ceux de Palma.

Sur la terrasse de l'hôtel, vers dix heures, de l'autre côté de la baie, la ville se détache encore en gris contre le ciel qui s'éclaire. Mais bientôt le soleil commence à dissiper les nuages et ses rayons frappent ce côté de la ville tournée vers l'ouest. La cathédrale est devenue ocre parmi les cales blanches des voiliers et les coques noires et rouges des bateaux à vapeur.

***

En relisant mes notes j'ajoute tout de suite ici ce que je n'ai observé que peu à peu : c'est l'identité de Majorque avec la Côte d'Azur, mais une Côte d'Azur demeurée ce que l'autre devait être encore il y a cinquante ans, non contaminée, perdue par l'horrible publicité. Si les hôteliers, si les municipalités de la Riviera venaient à Majorque, peut-être comprendraient-ils le danger — qu'il est peut-être trop tard déjà pour conjurer — d'avoir laissé les propriétaires libres de vendre leurs façades à des entreprises commerciales, quelle que soit leur situation. Pouvoir se promener en auto dans la campagne, longer les routes, sans avoir incessamment devant les yeux des réclames pour des huiles et des boissons, des maisons d'habillement et des hôtels, procure un repos, un agrément dont on ne s'explique pas la cause tout d'abord. On ne se demande pas pourquoi les arbres sont ce qu'ils sont, comment la nature redevient telle pour nous que Poussin ou Corot l'ont vue. Si l'on vient dans un pays parce que ce pays est beau, il faudrait commencer par ne pas détruire la raison

pour laquelle il attire. Il y a les journaux et les magazines pour la publicité, mais la nature ne devrait pas pouvoir être morcelée, maquillée comme une gueuse de carnaval, au profit de quelques produits et de certains industriels.

Dans mon enfance, je me souviens d'une réclame placée sur le faîte des maisons de la Cité et qui gâtait irrémédiablement la vue de Notre-Dame et la perspective de la Seine. Le Conseil municipal de Paris s'émut, — alors on pouvait sans doute l'émouvoir encore. — Le placard fut effacé, le mur peint en gris « Paris ». La Cité retrouva son aspect.

Aujourd'hui, le Conseil Municipal de Paris a fait pire que ce qui avait jamais été commis. Il a vendu les candélabres, tous les réverbères sans exception, ceux des refuges, ceux des trottoirs. Des médaillons y ont été apposés dans lesquels n'importe qui écrit n'importe quoi. Si, au moins, le centre des rues, les refuges, avaient été épargnés! Essayez aujourd'hui de voir la Madeleine ou l'Opéra!

Qui donc a protesté? Personne.

Pareille mascarade, un si grossier utilitarisme rapportent-ils à la Ville une part des millions qui lui deviennent chaque année plus nécessaires? Il serait bien intéressant, pour quelqu'un de curieux, de savoir le revenu qu'ajoute à la Ville cette ... « concession » qui la déshonore.

A Nice, les promeneurs, qui regardent autre chose que la marque des autos sur la Promenade des Anglais, les promeneurs sont depuis longtemps frappés par la publicité qui couvre deux cubes de pierre, placés en bordure de la mer, qui doivent servir à ranger les balais pour les employés de la voirie. On les a peints en bleu et le nom d'une marque, d'ailleurs étrangère, s'y lit en lettres démesurées. Dès cet instant, la vue du Mont Boron, celle des Alpes, n'existent plus. Que rapporte à la ville de Nice cette horreur? Et les cafés installés sur la plage et qui font devant la mer, qui est à tous et qui n'appartient pas seulement à quelques-uns, des réclames voyantes pour le nord de la France ou pour eux-mêmes? Cela devrait-il être toléré?

Qu'un nouveau Cornuchet bâtisse un casino aux Baléares.... Et, sans doute, ce projet n'est-il pas si éloigné de sa réalisa-

tion qu'il peut paraître... On verra les hiverneurs se ruer dans l'île vierge et noble... Qui le regrettera? La Côte d'Azur. Mais qui aura bien fait tout ce qui était nécessaire pour éloigner ceux qui ne demandaient qu'à séjourner?

Des palaces, des jeux, c'est parfait. Mais il y a, tout de même, la nature. A Majorque, on la retrouve, enfin... Et c'est une occasion pour reconnaître à quel point les municipalités de France, toutes perdues dans de mesquines questions de politique, sont imprévoyantes et coupables. Et comme elles ne devront s'en prendre qu'à elles de voir aller... plus loin des gens auxquels chaque année nouvelle facilite le voyage et la possibilité d'échapper à ce que nous n'avons pas su éviter et qu'il était si facile de combattre.

***

Adoration perpétuelle. — La cathédrale, au bord de la mer, sur le roc, et que jadis, dans les temps anciens, aux origines, venait presque effleurer la vague, cette nef immense, sans clocher, c'est de Palma, c'est de Majorque tout ce qu'auront vu les passagers dont le bateau fait escale pendant une heure ou deux, à l'extrémité du môle. De légères voitures de bois courbe et clair, dont la caisse est tendue de nattes de fibre de palmier les attendent. Ils se font conduire à cette cathédrale toute proche, qui masque derrière elle une partie de la ville et qui a dans le flanc un immense portail que l'on dirait ouvert pour de grandes bénédictions sur l'infini du monde...

Cet après-midi, vers quatre heures, lorsque le jour n'a pas encore perdu ce brillant, ce lustré qu'on lui voit dans le sud de l'Espagne et dans les îles méditerranéennes, à l'été, nous pénétrons pour la première fois dans la nef. Aucun effet d'aveuglement n'est plus absolu. La cave la plus profonde ne serait pas, au sortir d'un jour plus bleu, d'un ciel plus lumineux sur une route plus blanche, — plus obscure.

Par grande misère ou sage précaution d'insulaires craignant l'invasion, les verrières latérales ont été murées. Une petite ouverture ronde y a seule été conservée. La nef immense, avec ses hautes colonnes droites, recrée assez de vide au-dessus des

têtes et d'obscurité, traversée par les rayons qui percent les ouvertures, pour que l'esprit suppose au delà de cette zone de ténèbres, immédiat et définitif, le paradis rêvé — et perdu.

Dans cette nuit, l'autel est couvert de cires allumées et flanqué de candélabres partant du sol, dans lesquels se consument de grands cierges... Encore aveuglés par le passage d'un jour trop radieux à une nuit si épaisse, nous avançons vers ces lueurs fixes et nonchalantes, qui veillent l'invisible présence.

Bientôt, cependant, comme par un prodige, nous allons voir, comme l'enfant qui naît. Mais avec connaissance. Nos yeux accoutumés s'en iront reprendre aux ténèbres des êtres vivants et des choses insensibles. La splendeur du lieu se laisse lentement conquérir. Elle ne se dévêt de ses robes que lentement, comme une qui s'est déjà souvent donnée, qui est à tous, et qui a devant soi plus d'éternité encore que dans le passé.

Deux femmes couvertes d'un voile, veillent prostrées sur des prie-Dieu, de chaque côté de la grille du chœur. En arrière, sur le dallage, un prêtre pétrifié est à genoux dans les plis de sa robe et de son manteau noirs.

Et puis, rien, pas une âme, rien que ce passé que renferme l'immense nef gothique mâtinée de sarrasin, avec ses fûts de colonnes démesurées qui révèlent l'œuvre de conquérants grisés ou la ferveur enthousiaste des chrétiens du XIVe siècle... Le silence. Les ténèbres. La richesse. Les loggias de marbre, les stalles luisantes, les bois dorés... Entre la ville qui sommeille jusqu'à cinq heures et la mer étale sous l'embrasement du ciel. Et, dans cette nef si vaste, sans ces ténèbres créées pour que Dieu descende et rayonne, trois êtres immobiles, devant la flamme des cierges qu'un souffle insaisissable balance.

***

Nocturne. — Le soir, Majorque s'endort patriarcalement, du sommeil paisible des grandes familles. Les tramways circulent, vides et illuminés, de Palma à Porto-Pi qui est à cinq kilomètres; les hommes se rassemblent à leur cercle, les femmes font la conversation devant le seuil des maisons.

Certaines, sous le rayonnement de l'abat-jour, brodent au tambour, dans une fine toile blanche. Paix. Douceur. La nuit est légère, tiède et bleue. Les volets entr'ouverts. Les fenêtres béantes sur le clair de lune, et des rafales de parfums, silencieuses et lourdes, traversent l'atmosphère. Orangers, citronniers, daphnés, quelles fleurs, si secrètement, embaument, distillent leurs senteurs de fruit, leur arome de bergamote et d'abricot? Elles doivent donner au navigateur qui aborderait l'île à cette heure, l'enivrement d'atterrir en quelque paradis trop doux, trop humain, d'où l'on veut aussitôt chasser la pensée de pouvoir séjourner longtemps solitaire. Ces nuits de mai portent à l'amour. Les Majorquaises gardent encore de belles nattes de cheveux qui plongent derrière elles jusqu'à la taille. Un semblant de coiffe, faite d'un papillon de mousseline, étreint les deux nattes à la nuque. Elles ont la peau mate, les yeux noirs, le regard très doux, mais pur. Souvent, la prunelle est bleue. La propreté, l'élégance de ces femmes ne ressemble pas à ce que nous voyons sur d'autres rivages méditerranéens... Vers neuf heures et demie, dans cette nuit si douce, nous avons subitement pensé de retourner à Valdemosa. Nous pénétrerons dans cette partie de la chartreuse abandonnée par les anciens religieux, aujourd'hui habitée par des familles, et où séjourna Chopin.

Il y a là trois pièces contiguës que nous avons visitées quelques jours plus tôt, devant une terrasse de dix mètres de large sur à peu près autant de longueur. Elle est garnie par quatre carrés bordés de hauts buis épais qui encadrent des rosiers pourpres, des rosiers blancs, quelques géraniums arborescents, des lis, un ou deux citronniers. Les bâtiments enferment la terrasse sur trois côtés et la vue s'étend sur la vallée sauvage vers Palma, au delà de sa plaine inclinée et fertile, devinée tout au loin, entre les contreforts de granit. Dans une des chambres, un vieil harmonium, des murs blanchis à la chaux. Hélas! le locataire actuel y a dispersé des photographies de famille et même, dans la première pièce, une affiche de fabrique de bicyclettes.

Pourtant... Pourtant, oui, brusquement, il faut retrouver notre auto, découvrir le diable de chauffeur qui, du matin au soir, garde par-dessus son grand vêtement sa lévite de toile

blanche à col bleu. C'est une aventure. Aller à Valdemosa, ce soir! Qui trouverons-nous à la *cartuja*?... On nous conseille en français, en espagnol et en allemand de renoncer à notre équipée!

Mais les parfums de la nuit, la douceur liquide de ce clair de lune bleuâtre, le souvenir de la petite terrasse de Chopin l'emportent.

Tout s'arrange bientôt. L'auto découverte nous attend, avec son chauffeur à lévite blanche qui fume nonchalamment une cigarette.

Nous refaisons la route de Valdemosa, d'abord dans la plaine au sortir de Palma, puis dans la montagne. Le feuillage des oliviers et des amandiers qui couvrent Majorque, d'un gris vert si doux, est incomparable sous la lune. C'est une caresse pour l'œil, une gamme d'une invraisemblable finesse, que la peinture ne saurait rendre et qui s'exprimerait sans doute plus parfaitement par des sons que par des mots. La campagne est déserte. Les chiens sont peu nombreux. Leurs aboiements trop violents ou trop répétés sembleraient brutaux à ces calmes Majorquais qui n'ont pris du progrès qu'essentiellement ce qui nous en paraît agréable, sans aller au delà. Pour tout le reste, nous vivons cent cinquante ans en arrière...

Au bout d'une demi-heure, peut-être trois quarts d'heure, car notre voiture n'est pas une cent chevaux, nous apercevons les lumières de Valdemosa, au-dessus de nos têtes. La lune éclaire ce cirque qu'il nous va falloir gravir et où nous ne trouverons peut-être point la possibilité de réaliser notre brusque projet. Les parfums nous accompagnent. Ce sont les mêmes qu'un jour de printemps, sur le Lac Majeur, à l'*Isola Madre*, sous la menace d'un orage. Tant de violence s'exhalait de leurs fleurs, qu'il fallut qu'un jardinier nous promît pour le lendemain un pot de ces *olea fragans* que les lointains créateurs des jardins avaient fait planter aux quatre coins de l'île pour qu'on l'y respirât, d'où que vînt le vent. L'*olea fragans* : je retrouve ce parfum et ce nom et la saveur de l'orage opaque sur le lac, dont l'eau plombée se striait de longues antennes d'argent. La nuit des Baléares est pure, étoilée; la grande Ourse s'allonge au-dessus de notre tête.

Et, sur la ligne découpée des montagnes, les astres semblent vouloir se poser comme des fleurs de cotonnier d'argent.

Nous longeons les murs de petites propriétés par-dessus lesquels les citronniers ont lancé quelque branche souple qui porte, auprès d'un fruit déjà lourd, une fleur encore odorante et qui demeure blanche sous la lune. Dans les habitations, nous devinons des lumières, à travers les rainures des persiennes; nous entendons des voix, la fin de quelque phrase qui a une intonation chantée.... L'espoir n'est pas perdu d'atteindre la chartreuse avant que tout le monde y soit endormi. Mais nous ne pourrons y parvenir par la nef de la grande église blanche dont l'autre jour la gardienne nous assurait que les peintures sont d'un cousin de Goya...

C'est toute une aventure. Mais les Majorquins sont bien complaisants, affables, polis, charmants. Êtes-vous en peine d'un chemin, ils quittent leur maison pour vous conduire.

A Valdemosa, vers dix heures et demie, les petits enfants seuls doivent être couchés. L'Espagnol est ami de la nuit. Le grand jour et le soleil vif ne lui sont pas agréables... Il veut récupérer la nuit ce que le jour lui reprend par sa violence à la douceur de vivre.

On nous mène à une entrée de la chartreuse qui ne donne point dans l'église. Une jeune femme, la tête couverte d'un voile noir, est venue nous y conduire. La porte poussée, nous avons devant nous l'immense couloir tout blanc sur cent mètres de long avec, à l'extrémité, une rosace dont le décor de pierre se découpe sur la clarté laiteuse de la nuit. A notre droite, le cloître, le petit cloître du XVIIIe siècle, où les colonnettes des premiers âges chrétiens se sont changées en fenêtres surmontées d'un œil-de-bœuf rectangulaire. Ces fenêtres sont remplies par des grilles faites de tiges de bambous accouplées et peintes en vert. Un seringat tout blanc qui reçoit les rayons de la lune a l'air dans le jardin du cloître d'une mariée vêtue de satin. L'eau s'égoutte dans la vasque centrale et toutes les fleurs profitent de la nuit dans ce lieu saint, pour rêver à de voluptueuses amours et cesser de s'offrir à Marie pour se livrer aux mystères de la reproduction.

— La troisième porte sur le cloître. La porte après le cloître..

Nous frappons.

Comment expliquer? En quel mauvais espagnol, en quel français emprunté?...

Mais avec les êtres simples tout devient facile. Notre désir est compris à l'instant. La clarté de la nuit baigne les trois pièces, assez vastes, mais peu élevées de plafond... Des gens, des ombres s'effacent, des lumières s'éloignent à notre souhait, une seule bougie demeure bientôt dont la flamme tremble sur la cheminée... Et nous approchons du jardin aux roses pourpres, sur la terrasse d'où la vue plonge dans la vallée sauvage.

Au fond, là-bas, au delà de la plaine, cette lueur, est-ce Palma? Silence... Silences. Quelques oiseaux se font entendre à petits appels espacés... Eux aussi, comme les fleurs lourdes de tant de parfums, se sentent-ils secrètement si enivrés de la violence qui monte de la terre, qu'ils s'appellent, qu'ils s'appellent presque à mi-voix pour quelques instants de quiétude, pour n'être plus tout seuls dans ce concert de parfums, cette rafale immobilisée dans sa senteur...

Ah! que ne donnerais-je pour entendre soudain un rossignol!

Chopin a-t-il connu cette nuit de mai?

Je possède à Paris deux volumes, l'édition originale, dans une reliure du temps, d'un *Hiver à Majorque*, de Madame Sand. Je voulais l'apporter ici en venant d'Alger, et puis, comme au dernier moment, parmi tout ce qu'on voulait emporter et qu'on oublie, j'ai laissé l'*Hiver à Majorque*. A Palma, notre George est bien oubliée. A Valdemosa, une rue Chopin. Sur les prospectus des hôtels : *Majorque, le paradis de Chopin*. Point de Sand. C'est le grand privilège de la musique d'être internationale.

Chopin... Chopin... Il a passé un hiver là. Son nom se transmet sur les lèvres, comme les printemps se transmettent leurs fleurs et leurs parfums. Il est à tous, aux Allemandes, aux Françaises, aux Anglaises... Il est à mon vieil ami écossais de l'hôtel et à cette jeune Italienne trop élégante, qui ne baisse jamais les yeux en dînant et qui, pour mieux recevoir les œillades qu'elle s'imagine lui être adressées, mange à peine, sans regarder ni fourchette ni cuillère. Il est à tous. Ce n'est pas un Polonais de 1830. C'est un air de piano, c'est plusieurs

nocturnes, c'est une marche funèbre que tous ont dans le cœur, dans le cerveau, dans la mémoire, dans leur passé, sans savoir où plongent les racines...

Moi-même, à cet instant, de quelles profondeurs j'écoute monter ces fragments mélancoliques, ces réminiscences qui sont comme le choc d'un verre de cristal plein de regrets.

La nuit est si pure, la lune si ronde qu'il fait clair jusqu'au fond des chambres, jusqu'à ce vieil harmonium noir qui se détache sur la muraille blanche... Qu'il faudrait peu d'imagination pour qu'une ombre vienne s'y asseoir!

Non, demeure prisonnière du néant, ombre vêtue de noir, de l'homme maigre et souffrant qui pleurait, et qui fais à jamais pleurer les pianos dans les chambres et, dans les soirs de printemps moins doux, moins âpre et moins sucré que celui-ci, s'évanouir d'amour les jeunes filles qui n'ont pas encore pu regarder la vie en face. Éloigne-toi, ombre mélancolique, ne viens pas jouer, j'écoute un rossignol!

Les rosiers pourpres et les rosiers blancs dégagent sous la lune un parfum plus ardent. De la vallée monte la senteur des citronniers étoilés de fleurs pâles... Un lis tout près de moi entr'ouvre son gosier que la sève mielleuse humecte... Entre ces vieux murs, dans cette nuit vieille de tant de mille ans, devant ce printemps qui déferle, dans la chambre de Chopin éclairée par la lune, moi aussi, jeunesse, j'ai pleuré!

***

Les citronniers en fleurs dans l'ombre de Deya. — De la mer, le voilier vient effleurer la côte, devant Deya. Nous employons le moteur après avoir navigué à la voile depuis Palma.

Deya. De loin, c'est une conque aride. De près, c'est un bouquet d'arbres en fleurs, de palmiers, d'amandiers, de chênes verts, de citronniers dont l'odeur est douce. Et d'un pin parasol unique, géant et protecteur. Du large, nous avons subitement respiré la colline. D'abord, une traînée de fumée de branches de pins sèches, âcre et grise, errant sur la mer calme. Devant nous se dresse la côte à pic et, au delà, les flancs des montagnes... Et cette écharpe de fumée

légère qui vient au-devant du bateau éveiller subitement des souvenirs terriens, des crépuscules où l'on brûle ainsi sur le continent, dans les jardins, à l'extrémité des champs, le vieux bois et les ronces. La fumée passe, nous l'avons franchie et c'est maintenant, précipi ée de ces hauteurs qui, vues de notre voilier, semblent inaccessibles, une avalanche de parfums de mai. Ainsi, lorsque nous pénétrons dans les chapelles majorquines, toujours closes, fermées aux rayons du jour, obstinément murées à la lumière, comme si tout ce qui vient du dehors, tout ce que la nature exhale était trop doux, pernicieux, défendu, brûlant pour une femme agenouillée.

Nous étions prisonniers de la mer. L'homme qui fend la vague avec des ailes de toile, éprouve le sentiment, à jamais faux, d'être libre. Et nous redevenons prisonniers de ces senteurs de lis, de ce parfum jaune, mielleux, comestible, de cette fleur de velours blanc qui étoile le feuillage luisant de l'arbuste, auquel on voudrait un autre nom que *pittosporum!*

Nous avons gagné le petit port de Soller où l'auto nous attend. Cirque d'eau dormante, au centre des gradins de collines, village de pêcheur. Cet air paisible, souriant, nonchalant et pourtant laborieux, que l'on retrouve dans toute l'île où ne se fabrique rien que d'immédiatement nécessaire à la vie depuis des siècles : des bateaux et des lits, des espadrilles et des sièges bas.

Déjeuner à l'auberge. Le patron fait la cuisine, il nous demande une heure pour accommoder la langouste sur un canapé d'oignons doux et de tomates et préparer la *tortilla de primavera*, comme devant Tolède à la petite *posada* où nous déjeunions la veille de Pâques. La *tortilla*, l'omelette, un plat affectionné des Espagnols, un de ces mets courants, que l'on a trente-six manières de confectionner selon les pays, toujours à peu près semblables, mais dans lesquels le voyageur se plaît à découvrir des saveurs nouvelles...

Lorsque nous revenons à une heure et demie, présentation de la patronne. Corpulence, cheveux noirs coupés courts, lèvres et menton soigneusement rasés. Cette virago à la chair bleuâtre et poudrée, a le regard d'un mouton, le sourire d'une enfant. Elle apporte les plats, change les assiettes, avec cet air résigné qui vient d'une grande douleur secrète pesant sur toute la vie.

Maladie de femme?... Peut-être cette barbe qu'il faut raser et qui pousse sur cette robuste créature à l'âme d'oiselle, par une de ces terribles plaisanteries auxquelles se divertit la nature et qui font croire à des compensations dans un monde meilleur.

Excellent vin de Mallorca. La route aveuglante et poudreuse nous sépare de l'eau dormante de ce fjord majorquin.

... Ne pourrait-on écrire le roman de la femme rasée?

Je pense à l'admirable *Bonifas*, de Jacques de Lacretelle. Cette *Bonifas* ingénue, dans le climat bleu de l'île peu fréquentée, difficile d'accès et dont il est préférable que le cosmopolite demeure éloigné, car il n'y trouvera nulle part ce qu'il cherche partout.

Lorsque le soleil commence de s'incliner vers l'ouest, nous montons dans l'auto venue nous attendre, avec son chauffeur à espadrilles qui ne sait pas un mot de français, qui fume sans arrêter des cigarettes, et de temps en temps, assujettissant sa casquette, a l'air de s'étendre dans sa peau comme dans un vêtement qui lui est confortable.

Nous montons une route droite, parmi des oliviers si vieux, si souvent taillés, que le tronc en est devenu énorme, noueux, plusieurs fois tordu sur lui-même, pareil à des nœuds de serpents boas, à des jambes de pachyderme. Un instant, nous avons l'impression d'avancer au milieu d'une troupe d'éléphants immobiles, dont le dos serait couvert de végétation...

Bientôt, nous dominons, à plusieurs centaines de mètres, cette mer calme et soyeuse d'où nous respirions ce matin l'enivrant parfum de la terre. Les oliviers en fleurs, les amandiers chargés de fruits, alternent. Des roses glissent de la crête d'un mur comme une écharpe jetée. Une vallée, un promontoire. Voici, sur son rocher couvert de végétation, Deya, son église, ses maisons groupées et, dans l'ombre que projette le monticule, les vergers de citronniers en fleurs.

Le bureau de poste est fermé jusqu'à six heures du soir... Et puis, à quoi bon, la poste!... Où sont les préoccupations accoutumées, les devoirs...? L'infini crée une rumeur qui engourdit, les hommes l'ont appelé : *Silence*. De combien de frémissements confondus, de quel bruissement de la mer, de quels frissonnements de la nature ce silence éternel est-il fait, de

quels parfums qui montent de la terre rougeâtre et des végétations, de quelles voix demeurées errantes, dont les vibrations se transmettent au-dessus des continents?

Les citronniers sont en fleurs dans l'ombre mouvante de la verte Deya. Nous n'appartenons plus à la terre, pour quelques heures, quelques instants, dans l'abri qui nous a reçus et gardés, la pensée se dénoue du front, la fatigue se dénoue des membres, l'avenir au passé s'unit, comme les fibres de palmier tressées, qui forment le hamac où, dans l'ombre de Deya, entre le ciel, la terre et l'eau, bleus, parfumés et fluides, nous nous sommes endormis.

ALBERT FLAMENT

(A suivre.)

ULYSSE ET JAMES JOYCE

Ceux qui lisent couramment l'anglais connaissent depuis plusieurs années déjà *Ulysse*, mais la traduction française n'a été publiée qu'il y a quelques semaines. Il a fallu plusieurs années pour la mener à bien. Non point seulement à cause des dimensions — l'ouvrage a l'apparence d'un dictionnaire très bien nourri — mais à cause des extraordinaires difficultés de style. *Ulysse* contient des échantillons de langue anglaise et gaélique très variés : depuis le vieux saxon jusqu'à l'anglais d'aujourd'hui — et même de demain, car Joyce fabrique des néologismes et repétrit la pâte des mots avec une incroyable maîtrise. A toutes ces subtilités de vocabulaire et de style, M. Auguste Morel et M. Stuart Gilbert, assistés de M. Valery Larbaud, sont parvenus à trouver des équivalences françaises : dans l'art difficile et ingrat de la traduction on vit rarement une pareille réussite[1].

Même une fois les premières défenses du langage franchies, *Ulysse* reste d'une intelligence difficile — et, avant d'étudier cet ouvrage, un coup d'œil sur la vie de Joyce ne semble pas inutile.

Joyce est né à Dublin en 1882. Élevé dans cette atmosphère de luttes politiques qui enveloppe éternellement l'Irlande, il n'a jamais cessé de s'intéresser à la destinée de son pays, à l'histoire et à la littérature duquel il fait dans ses ouvrages de nombreuses allusions. Quelques-unes d'entre elles, un lecteur français les démêlera facilement. D'autres lui demeureront à jamais insaisissables. Dans *Ulysse* par exemple paraissent, sans aucune modification de noms, des Dublinois du début de ce siècle connus exclusivement de leurs concitoyens. Résignons-nous à ne point pénétrer certaines intentions laudatives ou malicieuses. La portée du livre n'y perdra guère.

Élevé dans une institution de jésuites, Joyce a fait des études théologiques très poussées. Un instant il s'est cru la vocation religieuse, puis graduellement il a perdu la foi — et cela non point à la suite de méditations exégétiques comme un Renan, mais plutôt, si l'on peut dire, pour des motifs d'ordres sentimental et esthétique.

1. *Ulysse*, par James Joyce. Traduit de l'anglais par M. Auguste Morel assisté par M. Stuart Gilbert. Traduction revue par M. Valery Larbaud, avec la collaboration de l'auteur (*La Maison des Amis des Livres*).

Les ouvrages grecs, les écrits des Elisabéthains, les romans modernes lui ont révélé qu'il y avait une aurte beauté que la chrétienne — et il s'est jeté du côté du paganisme et de la vie. Cette crise, Joyce l'a racontée dans *Dedalus*, l'étudiant Stephen Dedalus représentant, à peu près exactement, l'étudiant James Joyce. Comme Dedalus, Joyce passa du collège des Jésuites à l'Université Nationale de Dublin, et, comme lui encore, pour tenter de dépasser le point de vue catholique et le point de vue national, il partit pour terminer ses études à Paris. Cette émancipation souhaitée Joyce a réussi à l'obtenir. Philosophiquement, dans la limite où un humain peut l'être, il est libre. Mais si l'on peut au cours de la vie changer de croyance, on ne peut changer ses habitudes d'esprit, ses méthodes. Joyce n'a pu rejeter les disciplines auxquelles, adolescent, il s'était plié. Subtilissime élève des Jésuites, amateur de rhétorique et de casuistique, fils d'une Irlande énervée par des siècles de résistance, il est resté.

Dans l'étude de l'antiquité, qu'il aime, Joyce a apporté le goût des symboles qu'inspire facilement la fréquentation des écrivains et des œuvres d'art du moyen âge. Dans cet esprit hardi et quasi-révolutionnaire, on découvre un bizarre mélange de médiévisme scolastique et d'hellénisme, qui fait songer aux premiers humanistes chrétiens de la Renaissance. On ne saurait négliger cette singulière situation spirituelle, si l'on veut s'expliquer la genèse d'*Ulysse*.

Après plusieurs voyages en Irlande, un long séjour à Trieste et en Suisse, Joyce s'est définitivement établi à Paris où il a publié chez un libraire anglo-saxon *Ulysses*[1]. Pour éditer un ouvrage anglais, Paris peut sembler une terre d'élection assez singulière, mais ce choix s'explique assez par les démêlés que Joyce a eus avec les autorités en terres anglaise et américaine. Là ne règne point, on le sait, le régime de la liberté de l'imprimé et, soit qu'on le considérât comme un dangereux fenian, soit qu'on traquât en lui un supposé esprit d'impudeur, l'écrivain dut soutenir plusieurs procès retentissants.

Aujourd'hui une bonne partie de l'opinion anglaise et américaine a été conquise. Joyce a des fidèles, des fanatiques, qui portent aux nues ses ouvrages[2]. *Ulysse*, de l'autre côté de l'Océan, fait éclore commentaires, *clés* et scolies. Quelques années encore et l'on discutera âprement sur les meilleures interprétations possibles. Ainsi des livres saints, qui sont puissants et obscurs.

L'action d'*Ulysse* se développe à Dublin du 16 juin 1904, huit heures du matin, au 17 juin, deux heures du matin. Seize heures

1. Shakespeare and C°.

2. Ce sont *Musique de Chambre* (un recueil de vers); *Gens de Dublin*, un volume de nouvelles, où se manifeste l'influence de Maupassant et de Flaubert; *Dedalus* ou *Portrait de l'artiste jeune par lui-même*; *Exiles*, une pièce de théâtre, — et enfin *Ulysse*

alimentent 900 pages in-octavo, couvertes d'un texte très dense. Ce n'est pas mal, si l'on considère que la journée de M. Léopold Bloom, qui y est décrite, est censée être une journée ordinaire et non point une journée chargée d'événements exceptionnels. Voilà où réapparaît la scolastique! Tout est dans tout. Une journée, c'est une vie... Mais il est bien évident que, pour que nous puissions comprendre une journée d'un Bloom, il faut que nous connaissions son passé. Aussi voyons-nous insérés dans les immenses monologues intérieurs de Bloom, une grande quantité de souvenirs. Une quantité vraiment inusuelle et peu vraisemblable. Ainsi apparaît dans ce livre, où les conventions sont en principe pourchassées, une nouvelle convention.

On va voir que ce n'est pas la seule... M. James Joyce, dès son adolescence, a conçu une admiration très vive pour l'*Odyssée*, qui est devenue son livre de chevet. Comment croire, lorsqu'on a vécu dans la forêt des symboles médiévaux, que ce livre-là, qui a halluciné les générations les unes après les autres, ne contienne pas une série de symboles? Le difficile, c'est de les retrouver. Disons même que c'est une entreprise impossible. On ne restitue pas la psychologie des hommes à vingt-huit siècles de distance. Pourtant... Pourtant... Et, à force de méditer, M. Joyce a conçu un livre qui, sans être calqué positivement sur l'*Odyssée*, en suit le « scenario », si l'on peut dire, d'assez près. Et nous retrouvons dans *Ulysse* une sorte de nouvelle *Odyssée*, nourrie de symboles nouveaux, transposition étrange qui parfois s'élève jusqu'à la plus haute philosophie, et parfois verse dans la parodie burlesque. Les premiers chants de l'*Odyssée* dépeignent les voyages de Télémaque parti à la recherche de son père. Les premiers chapitres d'*Ulysse* mettent en scène le jeune Stephen Dedalus, que nous avons vu déjà paraître dans le *Portrait de l'artiste*. L'ex-élève des jésuites, revenu de Paris, où il a étudié pendant plusieurs années, n'a pas encore trouvé la stabilité spirituelle. Ce n'est pas par la bouche de son père, badaud fantaisiste et nonchalant, qu'il verra résolues toutes les questions historiques, raciales, métaphysiques qui le tourmentent. Ne rencontrera-t-il pas quelque part l'homme qui lui communiquera une certitude, une sorte de père en esprit?

Qu'est-ce au reste que la paternité? Cette question est bien faite pour troubler un ex-théologien, qui a pâli sur les problèmes de la consubstantialité et l'hérésie d'Arius. Elle tourmente fort Stephen en effet... c'est-à-dire Joyce. N'attendons point qu'il lui donne une réponse. Et ne demandons pas non plus à ce livre, imprégné de métaphysique, une leçon précise. Ce n'est pas une petite fable avec moralité. Il suffit, pour nous, que les préoccupations de Stephen l'imprègnent d'un esprit pur. Stephen se cherche dans le temps et dans l'espace. Il croit se retrouver en Hamlet.

Joyce le retrouve en Télémaque. L'humanité est un perpétuel *recommencement* : un mythe vieux de vingt-huit siècles ne perd jamais sa jeunesse. Glissant le long de la chaîne des naissances, l'âme humaine, à jamais elle-même, connaît toujours les mêmes joies, les mêmes angoisses. Métempsycose.

A partir du quatrième chapitre d'*Ulysse*, nous voyons paraître Bloom, que nous ne quitterons plus. Ce courtier en publicité israélite représente assez exactement l'artificieux héros de l'*Odyssée*. Dans sa jeunesse Bloom a vendu de la camelote, occupation à laquelle se livraient avec une égale compétence les Grecs et les Phéniciens des temps homériques. Il est Oriental, sage et rusé comme Ulysse. Il cherche sa patrie comme lui. Sion est son Ithaque. Il est intelligent, sensuel, prudent et rusé comme l'époux de Pénélope... Au demeurant, avec toutes sortes de faiblesses, un exemplaire d'humanité sympathique : un très brave homme, relativement instruit et ayant beaucoup de curiosité d'esprit.

Les douze chapitres qui suivent nous font connaître les menues tribulations de Bloom et nous permettent de suivre tous les mouvements de sa pensée, au cours de cette fameuse journée du 16 juin. Nous verrons tout à l'heure comment ces actes et réflexions se trouvent reproduire, sur un plan prosaïque et moderne, les principaux épisodes des voyages d'Ulysse.

Quant aux trois derniers chapitres de l'œuvre de Joyce, consacrés au retour de Bloom à son domicile, ils correspondent au retour d'Ulysse à Ithaque.

Ainsi toutes les occupations et préoccupations d'un homme moyen pendant une journée (abrégé d'une vie) peuvent être symbolisées par les tribulations d'Ulysse. L'*Odyssée* n'était peut-être, en somme, qu'un voyage intérieur, un voyage dans une âme... Telle est, du moins, la pensée secrète de Joyce.

Nous n'en avons pas fini avec les correspondances. Chacun des chapitres de ce livre, auquel il serait bien inexact d'attribuer le nom de roman, est placé sous le signe d'une science. Chacun d'eux représente une partie du corps humain. Chacun a un symbole, chacun une technique. Chacun correspond à une couleur.

Où trouver une entreprise semblable, sinon dans le temps où fleurissaient macrocosmes et microcosmes, où les liturgistes étudiaient le sens des couleurs : le moyen âge? En présence d'une pareille œuvre on songe à certain vitrail de la cathédrale de Bourges où se trouvent juxtaposées — ô quintessence de la symbolique! — des scènes du Nouveau Testament et celles de l'Ancien qui *préfiguraient* le sens caché des premières. Ainsi le mythe Ulysse encerclant le mythe Bloom... Et songez à *la Cathédrale* de Huysmans, si vous voulez comprendre l'importance expressive que Joyce

peut attacher à l'architecture (ici littéraire), aux couleurs, aux parfums, etc...

« Tout cela est fort bien », dira-t-on, « et explique tant bien que mal la naissance de l'œuvre, mais ne la justifie pas. En somme pour pénétrer très complètement le sens de ce livre, il faut commencer par déchiffrer une immense série de rébus. Quelle nécessité?... »

Je ne me chargerais pas de répondre à cette interrogation. En soi, et compte non tenu des résultats obtenus, le dessein que s'est proposé Joyce me semble absurde... Mais précisément les résultats obtenus sont si extraordinaires, l'œuvre participe si souvent du chef-d'œuvre, que c'est contre mon propre jugement *a priori* que je me sens mis en défiance.

Au reste, même si l'on était délibérément décidé à tout ignorer des symboles d'*Ulysse*, l'extraordinaire puissance de vie d'un Bloom ou d'un Dedalus suffirait à faire naître une grande admiration pour l'œuvre qui les abrite. N'en doutons pas, nous sommes en présence d'un des monuments de la littérature anglaise.

Mais d'un accès toujours difficile, même si l'on se place au seul point de vue de la psychologie moderne. Depuis Homère jusqu'à M. James Joyce exclu (en laissant de côté M. Dujardin, M. V. Larbaud et récemment M. E. Berl), les artistes ont en effet dégagé de la pensée de leurs personnages les éléments qui leur paraissaient essentiels et ils les ont ordonnés selon les règles de la logique. M. Joyce adopte le plus souvent le procédé du monologue intérieur, lequel consiste à reproduire toutes les pensées qui traversent le cerveau du personnage considéré. Et cela dans l'ordre ou l'apparent désordre dans lequel elles se présentent, rien n'étant oublié, même de ce qui concerne les tristes nécessités de nos machines humaines. M. Joyce, comme le dit justement M. Marc Chadourne dans une bonne étude publiée par la *Revue Européenne*, fait de la photographie, mieux du film de conscience. Ou tout au moins il y aspire. Mais un film de conscience n'est déchiffrable que si l'on connaît les associations d'idées et le jeu de souvenirs qui ont cours dans le cerveau « filmé ». Cette connaissance, nous pouvons tenter par l'observation de l'acquérir. Ainsi nous réussirons, ou à peu près, à nous identifier à l'homme étudié... C'est l'exercice auquel nous convie M. Joyce... On n'étonnera pas en disant que les premières pages de ces monologues intérieurs sont obscures. Puis petit à petit l'écheveau se débrouille, nous trouvons les fils directeurs. Libéralement M. Joyce nous fournit toutes les données. Mais il faut de la patience et de la mémoire. Certaines phrases ne nous sont intelligibles que lorsque nous les avons quittées depuis quatre ou cinq cents pages. Toutes ne sont pas dans ce cas heureusement et l'on n'a pas, pour reconstituer le puzzle, autant de peine que cet

exposé pourrait le faire croire. Le jeu vaut d'ailleurs d'être entrepris, car il révèle des associations d'idées d'une vérité et d'une finesse merveilleuses.

Au reste, si nous pouvons être à juste titre tentés de nous plaindre à M. Joyce des efforts qu'il exige de nous, il serait injuste de lui reprocher, comme on l'a fait, de *tout* dire et de nous livrer une informe bouillie de pensée. La fabrication de ces films de conscience n'est pas une œuvre de paresse, car au fait elle est non pas reproduction (ce qui est techniquement impossible), mais recréation. Dans ce monologue intérieur, qui est censé représenter la vie même, il y a autant d'artifice que dans le style de Montesquieu ou de Voltaire. Dans les divers chapitres de son livre immense, M. Joyce a dû situer avec une patience de mosaïste les petits fragments de ces pensées qu'il avait préalablement concassées... Et ce serait peut-être le lieu de renvoyer à cette pensée de J.-J. Rousseau que M. Bernus cite si opportunément dans l'étude politique publiée dans la présente livraison. Avant de créer de nouvelles institutions, n'est-il pas sage d'examiner si l'on ne peut point se servir utilement des anciennes? Convention pour convention...

On hésite à se lancer ici dans des exemples, susceptibles d'illustrer la technique de Joyce. Prenez une seule phrase en effet : tout le livre va se dévider derrière elle, si solidement noués l'un à l'autre sont les fils de cette tapisserie. Bloom aperçoit dans son journal, le matin, une annonce d'une société de plantation... *Bois d'orangers... Jaffa... Vous pouvez ne payer que dix livres comptant... Bleibtreustrasse.* 39. *Berlin* W. 15. Cette Bleibtreustrasse réapparaîtra quelque vingt fois dans la pensée de Bloom, soit qu'il songe à l'Orient, soit qu'il rêve au moyen de faire fortune, ou que tout à coup la pensée le hante de la Terre Promise.

Quand il s'agit d'un Stephen, dont l'intelligence est grande et l'âme haute, ces associations d'idées n'ont plus seulement une valeur psychologique ou documentaire, elles jettent une vive lumière sur certaines théories philosophiques. Ainsi le thème de la méditation et de la paternité, par l'intermédiaire duquel se trouvent si curieusement reliées les recherches de Télémaque et celles de Stephen, le problème de la Trinité... et la question Shakespeare.

Mais une analyse du livre, chapitre par chapitre, nous permettra de suivre plus aisément les étranges et souvent séduisants détours de ce labyrinthe, en notant au passage celles des correspondances que nous avons pu relever.

I. — 8 heures du matin. La scène se passe dans un petit fort désaffecté que le gouvernement a loué à trois étudiants irlandais : Stephen Dedalus, Kinch et le facétieux Buck Mulligan. Ces person-

nages, tout en faisant leur toilette sur la plate-forme de tir, devisent politique et théologie. A l'horizon blanc et or la mer « *la grise et douce mer* ». « *Notre mère grande et douce* », dit Mulligan. Une mère! Celle de Stephen est morte et, devenu incroyant, il a refusé de prier auprès d'elle pendant ses derniers jours. Peut-être a-t-il hâté sa fin? Cette idée le hante et sa mère lui réapparaît, telle un fantôme.

— *Non, mère. Laisse-moi tranquille et laisse-moi vivre!* monologue-t-il.

Ainsi disait à peu près Télémaque à Pénélope au premier chant de l'*Odyssée*. « Ma mère, pourquoi défends-tu que ce doux aède nous réjouisse? »

L'aède est ici Buck Mulligan, fort irrévérencieux dans son répertoire, où prend place *la Ballade du Jovial Jésus*.

Un type aussi cocass' que moi, où trouver çà?
Ma mère était un' juive, un oiseau mon papa... etc.

Le problème de la paternité hante l'ex-scolasticisant Stephen. De qui est-il le fils, non en chair, mais en esprit?

Ainsi, sur un plan peut-être aussi symbolique, Télémaque disait à Athéna (Chant I, 215) : « On dit que je suis le fils d'Ulysse. Mais, moi, je n'en sais rien, car nul ne sait par lui-même qui est son père. »

Un Anglais, Haines, qui habite, pour quelques jours, avec les Irlandais, provoque leur colère par l'exposé de quelques considérations historiques. *Usurpateur* ce *Saxon*! Prétendant vautré dans le lit de l'Irlande... C'est pour ne plus rencontrer cet homme (Télémaque fuyant les prétendants) que Stephen va passer toute la journée à Dublin, où il rencontrera Bloom.

Correspondances de ce chapitre : science : théologie. Couleur : blanc et or. Symbole : héritier. Technique : narration.

II. — *A vous Cochrane; quelle ville fit appel à lui?*

— *Tarente, monsieur.*

Stephen s'est rendu dans l'institution où il est professeur. Il interroge ses élèves sur l'histoire (technique du catéchisme personnel), puis explique un texte de Milton (philologie). La classe finie, il va toucher son traitement auprès du sage directeur de la pension, M. Deasy (Nestor) qui épilogue sur les malheurs provoqués par les femmes : Hélène et la guerre de Troie; *une femme aussi causa la déchéance de Parnell* (Mistress O'Shea).

M. Deasy, sachant que Stephen se rendra dans la journée aux bureaux du journal le *Foyer Irlandais*, le prie de faire insérer un article qu'il a composé sur la maladie du pied et du museau, laquelle ravage le bétail irlandais.

Correspondances : couleur : brune. Symbole : cheval (des gravures hippiques ornent le cabinet de M. Deasy).

III. — Stephen seul sur une plage monologue. Technique du monologue masculin. Ses méditations le ramènent à Paris et à un exilé irlandais, Kervin Egan qu'il y a connu (Ménélas). Ayant aperçu une sage-femme qui se promène, Stephen songe de nouveau au problème de la paternité.

Dans l'obscurité pécheresse d'un ventre je fus moi aussi fait, et non engendré. Par eux, l'homme qui a ma voix et mes yeux et la femme fantôme au souffle de cendres. Ils s'étreignirent et se séparèrent, ayant accompli la volonté de l'accoupleur. De toute éternité il m'a voulu et maintenant il ne pourra plus jamais vouloir que je n'aie pas été. Une lex æterna demeure à son côté. Est-ce donc la divine substance en laquelle Père et fils sont consubstantiels? Puis la pensée de Stephen se tourne vers l'Océan, symbole du Protée hellénique, et il songe à la mort par noyade, thème qui réapparaîtra souvent dans son esprit au cours du livre.

IV. — Avec le quatrième chapitre nous pénétrons dans Dublin... et au cœur de la nouvelle Odyssée. M. Bloom se lève et abandonne la couche où somnole encore son épouse, l'ex-chanteuse Marion Tweedy; il quitte une première fois la maison pour aller acheter un rognon. (Il avait fallu l'intervention d'Hermès pour qu'Ulysse abandonnât Calypso. Ici nous sommes dans la parodie, que ne dédaigne pas M. Joyce, peut-être plus ironique qu'on ne croit.) Après avoir parcouru son journal, M. Bloom mange son petit déjeuner, discute avec sa femme qui l'interroge sur la métempsycose (elle prononce *mes tempes si choses*, déformation qui hantera Bloom par la suite) et sort.

Sur le pas de sa porte, il se mit à chercher le passe-partout dans sa poche de derrière. Pas là. Dans mon autre pantalon. Faut aller le chercher. La pomme de terre je l'ai (on apprendra cinq cents pages plus loin que, par tradition de famille, Bloom porte une pomme de terre pour se protéger des rhumatismes). *La penderie grince. Inutile de la déranger* (madame Bloom). *Elle avait encore sommeil en se retournant tout à l'heure. Il tira la porte d'entrée sur lui, posément, encore un peu, jusqu'à ce que la latte du bas vînt affleurer le seuil, couvercle contre à contre. Ça paraît fermé. Ça va bien comme ça, jusqu'à ce que je revienne.*

Correspondances : Calypso. Science : économique. Organe : reins. Symbole : nymphe. Technique : narration. Couleur : orange.

V. — M. Bloom, lancé dans les rues de Dublin, continue le monologue intérieur (admirable de force et de vérité) qu'il a commencé dans le précédent chapitre. Retirant de la doublure de son chapeau une carte qui nous avait été signalée de façon énigmatique lors de sa sortie de la maison, il se présente à un bureau de poste pour retirer une lettre au nom d'Henry Fleury. C'est le nom qu'a

choisi M. Bloom pour garder l'incognito dans ses aventures amoureuses. On remet à Bloom une lettre d'amour d'une certaine Martha.

Il songe longuement à Martha dans la rue et aux femmes qu'il a connues. Il passe à côté de fiacres arrêtés. Les chevaux mastiquent : « *Du diable s'ils se soucient de quelque chose*, songe le promeneur, *avec leur long nez collé dans leur sac d'avoine.* » Plus loin il entre dans une église. Des vieilles filles communient. « *Regardez-les. Je pense que les voilà heureuses. Du nanan! Ça y est. Oui, on l'appelle pain des anges. Il y a une grande idée derrière!* »

Vous devinez à ces traits que le chapitre évoque l'épisode de ces Lotophages, visités par Ulysse, qui perdaient la mémoire en mangeant des grains de lotus. Bon moyen pour être heureux!

Le symbole du chapitre est l'eucharistie et l'entrée de Bloom dans un établissement de bains le place sous le signe du narcissisme. Nous ne parlerons pas de la partie du corps, qui devrait être inscrite sur la planche microcosme...

VI. — Ce chapitre-ci contient une description d'enterrement d'un extraordinaire réalisme. Inutile de dire qu'elle correspond à la fameuse Νέκυια de l'Odyssée.

Bloom a perdu un de ses amis, Patrick Dignam (Elpénor). Le cortège traverse les divers canaux de Dublin. Reconnaissez-y les fleuves qui entourent l'Hadès. Surgissent de toutes parts des personnages, dont la silhouette est étonnamment campée en quelques mots. Impayables réflexions des amis qui oscillent entre la tristesse et le désir d'évasion. Le service funèbre est célébré par le père Serqueux. « *Il doit avoir une indigestion de cette besogne*, songe Bloom. *Secouer cette chose* (le goupillon) *sur tous les cadavres qu'on lui colloque. Arrive une nouvelle fournée, chaque jour que Dieu fait,* » etc. Sisyphe. Bloom médite sur le conservateur du cimetière. Il habite là et il est marié. « *Être sa femme, quelle idée! Comment a-t-il eu le culot de demander une jeune fille en mariage?* » Perséphone, il est vrai, n'était pas venue de son plein gré auprès de Pluton...

Nous apprenons au cours de ce chapitre que Bloom a perdu son père, qui s'est suicidé, et un petit garçon, Rudy. Regret de ne pas avoir de fils. Et commence de se manifester chez Bloom le désir de s'intéresser à un jeune homme, en qui il trouverait un pseudo-fils. (Ulysse songe à son fils.) Graves pensées : la préoccupation inspirée par un malencontreux morceau de savon acheté par Bloom au début de la journée les interrompt souvent. Dans quelle poche, diable! fourrer ce paquet incommode?

Correspondances : cœur, religion, incubes (M. Bloom songe sans vergogne aux violations de sépulture). Couleur noire.

VII. — Bloom pénètre dans la salle de rédaction du *Télégramme*, où il vient faire composer une annonce pour la maison Cleys.

Les exigences de Cleys ne satisfont pas tout à fait le directeur du *Télégramme* qui demande une modification. Bloom sort pour tâcher de l'obtenir. Le directeur, ses collaborateurs et Stephen Dedalus, survenu, s'entretiennent de journalisme et lisent quelques fragments d'articles remarquables. Bloom revient jubilant, ayant à peu près obtenu de Cleys ce qu'on souhaitait. A peu près seulement, pas suffisamment en vérité pour satisfaire le directeur qui l'envoie promener. Les journalistes commentent l'histoire de divers personnages historiques que Stephen illustre d'une obscure parabole *(Les vieilles filles de la colonne Nelson)*.

Au-dessous de chapitre, étonnant de vivacité et de libre fantaisie, retrouvez le mythe d'Eole. Les journaux sont les outres qu'on emplit de vent. Bloom, tel Ulysse qui, arrivé en vue d'Ithaque en fut brusquement éloigné par la libération des vents, Bloom échoue quand il croyait réussir. Les personnages historiques évoqués par les journalistes sont ceux qui sombrèrent tout près du succès : Moïse, Jésus (?), lord Salisbury, etc... Et la parabole de Stephen donne une transposition ironique de ce type de mésaventures.

Les propos échangés par les journalistes, en l'absence de Bloom, si l'on y regarde d'un peu près, constituent un exposé, en apparence décousu, en réalité très serré, des diverses formes de l'éloquence. Car il y a de tout dans cette somme et, sous les formes les plus sibyllines, de véritables traités didactiques.

Correspondances : poumon, inceste (journalisme), euthymème. Couleur rouge.

VIII. — Il est une heure. M. Bloom traverse plusieurs restaurants et se décide pour un bar, où il prend une collation légère. Quelques pensées lapidaires nous font connaître qu'il est au courant des infidélités passées de sa femme.

Le chapitre correspond, très artificiellement d'ailleurs, à l'épisode des cannibales Lestrygons. Certaines réflexions de Bloom nous invitent, il est vrai, à méditer sur la faible distance qui sépare les carnivores des anthropophages.

IX. — Deux heures. Pour la seconde fois de la journée, Bloom va traverser une maison où se trouve Dedalus. Cette fois, c'est la bibliothèque de la ville, où Stephen et quelques-uns de ses compagnons se livrent à une discussion extraordinairement serrée de la question Shakespeare. On ne peut donner ici une idée de ce qu'est cette joute, dialectiquement éblouissante, mais si truffée d'allusions nationales qu'elle demeure souvent obscure pour le lecteur français. La thèse de Joyce, concernant Shakespeare, retient vivement, paraît-il, l'attention des critiques anglais d'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit de sa vraisemblance historique, elle contient une amusante théorie sur l'influence que les événements

de sa vie privée aurait exercée sur les diverses créations de Shakespeare.

On me dit que le chapitre correspond à Charybde et Scylla. Lien bien lâche. Peut-être faut-il songer aux difficultés également redoutables que l'on trouve à résoudre la question de l'identité de trois personnages d'importance diverse ici fréquemment nommés : Jésus, Shakespeare, Dedalus (l'Hamlet contemporain hanté de fantômes).

Correspondances : cerveau, littérature.

X. — Une espèce de défilé général des gens de Dublin. Tous les visages que nous avons déjà aperçus réapparaissent devant nos yeux dans la rue, l'un après l'autre, en une suite de petits tableaux. Marche et contre-marche. Toutes ces vies s'enchevêtrent. Labyrinthe.

Une affiche nous est connue, diverse, par des yeux divers — et aussi des hommes-sandwichs, qui errent, portant les lettres H E L Y S. M. Bloom, esprit sensuel, achète un livre pornographique. Dache Boylan pénètre chez un fleuriste et commande un bouquet. Stephen Dedalus songe à ses années de collège. Un ami qui le voit passer dit à un autre : « *On lui a détraqué la cervelle avec des peintures de l'enfer, il ne pourra jamais attraper la note hellénique* », phrase qui nous fait songer à M. Joyce lui-même, si bizarrement installé entre christianisme et paganisme. Vingt personnages qui nous sont déjà bien connus apparaissent un instant, flânant ou courant à leurs affaires. M. Joyce tient merveilleusement en main les fils de son abondante figuration.

Le chapitre fait allusion à un épisode obscur de l'Odyssée, à peine indiqué en deux vers : les *Rochers flottants*.

Correspondance : sang (circulation, mouvement de va-et-vient).

XI. — L'Osmond-bar, où telles des *sirènes* glissent deux jolies servantes, motifs centraux d'une éblouissante composition fuguée. Bloom vient déjeuner et, mastiquant, médite sur les femmes. Sa fille, sa femme. Il songe à Dache Boylan. L'amant actuel de Marion. C'est pour elle que nous avons vu ce bellâtre acheter des fleurs tout à l'heure. En ce moment précisément, « cahincahotte en cab » Dache Boylan se rendant chez madame Bloom. Bloom le sait. Résigné. Et il déjeune en écoutant le père de Stephen, qui entonne d'une forte voix des chants irlandais, amenant ainsi au-dessus du chapitre les symboles de la musique et de l'oreille.

XII. — Il est cinq heures. Bloom, brave homme, s'est rendu à la taverne de Barney Kiernan pour s'occuper avec un de ses amis du sort d'un des fils de ce Dignam, que l'on a enterré le matin. Dans le bar discute un farouche Fenian, simplement nommé le *Citoyen*. Ce citoyen que la politique et l'alcool enflamment prend violemment Bloom à partie, car il hait les Juifs à l'égal des Anglais. Bloom

patient et prudent, essaie d'éviter la discussion, mais ne se tire de l'affaire que par la fuite, poursuivi d'ailleurs par le citoyen qui lui jette de vieilles boîtes de biscuits.

Cet épisode, qui correspond à celui du Cyclope, nous est raconté de manière burlesque et emphatique par un témoin de la scène. Nous sommes en plein gigantisme rabelaisien! Et les mots du XVIe siècle s'allongent étrangement, pressant des mots forgés par Joyce lui-même, qui affirme ici son étonnante virtuosité de styliste. Mais, ne nous y trompons point, en dépit des extravagances oratoires, Joyce a placé dans la bouche du belliqueux citoyen les revendications irlandaises les plus sérieuses. Et du point de vue de la politique, à laquelle ce chapitre est dédié, le passage est d'une extrême importance.

Correspondances : muscle, politique.

XIII. — *Le soleil d'été commençait à envelopper le monde dans sa mystérieuse étreinte.* Dans un style de roman-pour-jeunes-filles victorien, éclatant d'ailleurs « de grâce et de fraîcheur », Joyce transpose l'épisode de Nausicaa. Un des chapitres les plus *osés* du livre, celui dont la publication aux États-Unis, dans la *Little Review*, provoqua un si vif scandale. Un des plus parfaits aussi,... si l'on n'y cherche point de dessein moral.

Au crépuscule Gertie Mac Dowell se promène avec des amis sur la plage. «*La blancheur dense du visage le spiritualisait par sa pureté d'ivoire. Sa bouche* est *d'un dessin digne de l'antique... Ses mains d'albâtre* », *etc...* Bref elle est ravissante... Et à Bloom qui erre dépité sur la plage, aussi triste qu'Ulysse après un naufrage, elle apparaîtra comme l'image de la jeunesse... Bloom voit mieux quand l'ombre monte, le soir, qu'en plein jour... et cela est tant mieux pour lui, car il lui sera donné ainsi d'entrer assez mystérieusement en communication avec la jeune fille, à quelques pas de qui il se tient, tandis qu'éclate au ciel et retombe en larmes de feu, pièce finale d'un brillant feu d'artifice, une magnifique chandelle romaine... Voilà qui console de bien des malheurs.

Correspondances : œil; peinture, vierge, intumescence. Couleur grise.

XIV. — Bloom s'est rendu dans une maison d'accouchement pour prendre des nouvelles d'une amie, madame Purefoy, qui est justement dans les douleurs. Les médecins l'invitent à participer à leur souper, auquel assiste Stephen Dedalus. L'assistance manifeste sa vitalité en discutant licencieusement, scientifiquement et juridiquement des questions d'accouchement. A la fin du repas tout le monde est ivre.

Ce chapitre, d'une technique quelque peu stupéfiante, a été transposé en français par les traducteurs avec beaucoup de sûreté.

La tâche n'était pas facile. Pour évoquer l'évolution progressive de l'enfant au sein de sa mère, Joyce commence ce récit en vieux saxon et le termine en anglais quasi-surréaliste. C'est le triomphe du pastiche. En puisant dans nos auteurs du moyen âge, du XVIe siècle, etc., MM. Maurel, Gilbert et Larbaud n'ont rien laissé perdre de cette prodigieuse jonglerie.

Correspondances : Le ventre. La médecine. Couleur blanche. *Les bœufs du soleil* (ici les boissons) auxquels les compagnons d'Ulysse ne pouvaient toucher, sans risquer d'attirer sur eux de grands malheurs.

XV. — Voici les malheurs. Stephen et Bloom, qui décidément sympathisent (la réunion d'Ulysse et de Télémaque est consommée), partent, ivres, dans le quartier louche de la ville. Les voici chez Bella, directrice de « maison » (reconnaissez Circé, la magicienne qui change tous les hommes en porcs) et commence, longue de deux cents pages, et saturée d'inventions terrifiantes ou comiques, une véritable nuit de Walpurgis. Bloom pour son compte se croit revêtu de trente costumes divers et change perpétuellement de personnalité. Il est vice-roi d'Irlande et la foule l'acclame. Il est pauvre, accablé de malheurs, traduit en jugement pour avoir contrevenu à toutes les règles de la pudeur, condamné à mort. Il est femme et vendu par Bella soudain devenue le féroce Bello. Il parle aux meubles, à son père mort, à cet autre lui-même qu'est Henry Fleury — pendant que Stephen, que l'alcool élève comme il abaisse Bloom, Stephen, devenu cardinal et primat d'Irlande, lutte contre la métaphysique et les fantômes.

Ces tableaux n'ont pas été conçus au hasard par une imagination débridée. Ils représentent la transposition grossière ou sublime de toutes les pensées qui ont occupé Stephen et Bloom pendant la journée. Tous les incidents continuent ainsi de s'emboîter les uns dans les autres pour composer une immense et méticuleuse construction.

Au cours de cette orgie Bloom ressent une tendresse toute *paternelle* pour Stephen. Il a vraiment retrouvé un fils qu'il protège contre la cupidité des courtisanes — et soigne, lorsque des soldats l'ont roué de coups.

Correspondances : appareil locomoteur, magie.

XVI. — Les trois derniers chapitres correspondent symétriquement aux trois premiers. Dans ce seizième est adoptée la forme narrative du premier chapitre. Bloom (il est une heure du matin) traîne Stephen dans un asile de nuit, pour qu'il reprenne ses esprits. Cet accueillant abri c'est, à peu de choses près, celui d'Eumée. Des voyous et des mendiants y écoutent avec avidité un marin qui raconte vaniteusement ses aventures, aussi menteur qu'Ulysse inventant, pour dépister les prétendants, une Odyssée fictive.

Le sort de Stephen préoccupe Bloom. Il faudrait trouver une situation pour ce pauvre jeune homme dont l'esprit est si vif.

Correspondances : nerfs, navigation, marin.

XVII. — A la technique du catéchisme personnel du 2e chapitre correspond ici, assez lourdement, la technique du catéchisme impersonnel. Imaginez un récit poursuivi par questions et réponses. *Quel itinéraire de retour suivirent parallèlement Bloom et Stephen*? etc. C'est amusant pendant deux pages, exaspérant pendant soixante-seize, du point de vue de la forme s'entend. Car le fond est curieux. Se dégageant de l'ivresse les deux hommes tendent vers la sur-masculinité qui est philosophique. Ils discutent astronomie, physique et phonétique. Bloom (d'abord tourmenté de scrupules qu'il a réussi à chasser, tel Ulysse les prétendants) prépare un lit dans la maison pour Stephen. Mais Stephen prend le parti de retourner chez lui et quitte la maison de Bloom — où nous devons voir avec un peu d'imagination le palais d'Ithaque. — Est-ce le destin des hommes de n'avoir des enfants que pour les perdre?

Correspondances : squelette, science, comète.

XVIII. — Et voici cinquante-trois pages sans un point ni une virgule, le fameux monologue de madame Bloom, réveillée dans son lit par le retour de son mari. Ce monologue femelle correspond au monologue mâle du 3e chapitre. Madame Bloom, que nous avons abandonnée tout le jour, se révèle soudain par une impudique exhibition de ses souvenirs (à peu près tous érotiques), de ses rêves, de ses pauvres pensées, de ses pauvres espoirs. Tempérament insatiable! Toutes ses amours passées lui reviennent à l'esprit. Que de fois elle a cru atteindre le bonheur! Que de fois elle l'a manqué! Travail à refaire toujours, comme la toile de Pénélope... Heureusement que le pauvre Léopold Bloom ne sait pas tout! Pourtant sa vie d'un jour, abrégé de l'ensemble de sa vie, se terminera lourdement en cette femme éternellement inassouvie, image de la terre, toujours féconde, qui nous recueille à la fin du plus grand voyage...

Roman complet à lui tout seul, le roman d'une jolie femme, sotte et sensuelle, ce dernier chapitre est un véritable chef-d'œuvre.

Correspondances : chair, terre.

Nous nous excusons d'avoir trop longuement insisté sur l'analyse de ces chapitres, mais peut-être ce travail n'est-il pas absolument inutile, si l'on veut donner une idée d'une œuvre extraordinairement complexe, qui a soulevé en tous pays, dans le monde des lettres, une intense curiosité et provoqué les polémiques les plus vives.

Au reste, si cet exposé a pu paraître long, il est certainement loin d'être complet. Comme une cathédrale, cette œuvre néo-médiévale contient une infinie quantité de motifs et de symboles, tous plus

subtilement travaillés les uns que les autres. Œuvre d'un grand lettré qui ne se préoccupe peut-être pas assez du public (toutes les correspondances que nous avons indiquées, on ne peut les découvrir qu'une à une, après de patientes recherches), elle éblouit par la luxuriance des dons qui y sont déployés, irrite et enchante tour à tour. On trouve cent raisons de prononcer le mot *génie* et quelquefois on a sur les lèvres *puérilité* et *mystification*. Pourtant la puissance et l'originalité de ce livre, magnifique et monstrueux, sont indiscutables. La lecture n'en est pas facile, mais, une fois qu'on l'a terminé, on ressent avec certitude qu'on reviendra à lui souvent, qu'on le relira et qu'on l'aimera davantage. Quand on a parcouru ce cycle burlesque et infernal, la plupart des romans d'aujourd'hui paraissent pâles et froids : c'est qu'il y a chez Bloom, chez Stephen et tous leurs acolytes une merveilleuse puissance de vie. Et puis cette singulière descente vers le moyen âge et ses symboles finit elle-même par attirer et séduire. On s'y prend comme à un art et à un jeu.

M. Joyce aujourd'hui écrit un nouveau roman : *Work in Progress*, d'un style si difficile que, autant qu'on en peut juger par les extraits publiés dans les revues, les Anglais les plus cultivés eux-mêmes auront de la peine à le comprendre. Que M. Joyce prenne garde. Il ne faut pas qu'il n'écrive que pour lui-même — *Ulysse* révèle déjà qu'il y a quelque tendance — il ne faut pas qu'un jour, séparé à jamais de la foule, tel un prophète sibyllin et solitaire, il devienne la proie des seuls commentateurs, qui, contre toutes les règles de la physiologie, réussiront à s'engraisser d'un mets rare et savant qu'ils n'auront pas digéré.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1929

COMTE DE FELS	Le Congrès de Dijon	5
JEAN GIRAUDOUX	Stephy. — I.	23
EDMOND TOUTAIN	France et Russie : Les Alertes de 1887	51
COMTE AXEL DE FERSEN	Lettres et Journal intime. — I	79
GIUSEPPE PREZZOLINI	La Littérature italienne de l'après-Guerre	106
PHILIPPE SOUPAULT	Le Grand Homme. — II	130
R. LACOUR-GAYET	La Spéculation en Amérique	158
Z. L. ZALESKI	Adam Mickiewicz	176
M.-L. SJŒSTEDT	L'Exposition d'Art suédois	190
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	201
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	212
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Madrid	223

LIVRAISON DU 15 MAI 1929

PRINCESSE BIBESCO	Notes égyptiennes	241
GEORGES GOYAU	L'Œuvre africaine des Missions de Lyon. — I.	274
ROBERT DE TRAZ	L'Esprit de Genève	293
JEAN GIRAUDOUX	Stéphy (*fin*)	313
JACQUES SEYDOUX	Les Réparations et le Comité des Experts	341
P. MORAND ET W. B. SEABROOK	Le Vaudou, culte secret	364
COMTE AXEL DE FERSEN	Lettres et Journal intime (*fin*)	379
STÉPHANE LAUZANNE	La République de la Paperasserie	410
PHILIPPE SOUPAULT	Le Grand Homme. — III	422
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	442
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Madrid et d'ailleurs	454

LIVRAISON DU 1er JUIN 1929

		Pages.
DUC DE LA ROCHEFOUCAULD. .	Les Mémoires de Fr. de la Rochefoucauld . .	481
FR. DE LA ROCHEFOUCAULD. .	La Journée du 10 Août 1792	483
ABEL HERMANT.	La Flamme renversée. — I	509
GEORGES GOYAU.	L'Œuvre africaine des Missions de Lyon (*fin*) .	537
PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN. . .	Les Élections municipales.	560
P. ARMINJON	L'Expérience constitutionnelle de l'Égypte. . .	575
ARMAND LUNEL	La Maison de la Femme peinte	602
P.-R. ROLAND-MARCEL.	L'Évolution des Bibliothèques en France. . . .	629
PHILIPPE SOUPAULT.	Le Grand Homme. — I.	649
JEAN TEDESCO	Le Cinéma depuis la Guerre	676
HENRY BIDOU.	Les Lettres : Parmi les Livres.	695
ALBERT FLAMENT.	La Quinzaine : Tableaux de Paris.	706

LIVRAISON DU 15 JUIN 1929

COMTE DE FELS	La Crise du Parlementarisme	721
JOHAN BOJER.	Le Nouveau Temple. — I	746
PIERRE BERNUS.	Pilsudski et la Politique polonaise	775
FR. DE LA ROCHEFOUCAULD. .	Souvenirs de l'Armée de Bourbon	796
ABEL HERMANT.	La Flamme renversée. — II.	826
LOUIS ROUGIER.	L'Astronomie et l'Histoire des Idées.	855
ALBERT THIBAUDET	Histoire d'Amiel. — I.	886
LOUIS HOULLEVIGUE.	Les Sciences : La Revanche du Charbon. . . .	919
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Majorque	930

Pages.
481
483
509
537
560
575
602
629
649
676
695
706
721
746
775
796
826
855
886
919
930

Peugeot

Voiture de grand luxe par ses remarquables qualités mécaniques, sa parfaite mise au point, la ligne et le confort de ses carrosseries.

La 12 Six PEUGEOT est pourtant sans concurrence par son prix d'achat et son faible budget d'entretien. Des milliers d'usagers peuvent vous le confirmer.

1098

J. Coursimault

VAN CLEEF & ARPELS

JOAILLIERS

22, PLACE VENDÔME

PARIS

Nice

Deauville

Cannes

Le Touquet

à New-York : VAN CLEEF & ARPELS. inc.
671, Fifth Avenue.

ÉDOUARD JONAS

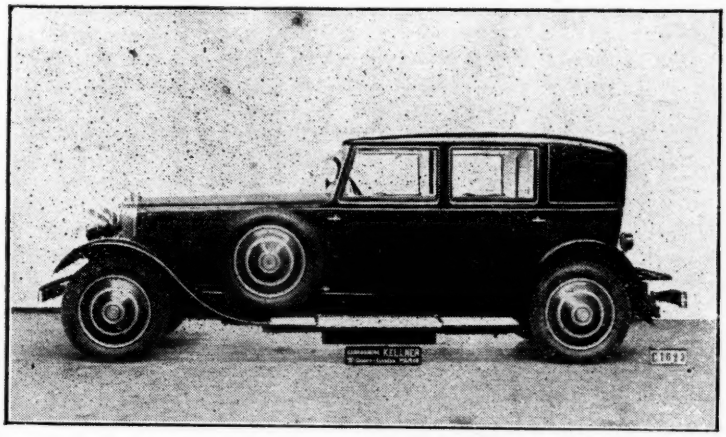
OBJETS D'ART
TABLEAUX ANCIENS

ANTOINE WATTEAU
" Le Rendez-vous "

3, Place Vendôme

Carrosserie KELLNER

KELLNER FRÈRES -:- GEORGES KELLNER ET FILS, Succrs



CABRIOLET demi-conduite intérieure "KELLNER"

Salon d'Exposition : 127, Avenue des Champs-Elysées, PARIS

Usine : 185, Avenue Edouard-Vaillant, BILLANCOURT

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURIN, *34, rue, Richer Paris 9e.*

Téléphone : Central 72-71.

Vente au Palais de Justice à Paris, le Samedi 29 juin 1929, à 14 heures, en **3 lots.** — *Faculté réunion des 2 premiers lots.*

3 IMMEUBLES DE RAPPORT

SIS A PARIS

1° RUE St-ANTOINE, 13

Contenance env. 607 m. **Mise à prix 700.000 fr.**

2° RUE LESDIGUIÈRES, 9

Contce env. 336 m. 30. **Mise à prix 150.000 fr.**

3° R. DU CHEMIN-VERT, 147

Contenance env. 330 m. **Mise à prix 350.000 fr.**

S'adr. à Me **GIRY**, avoué, 78, boul. Malesherbes à Me Lacourt avoué, Dufour et Laurent notaires, et Dauchez admr d'immeubles à Paris.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

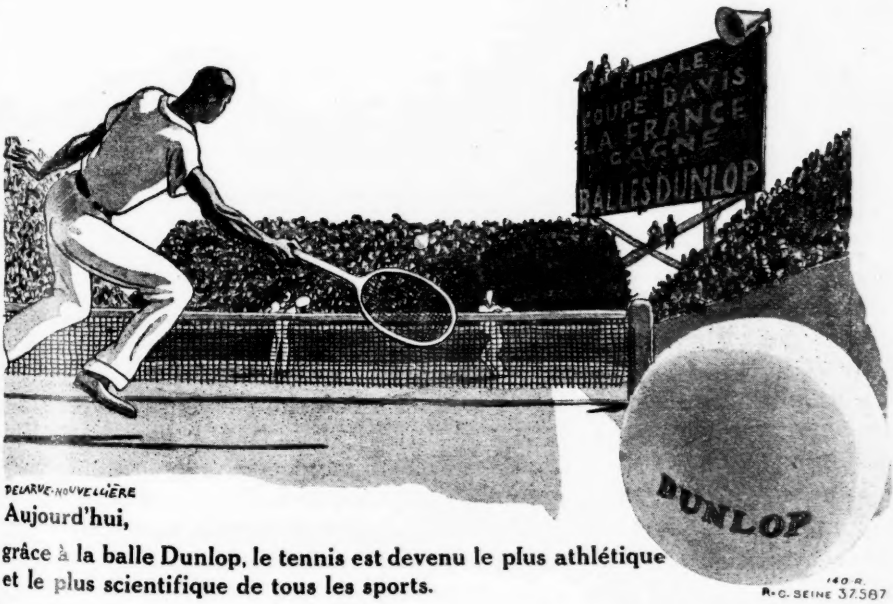
Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**

19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QU'

Autrefois,
le lawn-tennis n'était qu'un divertissement de famille.



Aujourd'hui,
grâce à la balle Dunlop, le tennis est devenu le plus athlétique et le plus scientifique de tous les sports.

140 R.
R.C. SEINE 37.587

Société Financière Française & Coloniale

Société Anonyme au capital de 60 millions de francs

Siège Social : 51, rue d'Anjou, PARIS

(R. C. Seine 127.488)

— AUGMENTATION DE CAPITAL —

Conformément aux résolutions approuvées par l'Assemblée générale extraordinaire du 15 mai 1929, la Société porte son capital social de Frs 60 millions à frs 96 millions par la création de

1° 60.000 actions « A » de 500 Frs. nominal, émises à Frs. 1.350.

2° 60.000 actions « B » de 100 Frs. nominal, émises à Frs. 110.

Ces actions « A » et « B » nouvelles seront assimilées aux actions anciennes de la même catégorie pour les intérêts et dividendes afférents à l'exercice 1929.

En ce qui concerne l'émission des 60.000 actions « A », un droit de préférence est réservé aux propriétaires d'actions anciennes « A » ou « B » qui pourront souscrire :

A titre irréductible : une action « A » nouvelle pour deux actions « A » anciennes, ou pour une action « A » et 5 actions « B » anciennes, ou pour 10 actions « B » anciennes.

A titre réductible aux actions « A » nouvelles non souscrites à titre irréductible. La répartition sera faite au prorata du capital en actions anciennes.

Le droit de préférence s'exercera : 1° Pour les actions « A » au porteur : contre remise du coupon n° 12; 2° pour les actions « A » ou « B » nominatives : sur présentation des certificats pour estampillage.

Les actions « A » souscrites, *tant à titre réductible qu'à titre irréductible*, seront libérées, à la souscription, de la prime et du quart du nominal, *soit, au total*, 975 Frs.

En ce qui concerne l'émission des 60.000 actions « B », un droit de préférence est réservé aux propriétaires d'actions « B » anciennes qui pourront souscrire, *à titre irréductible* seulement, à raison de 3 actions « B » nouvelles pour 5 actions « B » anciennes. Ce droit devra être exercé personnellement et ne sera pas cessible.

Toutefois, les propriétaires d'actions « B » qui ne réuniraient pas le chiffre minimum de 5 droits, pourront, s'ils le désirent, souscrire à titre irréductible, à raison de :

1 action « B » nouvelle pour 2 ou pour 3 actions « B » anciennes et

2 actions « B » nouvelles pour 4 actions « B » anciennes.

En outre des facilités sont offertes pour le groupement des « rompus ».

A la souscription, les actions « B » nouvelles seront libérées de la prime et du quart du nominal, *soit au total* : 35 *Frs.*

Les souscriptions et versements seront reçus aux Caisses de la SOCIÉTÉ FINANCIÈRE FRANÇAISE ET COLONIALE, 51, rue d'Anjou, à PARIS, et dans ses agences d'Indochine, à partir du samedi 1er juin jusqu'au mardi 25 juin 1929 inclusivement.

Sait-on assez que les bons avions actuels sont aussi sûrs et aussi confortables que tout autre moyen de transport?

Après tant de records et de grands raids de retentissement mondial,

Depuis le PARIS-TOKIO de PELLETIER-DOISY jusqu'aux traversées de l'ATLANTIQUE-SUD SANS ESCALE de COSTES et LE BRIX et de JIMENEZ et IGLESIAS,

LES AVIONS
LOUIS BREGUET

dont la technique supérieure vient encore d'être mise en évidence,

par le DERNIER RECORD DU MONDE DE VITESSE SUR 5.000 KILOMÈTRES des Commandants GIRIER et WEISS

ont créé le meilleur avion commercial moderne :

L'AVION LIMOUSINE
BREGUET 280 T

" LE PULLMANN
DES LIGNES AÉRIENNES "

Ateliers d'Aviation Louis BREGUET
115, Rue de la Pompe — PARIS (16e)
Usine à Velizy — Villacoublay (Seine-et-Oise).

HOTELS ET RESTAURANTS
recommandés

STATIONS TOURISTIQUES

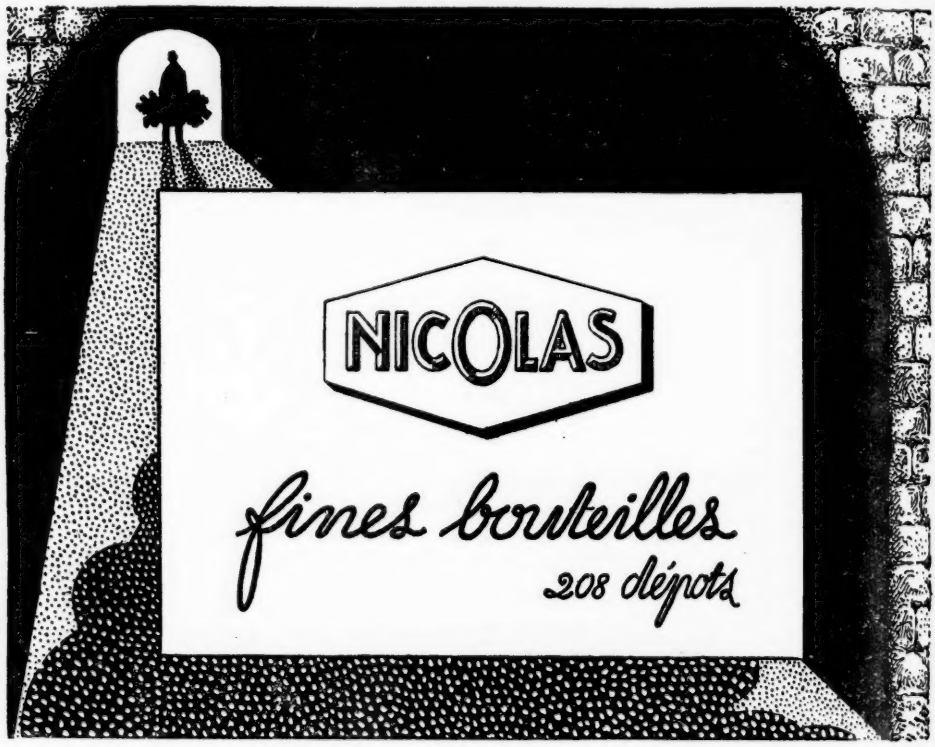
HOTEL d'ANGLETERRE et du PARC
Argelès-Gazost (Htes-Pyr.) dern. conf. Parc immen.

OHANTZEA - Hôtel Rest. Salon de Thé
Tout conf. - Prix mod. - AINHOA (Bses-Pyr.)

SUISSE

AIGLE - LE GRAND HOTEL - Site merv. au milieu gd Parc, entre Forêts. - Tout conf. - Prix mod. Garage. Golf. Tennis. Orchest., etc.

LEYSIN - Grand Hôtel - Tout confort.



FOUQUET

CONFISEUR,
36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
I, AVENUE DE MESSINE

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. Seine 74-390 Téléph. : Littré 51-18 Ch. Postaux Paris 225-06

" Collection Française "

La " COLLECTION FRANÇAISE " est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français s'inspire, avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papiers de grand luxe : Madagascar, Arches et Rives.

Format : 15 sur 20 pour les Rives, 16 sur 21 pour les autres papiers.

OUVRAGES PARUS :

Henri BORDEAUX, de l'Acad. Fr. — **Yamilé sous les Cèdres**	**120 fr.**
Paul BOURGET, de l'Acad. Fr. — **Le Disciple**	Épuisé
A. de CHATEAUBRIAND. — **Monsieur des Lourdines**	**120 fr**
Alphonse DAUDET. — **Fromont jeune et Risler aîné**	Épuisé
Le Petit Chose	Épuisé
Lettres de mon Moulin	Épuisé
Tartarin de Tarascon	Épuisé
Numa Roumestan	Épuisé
Tartarin sur les Alpes	Épuisé
Jack, 2 volumes, ensemble	**240 fr.**
Edouard ESTAUNIÉ, de l'Acad. Fr. — **L'Empreinte**	Épuisé
L'Ascension de M. Baslèvre	**120 fr.**
L'Appel de la Route	**120 fr.**
Gustave FLAUBERT. — **Madame Bovary**	Épuisé
Salammbô	Épuisé
Eugène FROMENTIN. — **Dominique**	Épuisé
André GIDE. — **La Porte Étroite**	Épuisé
Pierre LOTI, de l'Acad. Fr. — **Pêcheur d'Islande**	Épuisé
Pierre LOUYS. — **Aphrodite**	Épuisé
H. de RÉGNIER, de l'Acad. Fr. — **L'Escapade**	**120 fr.**
Le Divertissement provincial	**100 fr.**

Vient de paraître :

TROIS CONTES

par Gustave FLAUBERT

76 compositions en couleurs de D. Girard, P. Rousseau et S.-R. Lagneau

Pour paraître ensuite :

En Octobre

TELS QU'ILS FURENT

par Edouard ESTAUNIÉ

En Novembre

SAPHO

par Alphonse DAUDET

AUX ÉDITIONS BAUDINIÈRE

A travers « TOUTE LA TERRE »

ÉMILE CONDROYER

DES FJORDS AUX TULIPES

de la Norvège à la Hollande

JEAN ABLY

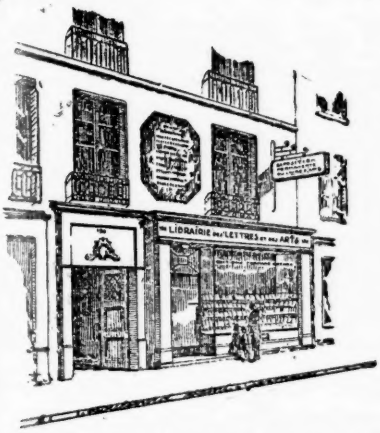
TAHITI
aller et retour

Le trop court voyage...

Déja paru dans la même collection

1. François DE TESSAN : LE JAPON MORT ET VIF. (*Préface de Paul Claudel*)
2. Georges LE FÈVRE : MONSIEUR PAQUEBOT. (*50.000 km. autour du monde avec le sourire*)
3. Jacques MORTANE : SOUS LES TILLEULS. (La Nouvelle Allemagne). (*Avant propos de M. Aristide Briand*)
4. Louis ROUBAUD : LE DRAGON S'ÉVEILLE. (*Avant propos de J. et J. Tharaud*)
5. Victor FORBIN : 17.000 KILOMÈTRES DE FILM (Canada). (*Préface de M. Raymond Poincaré de l'Académie Française*)
6. Claude BLANCHARD : Du KREMLIN AU VATICAN. (*L'Europe en avion*)
7. Jean BOURUET AUBERTOT : FLEURS et DIEUX A NOSSI-BÉ. (Madagascar)
8. Jehanne D'ORIAC : LES ILES AU PARFUM DE SANTAL. (Nouvelle Calédonie et Nouvelles Hébrides).

12 fr.



LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON
de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la

Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150

PARIS (6e)

Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la "*Librairie des Lettres et des Arts*" vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que **LE COLIS DES LETTRES**, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

LIBRAIRIE VALOIS

Téléph. : Odéon 36-26 — 7, place du Panthéon — *Chèques Postaux :* Paris 3155

VIENNENT DE PARAITRE :

CHARLES ALBERT

L'État moderne

HUBERT LAGARDELLE

Sud-Ouest

Une région française

Deux volumes de la *Bibliothèque Syndicaliste,* à .. .. **12** fr.

PARAITRONT LE 22 :

Le " *CAHIER D'ÉTÉ* " des **MARGES**, d'Eugène **MONTFORT**

Presse et Littérature

Le Cahier in-16 grand jésus, de 160 pages. .. .. 10 fr

ANDRÉ FOURGEAUD

Du code individualiste au droit syndical

GEORGES MER

Le syndicalisme d'État des fonctionnaires

Deux volumes de la *Bibliothèque Syndicaliste,* à . .. . 12 fr.

PARAITRONT LE 4 JUILLET — ***dans la même Collection :***

GEORGES POTUT. — **Finances de la Paix**
RENÉ DE LA PORTE. — **Le Club des 612**
EDOUARD GUYOT. — **L'Université et l'État moderne**

FIRMIN-DIDOT et Cie, Éditeurs

LE MARÉCHAL
FOCH
par le Général
WEYGAND

" Le vrai portrait du grand chef "

In-16 jésus, sur alfa, illustré d'un portrait en héliogravure .. .. 6 fr.
50 exemplaires sur Japon. .. .. *Épuisé*
250 exemplaires sur Arches. .. .. *Épuisé*

EMMANUEL CHAUMIÉ

LA BELLE AVENTURE de ROBERT DE FLERS

" Michel Strogoff vu par Robert de Flers "

In-16 jésus, sur alfa, illustré de nombreux hors texte. . .. . 18 fr.

56, Rue Jacob (VIe)

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Vient de paraître :

LOUIS LÉPINE, Ex-Préfet de Police, Membre de l'Institut : **Mes Souvenirs**, 15 gravures. . . . . 25 fr.

PIERRE JACOMET, Avocat à la Cour de Paris, Professeur à l'École des Hautes-Études Sociales : **Les Drames judiciaires du XIXe siècle.** Préface de M. RAYMOND POINCARÉ, 16 gravures hors texte. . . . . 18 fr.

A. AULARD, Professeur honoraire à l'Université de Paris et **B. MIRKINE-GUETZEVITCH**, Professeur à l'Institut des Hautes Études Internationales, Chargé d'un cours libre à l'Université de Paris, Secrétaire Général de l'Institut International de Droit Public : **Les Déclarations des Droits de l'Homme.** Textes constitutionnels concernant les Droits de l'Homme et les garanties des libertés individuelles dans tous les pays. . . . . 40 fr.

ANDRÉ FOURGEAUD, Docteur en droit, Ancien Expert-comptable et financier près les Tribunaux : **La Rationalisation** (États-Unis-Allemagne). 25 fr.

SERGE PERSKY : Nathalie Pouchkine, Anna Dostoïevsky, Sophie Tolstoï. 8 gravures hors texte. . . . . 20 fr.

EGON CÉSAR COMTE CORTI : La Maison Rothschild. L'Essor (1770-1830). 16 héliogravures. . . . . 40 fr.

ÉMILE JAVELLE : Souvenirs d'un alpiniste. Préface de M. HENRY BORDEAUX de l'Académie Française. 8 gravures hors texte. . . . . 18 fr.

GÉNÉRAL A. DE KOCHKO, Ancien directeur du Service central des recherches judiciaires de l'Empire Russe : **Scènes du Monde criminel Russe.** Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur par HIPPOLYTE DE WITTE. . . . . 20 fr.

CAPITAINE KARL SPINDLER, Commandant du croiseur auxiliaire allemand *Libau* : **Le Vaisseau Fantôme.** Épisode du complot de Sir Roger Casement et de la Révolte irlandaise de Pâques 1916. . . . . 18 fr.

LIEUTENANT DE VAISSEAU H. VON MUCKE, Commandant de l'équipe de débarquement de l'*Emden* : **L'équipage de l'« Ayescha ».** Aventures des rescapés de l'*Emden*. Océan Indien, 9 novembre 1914. Hedjaz, 6 mai 1915. 2 cartes et 7 illustrations hors texte. . . . . 18 fr.

MOLIÈRE : Œuvres complètes, illustrées de gravures anciennes et publiées d'après les textes originaux, avec des notes par BERTRAND GUEGAN. Tome V. Un vol. in-16 de 352 pages sur beau papier vergé d'alfa ; couverture tirée en rouge et noir. . . . . 20 fr.

THÉOPHILE GAUTIER : Les maîtres du Théâtre Français, de Rotrou à Dumas fils. Préface de AMÉDÉE BRITSCH, Bibliothécaire en chef de l'Université de Paris. Un vol. in-16. . . . . 20 fr.

VICTOR MAGNIEN, Professeur à l'Université de Toulouse : **Les Mystères d'Eleusis.** Leurs origines, le rituel de leurs initiations. . . . . 25 fr.

GÉNÉRAL ALEXANDRE SPIRIDOVITCH, Chef de la Sûreté personnelle de S. M. l'Empereur Nicolas II : **Les dernières années de la cour de Tzarskoïe-Selo.** Tome II, 1910-1914, 64 photographies inédites hors texte. 40 fr.

Les romans du Désir

ALBERT FLAMENT

MARIA
de
TOULON

20e mille

Voici un livre qu'aimeront les femmes. Il leur apporte cette passion sincère qu'elles cherchent en vain aujourd'hui dans tant de livres d'une psychologie plus ou moins freudienne. Dans les pages de l'auteur de FUREUR d'AIMER rien de semblable. Une intrigue simple et qu'on pourrait exprimer par ces cinq mots : Un homme aime une femme. Rien de plus, sans doute, mais la mystérieuse figure de Maria de Toulon domine l'œuvre où les tourments de l'amour, ses exaltations, ses drames, sont décrits sobrement avec une vérité qui garde pourtant toujours une poésie. C'est un roman, un vrai roman, comme la vie.

12 fr.

Flammarion

ÉDITIONS DES HORIZONS DE FRANCE

39, Rue du Général-Foy, PARIS (8e)

COLLECTION

LES ROSES LATINES

Série de cinq volumes in-8° tellière, sous couverture repliée, typographie pure deux couleurs, composition en Poliphile corps 12.

éditions originales

I. H. de Régnier. . . **Le vrai bonheur ou les amants de Stresa.**
II. P. Bourget. . . . **Sur la Toscane.**
III. G. Faure. . . . . **Les rencontres italiennes.**
IV. Maréchal Lyautey. **Lettres d'Italie.**
V. Maurice Barrès. . **Notes sur l'Italie.**

Prix :

20 exemplaires sur Japon non vendus séparément. . . . . **120** fr.
30 exemplaires sur Montval . . . . . **75** fr.
900 exemplaires sur Rives. . . . . **45** fr.

Souscription à la série des 5 volumes :

La série des 5 volumes.	Japon. .	**500** fr.,	soit le volume :	**100** fr.
— —	Montval.	**340** fr.	—	**68** fr.
— —	Rives . .	**200** fr.	—	**40** fr.

Le premier volume vient de paraître. La série sera complète en juillet.

Les exemplaires des séries complètes seront facturés séparément à la livraison de chacun d'eux.

CHEZ PLON

ANDRÉ BERGE

Bernard Bardeau

★

LA NÉBULEUSE

Roman. In-16 . . . . . 12 fr.

J. H. LOUWYCK

RETOUR DE FLAMME

Roman. In-16 . . . . . 12 fr.

ARMANDO PALACIO-VALDÈS
de l'Académie Royale d'Espagne

LALITA

Roman, traduit de l'espagnol par Mme Tissier de Mallerais

In-16 . . . . . 12 fr.

E. SAINTE-MARIE PERRIN

IMAGES

Avec une préface de Paul Bourget, de l'Académie française

In-16 . . . . . 12 fr.

ADOLPHE BOSCHOT
de l'Institut

LE MYSTÈRE MUSICAL

In-16 . . . . . 12 fr.

"LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES"

— 26 —

MAURICE RECLUS

MONSIEUR THIERS

In-16 sur alfa . . . . . 15 fr.

"LES CONVERSATIONS"

— 3 —

DIDEROT

PARADOXE SUR LE COMÉDIEN

Présenté par Jacques Copeau

In-8° avec bandeaux et lettrines à tirage limité et numéroté

30 exemplaires numérotés sur papier du Japon . . . . . 120 fr.
950 exemplaires numérotés sur papier d'Arches . . . . . 40 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

GILBERT DE VOISINS

C'est chez l'Editeur GRASSET qu'est désormais groupée l'œuvre de ce grand écrivain à qui l'Académie Française a décerné en 1925 son GRAND PRIX DE LITTERATURE.

Le bar de la fourche, ***roman***

Le plus beau roman français d'aventures.

L'enfant qui prit peur, ***roman***

Toute l'angoisse de l'enfant devant la vie.

L'esprit impur, ***roman***

Le démon secret, ***roman***

Le jour naissant, ***roman***

Les miens, ***roman***

L'absence et le retour, ***roman***

Pour l'amour du laurier, ***roman***

La conscience dans le mal, ***roman***

Fantasques, ***poèmes***

Moments perdus de John Shag, ***poèmes en prose***

Chaque vol. *chez* **GRASSET** **12 fr.**

Un grand succès...

JACQUES CHARDONNE

LES VARAIS

ROMAN

Quelques extraits de la Presse :

Un admirable livre, celui que nous attendions de Jacques Chardonne.
L'atmosphère, la vérité psychologique, l'art, le style, tout cela concourt à placer ce roman sur un plan supérieur.

J. LE CARDONNEL (*Le Journal*).

Ce roman si pleinement, si douloureusement humain, atteint à ce sublime dépouillé d'ornements, à cette puissance purificative, où les anciens voyaient le signe et la justification du grand art tragique.

RENÉ LALOU.

Cette ravissante et touchante héroïne fait le plus grand honneur à Jacques Chardonne.

PAUL SOUDAY (*Le Temps*).

Ce roman est, je pense, l'œuvre la plus accomplie qu'ait encore écrit M. Jacques Chardonne. Il y a là une simplicité, une noblesse de pensée et d'écriture, une émotion qui font des *Varais* une œuvre forte et poignante.

PIERRE AUDIAT (*L'Européen*).

Il y a là de grandes pages. Celles qui décrivent la mort de la femme, par exemple, sont d'une simplicité qui rejoint le sublime.

LES TREIZE (*L'Intransigeant*).

Les Varais sont un beau livre, plein et dur.

ROBERT LE DIABLE (*L'Action Française*).

Le livre de Jacques Chardonne est ainsi tout rempli de sentiments qui frémissent et débordent, de visages qui s'inscrivent au coin des pages avec un relief saisissant. Je puis écrire, après *Les Varais*, comme j'avais écrit après *L'Epithalame* : Voilà un romancier.

FRANC-NOHAIN (*L'Echo de Paris*).

...Je le répète, on ne saurait présenter avec plus d'art, de force, de pureté et de lumière, une étude aussi âpre sur les tristesses de notre nature et les déconvenues de notre destinée. *Les Varais* placent très haut M. Jacques Chardonne.

EDMOND JALOUX (*Les Nouvelles Littéraires.*)

Collection "Pour mon Plaisir" — **chez GRASSET** — **12 fr.**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

COLLECTION IVOIRE

Vient de paraître :

MARCEL BRAUNSCHVIG

LA FEMME ET LA BEAUTÉ

QUEL est le rôle de la beauté dans la nature et pourquoi est-elle l'apanage du sexe féminin ? Quelle est l'origine de l'instinct de coquetterie et quel devrait en être chez la femme le véritable usage ? A quels besoins répondent les manifestations de la mode et quelles devraient être ses préoccupations constantes ? Pourquoi la galanterie de l'homme vient-elle compléter la coquetterie de la femme ? De quels éléments est faite cette galanterie masculine et quelles formes a-t-elle prises en France au cours des siècles ? Comment enfin évolue la beauté féminine ? Telles sont les questions que M. Marcel Braunschvig étudie en historien, en philosophe et en artiste.

Un vol. in-16 (14,5×19,5), 254 pages, *8 planches hors texte*, broché..... 30 fr.
Relié, dos toile ivoirine, plats papier maître relieur... 36 fr. 50

COLLECTION ARMAND COLIN

Nouveauté :

JULES LEGRAS

LA LITTÉRATURE EN RUSSIE

Pour paraître fin juin :

GEORGES BOURGIN

LA FORMATION DE L'UNITÉ ITALIENNE

H. DONNEDIEU DE VABRES

LA JUSTICE PÉNALE D'AUJOURD'HUI

Chaque vol. in-16 (11×17), relié..... 10 fr. 25 ; broché..... 9 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

VICTOR BÉRARD

LES
NAVIGATIONS D'ULYSSE

Pour paraître le 19 juin :

TOME III

CALYPSO
ET
LA MER DE L'ATLANTIDE

En ce nouveau volume des *Navigations d'Ulysse*, M. Victor Bérard expose comment, après vingt ans de recherches, il a enfin retrouvé Calypso. Il commente tous les détails de la description homérique. Colonne du Ciel, Ile du Persil, Prairie de Violettes, Cavernes divines, Grotte aux Quatre Sources, Forêt de Cèdres, de Cyprès et de Peupliers, Cap aux Arbres morts, Radeau d'Ulysse existent encore ou ont longtemps existé, et ont été vus, tant par les géographes anciens et modernes que par les navigateurs d'aujourd'hui, à la porte occidentale de la Méditerranée, au seuil des mers de l'Atlantide.

Un vol. in-8° écu (13×20), de la « Collection Ivoire », 456 p., *9 planches hors texte :* relié, dos toile ivoirine, plats papier maître relieur, 47 fr. 50 ; broché..... 40 fr.

Il a été tiré 30 ex. sur papier pur fil Lafuma. — Chaque ex., br ..... 80 fr.

Précédemment parus :

TOME I

ITHAQUE ET LA GRÈCE DES ACHÉENS

Un vol. in-8° (13×20), 464 pages, *19 cartes hors texte*, relié, 42 fr. 50 ; broché... 35 fr.
L'exemplaire, sur papier pur fil Lafuma, br..... 70 fr.

TOME II

PÉNÉLOPE ET LES BARONS DES ILES

Un vol. in-8° (13×20), 484 pages, *18 cartes et figures*, relié, 47 fr. 50 ; broché... 40 fr.
L'exemplaire, sur papier pur fil Lafuma, br..... 80 fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

LUCIE DELARUE-MARDRUS

AMANIT

— ROMAN —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* ..... 12 fr

GEORGES LECOMTE
de l'Académie Française

Au Chant de la Marseillaise

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* ..... 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi contre mandat ou timbres
1 fr. en sus pour le port et l'emballage
R. C. Seine, 242.553

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Albéric Cahuet

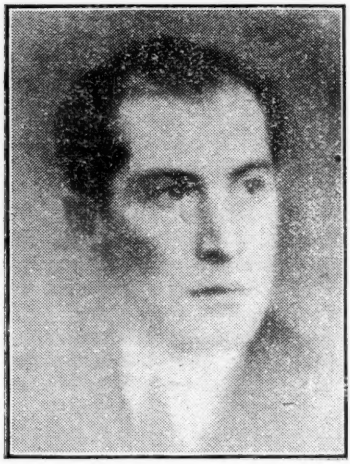
Le Manteau de Porphyre

... L'Ombre impériale ... et le roman du Boulangisme.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1 fr. en sus pour le port et l'emballage
Envoi contre mandat ou timbres
R. C. Seine, 242 553

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe



Collection "LE PRISME"

Vient de paraître :

GEORGES IMANN

LE MÉNAGE HERSELIN

ROMAN

Incertitudes amoureuses... psychologie conjugale.

Un volume : **12** fr.

Il a été tiré 100 exemplaires sur papier Vélin du Marais. . . . **20** fr.

Volume paru précédemment dans cette Collection :

PAUL WENZ

LE JARDIN DES CORAUX

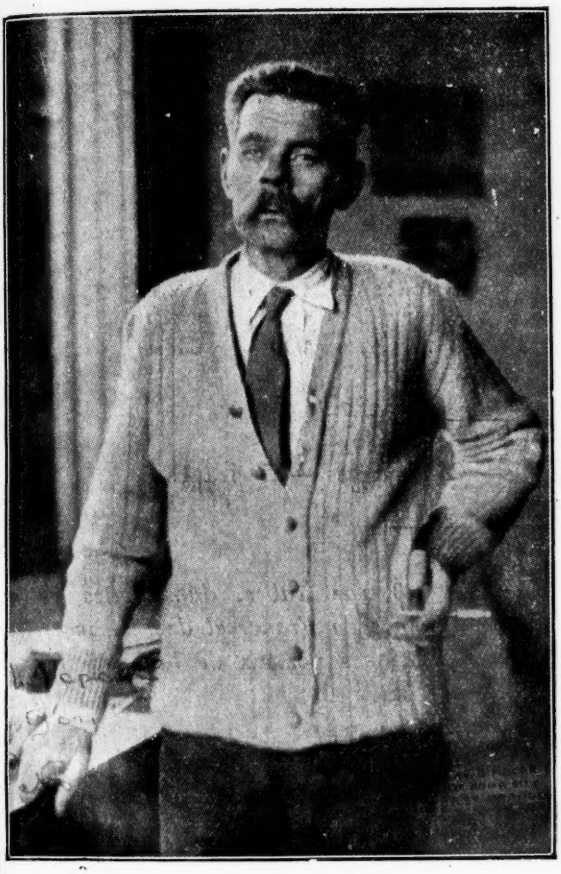
Un Français évoque dans un beau roman le prestigieux paysage des îles du Pacifique.

Un volume : **12** fr.

Il a été tiré 50 exemplaires sur papier Vélin du Marais. . . . **20** fr.

Imprimerie PAUL BRODARD et OSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe



Vient de paraître :

MAXIME GORKI

LES ARTAMONOV

ROMAN

Traduit du russe par Dumesnil de Gramont

Un volume : **12** fr.

L'édition originale sur OutheninChalandre, tirée à 500 ex. numérotés. .. .. **15** fr.
Il a été tiré en outre 30 ex. sur Rives, numérotés 1 à 30. .. .. **60** fr.

DU MÊME AUTEUR

THOMAS GORDEIEFF
UNE TRAGIQUE ENFANCE
NOTES ET SOUVENIRS

MA VIE D'ENFANT
EN GAGNANT MON PAIN
LES CAFARDS

Chaque volume : **12** fr.

LA REVUE DE PARIS

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.

ois
50
»
»
50

les
ger
de

nie

ent

de

vue
ites

lui

0
0